ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

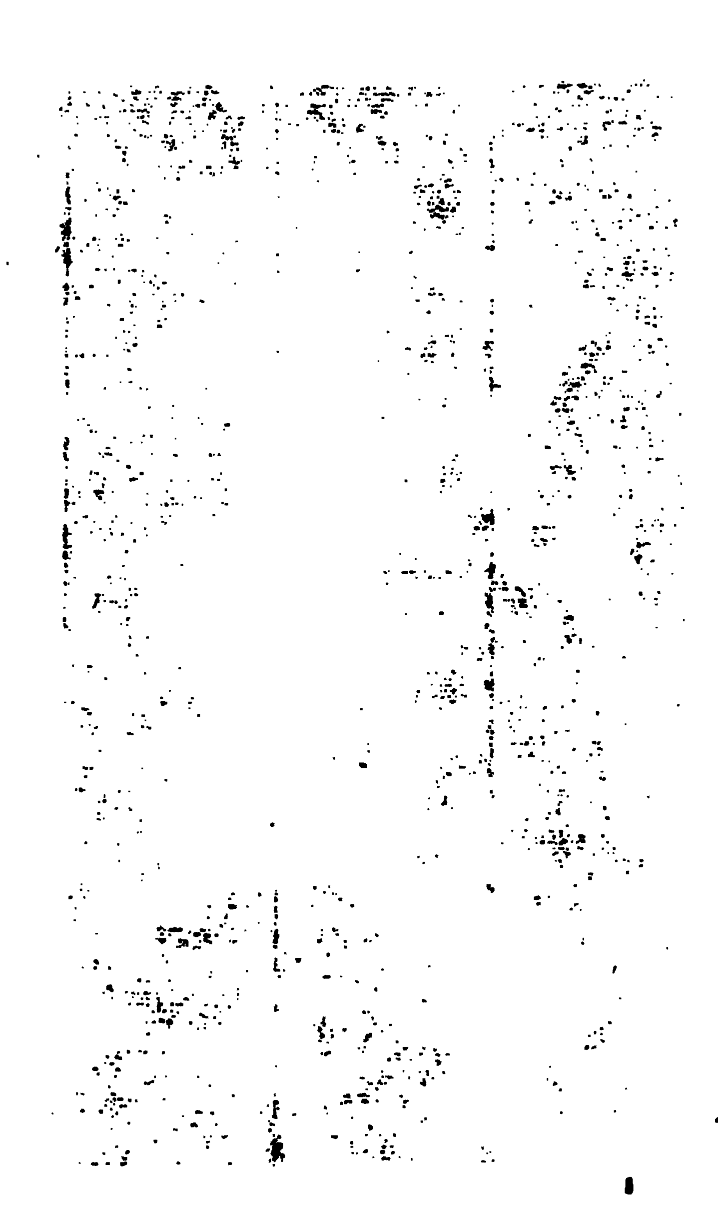
DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

VIII.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n°. 80.

T. 8. P. 151.





ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

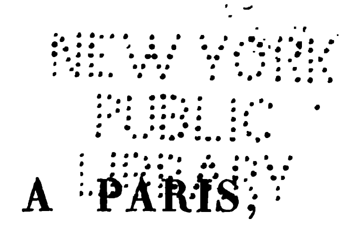
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1823.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES

LIVRE II.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

VOYAGE DE W. E. PARRY,

LIEUTENANT DE VAISSEAU,

A LA MER GLACIALE AU NORD DE L'AMÉRIQUE.

(1819 ET 1820.)

L'ON n'avait pas été satisfait en Angleterre du résultat de l'expédition commandée par le capitaine Ross. Lorsqu'il publia la relation de son voyage, elle fut critiquée amèrement par quelques officiers qui l'avaient accompagné et par plusieurs journaux; la discussion prit même un ton d'aigreur extrême. Beaucoup de personnes étaient persuadées et soutenaient que Ross n'avait pas suivi ses instructions comme il le devait, et que des

motifs difficiles à expliquer, l'avaient fait renoncer à la découverte totale d'un détroit, au moment où tout lui indiquait qu'il l'avait trouvé.

Cependant cette expédition n'avait pas été absolument inutile, puisqu'elle avait procuré la connaissance du Pitovak, pays jusqu'alors inconnu, et constaté les découvertes de Baffin. De plus les indices d'un passage que, selon l'opinion de quelques officiers, l'on avait aperçu dans la baie de Lancaster, faisaient concevoir l'espérance d'y rencontrer le canal qui devait conduire par le nord-ouest de l'Océan atlantique dans le Grand-Océan; en conséquence le gouvernement britannique fit armer l'*Hécla*, bâtiment de trois cent soixante-quinze tonneaux, et le *Griper*, de cent quatre-vingts. Le lieutenant Parry qui avait précédemment accompagné Ross, fut nommé au commandement du premier, et Liddon à celui du second. Leurs équipages réunis étaient de cent quatorze hommes. Le 11 mai 1819 les vaisseaux complètement approvisionnés pour deux ans, firent voile de l'embouchure de la Tamise pour la mer de Baffin. Le 15 juin ils eurent connaissance du cap Farewell, pointe méridionale du Grœnland. Le 17 ils virent les premières glaces flottantes. Ils naviguèrent au milieu des glaçons, des baleines, des morses et des phoques, ayant quelquefois beaucoup de peine à faire route; enfin le 28

ils en furent débarrassés. Mais on les revit le 30.

Le 30 juillet on reconnut la montagne de Possession à l'entrée de la baie de Lancaster, et l'on y retrouva un pavillon que l'on y avait érigé l'année précédente. Le 1[er] août on était vis-à-vis du bras de mer, on se rapprocha de sa côte septentrionale. Le 3 le vent qui jusqu'alors avait été contraire, ayant passé à l'est, on fit force de voile vers l'ouest. « Il serait difficile, dit le narrateur, de peindre l'anxiété qui se peignait sur tous les visages, pendant que nous avançions rapidement. Pendant le reste du jour, les mâts furent couverts d'officiers et de matelots; on aperçut des ouvertures à droite et à gauche entre les montagnes; enfin à minuit il était certain que l'on se trouvait dans un détroit, et qu'il n'existait pas de terres dans l'endroit où l'année précédente on avait cru en voir. »

Le 5 on aperçut au sud des îles situées à l'entrée d'un bras de mer, large de trente milles, et dans lequel on pénétra jusqu'à une distance de cent trente milles. Ce détroit augmentait de largeur à mesure qu'on avançait. On longeait la côte orientale parce que l'occidentale était tellement encombrée par les glaces, que l'on ne pouvait en approcher. Celui-ci s'étendait à perte de vue dans le sud-ouest.

On débarqua le 6 sur la côte de l'est. Le rivage

était couvert de sable et de pierres; le terrain paraissait âpre et stérile au dernier point. On n'apercevait que quelques touffes d'herbes éparses, et des plantes chétives; cependant le sol était si humide en quelques endroits, que l'on avait de la peine à y marcher. Rien n'annonçait que ce pays fût habité. A une petite distance de la mer, on trouva une partie des vertèbres d'une baleine; sans doute cet animal y avait été porté par des ours blancs, dont on distinguait encore la trace sur la terre humide. On ne vit d'autres oiseaux que des lagopèdes.

Le bras de mer fut nommé goulet du Prince-Régent; sa côte occidentale inclinait toujours davantage vers l'ouest; l'horizon était si clair, que l'on aurait aperçu la terre à douze lieues de distance. On peut donc supposer que les terres qui bordent ce détroit des deux côtés sont des îles, et que ce canal qui dans le sud a quatorze lieues de largeur, communique avec la mer de Hudson. Les glaces empêchèrent de pousser plus loin au sud, et comme la saison était déjà avancée, on retourna vers le nord, en naviguant à travers les glaces. Elles n'étaient pas moins nombreuses à l'entrée du côté de l'ouest, et l'on fut obligé de remonter jusqu'à la côte septentrionale du détroit; on s'assura qu'elle était composée d'îles et de canaux, tous ces points reçurent des noms. La

grande ouverture qui se dirigeait vers l'ouest était libre de glaces, elle fut appelée détroit de Barrow, trait de modestie extrême de Parry, qui aurait pu à juste titre lui imposer son nom, puisqu'il avait couru les chances et les dangers de la découverte. Mais M. Barow était son ami, et de plus secrétaire de l'amirauté, et le navigateur voulait lui donner une preuve de son attachement et une marque publique de la reconnaissance qu'il méritait pour le zèle avec lequel il avait favorisé les expéditions au nord.

Bientôt les glaces arrêtèrent de nouveau la marche des vaisseaux; on s'y fraya une issue, le 23 août, et l'on navigua encore une fois dans une eau ouverte. On était alors par 74° 25′ de latitude nord, et 93° 7′ de longitude ouest; on voyait la terre des deux côtés; au nord elle était tantôt haute et escarpée, tantôt basse et sablonneuse. Sur quelques points, la glace s'étendait jusqu'au rivage, et semblait même ne pas s'en être détachée de toute la saison.

Le temps était généralement clair et serein, sauf des brumes épaisses qui parfois enveloppaient les vaisseaux; le soleil était constamment sur l'horizon, ce qui permettait de ne pas perdre une minute dès que les glaçons laissaient le passage libre. On débarqua le 26 sur une île qui, en quatre endroits différens, offrit des habitations d'Eski-

maux; elles étaient construites en pierres grossièrement assemblées, en forme circulaire; leur longueur était de douze pieds; tout auprès il y avait en dehors un foyer ou magasin. Elles paraissaient abandonnées depuis long-temps, car elles tombaient en ruines; on conjectura qu'elles n'avaient servi que de demeure passagère. On vit des traces assez récentes de bœufs musqués et de rennes. La neige séjournait encore dans les endroits abrités; l'apparence de nombreux ravins prouvait qu'ils avaient récemment servi de lit à des torrens considérables.

Depuis que l'on était entré dans le détroit de Lancaster, on avait remarqué dans la marche des boussoles, une irrégularité qui augmentait à mesure que l'on allait à l'ouest; elle devint plus forte lorsque l'on fut dans le goulet du Prince-Régent, et il fut impossible de continuer les observations sur la variation de l'aiguille aimantée. Cette perturbation fit penser que l'on approchait beaucoup du pôle magnétique, et cette supposition s'était confirmée le 7 août, lorsque l'on vit l'aiguille de meilleures boussoles se diriger d'un côté, et celle des autres d'un autre. Lorsque l'on aborda la côte orientale du détroit sur un point situé par 72° 45′ nord, et 89° 41′ ouest, une boussole fut portée à terre; son inclinaison était de 88° 26′, et sa variation de 118° 23′ à l'ouest.

L'on descendit le 21 sur un cap de la côte nord du détroit de Barrow. La position en fut déterminée à 74° 39′ nord, et à 91° 47′ ouest. L'aiguille aimantée variait de 128° 58′ à l'ouest. Les roches de ce lieu étaient de calcaire coquillier; on aperçut des vestiges de rennes.

Lorsque l'on fut sur l'île où étaient les cabanes des Eskimaux, on détermina sa position à 75° 9′ nord, et à 105° 44′ ouest. Quand on examina l'aiguille aimantée, elle offrit un nouveau phénomène; son inclinaison était de 88° 25′, et sa variation de 165° 50′ à l'est, par conséquent entièrement opposée à celle que l'on avait observée en dernier lieu. Il était donc évident que l'on avait passé au nord du pôle magnétique. Ce point doit être voisin du 100me degré à l'ouest de Greenwich. Pressé d'atteindre le but de son voyage, Parry ne put consacrer une partie du temps qui lui restait à la recherche de cet objet, quoiqu'il soit très-intéressant.

Le mouvement de la marée annonçait le 29 qu'elle venait du nord. La brume était encore très-épaisse. « Nous n'avions pour diriger notre course, dit Parry, que les énormes glaçons dont nous longions les bords, et dont nous avions reconnu précédemment la direction vers l'ouest. Tant que nous eûmes ce guide, nous pûmes faire route avec confiance; mais il finit par nous manquer, et nous nous trouvâmes dans une situation

peut-être sans exemple depuis que la navigation existe. Nous avions au nord la terre ; au sud, à ce que nous supposions, la glace ; les boussoles ne nous étaient d'aucune utilité ; le soleil obscurci par le brouillard ne permettait pas de voir le *Griper* à la distance de plus d'une encâblure. Il ne nous restait donc que le vent pour diriger notre course, en le supposant stable, et il était aussi plaisant que nouveau de voir l'officier de quart faire manœuvrer le vaisseau d'après la girouette. »

En avançant à l'ouest, on descendit le 2 septembre sur une petite île calcaire ; on y vit aussi des rochers de grès et des morceaux de houille. Les chasseurs n'aperçurent que deux rennes dont ils ne purent approcher. Ils rencontrèrent cependant beaucoup de fiente de ces animaux et de bœufs musqués, surtout dans les endroits abondans en lichen. On ne tua que quelques lagopèdes. Un matelot ramassa sur une montagne à plus d'un mille dans les terres, une corne de narval qui sans doute y avait été apportée par des Eskimaux ou par des ours blancs. On trouva de gros morceaux de bois de sapin enfouis dans le sable à plus de trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Rien n'indiquait que cette île eût été habitée.

Le 4 on coupa le 110me méridien à l'ouest de Greenwich par 74° 44′ nord, ce qui donna droit, aux équipages des deux vaisseaux, à la récom-

pense nationale de 5000 livres sterling, promise par un acte du parlement à tout Anglais qui pénétrerait le premier jusqu'à ce point dans les régions pôlaires.

Quoique le vent soufflât du nord, il n'emportait qu'en partie la glace amoncelée le long d'une terre qui s'étendait vers l'ouest. On louvoya donc à l'entrée d'une rade qui fut nommée *Baie de l'Hécla et du Griper*. Ce fut là que, pour la première fois depuis le commencement du voyage, on laissa tomber l'ancre le 5 septembre. Des canots furent envoyés à terre et en rapportèrent de la tourbe qui brûlait assez bien. Quand on continua la route vers l'ouest, on était quelquefois bloqué par les glaces; d'autres fois elles s'écartaient assez pour permettre d'avancer. Cependant l'on n'avait plus de ces jours continuels qui laissaient la liberté de naviguer aussi long-temps qu'on le désirait : la nuit durait près de six heures pendant lesquelles il fallait songer à mettre les vaisseaux en sûreté.

Le 18 on se trouva complètement entouré par les glaces; toute la surface de la mer en était couverte, elles s'amoncelaient en un clin d'œil et acquéraient une épaisseur qui ne laissait pas lieu d'espérer que le choc des vaisseaux pût les briser facilement. On eut recours à tous les moyens possibles pour les rompre, mais on n'avança pas d'une brasse. Le mouvement de glaçons énormes

nécessaires pour maintenir la santé parmi l'équipage. Il prit toutes les précautions possibles contre le froid et l'humidité; il y parvint, et grâce à la chaleur égale qui fut constamment entretenue, et aux autres moyens employés, on évita les maladies que l'on pouvait redouter.

Peu de jours après que l'on fut établi dans le port, le thermomètre descendit à — 14° R. On gravit sur les montagnes voisines, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer parut entièrement gelée. Pendant quelque temps, on aperçut encore des rennes et des volées d'oiseaux, mais les premiers s'éloignèrent avant la fin d'octobre, et pendant le reste de l'hiver, on ne vit plus que des loups et des renards. Un seul ours blanc se montra dans les premiers jours d'octobre.

Avant que les rennes eussent complètement disparu, on en poursuivit un jour un troupeau qui s'était approché du port. Un de ces animaux ayant été blessé, trois des chasseurs se mirent à ses trousses avec une ardeur qui leur fit oublier l'ordre donné par le capitaine d'être de retour à bord avant le soleil couché. Le soldat de marine Pearson revint le dernier; ayant été assez imprudent pour partir sans gants, il avait les mains gelées, il fut heureusement rencontré par des matelots à l'instant où, engourdi par l'excès du froid, il venait de tomber sur la neige. Malgré tous les

soins du chirurgien, il fallut quelques jours après lui couper trois doigts.

« On aurait peine à croire, observe M. Parry, que le froid excessif produit sur l'âme un effet aussi funeste que sur le corps. Ayant mandé près de moi deux soldats rentrés fort tard le même soir, afin de leur demander ce que Pearson était devenu, je leur vis l'œil égaré, la langue épaisse; ils étaient hors d'état de me faire une réponse raisonnable. Au bout de quelque temps, ils reprirent leurs sens. On aurait pu supposer qu'ils étaient ivres; depuis, j'ai eu souvent occasion de faire la même remarque. Pour empêcher qu'à l'avenir personne ne s'égarât, je fis planter sur toutes les hauteurs à trois milles des vaisseaux, des poteaux avec une barre transversale dirigée du côté du port.

Pendant tout le temps que l'on passa dans cette région pôlaire, on ne fit usage que d'eau de neige que l'on trouvait dans des creux formés sur la glace, ou que l'on obtenait en faisant fondre la neige au feu, ce qui augmenta beaucoup la consommation de la houille. L'eau avait besoin d'être filtrée, parce qu'elle contenait toujours du sable.

Quelquefois la neige tombait en si grande abondance, que malgré la sérénité de l'atmosphère, on ne pouvait distinguer la baraque élevée sur le rivage pour y serrer les agrès des vaisseaux. Dans des ouragans semblables et lorsque le thermo-

de jus de citron; les deux tiers furent perdus. Les caisses appuyées contre le bord du vaisseau avaient le plus souffert. On plaça au milieu du navire ce qui restait. Le vinaigre gela aussi dans les tonneaux. Alors on eut recours au vinaigre concentré que l'on mêlait avec de l'eau pour en faire usage. Exposé dans son état de pureté à 25° R. de froid, il prenait une consistance semblable à celle du miel, et ne se durcissait jamais au point de briser le vase qui le contenait.

Le 22 décembre on était arrivé au jour le plus court. Tout le monde avait été tellement occupé durant cette première moitié de l'hiver, que l'on fut surpris de la promptitude avec laquelle elle s'était écoulée. Voici comme le temps fut employé pendant cette saison, surtout pendant près de trois mois d'une obscurité complète.

Les officiers étaient partagés en quatre quarts qui faisaient régulièrement le service chacun à leur tour. A cinq heures trois quarts du matin, tout l'équipage se réunissait sur le pont qui était, ainsi que l'entrepont, bien frotté avec la pierre ponce et du sable chaud. A huit heures on déjeûnait suivant l'usage; à neuf heures les matelots se réunissaient sur le gaillard d'arrière pour être passés en revue, ce qui consistait à examiner s'ils étaient très-propres sur leur personne, et si leurs vêtemens étaient en bon état. Le capitaine

ayant reçu le rapport, faisait, avec le lieutenant et le chirurgien, la visite de chaque homme de l'équipage; on regardait attentivement ses gencives et ses jambes, afin qu'à la moindre apparence de scorbut, on pût y remédier à temps. Ensuite pendant que les matelots se promenaient sur le pont ou couraient tout à l'entour, le capitaine inspectait l'entrepont. Si les exhalaisons avaient produit pendant la nuit de l'humidité ou des glaçons, on prenait sur-le-champ les moyens nécessaires pour y remédier, en grattant le bois, en l'essuyant avec du linge chaud, et en dirigeant ensuite le tuyau d'air chaud vers l'endroit qui avait été mouillé, afin de le sécher complètement. Comme on ignorait si l'on ne serait pas obligé de passer un second hiver dans ces parages arctiques, on ménageait, autant qu'on le pouvait, la provision de houille, et l'on ne faisait que très-rarement du feu pendant la nuit.

Le capitaine allait ensuite voir les malades qui étaient peu nombreux; puis il remontait sur le pont, faisait l'inspection de tous les hommes de l'équipage, et les envoyait promener à terre lorsque le temps le permettait; s'il était trop mauvais, on les faisait marcher en mesure sur le pont, au son d'un orgue, ou d'une chanson qu'ils répétaient en chœur.

Quand on allait à terre, il était défendu de s'é-

dansait, ou chantait, ou jouait à différens jeux. A neuf heures on se couchait, et toutes les lumières étaient éteintes. Afin d'éviter tout accident sur un vaisseau où la nécessité exigeait tant de feux et de lumières, le maître de quart visitait le pont toutes les demi-heures, et faisait son rapport à l'officier de garde. Afin d'être sûr de ne pas manquer d'eau en cas d'incendie, on entretenait constamment un trou dans la glace près de chaque bâtiment. A dix heures les officiers se couchaient.

Le service divin se célébrait le dimanche, et on lisait un sermon à bord de chaque vaisseau. L'attention avec laquelle chacun remplissait ses devoirs religieux, contribua sans doute à la régularité qui distinguait la conduite des deux équipages.

Aux précautions ordinaires pour tout ce qui concernait leur santé, M. Parry ajouta les moyens moraux qu'il crut les plus propres à les garantir de l'ennui. Indépendamment des jeux et des exercices qui furent multipliés, les officiers jouèrent la comédie sur un théâtre que l'on établissait sur le pont. Les représentations avaient régulièrement lieu tous les quinze jours; elles amusaient beaucoup l'équipage, ce qui était le point essentiel. L'on n'avait pas un répertoire très-varié, puisque la provision des pièces de théâtre ne consistait

qu'en deux volumes qui s'étaient trouvés par hasard à bord. C'est ce qui détermina M. Parry à donner une petite pièce de sa composition; elle était intitulée *le Passage au nord-ouest*, ou *la Fin du Voyage*. Au premier acte, les deux vaisseaux, après avoir passé le détroit de Behring, arrivaient au Kamtchatka, au second, l'équipage débarquait à Londres, et recevait la gratification. Le troisième peignait aussi exactement qu'il était possible la manière dont les matelots mangeaient dans la capitale, l'argent qu'ils avaient si bien gagné. En essayant de convaincre les auditeurs de la probabilité de la découverte de ce passage, et en leur offrant la perspective des récompenses et des honneurs attachés à la réussite de l'entreprise, l'auteur produisit une vive impression sur leur esprit. Pendant la représentation le froid était à 22° R. au-dessous de zéro dans l'endroit où l'on jouait; on craignit un instant que la rigueur de la température n'empêchât la continuation de ce divertissement, mais la persévérance des officiers surmonta tous les obstacles, et le plaisir que les matelots prenaient à une représentation dont le sujet les intéressait, leur faisait braver toutes les incommodités du froid. L'invention de cette pièce qui pêchait un peu contre les règles d'Aristote, est une des idées qui honorent le plus M. Parry.

Ce fut aussi pour contribuer à maintenir la

bonne humeur pendant les longues heures de ténèbres, que l'on publia un journal hebdomadaire intitulé : *Gazette de la Géorgie septentrionale et Chronique d'hiver;* le capitaine Sabine, du corps royal d'artillerie et embarqué comme astronome, s'était chargé des fonctions d'éditeur, sous la promesse que les officiers des deux vaisseaux lui fourniraient des matériaux pour remplir sa feuille. Le travail auquel on se livrait pour coopérer à sa rédaction, eut l'heureux effet d'employer le loisir de ceux qui s'en occupaient, et d'écarter de l'esprit les sombres idées qui s'y glissaient quelquefois, quoi que l'on pût faire. Les articles insérés dans ce journal avaient principalement rapport à la situation des vaisseaux.

Chaque jour vers midi, l'on observait un crépuscule très-sensible. Celui du jour le plus court avait permis de se promener près de deux heures sur le rivage, et l'on pouvait lire sans trop de difficulté, en ayant soin de le tourner au sud, un livre imprimé en très-petits caractères. Si le temps n'était pas couvert, on apercevait alors à l'horizon méridional, de dix heures à deux heures, un arc d'un rouge brillant dont la lumière devenait plus vive à mesure que le soleil se rapprochait du méridien. La réflexion de la lumière produite par la neige, et quelquefois un beau clair de lune, empêchaient d'éprouver ces ténèbres profondes qui

couvrent quelquefois l'atmosphère dans les climats plus tempérés.

On avait remarqué qu'en général la glace craquait et se détachait du rivage, le second jour après la nouvelle et la pleine lune, époque des plus hautes marées. Ce phénomène n'eut pas lieu à la nouvelle lune du 17 décembre, on ne l'observa que le 22, c'est-à-dire cinq jours et huit heures après la phase de la lune. Ce retard venait peut-être de ce que cette planète et le soleil avaient eu alors tous deux leur plus grande déclinaison vers le sud ; les coups de vent qui soufflèrent le 17 et le 18 y contribuèrent peut-être aussi.

Vers le commencement de l'année 1820, on s'aperçut que le canonnier était affecté du scorbut, ce qui fut attribué à ce que son lit, comme celui de tous les officiers, étant appuyé contre le bord du vaisseau, se trouvait ainsi en quelque sorte en communication avec l'air extérieur, au lieu que ceux des matelots en étaient séparés par un intervalle de dix - huit pouces. Pour prévenir les mauvais effets qui pourraient résulter de cette disposition, des jours furent fixés pour étendre près du feu, tous les lits sans exception. A cette époque, le capitaine sema dans sa chambre du cresson et de la moutarde dans de petites caisses remplies de terreau, placées

le long du tuyau de chaleur. Par ce moyen, malgré la rigueur du froid, on se procura de la salade fraîche, dont on donna chaque jour près d'une once aux personnes affectées du scorbut. Quoique ces plantes fussent sans couleur, puisqu'elles n'étaient pas frappées par la lumière du jour, elles conservaient leur goût piquant et aromatique.

Pendant les mois de décembre, janvier et février, on aperçut souvent des parasélènes, et plus fréquemment encore des aurores boréales; celles-ci se montraient au sud. Elles semblaient être fort voisines du vaisseau; malgré l'attention avec laquelle chacun prêta l'oreille, personne ne put entendre le bruit dont ce brillant phénomène est quelquefois accompagné.

Le 28 janvier à midi, le capitaine Sabine observa qu'aucune étoile fixe n'était visible; cependant on apercevait la planète de Mars très-distinctement; ce qui peut faire juger de la force de la lumière que le soleil avait déjà, quoiqu'il ne parût pas. Le 3 février, vingt minutes avant midi, on le découvrit du haut du grand mât de l'*Hécla*, élevé de cinquante-un pieds au-dessus de la mer; ainsi la nuit avait duré quatre-vingt-quatre jours; la moitié du diamètre du soleil était visible au-dessus de l'horizon. Une colonne verticale de lumière d'un rouge pâle, s'étendait de la partie

verticale du disque du soleil à 3 degrés de hauteur. L'intensité en variait constamment, étant tantôt fort brillante, tantôt à peine visible. Ces changemens qui étaient fort rapides, avaient beaucoup d'analogie avec ceux de l'aurore boréale, la lumière paraissant toujours s'élancer en haut. La largeur de cette colonne qui fut visible environ trois quarts-d'heure avant et après midi, était égale à celle du diamètre du soleil.

Le 4 on revit le soleil, mais tellement défiguré par la réfraction, qu'il était impossible d'y reconnaître un disque circulaire. Ce ne fut que le 7 qu'on le vit distinctement. On avait alors assez de clarté depuis huit heures du matin jusqu'à quatre après midi, pour pouvoir travailler avec facilité à bord des vaisseaux. On commença donc à ramasser des pierres pour former le lest.

On observa le 11 avec plaisir, que le soleil à midi, quoique élevé seulement d'un degré, avait une force suffisante pour faire monter le thermomètre de 3 degrés.

Malgré le retour du jour, et l'effet que le soleil produisait, ce fut le 14 février que l'on éprouva le plus grand froid; de quatre heures du soir à sept heures et demie après-midi du lendemain, par un temps clair et presque calme, un thermomètre attaché à un poteau entre les vaisseaux et le rivage, se tint constamment à 38° au-dessous

de zéro R. ; et même à six heures du matin, il descendit à 39°. Ce fut le point le plus bas auquel on l'observa pendant ce long hiver. On fit geler du mercure et on le battit sur une enclume; il n'était guère malléable, et se brisait ordinairement au second ou au troisième coup de marteau.

Pendant ces quinze heures de froid excessif, on ne souffrait aucun inconvénient en restant en plein air, pourvu que l'on fût bien vêtu, tant que le calme dura. Le vent ayant soufflé du nord, le thermomètre remonta. Lorsque l'on marchait contre le vent qui n'était cependant pas très-fort, on éprouvait sur tout le visage une cuisson assez vive, accompagnée d'une douleur au milieu du front. On n'avait d'ailleurs pas ressenti dans cette occasion ni dans d'autres, cette sensation pénible, que le très-grand froid produit, dit-on, sur les poumons. Cependant la différence de température que l'on subissait en passant de l'intérieur des vaisseaux à l'air libre, était de 45° R. On ne remarqua pas non plus que l'atmosphère du pont, lorsque l'on ouvrait la porte qui communiquait avec l'air extérieur, convertit subitement en neige les vapeurs dont elle était chargée : on observa seulement que dans cette circonstance, ces vapeurs se condensaient à l'instant et ressemblaient à une fumée fort épaisse qui se fixait sur tous les panneaux des portes et des cloisons, et

les couvrait d'une pellicule de glace qu'il fallait gratter.

La distance à laquelle les sons se propageaient en plein air pendant les grands froids, était toujours un objet de surprise. Si, par exemple, des personnes causaient ensemble sur le ton ordinaire de la conversation, on les entendait de plus d'un mille. Un jour, un homme bien plus éloigné, chantait; l'oreille du capitaine fut frappée du son de sa voix. On remarqua aussi une autre singularité. Une fois, deux officiers se promenant à deux milles sous le vent des vaisseaux, sentirent tout-à-coup une odeur de fumée si forte que leur respiration en fut gênée; en avançant un peu plus loin, ils n'en furent plus affectés. La fumée s'élevant avec difficulté lorsque l'atmosphère est extrêmement refroidie, est, comme on le voit, portée très-loin en direction horizontale.

Des chiens des vaisseaux allaient aussi se promener à terre; il y en eut un qui revint un jour très-maltraité d'un combat qu'il avait soutenu contre un loup; celui-ci avait dû souffrir aussi, car le chien était grand et fort, et l'on trouva du sang et des poils à un mille au-delà du champ de bataille. D'autres chiens au contraire, fréquentaient la compagnie de loups qui rôdaient souvent autour des vaisseaux, et l'un d'eux finit par disparaître avec eux.

Pendant que l'équipage prenait sur le pont des vaisseaux son exercice ordinaire, on s'aperçut que la baraque construite sur le rivage était en feu. On y courut sur-le-champ et au bout de trois quarts-d'heure de travail, on parvint à éteindre l'incendie, avant qu'il eût causé de grands dégâts; il avait été occasioné par du linge que l'on avait mis à sécher près du poële et qui, ayant pris feu, le communiqua en un instant aux nattes qui garnissaient l'intérieur du hangar.

Chacun se ressentit de cette aventure : il n'y avait personne qui n'eût le nez et le visage couverts de taches blanches causées par la gelée, de sorte que les chirurgiens couraient sans cesse de l'un à l'autre pour frotter avec de la neige les parties affectées, afin d'y rétablir la circulation. Cette précaution prévint sans doute plusieurs accidens; cependant quelques hommes furent malades pendant plusieurs jours, et un soldat de marine qui n'avait pas mis ses gants, eut trois doigts d'une main et quatre d'une autre gelés à tel point que, les ayant trempés dans l'eau froide, lorsqu'il fut de retour à bord, ils produisirent aussitôt une croûte de glace à la surface.

Le 1[er] mars, par un très-beau temps, on remarqua, en se promenant sur le rivage, que la neige était glissante comme s'il commençait à dégeler. « Il faut, observe le capitaine, avoir éprouvé

l'impatience avec laquelle nous attendions un changement de température, pour concevoir le plaisir avec lequel nous reçûmes cette nouvelle. »

Le 6 le thermomètre n'était qu'à 14° au-dessous de zéro R. Depuis le 17 décembre, il n'avait pas été si haut; le lendemain la neige fondit sur les parties de la poupe de l'*Hécla* peintes en noir et tournées au sud; elle resta dure sur celles qui étaient peintes en jaune. Le thermomètre au soleil marquait 1° au-dessus de zéro R.

La rigueur du froid avait maintenu dans un état solide sur les côtés de la couverture du pont la glace provenant des exhalaisons produites par la respiration et par la fumée des mets chauds. Comme on ne couchait pas dans cet endroit, il ne résultait aucun inconvénient de cette glace, on peut même dire qu'elle empêchait la chaleur de s'échapper par les fentes. Une apparence d'humidité s'y étant manifestée le 8 mars, le capitaine ordonna de la rompre. Dans cette seule journée, on en enleva plus de cent paniers à bras.

On creusa le 23 un trou dans la glace au milieu du port, elle avait six pieds et demi d'épaisseur, et était couverte de huit pouces de neige; l'eau avait au-dessous de la glace plus de vingt-un pieds de profondeur.

Cependant le jour faisait des progrès rapides; le 7 avril à minuit on voyait assez clair pour con-

sulter aisément le thermomètre. Mais le froid qui avait un instant semblé diminuer, continuait à être très-rigoureux, quoique le soleil restât dix-sept heures sur l'horizon. Vers le milieu de ce mois, le thermomètre descendait quelquefois à 28° au-dessous de zéro. Cette température faisait craindre que les vaisseaux ne fussent retenus dans ce port jusqu'à une époque où il serait trop tard pour que l'on pût se flatter de voir se réaliser les espérances que les succès obtenus l'année précédente avaient fait concevoir. Rien n'annonçait encore le dégel que l'on attendait avec une impatience facile à concevoir; cette durée prolongée de l'hiver causait un chagrin général.

Enfin, pendant les derniers jours d'avril, la neige accumulée sur la couverture du navire, commença à se fondre pendant quelques heures au milieu de la journée. Le 30 la température changea si rapidement, que le thermomètre remonta au point de zéro, qui dans ce climat est réellement le point du dégel. C'était la première fois depuis le 16 septembre, c'est-à-dire, depuis près de huit mois. « Cette température nous parut un été, dit M. Parry; je fus obligé d'employer mon autorité pour empêcher les matelots de faire dans leur habillement des changemens qui auraient pu avoir des suites fâcheuses pour leur santé. »

Le 4 mai l'on commença à déblayer la neige

qui entourait les vaisseaux, et le 6 on se mit à scier la glace; cet opération fut terminée le 17. Vers cette époque on défricha un petit terrain sur le rivage; les plantes que l'on y sema ne végétèrent que faiblement; on fut donc réduit à celles qui croissaient dans le jardin de la chambre de l'*Hécla*.

Le 12 mai un matelot annonça qu'il avait vu un lagopède, événement qui n'était pas sans intérêt pour des gens privés de viande fraîche depuis plus de six mois. On en était d'autant plus content, qu'on le regarda comme un présage certain du retour de l'été. Le lendemain on tua un de ces oiseaux, et l'on aperçut les premières traces de rennes et de bœufs musqués se dirigeant vers le nord. Ainsi leur retour avait lieu depuis le moment où le soleil ne quittait plus l'horizon. Bientôt on tua des lagopèdes tous les jours.

Vers le 21 on aperçut chaque jour une diminution sensible dans la quantité de neige qui couvrait la terre; on distinguait çà et là le sol qu'elle avait si long-temps caché. On trouva dans une excursion une grande quantité d'oscille sauvage qui croissait au milieu de touffes de mousse, mais elle ne donnait pas encore de signe de végétation. Le 24 il tomba une pluie assez forte. Ce phénomène auquel on n'était plus accoutumé, attira tout le monde sur le pont.

Le temps étant favorable, le 1er juin, M. Parry résolut de parcourir la terre le long de laquelle on était mouillé et qu'il avait nommée île Melville. Prenant donc avec lui le capitaine Sabine, un chirurgien, deux midshipmens, deux sergens, trois matelots et deux soldats de marine, il se mit en route à cinq heures du soir. On s'était muni de vivres pour trois semaines, de couvertures de laine, d'une cheminée portative et de bois; tous ces objets étaient placés sur une charrette légère qui fut traînée à bras, seul moyen de transport possible dans ce pays. Le départ avait toujours lieu le soir, et l'on s'arrêtait le matin afin de dormir pendant la plus grande chaleur, et d'éviter la réverbération du soleil sur la neige pendant le temps qu'il a le plus de force.

On marcha vers le nord dans une plaine immense qui s'étendait vers l'ouest, sur laquelle rien ne rompait l'uniformité de la neige dont elle était couverte, et qui semblait se terminer à une chaîne de hautes montagnes que l'on avait aperçue de la côte. On traversa des ravins qui s'étendaient du nord-est au sud-ouest; quelques-uns avaient cent pieds de profondeur, et leurs bords étaient presque partout taillés à pic; la charrette n'y passa qu'avec peine; au nord de ce ravin, la surface du sol offrait des masses de grès éparses; lorsque la roue de la charrette en écra-

sait les fragmens, il répandait une odeur fétide comme la pierre à chaux; on trouva dans quelques-uns de ces blocs des morceaux de houille, tantôt pure, tantôt mêlée d'ardoise; elle brûlait passablement.

La vaste plaine que l'on parcourait n'était ni entièrement stérile, ni inanimée. Les portions de terrain que la neige avait abandonnées, paraissaient plus fertiles que le voisinage de la baie; le saule nain, l'oseille, le pavot nudicaule, la saxifrage, et surtout la mousse, y croissaient en plus grande quantité; toutefois on ne put trouver assez de branches de saule sèches pour faire fondre la neige, il fallut avoir recours au bois de provision. Des canards, des pluviers, des rennes, parcouraient cette solitude.

Dans l'endroit où l'on fit halte le 3 à minuit, on rencontra deux petites flaques d'eau bourbeuse que l'on but plutôt que de faire du feu pour fondre la neige, car il importait de ménager le bois. Les endroits découverts que l'on découvrait dans la plaine, rappelaient les Oasis du grand désert d'Afrique. En allant plus au nord, ils étaient d'une stérilité complète, le pavot même ne s'y montrait plus. Un vent assez frais ayant commencé à souffler du sud-est, les matelots arrangèrent sur la charrette une couverture en guise de voile, invention qui réussit à merveille.

Le 4, lorsque l'on eut dressé les tentes à sept heures du matin, le vent devint si impétueux et chassa la neige avec tant de force, que l'on s'estima fort heureux de pouvoir se mettre à l'abri de la charrette. On la plaçait toujours du côté du vent, afin de rompre sa violence. Malgré la rigueur du climat, quand on s'était enveloppé des couvertures de laine, on avait assez chaud pour pouvoir dormir. Toutes les fois que l'on dressait les tentes, quelque courte que dût être la halte, le chirurgien examinait les pieds de chacun et lui faisait changer de bas; précaution très-salutaire. Il gelait toutes les nuits, ou pour mieux dire, pendant tout le temps que le soleil se montrait dans la partie septentrionale de l'horizon.

Après qu'on eut parcouru quelques milles, le 5 on découvrit des montagnes à une grande distance au nord-est; les voyageurs ne savaient si l'espace qui les en séparait était la mer ou une plaine unie; mais le 6, arrivés sur une hauteur, tout leur prouva que c'était la mer. Ils constatèrent ensuite que les montagnes appartenaient à une autre île, elle fut nommée île Sabine. On parvint à travers une neige fort épaisse sur le rivage de la plaine; la mer y avait jeté des morceaux de glace dans lesquels on observa des fentes parallèles à la ligne de la côte, ce qui est occasioné par le mouvement de la marée en hiver. Pour s'assurer encore

mieux que l'on avait la mer devant soi, M. Parry et les deux midshipmens suivirent la côte vers l'ouest et gravirent sur un promontoire. La mer avait amassé à ses pieds, et au-delà à perte de vue, des glaçons énormes : ils avancèrent ensuite à une cinquantaine de toises sur la glace, et essayèrent d'y faire un trou, afin de goûter l'eau ; après deux heures de travail ; ils furent obligés de renoncer à cette tentative. L'ayant ensuite renouvelée quand ils eurent rejoint leurs compagnons qu'ils amenèrent au même endroit, ils trouvèrent que la glace avait quatorze pieds quatre pouces d'épaisseur ; l'eau qu'elle recouvrait était salée.

On éleva sur la partie la plus haut du cap, une espèce de monument en pierres, de forme conique, ayant douze pieds de diamètre à sa base, et autant de ce point à son sommet. On y déposa un cylindre d'étain dans lequel on plaça un papier contenant les noms des voyageurs, la date de leur séjour et le motif qui les avait amenés dans cette île. On y joignit quelques pièces de monnaie d'Angleterre.

Cette opération terminée, on fit route au sud-ouest, traversant des montagnes qui se prolongeaient à quatre lieues vers l'ouest où elles étaient beaucoup plus hautes. Quoique l'inégalité du terrain rendît la marche fort pénible, on n'était cependant pas fâché d'être au milieu d'un

pays plus varié que les plaines couvertes de neige. Pour la première fois depuis plus d'un an, on vit un petit ruisseau d'eau courante, il avait six pouces de profondeur. On rencontra ensuite plus d'eau que l'on ne désirait, car le terrain était souvent fangeux, et la charrette n'y roulait que difficilement.

Après une alternative de plaines et de ravins, on arriva le 12 sur une montagne haute de 900 pieds. De ce point, on vit une immense plaine de glace qui se prolongeait à l'ouest à perte de vue, et qui à l'est, était bornée par d'autres montagnes. En descendant dans un ravin au fond duquel coulait un ruisseau, l'essieu de la charrette se rompit. Comme elle n'était plus bonne à rien, on en brûla le bois pour faire cuire des lagopèdes. « Il n'est pas aisé à ceux qui ne l'ont pas éprouvé, dit M. Parry, de se figurer avec quel plaisir on fait un repas chaud après avoir vécu plusieurs jours de provisions froides dans ce climat rigoureux. Ce changement nous parut d'autant plus agréable que la viande qui faisait notre principale nourriture était ordinairement gelée quand on la retirait des boîtes d'étain où elle était conservée. » Comme on avait assez de bois, on laissa les roues entières dans le lieu où l'essieu s'était brisé. Si quelques voyageurs passent jamais dans ces régions éternellement glacées, ils reconnaîtront à

ces marques que d'autres hommes les ont visitées avant eux.

L'accident arrivé à la charrette fit prendre de nouveaux arrangemens pour le transport du bagage : on côtoya ensuite la baie dans laquelle tombait le ruisseau du Ravin ; un cap en forme l'entrée à l'est : les couches horizontales des rochers de grès qui en sont voisins, les font ressembler à des ruines d'édifices plutôt qu'à des ouvrages de la nature. D'énormes fragmens tombés de leur sommet couvraient presque tout l'espace qui les sépare du rivage. La végétation était plus active dans cet endroit que dans le reste de l'île ; sa situation abritée y faisait croître une quantité de mousses, d'herbes, de saules nains et de saxifrages, on y cueillit même une renoncule glaciale. Ce lieu est favorable au gibier.

Quand on eut reconnu que cette baie s'étendait à une distance considérable à l'est et à l'ouest, on résolut de la traverser sur la glace, et l'on fit halte à une petite île qui était située au milieu ; un trou qui se trouvait là donna lieu de s'assurer que l'eau était salée. Cette baie reçut le nom de Liddon, de celui du capitaine du *Griper*.

Le trajet de ce bras de mer terminé, on arriva dans l'île Melville, où l'on rencontra beaucoup de fiente de bœufs musqués, de rennes et de lièvres ; les végétaux étaient assez abondans. Des

huttes d'Eskimaux dont on vit les débris, ressemblaient à toutes celles que l'on avait observées. On supposa qu'elles étaient abandonnées depuis long-temps. Le 14 on campa au pied des montagnes que l'on avait aperçues déjà des vaisseaux, et que leur forme aplatie avait fait nommer Monts de la Table. On y gravit le lendemain, on y érigea un monument en pierres, et l'on en détermina la position à 74° 48′ de latitude et 111° 11′ de longitude occidentale. « Nous arrivâmes à bord le 15 à sept heures du soir, dit M. Parry, et j'entendis avec plaisir faire l'observation que nous avions tous l'air plus robuste et mieux portant qu'à notre départ. Nous avions parcouru dans cette excursion à peu près 180 milles.

Cependant le dégel s'opérait graduellement. Les ravins dans lesquels il n'y avait pas une goutte d'eau quelque temps auparavant, furent remplis, vers la fin de juin, de torrens si profonds et si rapides, qu'il n'y avait pas moyen de les traverser. Dans les premiers jours de juillet, les trous qui s'étaient formés sur divers points de la glace dans le port, communiquaient déjà avec la mer. Dans les environs des vaisseaux la glace n'avait plus que deux pieds d'épaisseur; il n'en était pas de même à l'entrée du port, où l'eau avait plus de profondeur; dans ces cas-là il faut bien plus de temps à la glace pour se fondre. Les torrens nom-

breux auxquels la fonte des neiges donne naissance sur terre, et qui, sous la latitude de l'île Melville coulent pendant près de six semaines vers l'océan, sont un des plus puissans moyens employés par la nature pendant la courte durée de l'été pour fondre les glaces qu'un long hiver a produites sur la mer. Il doit donc paraître probable, observe M. Parry, que les côtes élevées sont plus favorables que les terres basses à la prompte dissolution de la glace près du rivage, parce qu'elles fournissent un courant d'eau rapide tant que le dégel dure.

« Le 16 juillet, ajoute ce navigateur, l'on ne voyait plus de neige sur l'île que dans les endroits où le vent l'avait accumulée, de sorte que cette terre nous offrait à peu près le même aspect qu'à l'instant de notre arrivée. Après les froids excessifs que nous avions éprouvés, le temps nous paraissait aussi doux et aussi agréable que dans l'été des autres climats. La promenade, le gibier que nous procuraient nos chasseurs, l'oseille que nous avions en abondance, avaient complètement détruit tous les germes de scorbut qui pouvaient exister parmi nous, et nous jouissions d'une santé aussi parfaite qu'à notre départ d'Angleterre. »

Le 17 le thermomètre monta jusqu'à 10 et 12° ½ R. Ce fut le plus haut degré de chaleur de cet été.

Enfin le 26 on put mettre à la voile, et les vaisseaux avancèrent aussi loin que les glaces le leur permirent. Quand elles les forcèrent à s'arrêter, on observa, du haut du mât, qu'à l'entrée du port et au large, la mer présentait toujours une surface gelée à perte de vue. Le 30 les glaces se mirent en mouvement vers le sud est, et se détachèrent pour la première fois des deux caps qui forment l'entrée du port.

Tous les préparatifs du départ définitif étant terminés, et la glace laissant un espace suffisant pour voguer; le 1er août, les vaisseaux firent route vers l'ouest le long de la côte. Le canal navigable entre la terre et les glaces, avait depuis un mille jusqu'à deux milles et demi de largeur; cependant elles gênaient de temps en temps la marche des vaisseaux; des brumes épaisses, une neige abondante étaient d'autres inconvéniens de ce climat boréal. Le 6 on était parvenu à un cap où les glaces bouchaient entièrement le passage. L'eau de la mer avait quarante-cinq pieds de profondeur, l'*Hécla* était à soixante pieds de la côte, rien ne pouvait le défendre contre les glaçons que l'on apercevait à moins d'un demi-mille. « C'étaient, dit M. Parry, les plus énormes que nous eussions vus jusqu'alors. Le *Griper* avait été soulevé par les glaçons à quelques pieds hors de l'eau. Notre position était critique. J'envoyai mon lieu-

tenant et un matelot sur une montagne à l'ouest, pour reconnaître l'état des glaces de ce côté et au sud. Suivant le rapport qu'il me fit, elles s'étendaient jusqu'à une terre située à près de quarante milles de distance, et que nous avions souvent cru apercevoir de ce côté, pendant que nous étions encore dans le port.

« Le 8 j'allai sur la montagne, et je vis clairement la terre au sud et à l'ouest; ses côtes sont très-élevées; on y distingue trois caps. C'est la plus occidentale que l'on ait découverte jusqu'à présent dans les mers polaires au nord de l'Amérique, car elle s'étend au-delà du 113me degré de longitude ouest. Je la nommai Terre de Banks.

« Les glaces restant dans le même état, il devint évident, d'après l'expérience de cette année et de la précédente, qu'il y avait vers l'extrémité sud-ouest de l'île Melville, quelque cause qui arrêtait les glaçons et qui semblait braver tous nos efforts pour avancer à l'ouest. Nous étions parvenus à cette hauteur le 17 septembre 1819, après avoir essuyé des coups de vent impétueux du nord-ouest; qui seuls éloignent la glace de ces côtes, et nous avions trouvé d'immenses champs de glace qui touchaient à la terre. Nous y arrivions au commencement d'août en 1820 et nous éprouvions les mêmes obstacles que l'année précédente; nous n'avions donc aucun motif raison-

nable qui pût nous faire espérer de les vaincre. »

M. Parry fit encore une nouvelle tentative pour avancer en changeant la direction de sa route, elle fut infructueuse. Alors étant monté avec deux officiers sur la partie la plus haute d'une pointe de terre, il ne put voir d'autre canal libre qu'un espace de trois quarts de mille de largeur qui se prolongeait jusqu'à un cap escarpé, éloigné de deux milles, et formant le dernier point de terre qui fût visible de ce côté. Au-delà on ne découvrait qu'un champ de glace compacte.

L'endroit où se trouvaient alors les vaisseaux, est situé par 74° 26′ nord et 113° 46′ ouest. C'est le point le plus occidental auquel on soit parvenu dans la mer polaire au nord de l'Amérique. On revint à l'est pour tâcher de pénétrer ensuite au sud ; le 16 au soir, la mer cessa d'être navigable. Les bâtimens furent obligés d'entrer dans un petit port que formaient d'énormes glaçons échoués. Mais ces masses qui les protégeaient contre l'effort des autres glaces, les menaçaient eux-mêmes, car leurs sommets inclinés du côté de l'*Hécla*, semblaient près à l'écraser dans leur chute. Les vaisseaux restèrent ainsi jusqu'au 23, entourés de glaces immobiles ; alors le vent ayant soufflé de l'ouest et ayant mis celles-ci en mouvement, ils s'arrêtèrent, après six milles de la navigation la plus difficile, au milieu de glaçons d'une grosseur

bien supérieure à ceux de la mer de Baffin, près d'un cap de l'île Melville.

La saison qui s'avançait ne laissait guère d'espoir d'avancer davantage vers l'ouest, car en vingt-trois jours on n'avait fait que soixante milles, et il en restait encore près de neuf cents à parcourir avant d'arriver au cap le plus occidental de l'Amérique sous ces latitudes élevées. D'ailleurs l'état des vivres et des combustibles ne permettait pas de songer à passer un second hiver dans ces régions boréales. Le commandant prit donc l'avis de ses officiers ; ils partagèrent unanimement son opinion que toute tentative pour arriver à l'ouest sous ce parallèle serait infructueuse et ferait perdre un temps qui pourrait être employé plus utilement. Ils pensaient aussi qu'en retournant à l'est, il convenait de suivre les bords de la glace au sud, afin de chercher de ce côté une ouverture qui pût conduire sur les côtes septentrionales de l'Amérique, et si l'on n'y réussissait pas, de retourner au plutôt en Angleterre.

Dès le 25 août on observa que la neige qui était tombée ce jour là ne fondait pas ; ce qui annonçait que la surface de la terre était déjà refroidie au-dessous du point de la congélation.

Au sud, les glaces qu'on longeait formaient une masse dans laquelle on n'apercevait pas une seule fente dans un espace de plusieurs milles, quoique

les glaçons ne s'élevassent guères à plus d'un pied au-dessus du niveau de la mer. On essaya une fois de pénétrer au sud, mais après avoir avancé à peu près à deux milles de distance, on fut obligé de rebrousser chemin. Toutes les îles que l'on rencontra étaient environnées de glaces jusqu'à la distance de cinq milles de leurs côtes; cependant le détroit de Barrow était aussi navigable que le parage le plus ouvert de l'Océan atlantique.

Le 31 août les deux vaisseaux sortirent du détroit de Barrow, ayant ainsi passé dans cette mer polaire onze mois, durant lesquels ils avaient été réduits à deux tiers de ration de pain, et des autres provisions, pendant près de quatre. Le combustible avait été de même soigneusement épargné; c'était ce qui avait paru le plus pénible à l'équipage. Quand on fut hors du détroit, le capitaine fit faire du feu dans les deux bâtimens en quantité suffisante, pour en bien échauffer l'intérieur, et l'on distribua ration complète de vivres.

En entrant dans la mer de Baffin, on en rangea la côte occidentale, d'aussi près que les vents le permirent : en quelques endroits les glaces formaient une barrière impénétrable; ce qui était d'autant plus contrariant qu'elles empêchaient parfois d'entrer dans des bras de mer, où d'un temps fort clair, on n'apercevait dans le fond aucune apparence de terre. On descendit à terre,

et l'on reconnut que cette partie de la côte avait été récemment visitée par les Eskimaux. Bientôt on rencontra plusieurs bâtimens anglais occupés à faire la pêche de la baleine.

Le 6 on était près d'une ouverture que dans le dernier voyage on avait nommée Clyde-River; le temps ne permettait pas d'approcher de la terre, lorsque des Eskimaux accostèrent les vaisseaux sans montrer la moindre défiance; suivant leurs désirs, on les prit à bord avec leurs canots. C'étaient un vieillard et trois jeunes gens. Ils manifestaient leur joie de chaque présent qu'on leur faisait, par des cris qu'ils continuaient jusqu'à en perdre haleine, puis ils sautaient; on reconnaissait qu'ils étaient accoutumés à faire des échanges. Ils furent constamment honnêtes, ne cherchant pas à dérober la moindre chose. Le soir on ramena l'un d'eux qui avait vendu son canot; les autres qui auraient pu devancer l'embarcation européenne, lui tinrent constamment compagnie.

Le lendemain le capitaine alla à terre avec plusieurs de ses compagnons. Lorsqu'on s'avança vers les cabanes des Eskimaux, il en sortit quatre femmes et sept enfans; on fit des échanges avec elles, et on leur donna différens objets. C'était les servir suivant leur goût, car elles ne cessaient de répéter le mot *pilleteï* (donnez). Elles jetaient un œil de convoitise sur les boutons des officiers

qu'elles regardaient sans doute comme des ornemens à cause de l'ancre et de la couronne qu'elles y voyaient ; on en détacha quelques-uns pour les satisfaire. Tous ces Eskimaux, hommes et femmes, touchaient deux fois de la langue ce qu'ils recevaient. Ils ressemblaient à ceux du Grœnland et de Pitovak, étaient vêtus de même et parlaient la même langue ; autant que l'on en put juger en comparant les mots dont on avait conservé la mémoire. Les femmes, à l'exception de la plus jeune, avaient la figure tatouée.

Leurs traîneaux auxquels ils attèlent des chiens, sont grossièrement fabriqués et fort lourds ; on n'en vit qu'un seul. Il était en ossemens de baleine et en ramures de renne attachés ensemble avec des courroies de peau de phoque. La plupart de leurs chiens étaient noirs ; ces animaux étaient farouches et d'une voracité incroyable ; ils se rapprochent beaucoup des loups.

Les Eskimaux ont des couteaux qu'ils font avec des défenses de morse ; ils en forment la lame à force de l'aiguiser sur une pierre, ce qui doit leur prendre un temps considérable, puisqu'ils n'ont aucun outil qui puisse leur faciliter cette opération. Ils ont des vases en pierre et d'autres en ossemens de baleine composés de deux pièces si solidement cousues l'une avec l'autre, qu'il ne peut pas s'en échapper une seule goutte d'eau.

Ces gens étaient bien plus propres que les Eskimaux du nord-est de la mer Hudson. Ils ne se départirent pas un instant de la probité dont ils avaient déjà donné des preuves. Quand on se sépara d'eux, on leur fit présent d'une bouilloire en cuivre qui augmenta ainsi les trésors dont on les avait enrichis.

Combien on regretta de n'avoir pas, dans cette occasion, le secours de Sackehouse qui avait été si utile dans le voyage précédent. Cet homme si bon et si intelligent n'existait plus. A son retour en Angleterre en 1818, l'amirauté fut si contente des services qu'il avait rendus, qu'elle le fit partir pour Edinbourg d'où il était venu, et recommanda de ne rien épargner pour qu'il reçût toute l'instruction qu'il était capable d'acquérir. Le gouvernement se chargeait des frais de son éducation et de son entretien. Malheureusement, Sackehouse, attaqué d'une fièvre pernicieuse, y succomba au mois de février 1819, au grand chagrin de tous ceux qui l'avaient connu.

Le lieu où l'on vit les Eskimaux est situé par 70° 21′ nord, et 58° 28′ ouest. Le bras de mer était si profond, que même près des côtes on ne trouvait pas fond pour mouiller.

Malgré son désir de ranger la côte de près, M. Parry fut souvent obligé de s'en tenir éloigné, à cause des masses de glaces qui la bordaient, et

même de la perdre de vue, pour ne pas être enfermé au milieu des glaçons nouvellement formés. Les brumes et les coups de vent gênaient aussi la navigation. La saison était déjà trop avancée pour que l'on pût continuer la reconnaissance de ces parages ; en conséquence le 27 septembre on fit voile pour l'Angleterre. Le 28 octobre on vit la côte d'Ecosse ; le 18 décembre les vaisseaux mouillèrent dans la Tamise. Leurs équipages jouissaient d'une très-bonne santé, l'on n'avait perdu qu'un seul homme dans le cours de ce voyage long et difficile.

L'amirauté ayant déclaré que les équipages de l'*Hécla* et du *Griper* avaient droit à la récompense nationale de 5000 livres sterling (125,000 fr.), la répartition en fut faite aussitôt. Le commandant de l'expédition reçut 1,000 livres. Les matelots eurent chacun 10 livres ; le reste fut partagé d'après le grade de chacun.

Avant les deux expéditions aux mers boréales dont on vient de lire la relation, chaque géographe bâtissait à sa fantaisie une hypothèse sur l'état de ces parages éloignés. Les deux voyages de M. Parry l'ayant mis à même d'acquérir sur ce point des lumières qu'il est impossible d'obtenir en restant à étudier dans son cabinet, le résultat de ses réflexions ne peut être que très-instructif ; on va donc en présenter le sommaire.

« En examinant la carte des mers polaires, et en prenant en considération nos dernières découvertes et celles de Mackenzie, il est difficile de conserver le moindre doute sur l'existence d'un passage entre la mer de Hudson et le détroit de Béhring. Les îles nombreuses que nous avons découvertes à l'ouest du détroit de Barrow, et que nous avons nommées îles Géorgiennes, la terre que nous avons aperçue dans le sud, tracent probablement la direction que doit suivre le passage.

« Le succès qui avait couronné nos efforts dans l'été de 1819, lorsque nous eûmes franchi le détroit de Lancaster, nous fit espérer de réussir complètement dans notre entreprise avant la fin de l'été suivant; mais nous n'avions pas bien calculé la rigueur du climat contre lequel nous avions à lutter, ni la brièveté du temps pendant lequel il est possible de naviguer dans cette partie de la mer polaire, et qui n'est que de sept semaines. Les obstacles que les glaces nous opposèrent augmentèrent à mesure que nous avançions vers l'ouest; je m'attendais effectivement à rencontrer les plus grandes difficultés de ce genre à peu près à mi-chemin entre l'Océan atlantique et le Grand-Océan : une fois cette barrière passée, j'espérais que nous naviguerions plus facilement, parce que l'expérience a fait voir que le climat de la côte

de glaces qui occupe le centre de la mer, se sont rapprochés de la côte occidentale et ont même pénétré dans le détroit de Lancaster. Leur succès fut tel, que jamais on n'en avait obtenu de semblables dans le détroit de Davis. »

Le résultat du voyage de Parry causa une satisfaction générale en Angleterre, et fit concevoir les plus viveses pérances de la réussite d'une nouvelle expédition. En conséquence deux vaisseaux furent armés; on les munit de tout ce dont ils avaient besoin pour deux ans; ils partirent sous son commandement au printemps de 1821. Ils devaient entrer dans la mer de Hudson et essayer de pénétrer de ce côté dans la mer polaire. Ils ne sont pas encore de retour au printemps de 1823. On avait vers le commencement de cette année répandu le bruit qu'ils avaient été vus dans les parages voisins du détroit de Béhring; mais un examen attentif de cette nouvelle, a fait voir qu'elle était controuvée. Il ne faut pas renoncer à tout espoir de revoir ces hardis navigateurs, qui animés de zèle pour le progrès de la géographie, ont hasardé de nouveau des périls dont ils avaient fait la dure expérience; cependant on ne peut se dissimuler, d'un autre côté, que ces périls sont nombreux et si redoutables, que malgré tous les efforts de la prudence humaine, il est quelquefois impossible de les éviter.

VOYAGE

AUX COTES DE LA MER POLAIRE,

FAIT PAR TERRE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. JOHN FRANKLIN,

Capitaine de vaisseau.

(1819 — 1821.) (1)

Avant même que l'issue de l'expédition de M. Parry fût connue, le gouvernement britannique résolut d'en envoyer une autre par terre pour déterminer les longitudes et les latitudes de la côte nord de l'Amérique septentrionale, et la direction de la côte depuis l'embouchure du fleuve Mine de Cuivre, jusqu'à l'extrémité orientale du continent. La marche à suivre et les mesures à prendre pour parvenir à ce but, étaient laissées au choix du capitaine Franklin qui fut chargé du

(1) Ce voyage n'a pas encore été traduit en français.

au-dessus de l'eau, et sont surmontées de montagnes hautes de deux cents pieds; partout où les eaux ont miné le rivage, on aperçoit de l'argile bleue, compacte, renfermant des cailloux roulés; l'épaisseur des bois empêchait de découvrir l'intérieur du pays lorsque l'on passait devant des ravins profonds.

Pour alléger le bateau, on laissa une partie de la charge au poste de Rock-House, où il y a un portage.

Les voyageurs purent se faire une idée de la rigueur du climat dans les régions qu'ils allaient parcourir, lorsque le 17 septembre ils virent tomber de la neige. Après une suite de fatigues sans cesse renaissantes que causaient les rapides et les cataractes, on arriva le 25 à un endroit où les bords du Hill-River s'abaissent graduellement et où finissent les portages. L'argile qui couvrait les rochers disparaît; le lac Knée où l'on entra ensuite, est rempli d'îles; ses rivages sont bas. Il se termine à la chute de Trout. Il fallut porter le canot pour franchir cette cascade, avant de s'engager dans le lac Holey auquel aboutit l'Ouipinapannis, rivière étroite et rapide.

Le 3 octobre on atteignit le Pointed-Stoue, rocher qui a trente-six pieds de largeur; il est remarquable par les rivières marécageuses, qui, prenant leur source de chacun de ses côtés, sui-

vent des directions différentes. Celle que l'on remontait depuis le fort York, commence à cet endroit; on peut donc y placer la source du Hayes-River; de l'autre côté coule l'Etchemamis qui va grossir le Nelson-River.

Quand on eut transporté le canot par-dessus le rocher, on s'embarqua sur l'Etchemamis. « Cette petite rivière, dit M. Franklin, traverse un marais, et dans la saison de la sécheresse, on n'y trouve au lieu d'eau, qu'un lit de vase épaisse, profond de deux pieds. On a l'habitude, dans ces occasions, de construire des digues, afin que ses eaux en s'accumulant la rendent navigable. Les castors effectuant à merveille cette opération par leurs travaux, on a essayé de les encourager à multiplier dans cet endroit; mais on n'a pu venir à bout d'engager les Indiens à ne pas les tuer quand ils découvrent leurs retraites. »

L'Etchemamis envoie ses eaux au Nelson par le Blackwater, qui reçoit celles du Sea-River. Les voyageurs remontèrent donc cette rivière qui traverse de petits lacs, et entrèrent le 6 octobre dans l'Ouinipeg, dont les eaux sont extrêmement blanchâtres et troubles, ce qui lui valut le nom que les Indiens lui donnent, et qui signifie eau bourbeuse. La compagnie de la baie d'Hudson a un comptoir à Norway-House, à l'entrée orientale du lac; ce poste est situé par 53° 41′ nord, et 98° 1′

sous ce rapport. Aujourd'hui leur existence dépend des secours en munitions et en vêtemens qu'ils reçoivent des marchands; ils sentent profondément leur condition assujettissante. Mais leur caractère a été encore plus abâtardi par leur funeste passion pour les liqueurs spiritueuses que l'on a pris soin d'entretenir chez eux. Afin d'obtenir cette boisson pernicieuse, ils descendent aux supplications les plus humiliantes et prennent une attitude abjecte qui ne paraît pas leur être naturelle; car on n'en aperçoit pas le moindre vestige dans leurs relations entre eux. Leur réputation a baissé parmi les peuplades voisines. Ce ne sont plus les guerriers qui chassèrent devant eux les habitans des bords de la Saskatchaouan et du Missinipi. Les Cris des environs de Cumberland-House sont notamment étrangers à la guerre depuis très-long-temps. Entre eux et leurs anciens ennemis, les Indiens-Esclaves, s'étendent les vastes plaines de la Saskatchaouan, habitée par les puissans Assinipoïtocks ou Indiens-Pierre (Sioux ou Assihiboïls des relations françaises.) Ceux-ci n'étaient jadis qu'une tribu faible, que les Cris accueillirent et protégèrent; aujourd'hui ils leur rendent les services qu'ils en reçurent autrefois. »

Les mœurs de ces Indiens ne diffèrent pas beaucoup de celles des Chipéouans ou Indiens du Nord,

décrites avec une grande exactitude par Hearne. Ils se tatouent le visage et le corps. Leur ivrognerie habituelle les a rendus excessivement malpropres. Ils aiment beaucoup à se vêtir d'habillemens européens.

Depuis un certain nombre d'années la compagnie du nord-ouest qui est établie au Canada, et à laquelle Mackenzie appartenait, a fait bâtir une loge à Cumberland-House près de celle de la compagnie sa rivale. Les agens de ces deux associations paraissent y vivre en bonne intelligence à côté les uns des autres, tandis que les vastes déserts du continent ont quelquefois été témoins de leurs querelles. M. Franklin, avant son départ du fort York, avait sagement recommandé à ses compagnons de n'y prendre aucune espèce de part. Du reste les voyageurs n'eurent qu'à se louer des procédés qu'ils éprouvèrent des deux partis opposés.

Chaque compagnie emploie constamment des hommes qui courent le pays pendant l'hiver pour recueillir les pelleteries des différentes bandes de chasseurs Indiens aussitôt que ceux-ci se les sont procurées. La plupart des sauvages sont débiteurs d'une des deux compagnies qui leur a fait des avances en vêtemens, en outils, en couvertures de laines, en armes et en munitions. Leur désir le plus vif est de s'acquitter; dès qu'ils ont ra-

d'élan broyée et mêlée avec de la graisse. On avait aussi des pommes de terre, cultivées au poste même ; enfin le fort York envoie ici du sucre et du thé. On vécut dans l'abondance pendant l'hiver de 1819 à 1820 ; l'imprévoyance avait autrefois réduit ce poste à de dures extrémités dans la mauvaise saison.

« Plusieurs des ouvriers et la plupart des agens et des commis des deux compagnies, ont pour femmes des Indiennes ou des métises ; la race mélangée qui provient de ces unions est extrêmement nombreuse. Tout ce monde est assez mal élevé. Les principes des Indiens sur le bien et sur le mal ne sont pas même respectés. Il est cependant juste d'observer que les enfans des Orkneyens employés par la compagnie de la baie d'Hudson, valent mieux que ceux des chasseurs canadiens. La peine qu'on prend quelquefois d'instruire les premiers, n'est pas totalement perdue ; tout ce qu'on peut dire des derniers, c'est qu'ils ne sont pas tout-à-fait si corrompus que leurs pères.

« Beaucoup de métis sont élevés et se marient avec les Indiens ; on a fait la remarque, et je ne sais pas jusqu'à quel point elle est exacte, que les métis sont plus courageux que les Cris purs.

« Le pays autour de Cumberland-House est plat, marécageux et entrecoupé d'un grand nombre de petits lacs. On a trouvé récemment un lit

de calcaire magnésien sous une couche de terre végétale peu épaisse, et il se montre assez fréquemment à la surface du sol. Quelques portions de cette roche contiennent des coquilles bien entières.

Quant aux productions végétales de ce canton, l'arbre le plus commun sur les rives de la Saskatchaouan, est le peuplier faux tremble, qui est excellent pour brûler, lors même qu'il vient d'être coupé; le peuplier baumier, mathéh-metoos des Indiens, ou laid peuplier, ainsi nommé de son écorce ridée et de sa tige dépouillée, que couronnent, lorsqu'il est vieux, quelques branches tortues; il ne brûle bien que quand il a séché pendant l'été, après avoir été coupé au printemps. La sapinette blanche est l'arbre résineux le plus ordinaire; la sapinette rouge et la noire, le baumier de Gilead et le pin de Jersey se rencontrent aussi fréquemment; le melèze ne croît que dans les lieux marécageux, il est chétif et mal fait. Le bouleau à canots parvient à une hauteur considérable, il devient rare à cause de la grande consommation qui s'en fait pour construire des canots. L'aune se voit sur le bord de tous les petits lacs herbeux si nombreux, dans le voisinage. Les Indiens employent comme émétique une décoction de son écorce intérieure, et s'en servent aussi pour teindre en jaune. Les bords des rivières sont couverts d'une grande variété de saules; on aper-

çoit un petit nombre de noisetiers dans les bois. L'érable à sucre, l'orme, le frêne et le thuya, que les chasseurs canadiens nomment cèdre, ombragent différentes parties du pays voisin de la Saskatchaouan; cependant les bords de cette rivière paraissent former la limite supérieure de ces arbres. On voit aussi dans ce canton deux espèces de pruniers dont un, qui est un joli petit arbre, porte un fruit noir dont le goût très-astringent lui a fait donner le nom de cerise qui étrangle; les Cris le désignent par celui de taquoï-minê, et le regardent lorsqu'il est séché et broyé comme relevant le goût du pémican. L'autre espèce est un arbre moins élégant; on dit que son fruit est doux. Les Cris le nomment passi-avouey-minè; il se rencontre jusqu'au grand lac de l'Esclave.

« Le meilleur fruit de ce pays est celui de l'*aronia ovalis*, qui sous le nom de misassutouminê, est un mets recherché dans les banquets des Indiens, et mêlé avec le pémican, donne un goût agréable à cet aliment trop gras. Les naturels désignent par le nom de sappoum-minè, une grande diversité de groseilliers à grappes et à épines. Les framboises sont très-communes sur les bords sablonneux des rivières ainsi que les fraises que les Cris nomment Oteï-minê (fruit du cœur).

« Les quadrupèdes auxquels on donne la chasse pour s'en nourrir, sont l'élan (*mongsô* ou *mousô*)

et le rêne (*attek*), le bison (*moutouch*), le cerf-américain (*ouaouaskichou*) et l'apistatchêkous, espèce d'antilope qui fréquente les plaines au-dessus des fourches de la Saskatchaouan, ne se trouvent pas dans le voisinage de Cumberland-House. »

Les animaux qui donnent des fourrures, sont les renards de différentes couleurs, noirs, argentés, croisés, rouges et bleus; les premiers sont les plus rares et les plus chers; les bleus ne se voient pas très-souvent; on suppose qu'ils viennent du sud. Le loup gris (mahaygan) est commun. Au mois de mars les femelles attirent fréquemment les chiens du fort, tandis que dans d'autres saisons, ces bêtes montrent une antipathie extrême l'une pour l'autre. On voit quelquefois des loups noirs, et moins souvent les variétés noires et rouges de l'ours d'Amérique (mosquah). L'ours gris si redouté des Indiens à cause de sa force et de sa férocité, habite plus près des Monts-Rocailleux.

Le volverene (okikouhâghis ou ommithasis) est un animal très-fort et très-rusé que les chasseurs haïssent beaucoup à cause du tort qu'il fait à leurs pièges. Le lynx du Canada est timide; il fait surtout la guerre aux lièvres; sa fourrure est estimée. La marte est la bête la plus commune dont on recherche la peau; on fait cas aussi de celle du pekan, de la loutre, du rat-musqué:

celle du castor est comme on sait le principal objet de commerce.

Plusieurs espèces de tétras, les lagopèdes, les oies et les lièvres, fournissent à la nourriture des habitans du fort. Le poisson le plus estimé est le poisson blanc, espèce de saumon, c'est l'attihhâmey des Cris. Un autre du même genre, des carpes, des perches, le brochet, la truite et d'autres varient les mets que l'on mange.

Revenons à M. Franklin et à ses deux compagnons : lorsqu'ils partirent le 18 janvier 1820, la terre était couverte de neige, ils se munirent de raquettes que l'on adapte au pied pour marcher, elles consistent en deux longs morceau de bois qui ont été courbés au feu, ils sont séparés par des barres transversales, et liés ensemble à leurs extrémités. Les espaces entre les barres sont remplis par un entrelacement de courroies et le pied est attaché par des cordons de cuir qui passent autour de la cheville et ne fixent que les orteils, de sorte que le talon se lève à chaque pas; la longueur de ces raquettes est de quatre à six pieds; sa largeur est d'un pieds six à neuf pouces suivant la taille du voyageur. Indépendamment de ces raquettes, chacun emporte une couverture, une hache, un briquet, une pierre à fusil, de l'amadou et un fusil.

Les traîneaux sont fort légers et très-simples;

les chiens les traînent. L'habillement du voyageur est une capote avec un capuchon ; on a des pantalons et des guêtres de peau à la manière des Indiens, enfin des mocassons. On met par-dessus le tout, la couverture ou une casaque en cuir qui est attachée autour du corps par un ceinturon auquel sont suspendus le couteau, la hache et les ustensiles pour faire le feu.

M. Franklin et ses deux compagnons avaient deux traîneaux et deux carrioles ; c'est une couverture de cuir qui est attachée au traîneau et dans laquelle on passe la partie inférieure du corps. Les agens des deux compagnies avaient contribué également à leur fournir des guides et des chiens. Des provisions pour quinze jours remplissaient tellement les traîneaux, qu'il y restait à peine assez de place pour des instrumens de mathématiques, quelques habits et du linge. Le poids d'un traîneau est ordinairement de trois quintaux ; on conçoit qu'il diminue graduellement à mesure que l'on avance. Lorsque la neige est dure ou que les sentiers sont bien battus, on parcourt à peu près quinze milles par jour. La traite est bien moins longue quand la neige est molle.

Un commis de la compagnie de la baie d'Hudson partit en même temps que M. Franklin, de sorte que leurs traîneaux formaient une longue file. La neige était profonde, on marcha sur la rivière.

Le temps était très-serein, mais extrêmement froid. Le mercure du thermomètre était fort bas.

Quand on arrive à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on débarrasse de neige l'emplacement que l'on veut occuper; on couvre la terre de branches de pins sur lesquelles les voyageurs étendent leurs couvertures; ils s'enveloppent dans leurs capotes et se couchent autour du feu que l'on allume au centre. On dort ainsi à la belle étoile, même par un froid de 15° au-dessous de zéro. Une des précautions les plus essentielles à prendre, est de suspendre les provisions aux arbres, pour qu'elles soient hors de la portée des chiens, ces animaux étant toujours affamés quoiqu'on les nourrisse bien.

On suivit les rives de la Saskatcheouan, en voyageant au sud sud-ouest; elles sont en quelques endroits dégarnies de bois; ailleurs il y croît des saules et des peupliers, le pays est fort plat; vers la fin du voyage on souffrit de la disette des vivres, c'était un faible prélude de ce que l'on devait éprouver par la suite.

Carlton-House où l'on arriva le 31 janvier est un poste de la compagnie de la baie d'Hudson. Il s'y trouvait en ce moment des Assiniboïnes ou Indiens-Pierre, fameux pour leur caractère perfide et féroce. Leur physionomie est bien trompeuse, car il est difficile d'en voir une qui soit plus

douce et plus agréable. Ils ont, de concert avec les Cris, chassé des bords de la Saskatchaouan, les Yatchi-Thinyouvock ou Indiens-Esclaves. Ceux-ci sont allés plus à l'ouest, aux pieds des Monts-Rocailleux, et se sont tellement accrus qu'ils sont devenus un objet de terreur pour les Assiniboïnes eux-mêmes. Ils ont beaucoup de chevaux, font usage des armes à feu, et recherchent les marchandises européennes. Pour se les procurer, ils font une chasse assidue aux castors et autres animaux à fourrure. Ils se nourrissent principalement de la chair des bisons.

Le poste de Carlton-House est situé par 52° 50′ nord, et 106° 12′ est. Le pays des environs est fertile; le grain et les pommes de terre croissent à merveille. La Saskatchaouan passe à un quart de mille à l'ouest ou à gauche du fort; cette rivière vient des Monts-Rocailleux qui sont éloignés de 130 milles. Tout le pays vers le sud n'offre qu'une plaine unie et nue qui s'étend jusqu'aux sources du Missouri et de l'Assiniboïne.

Le 9 février M. Franklin et ses compagnons partirent pour l'île à la Crosse, poste qui est situé au nord de Carlton-House. Ils traversèrent un terrain montueux et entrecoupé de lacs et de ruisseaux, jusqu'à la rivière du Castor. Ils rencontrèrent quelques familles d'Indiens et des cabanes abandonnées. Le 17 ils arrivèrent à un

petit poste de la compagnie de la baie d'Hudson, de l'autre côté de la rivière; la compagnie rivale a aussi un petit fort. Ils en repartirent le 20; on atteignit le 23 le poste de l'île à la Crosse, placé au sud d'un lac qui porte ce nom. Il lui vient d'une île dans laquelle les Indiens se réunissaient pour jouer à la crosse.

Les deux compagnies ont là des comptoirs que leur position rend importans, parce que c'est le point de communication des territoires d'Athapaska et de Columbia avec le Missinipi qui coule vers le lac de l'île au Pin. Le pays voisin est plat et entrecoupé de lacs et de rivières; les castors et autres animaux y ont beaucoup diminué. Ces forts sont fréquentés par les Cris et les Chipeouans; ils y apportent au printemps les fourrures qu'ils se sont procurées en hiver, et y viennent chercher en automne les munitions et les objets dont ils ont besoin. Le fort de la compagnie de la baie d'Hudson est situé par 55° 25' nord et 107° 31' ouest. M. Clark, l'agent de cette société, avait demeuré pendant quelques années sur les bords du fleuve Mackenzie, et s'était même assez avancé vers son embouchure pour rencontrer les Eskimaux en grand nombre. Ils prirent une attitude si hostile, qu'il ne jugea pas convenable d'essayer de former aucune liaison avec eux, et se retira le plus tôt qu'il put.

Les voyageurs quittèrent ce lieu le 5 mars ; passèrent sur les lacs Cléar, du Bison, et Méthye qui communiquent entre eux. Les compagnies ont des postes sur les rives des deux derniers. M. Franklin vit dans l'un d'eux, deux chasseurs métis chipeouans auxquels il adressa des questions sur le pays qu'il devait traverser ; ils ne connaissaient rien au-delà du lac Athapaska. Ils parlèrent de Hearne et de Matonabbi, son compagnon. Ce voyage avait eu lieu avant qu'ils fussent au monde, mais ils se souvenaient de l'expédition de Mackenzie à la mer polaire.

On arriva le 13 au pied des montagnes qui séparent les eaux du lac Ouinipeg de celles des lacs qui envoient les leurs à la mer polaire. Cette chaîne est bien boisée et coupée par des ravines profondes. C'est celle qui, d'après le rapport de Mackenzie, se dirige en s'abaissant vers le sud-ouest par 53° 36′ nord et 115° 45′ ouest, entre le Saskatchaouan et l'Elk-River. De ce point, elle paraît courir au nord. Au bout d'un portage de douze milles, on parvint sur les bords du Cléar-Water-River. Ses rives des deux côtés sont hautes, rocailleuses et pittoresques. Cette rivière, dont le cours est de l'est à l'ouest, se jette dans l'Athapaska, ou Elk-River, qui vient du sud-ouest et coule droit au nord. On rencontra plusieurs cabanes d'Indiens.

Le poste de Pierre-au-calumet où l'on s'arrêta le 19, était alors sous les ordres de M. John Stuart, membre de la compagnie du nord-ouest, qui avait traversé deux fois le continent et était allé jusque sur les bords du Grand-Océan ; il connaissait parfaitement la manière de voyager dans ces régions peu habitées et les incommodités auxquelles on est exposé dans ces excursions. Il ne savait rien sur le pays au nord du lac de l'Esclave ; mais il pensa que l'on pourrait obtenir des renseignemens sur ce point, de la bouche des Indiens qui vont dans les pays au nord de ce lac ; ajoutant néanmoins qu'ils ne viennent pas aux forts avant le printemps.

Il y a des sources de bitume dans plusieurs des îles voisines de la loge, et les pierres du bord de la rivière, sont fortement imprégnées de cette substance. D'autres sources déposent du sel sur le bord de marais peu éloignés.

Les ouragans, la neige qui tombait en abondance, et le froid, rendirent le reste du voyage fort désagréable jusqu'au fort Chipeouan, sur le bord du lac Athapaska, où M. Franklin arriva le 26 mars. Il avait parcouru 857 milles depuis son départ de Cumberland-House.

Pendant qu'il prenait des informations sur la poursuite ultérieure de ses projets, il arriva au fort un vieux chef chipeouan. Il était beau-fils de

Matonabbi qui avait accompagné Hearne, et il avait lui-même fait partie de la troupe ; mais étant alors très-jeune, il avait oublié presque toutes les circonstances de l'expédition. Toutefois il confirmait les principales circonstances racontées par Hearne, et assurait que l'on était arrivé jusqu'à la mer, quoiqu'il convînt que personne n'en avait goûté l'eau. Il était le seul de la bande qui fût encore en vie. M. Franklin, d'après le bon témoignage que l'on rendait de ce vieil Indien, lui donna une médaille que celui-ci reçut avec reconnaissance et termina un long discours à ce sujet, en protestant qu'il la garderait toute sa vie.

Le 10 mai on eut les premiers indices du printemps : les fleurs de la pulsatille s'ouvrirent ; les feuilles des arbres commencèrent à se montrer ; les cousins se portèrent dans les appartemens chauds ; cependant le lac était encore pris par les glaces. Le 17 et le 18 il tomba des torrens de pluie ; il fit des éclairs, on entendit le tonnerre. Ce temps humide fit fondre la glace si rapidement, que le 24 elle avait entièrement disparu de la surface du lac. Les agens des deux compagnies ne tardèrent pas à arriver avec les fourrures qui, des différens postes, sont expédiées aux dépôts.

Toutes les personnes que M. Franklin consulta s'empressèrent de lui donner des renseignemens.

Mais lorsqu'il en vint aux arrangemens relatifs à la continuation de son voyage, il reconnut avec peine que les comptoirs des deux sociétés étaient mal approvisionnés de marchandises, de sorte qu'il n'était pas possible de lui en fournir une grande quantité ; d'ailleurs il se présentait peu de Canadiens pour l'accompagner.

Heureusement des nouvelles apportées le 3 juin, du grand lac de l'Esclave, par un membre de la compagnie du Nord-Ouest, firent changer cet état de choses. Il annonça que le principal chef des Indiens-Cuivre avait appris avec joie l'arrivée des voyageurs et donné tous les détails qu'il savait sur la route à tenir pour arriver à la mer par le fleuve Copper-Mine. Il s'était engagé à suivre l'expédition avec ses gens, comme guides et chasseurs. Ils devaient l'attendre au fort Providence, sur la rive septentrionale du lac de l'Esclave. Ils ne doutaient pas que l'on ne trouvât des moyens de subsistance en se rendant à la mer. Ces informations produisirent un si bon effet sur l'esprit des Canadiens, que leurs craintes diminuèrent beaucoup, et que plusieurs parurent disposés à se joindre à l'expédition. Dès le soir même, il y en eut dix qui offrirent leurs services, ils furent acceptés. En quelques jours, on en engagea quinze dont deux étaient des interprètes.

On a vu dans le voyage de Mackenzie que la

partie orientale du lac Athapaska porte le nom de lac des Montagnes ; il lui a été donné avec raison, sa rive septentrionale et les îles qu'il renferme étant hautes et rocailleuses; la côte méridionale, au contraire, est unie. C'est un terrain d'alluvion sujet à être inondé parce qu'il est situé entre les bras de l'Elk-River, et extrêmement coupé par des canaux. Les rochers du nord sont de syenite, recouverte d'une couche de terre fort mince, et sur laquelle croissent néanmoins des sapins, des peupliers, et toutes sortes d'arbrisseaux. Dans ce moment, la verdure tendre du feuillage, et les fleurs des plantes rendaient le coup-d'œil enchanteur. Quelques-unes des montagnes voisines atteignent à unehauteur de 600 pieds, à un mille de distance de la loge; de leur sommet on jouit d'une perspective magnifique. Au sud et au sud-ouest, le pays est montagneux. Les Cris se procurent dans ces hauteurs le gibier dont ils se nourrissent, et l'écorce dont ils font leurs canots.

Les personnes qui habitent ce poste, dépendent, pour leur subsistance, du poisson qu'on pêche dans le lac; il est généralement abondant pendant l'hiver. Les sauvages fournissent de la chair d'élan et de bison; elle est sèche ou broyée pour faire du pémican. On en fait provision pour fournir aux agens que l'on expédie en hiver pour recueillir les fourrures chez les sauvages, et pour

les équipages des canots qui, au printemps, les transportent aux dépôts.

A cette même époque, les Indiens arrivent au fort pour régler leurs comptes, et pour se procurer les marchandises dont ils ont besoin pour l'hiver. Leur réunion est ordinairement accompagnée de bruit et de tumulte, parce que les chasseurs reçoivent une si grande quantité d'eau-de-vie, que leur ivresse dure plusieurs jours de suite. Comme la provision de liqueur était peu abondante cette année, M. Franklin eut le plaisir de les voir généralement sobres.

Ces Indiens appartiennent à la grande famille des Chipeouans ou Indiens du Nord, dont les dialectes sont parlés sur les bords du fleuve Mackenzie, de l'Ondjigah, et par les nombreuses tribus de la Nouvelle-Calédonie à la côte nord-ouest de l'Amérique, ainsi que Mackenzie l'a reconnu dans son voyage. Ils se donnent en général le nom de Dinnis (hommes), et chaque tribu y ajoute, pour se distinguer, un surnom qui est pris de la rivière, du lac près duquel ils chassent, ou du canton qu'ils ont quitté le plus récemment. Ceux qui fréquentent le fort Chipeouan sont les Sâ-issâ-Dinnis (Indiens du soleil levant ou de l'est) : leur territoire de chasse était originairement entre l'Athapaska, le grand lac de l'Esclave et le Missinipi. Ce territoire, appelé le pays des

Chipeouans, ou la région stérile, est fréquenté par de nombreux troupeaux de rennes qui fournissent aux Indiens une nourriture fraîche et de bons vêtemens; les agens des compagnies s'efforcent de les tenir dans le pays plus à l'ouest où les castors habitent.

M. Franklin observe que le tableau de ces peuples, tracé par Hearne et par Mackenzie, est si exact et si détaillé, qu'il ne peut rien ajouter, surtout ne les ayant vu qu'en passant. Ce voyageur ajoute que depuis qu'ils se sont familiarisés davantage avec les Européens, ils ont discontinué leurs expéditions guerrières contre les Eskimaux; cependant ils ne parlent de ce peuple qu'avec l'expression d'une haine invétérée.

Le temps fut très-variable pendant le mois de juin. Le 25 le thermomètre marqua 14° R. Le canot d'écorce que l'on construisait pour l'expédition fut terminé le 2 juillet. Le 13, M. Richardson, M. Hood et le reste de la troupe qui étaient restés au fort Cumberland, arrivèrent au fort Chipeouan. Ils amenaient deux canots remplis de marchandises, mais ayant peu de provisions, leur voyage avait été fort prompt; malheureusement un canot ayant chaviré en passant un rapide, un de leurs bateliers s'était noyé.

Avant de se mettre en route pour rejoindre M. Franklin, M. Hood, le midshipman, avait

fait un petit voyage aux monts Baskian, situés au sud de Cumberland-House. Il partit le 23 mars avec deux hommes qui allaient chercher de la viande avec leurs traîneaux attelés de chiens. Il fut de retour le 9 avril. Ces montagnes sont éloignées de cinquante milles du lac de l'île au pin, d'où on les aperçoit très-bien ; par conséquent, leur hauteur doit être au moins de 350 toises ; c'est peut-être la plus grande élévation qui se trouve entre l'océan atlantique et les monts rocailleux. Le terrain qui sépare le lac de l'île aux pins de ces montagnes est entrecoupé de collines, de marécages et de petits lacs. M. Hood visita plusieurs tentes d'Indiens ; ils souffraient tous de la disette : aussi dévorèrent-ils avec une voracité incroyable un élan qui fut tué dans le voisinage de leur demeure.

M. Richardson avait eu la précaution d'engager dix Canadiens à Cumberland-House ; ils montraient tous la meilleure volonté d'aller aussi loin qu'on voudrait les conduire ; ainsi l'on put renvoyer ceux que l'on avait retenus précédemment et qui commençaient à montrer du repentir de la promesse qu'ils avaient faite. Les agens des compagnies avaient recommandé aux voyageurs d'avoir avec eux seize Canadiens, afin de pouvoir se défendre contre les Eskimaux en cas de besoin. Ce nombre était complet ; ils emmenaient de plus

Jean Hepburn, matelot anglais, dont la fidélité et l'intelligence avaient déjà été éprouvées : on devait trouver deux interprètes au grand lac de l'Esclave ; enfin une Chipeouane accompagnait la troupe. On prit une provision de vêtemens suffisante pour habiller tous les hommes et pour faire des présens aux Indiens, mais on ne put se procurer ni munitions, ce qui était pourtant l'article essentiel, ni eau-de-vie, et l'on n'emporta qu'une petite quantité de tabac.

Le 18 juillet, les ballots de marchandises furent répartis entre trois canots ; la provision de vivres n'étant pas forte, cette circonstance ne diminua en rien la bonne humeur des canadiens qui partirent fort gaîment. Les voyageurs depuis leur départ du lac Ouinipeg, avaient suivi la même route que Mackenzie dans son premier voyage ; ils firent de même jusqu'au grand lac de l'Esclave, dans lequel ils entrèrent le 24 juillet. Alors ses bords n'étaient pas fréquentés habituellement par les agens des compagnies commerçantes. En 1820, chacune avait des postes sur une petite île située à l'embouchure du Slave-River dans le lac.

On augmenta dans cet endroit la provision de vivres, on engagea un nouvel interprète, on repartit le 27, on suivit la rive orientale du lac, et le 28 on attérit au fort Providence, qui est près

de son extrémité nord-est. Il appartient à la compagnie du nord-ouest.

M. Wentzel, un de ses employés, avait promis à M. Franklin de l'accompagner au nord. Il attendait les voyageurs au fort Providence avec un des interprètes et un des guides indiens; le chef Akaïtcho et les autres étaient campés à une certaine distance du fort, dans un lieu favorable à la pêche. Dès qu'il eut été instruit de l'arrivée de M. Franklin par un feu qui fut allumé sur le sommet d'une colline, il envoya un messager annoncer sa visite pour le lendemain matin. On lui fit parvenir les présens accoutumés en tabac et autres objets.

Les fonctions de M. Wentzel qui connaissait parfaitement les Indiens et parlait le Chipeouan, étaient de s'occuper d'eux spécialement, de surveiller les Canadiens, de faire la provision et la distribution des vivres, et de partager aussi les autres marchandises.

Instruits que l'apparence extérieure produit une impression durable sur les Indiens, les voyageurs mirent leurs uniformes, et chacun suspendit une médaille à son cou pour recevoir le chef. Le pavillon anglais flottait au-dessus de leur tente. « Le 30 juillet, dit M. Franklin, nous vîmes une file de canots indiens s'avancer en bon ordre; quand ils s'approchèrent, nous reconnûmes le chef qui était dans le plus avancé, deux hommes

le conduisaient à la pagaye. En débarquant au fort, Akaïtcho prit un air très-grave, et marcha droit à M. Wentzel d'un pas mesuré et plein de dignité, ne regardant ni à droite ni à gauche les personnes qui s'étaient assemblées sur le rivage pour être témoins de son arrivée, et conservant la même immobilité jusqu'au moment où il entra dans la salle et fut présenté aux officiers. Ayant fumé sa pipe, bu un peu d'eau-de-vie et d'eau, et donné un verre de ce mélange à chacun de ses compagnons qui s'étaient assis sur le plancher, il entama sa harangue. « Je me réjouis, dit-il, de « voir de si grands chefs dans mon pays; ma tribu « est pauvre, mais nous aimons les hommes « blancs qui ont été nos bienfaiteurs; j'espère « que leur visite nous occasionera beaucoup de « bien. Le bruit qui a précédé votre arrivée m'a « causé un grand chagrin. On avait d'abord dit « qu'un grand chef de la médecine vous accom- « pagnait et qu'il était capable de rappeler les « morts à la vie. Je m'en suis réjoui; l'espoir de « revoir mes parens défunts avait animé mes es- « prits; mais d'après ce que l'on m'a dit depuis, « ces vaines espérances se sont évanouies. Il me « semble actuellement que mes amis ont été ar- « rachés une seconde fois à mon affection. Faites- « moi, je vous prie, connaître exactement la na- « ture de votre expédition. »

« Je sus que ce discours était préparé depuis plusieurs jours, et j'essayai d'expliquer au chef, l'objet de notre mission de la manière la plus propre à l'engager à ne négliger aucun effort pour nous servir. Je lui dis donc : « Nous avons été envoyés « par le plus grand chef du monde, qui est aussi « le souverain des deux compagnies commerçan- « tes dans ce pays : il est ami de la paix et prend « à cœur les intérêts de toutes les nations. Ayant « appris que ses enfans dans le nord avaient « grand besoin de plusieurs marchandises à cause « de la longueur et de la difficulté de la route « actuelle, il nous a envoyés pour chercher un « passage par mer; si nous trouvons ce passage, « de grands vaisseaux pourront transporter plus « aisément de grandes quantités de marchandises « dans ton pays. Nous ne sommes pas venus « pour trafiquer : nous n'avons eu pour objet « que de faire des découvertes pour le bien de ta « nation et de toutes les autres. Nous avons été « chargés de prendre des informations sur la na- « ture de toutes les productions des pays que « nous traverserons, et notamment sur leurs ha- « bitans : nous demandons l'aide des Indiens « pour nous guider et nous pourvoir de nourri- « ture. Enfin le grand chef nous a particulière- « ment enjoint de recommander que toutes les « hostilités cesseraient dans ce pays, surtout

« entre les Indiens et les Eskimaux, qu'il regarde « comme ses enfans, de même que les autres « peuples. Si une querelle s'élève entre les tiens « et les Eskimaux, alors tu perdras tous les avan- « tages qui doivent résulter de l'expédition. La « grande distance que nous avons parcourue pour « arriver jusqu'ici, est cause que nous n'avons « pas beaucoup plus de marchandises qu'il ne « nous en faut pour l'usage de notre troupe ; ce- « pendant on va t'en offrir quelques-unes en « présent, et à notre retour, toi et les tiens vous « serez récompensés en vêtemens, munitions, « tabac et outils en fer ; de plus, vous serez dé- « chargés de toutes vos dettes envers la compa- « gnie du nord-ouest. »

« Akaïtcho ou le grand pied m'assura que sa troupe et lui nous accompagneraient jusqu'à la fin de notre voyage, et qu'ils feraient leur possible pour nous approvisionner de vivres. Il convint que sa nation avait fait la guerre aux Eskimaux, mais assura qu'actuellement ils désiraient la paix, et que tous étaient unanimes dans leur opinion sur la nécessité de s'abstenir de tout acte d'hostilité envers ce peuple ; il ajouta cependant que les Eskimaux étaient des traîtres, et nous recommanda de n'avancer de leur côté qu'avec précaution. »

Les renseignemens qui furent ensuite donnés

par Akaïtcho et par les siens sur la route conduisant au fleuve Copper-Mine, et sur son cours vers la mer, coïncidaient sur les points principaux avec ceux que l'on avait déjà reçus, ils en différaient sur la nature de la côte; cependant toutes ces informations étaient vagues et peu satisfaisantes. Aucun homme de la tribu d'Akaïtcho n'était allé à plus de trois journées de marche le long de la côte de la mer, à l'est de l'embouchure du fleuve.

L'eau étant très-haute en ce moment, les guides indiens recommandèrent d'aller au fleuve par une route plus courte que celle qu'ils avaient déjà proposée; ils fondèrent leur motif de ce changement sur la probabilité de trouver une plus grande quantité de rennes en suivant le chemin qu'ils indiquaient en dernier lieu. Alors ils tracèrent, sur le plancher avec du charbon, une carte représentant une chaîne de vingt-cinq petits lacs qui s'étendaient vers le nord, et dont à peu près une moitié étaient liés entre eux par une rivière qui tombe dans le grand lac de l'Esclave, près du fort Providence. Keskarrahs, un des guides, prit à son tour le charbon et dessina le fleuve Copper-Mine, traversant le lac le plus éloigné, et coulant à l'ouest vers le grand lac de l'Ours, puis de là vers la mer. L'autre guide le fit aller du premier lac droit à la mer, mais après avoir un peu

disputé, il convint de l'exactitude du premier dessin. Celui-ci qui était frère aîné d'Akaïtcho, raconta qu'il avait accompagné Hearne dans son expédition ; quoiqu'il fût bien jeune à cette époque, il se souvenait encore de plusieurs circonstances de ce voyage, et notamment du massacre des Eskimaux.

Ces Indiens indiquèrent un autre lac à peu près à trois journées de distance au sud du fleuve; Akaïtcho conseilla de placer sur ses bords l'établissement pour passer l'hiver prochain, parce que les rennes devaient y passer en automne et au printemps; il ajoutait qu'il était poissonneux, et qu'il croissait tout à l'entour assez de bois pour construire la maison et pour se chauffer. Ces considérations importantes déterminèrent M. Franklin à suivre la route que ces Indiens proposaient en ce moment. Ils ne purent indiquer avec précision, avant de connaître la manière de voyager de la troupe, le temps qu'il faudrait pour arriver au lac; ils supposaient néanmoins que ce trajet ne serait que de vingt jours. M. Franklin espérait que dans ce cas, s'il pouvait se procurer des provisions suffisantes, il aurait le temps de descendre le fleuve jusqu'à une distance considérable, et peut-être même jusqu'à la mer, puis de revenir au lac avant le commencement de l'hiver.

Il avait d'abord eu le projet de descendre le

fleuve Mackenzie et de traverser le grand lac de l'Ours, qui suivant ce que lui avait dit un Canadien, communiquait à l'est avec le fleuve Copper-Mine par quatre petits lacs et autant de portages; mais dans les conjonctures actuelles, ce plan ne pouvait s'effectuer, parce qu'on s'éloignerait trop des forts situés sur le grand lac de l'Esclave, pour recevoir, pendant l'hiver, les provisions de vivres et d'autres objets qui étaient absolument nécessaires à la poursuite du voyage, et pour se procurer les interprètes eskimaux que l'on attendait. Sans ces motifs que M. Franklin regardait comme prépondérans, il aurait préféré la route par le lac de l'Ours.

« Akaïtcho et les guides, dit M. Franklin, nous ayant communiqué tous les renseignemens qu'ils possédaient sur les différens points auxquels nos questions avaient eu rapport; je lui passai ma médaille autour du cou, et les officiers en firent autant à son frère et aux deux guides, en leur annonçant que ces marques de distinction leur étaient données comme des témoignages de notre amitié et comme un gage de la sincérité de nos sentimens. Conférées en présence de tous les chasseurs, ces décorations flattèrent infiniment Akaïtcho et les trois autres Indiens; toutefois ils s'étudièrent à ne pas laisser éclater leur joie, parce que cette manifestation n'aurait pas été

d'accord avec l'air de dignité que les chefs Indiens prennent durant une conférence. Toutefois ils nous assurèrent qu'ils étaient très-sensibles à ces preuves de notre estime, et qu'ils les garderaient soigneusement durant toute leur vie. Akaïtcho montra infiniment de pénétration et d'intelligence pendant toute cette conversation qui nous donna une opinion très-favorable de son esprit. Il fit beaucoup de questions sur les deux vaisseaux expédiés sous le commandement du capitaine Parry, pour faire des découvertes ; entreprise dont on lui avait parlé, et demanda pourquoi le passage n'avait pas été découvert depuis long-temps, s'il en existait un. Nous répondîmes avec la plus grande sincérité à toutes ses questions, ce que nous aurions fait par politique, quand même l'amour de la vérité ne nous l'aurait pas commandé; car lorsque ces sauvages découvrent la moindre fausseté dans les discours de ceux qui ont affaire à eux, ils en font le sujet de leurs reproches continuels, et leur confiance est perdue à jamais.

On fit des présens au chef, aux deux guides et aux sept chasseurs qui avaient promis d'accompagner l'expédition; le soir il y eut une danse de canadiens qui divertit beaucoup ces sauvages; Akaïtcho, de son côté, fit exécuter une danse par ses jeunes gens. Pendant qu'on s'amusait ainsi, un accident fâcheux interrompit les divertissemens.

La tente de M. Franklin prit feu par des charbons ardens qu'on y avait placés pour chasser les cousins, elle fut entièrement consumée ; Hepburn y dormait près d'une provision de poudre. Heureusement il s'éveilla assez à temps pour l'emporter, ainsi que le bagage, de sorte qu'il y eut peu de dégât. Comme on craignait les conséquences que ce désastre pourrait produire sur l'esprit léger des Indiens, on essaya de le leur cacher. Cependant Akaïtcho en fut bientôt informé par un de ses gens ; il invita les Anglais à lui faire connaître tous les malheurs qui pourraient arriver. Il paraissait surtout affecté de ce que le drapeau avait été brûlé, mais on dissipa ses inquiétudes sur ce point, en l'assurant que ce dommage pouvait être aisément réparé. « Par l'avis de M. Wentzel, on recommença la danse, de crainte, dit M. Franklin, que les Indiens ne prissent la fantaisie de s'imaginer que nous l'avions cessée parce que nous regardions cet événement comme étant d'un augure fâcheux pour notre entreprise. »

Les Indiens partirent le 1er août pour attendre les voyageurs à l'embouchure du Bagholo-Tessé. Ceux-ci firent alors leurs ballots, opération qui n'aurait pu s'effectuer en présence des sauvages, habitués à mendier tout ce qu'ils voyent. M. Franklin engagea un autre Canadien, de sorte que sa troupe consistait en vingt-huit personnes, en y

comprenant les officiers et trois femmes; il y avait aussi trois enfans. Les femmes devaient faire des habits et des souliers pour les hommes.

Les observations de M. Franklin placent le fort Providence à 62° 17′ nord et 114° 9′ ouest. C'est le comptoir le plus reculé au nord de ce côté : la compagnie du nord-ouest en a deux autres plus septentrionaux sur le fleuve Mackenzie. Le fort Providence a été construit pour faciliter les communications avec les Indiens qui apportent ordinairement une si forte quantité de chair de renne, que l'on peut en envoyer le surplus au comptoir situé dans le sud du lac dont on est éloigné de soixante-six milles. Les Indiens procurent aussi de la viande de bison et d'élan, mais ces animaux ne sont pas nombreux de ce côté du lac. On ne recueille pas beaucoup de pelleteries à ce poste ; le poisson y est très-abondant et forme le fond de la nourriture des habitans. Le pays voisin est presque entièrement composé de granite grossier qui renferme fréquemment de grosses masses de feldspath rougeâtre. Ces rochers forment des montagnes qui, à un mille de distance du fort, atteignent à une élévation de 400 pieds ; leur surface est généralement nue ; il y a pourtant dans les vallées des sapins, des trembles, des bouleaux et quelques arbustes.

Le 2 août, les voyageurs se mirent en route ;

indépendamment des trois grands canots, il y en avait un petit pour les femmes. Chacun était plein de courage et très-joyeux de ce qu'enfin l'on se dirigeait vers le fleuve Copper-Mine, et de ce que l'on allait parcourir un pays que nul Européen n'avait visité jusqu'alors.

On suivait la rive orientale du lac, en traversant des canaux formés par des îlots rocailleux en avant d'une baie. A l'ouest de ce coin du lac, il y a une autre baie profonde qui reçoit les eaux d'une rivière communiquant avec le grand lac Marten, sur les bords duquel la compagnie du Nord-Ouest avait autrefois un poste. Les côtes orientales du grand lac de l'Esclave sont imparfaitement connues; aucun commerçant ne les a longées; les Indiens les décrivent d'une manière si peu satisfaisante, que l'on ne peut se faire une idée de leur étendue vers l'est; ils disent qu'à leur extrémité de ce côté, il existe par une suite de lacs, une communication avec une rivière peu profonde qui a son embouchure dans la mer; ils la nomment Thloui-Tessé : elle n'est navigable que pour leurs canots. La forme des côtes méridionales et occidentales est mieux connue, grâces à la relation de Mackenzie, et parce que les canots passent et repassent sans cesse de ces côtés, pour aller des comptoirs au fleuve qui porte le nom de ce voyageur; il est la seule issue con-

nue par laquelle l'immense quantité d'eau de ce lac qui reçoit tant de rivières du nord et du sud, s'écoule dans la mer. Comme il est très-profond, il gèle rarement avant la fin de novembre; la glace qui a ordinairement sept pieds d'épaisseur, ne se rompt que vers le milieu de juin, trois semaines plus tard que celle de la rivière de l'Esclave.

Le 3 on entra dans le Begholo-Tessé que les Européens ont nommé Rivière de la Pierre jaune. Akaïtcho et ses chasseurs y attendaient M. Franklin, il s'y trouvait aussi plusieurs Indiens de sa tribu qui avaient l'intention d'accompagner les voyageurs à quelque distance. Tout le monde se mit en mouvement et bientôt une flotte de canots remonta la rivière. Les rapides et même les cataractes forcèrent à débarquer souvent et à faire de longs et difficiles trajets par terres. Ces portages fatiguèrent beaucoup les Canadiens; les indiens se tiraient d'affaire avec une agilité surprenante. Les hommes emportaient les canots, les femmes et les enfans se chargeaient des provisions et des vêtemens; à l'extrémité du portage, tout était prêt à rembarquer. Les Canadiens, au contraire, faisaient quatre voyages pour transporter la cargaison du canot.

Le soir, quand on faisait halte, dès que les tentes étaient dressées, les officiers se partageaient

avec les hommes de la troupe en plusieurs gardes. Cette précaution était bonne, non-seulement pour éviter d'être surpris par des étrangers, mais aussi pour prouver aux Indiens qui accompagnaient l'expédition, que l'on était constamment sur ses gardes. Akaïtcho qui faisait ses observations sur tout ce qu'il voyait, remarqua qu'il pourrait dormir sans inquiétude parmi les Eskimaux, parce qu'il s'apercevait qu'aucun ennemi ne prendrait les voyageurs à l'improviste.

On traversa un grand nombre de lacs; quoique l'on tendît assidûment les filets, il arrivait souvent que l'on ne prenait pas beaucoup de poisson. D'un autre côté, la provision de viande et de pémican s'épuisait, et la chasse n'était pas toujours heureuse. Les Canadiens firent entendre plus d'une fois des murmures.

Au nord du lac des Rennes, où l'on arriva le 11 août, le Begholo-Tessé n'est plus qu'un ruisseau insignifiant qui s'échappe du milieu de rochers élevés de 500 pieds au-dessus de l'eau. Cette rivière est trop fréquemment interrompue par des cascades et des rapides, pour qu'on puisse y naviguer avec des canots chargés de marchandises; sa source est par 64° 1′ nord et 113° 36′ ouest. Les Indiens ont coutume de laisser leurs canots au point septentrional du lac des Rennes, parce que la communication par eau avec leur territoire

de chasse est trop pénible. En montant sur les rochers voisins d'un petit lac qui communique par le Begholo-Tessé avec le lac des Rennes, et qui est plus septentrional, on découvre un pays agréablement diversifié par des collines et des vallées; douze lacs s'offrent à la vue de divers côtés; quelques pins croissent sur leurs bords; mais le pays est, en général, presque entièrement dénué de toute végétation; à l'exception de quelques arbustes et de lichens, il offre l'aspect de la stérilité : les collines sont de gneiss, leurs pentes sont couvertes de gravier.

On traversa une suite de lacs entre lesquels il fallait sans cesse recommencer à porter les canots quelquefois à une distance assez considérable. Enfin, le 19 août, on parvint, par un petit ruisseau coulant au nord-ouest, à un lac près duquel Akaïtcho proposa de passer l'hiver. On trouva l'emplacement bien choisi, sur une éminence près de la rive septentrionale d'une petite rivière qui, sortant d'un lac situé à l'ouest, coulait dans un autre au sud-ouest. Les environs étaient bien boisés; les pins s'élevaient à une hauteur qui surprit, d'après ceux que l'on avait vus les jours précédens.

La longueur totale des portages que l'on avait traversés depuis le départ du fort Providence, était de vingt-un milles et demi, et les Canadiens

devant traverser quatre fois chaque portage avec un poids de cent quatre-vingts livres, et retourner trois fois sans charge, ils avaient réellement parcouru de cette manière une longueur de cent cinquante milles. La distance totale depuis le fort Chipeouan était de 450 milles.

Le 20 les Canadiens furent partagés en deux détachemens ; l'un coupait du bois pour bâtir une maison, l'autre allait à la recherche des animaux que les Indiens tuaient à la chasse. Akaïtcho était parti d'un côté pour procurer des provisions ; on le fit prier de revenir au plus tôt, afin de pouvoir partir sans délai pour le fleuve Copper-Mine. Dès le même soir, on apporta des rennes, et les femmes se mirent à faire sécher leur chair ; la rivière et les lacs fournirent du poisson.

Il plut le 25, ce qui interrompit tous les travaux et les courses. Le lendemain le temps fut très-beau ; on se remit à la besogne ; mais le thermomètre ne s'éleva qu'à 4° 44′ R., et avant minuit, il descendit à 0° 44′. On aperçut le 25, dans la matinée, des symptômes de l'hiver ; la surface des étangs était gelée, des volées d'oies sauvages se dirigèrent au sud.

Akaïtcho étant arrivé le 25, M. Franklin lui fit communiquer son intention de descendre le fleuve Copper-Mine ; quel contre-temps ! ce chef déclara que l'entreprise serait téméraire et dange-

reuse; le temps était froid, les feuilles des arbres tombaient, les oies avaient déjà volé au sud, l'hiver allait donc bientôt commencer. Il pensait que tous ceux qui feraient cette course perdraient la vie; c'est pourquoi il ne voulait ni marcher, ni permettre à aucun de ses gens de partir. Il ajouta qu'à une distance de onze jours de route, on ne trouvait pas de bois pour faire du feu, et que la mousse dont les Indiens font usage pour se chauffer, était trop humide pour pouvoir s'allumer. La descente du fleuve Copper-Mine devait prendre trente-quatre jours, et il en fallait employer six à parvenir sur ses bords; d'ailleurs on pouvait être arrêté par les glaces durant la lune prochaine; enfin il était probable que l'on souffrirait beaucoup du manque de vivres, puisque les rennes avaient déjà quitté la rivière.

On adressa des remontrances à Akaïtcho qui les reçut fort mal; ensuite il se calma un peu, mais il persista dans son refus, et dit confidemment à M. Wentzel que puisqu'on négligeait ses avis, il devenait inutile qu'il restât davantage avec les Européens; et qu'ainsi son projet était de retourner au fort Providence avec ses chasseurs, après qu'il aurait recueilli assez de viande pour M. Franklin et ses compagnons. On peut juger de l'inquiétude que cette nouvelle répandit parmi ceux-ci. Plutôt que de se brouiller avec Akaïtcho,

l'on prit le parti de renoncer au voyage à la mer pour cette saison. Cependant on convint que les deux midshipmen partiraient le plutôt possible avec un canot léger, pour connaître exactement la distance à laquelle on se trouvait du Copper-Mine et la grosseur de ce fleuve.

Akaïtcho, informé de cette résolution et des motifs qui l'avaient dictée, lui donna son approbation, et dit que deux de ses chasseurs accompagneraient les voyageurs pour leur servir de guides et leur procurer des provisions. Ils partirent, le 29 août, avec huit Canadiens, un interprète et un Indien.

De son côté, M. Franklin fit une excursion à pied, avec M. Richardson et l'Indien Keskarrah, vers les lacs qui communiquent avec le fleuve Copper-Mine. Il traversa des montagnes, et arriva le 12 septembre sur les bords du lac Point que cette rivière traverse. Le point auquel on parvint est par 65° 9′ nord et 111° 57′ ouest. Tout le canton était bien boisé. Le 13 il tomba de la neige, on retourna au camp par une route différente de celle que l'on avait suivie en venant : et on longea une chaine de lacs plus à l'est. La neige tombait en abondance, la surface des eaux était déjà prise par la glace, les bouleaux étaient tellement imprégnés d'humidité, que l'on avait beaucoup de peine à faire du feu.

Les midshipmen étaient revenus de leur expédition. Le 1er septembre ils avaient atteint les bords du lac Point, et, pendant quelques jours, avaient suivi ses rives qui s'étendent de l'est à l'ouest. Sa largeur varie d'un mille à trois, ses bras se dirigent de divers côtés. Les voyageurs s'étaient convaincus que déjà l'hiver ne permettait pas d'aller plus au nord.

La construction de la maison dans laquelle on devait passer l'hiver allait grand train, elle fut nommée fort Entreprise. L'on y entra le 6 octobre. Elle avait cinquante pieds de long, et vingt-quatre de large. Elle était partagée en trois parties. Dans l'une on faisait la cuisine, la seconde tenait lieu de salle, la troisième renfermait trois chambres à coucher. Elle était en madriers; les parois et le toit étaient revêtus de terre; des planches couvraient le sol; les ouvertures qui servaient de fenêtres étaient bouchées avec du parchemin de peau de renne. Les charpentiers firent des tables, des chaises et des lits, de sorte que l'on ne manqua pas des meubles les plus nécessaires.

Tous les environs abondaient en lichen dont les rennes font leur nourriture, de sorte que l'on avait journellement la facilité d'ajouter à la provision de viande. Ces animaux s'éloignent des bords de la mer en juillet et en août, fréquentent

les terrains nus pendant le mois d'octobre, et vont passer l'hiver dans les bois, ils retournent au nord à la fin d'avril. Les loups en font un grand carnage à l'époque de leurs migrations. Le temps étant devenu plus froid, les rennes allèrent plus au sud. A cette époque on avait en réserve une quantité suffisante de leur chair pour ne pas souffrir de leur départ.

Le 18 octobre M. Franklin expédia M. Back avec M. Wentzel, deux Canadiens et quatre Indiens au fort Providence. Ils devaient y prendre les arrangemens nécessaires pour le transport au fort Entreprise des marchandises que l'on attendait de Cumberland-House, et essayer d'en obtenir des comptoirs du lac de l'Esclave. Dans un cas de nécessité, M. Back devait aller jusqu'au fort Chipeouan. M. Franklin le chargea de ses dépêches pour le gouvernement britannique.

Vers la fin d'octobre, les Canadiens terminèrent une autre maison dans laquelle ils devaient demeurer. Elle avait trente-quatre pieds de long sur dix-huit de large ; elle était partagée en deux pièces. Vis-à-vis de ce bâtiment était le magasin aux provisions. Ces deux maisons formaient, avec celle des officiers, les trois côtés d'un carré.

Le 26 Akaïtcho, qui était allé chasser avec sa troupe, arriva au fort ; le départ des rennes met-

tait une fin à leurs occupations. Ils restèrent jusqu'au 10 décembre. On leur remit alors des munitions pour retourner à la chasse, et ils partirent. Leur séjour avait causé une grande diminution dans les provisions; car, en y comprenant les femmes et les enfans, ils étaient au nombre de quarante.

Pendant le mois de décembre la température fut extrêmement rigoureuse ; le thermomètre descendit une fois à 39° au dessous de zéro R., et ne s'éleva jamais à plus de 11° au dessous du même point. Le terme moyen fut de 23°. Durant ces froids intenses, l'atmosphère était généralement calme ; les coupeurs de bois et les chasseurs vaquaient à leurs occupations accoutumées sans prendre des précautions extraordinaires, et n'en ressentaient pas de mauvais effets. Ils avaient des chemises de peau de renne, des mitaines de cuir doublées de laine, et des bonnets de peau ; aucun d'eux ne se couvrait la figure, ni n'éprouvait la nécessité de le faire. Mais le froid causa beaucoup de dommage sous un autre rapport. Les arbres étaient gelés jusqu'au cœur, et aussi durs que de la pierre ; chaque jour on brisait des haches ; à la fin de décembre il n'en restait plus qu'une en bon état pour abattre les arbres, de sorte qu'on fut obligé de ne la confier qu'à un Canadien qui, étant charpentier de profession,

savait s'en servir assez adroitement pour qu'elle ne fût pas endommagée.

Dans la chambre des officiers, un thermomètre suspendu à seize pieds du feu, mais exposé directement à ses rayons, était quelquefois pendant le jour à 20° au dessous de zéro ; un jour, avant d'allumer le feu, il était à 31°. Dans ces deux occasions, les deux chronomètres que M. Richardson et M. Hood tenaient constamment sous leur oreiller pendant la nuit, s'arrêtèrent pendant le temps qu'ils mirent à s'habiller.

L'eau du rapide situé au commencement de la rivière voisine du fort, ne cessa pas de couler pendant le temps le plus rigoureux. Seulement elle avait un peu diminué ; sa température était à zéro ; le soleil ne se montrait que pendant un temps très-court, et à cause de l'obliquité de ses rayons ne donnait que peu de chaleur. On ne le voyait pas avant onze heures, et il disparaissait à deux. On observa de belles aurores boréales ; la lune, surtout, brillait de l'éclat le plus resplendissant, et souvent on l'apercevait pendant vingt-quatre heures de suite.

« Nous passions une grande partie de notre temps, dit M. Franklin, à écrire nos relations. Des journaux quotidiens et mensuels que nous avions reçus d'Angleterre avec des lettres, dont les dernières étaient du mois d'avril, étaient lus

et relus sans cesse, et fournissaient matière à la conversation pendant les repas; nous nous livrions alors à des conjectures sur les changemens que le monde pourrait éprouver pendant notre absence. Nous calculions avec la plus scrupuleuse exactitude, l'époque à laquelle les lettres devaient nous arriver. Quelquefois, nous allions voir travailler les bûcherons; ou bien nous faisions une promenade le long de la rivière.

« Le soir, nous visitions les Canadiens dans leurs maisons, et nous prenions part à leurs jeux qui se prolongeaient fort tard; en un mot, le temps ne nous paraissait pas trop long, car les occupations particulières de chaque officier, lui laissaient moins de loisir qu'on ne pourrait le supposer. Je calculais de nouveau les observations faites pendant la route; M. Hood dressait les cartes; et dessinait les objets d'histoire naturelle, Chacun de nous notait à part, et avec la plus grande exactitude, ses remarques sur les aurores boréales. M. Richardson parvint à se procurer, de dessous la neige, des échantillons de la plupart des lichens du voisinage; et de connaître la minéralogie de tout le pays voisin.

« Le dimanche était un jour de repos pour tout le monde. Les coupeurs de bois faisaient le samedi la provision pour le lendemain. Tout le monde s'habillait de son mieux. On célébrait

régulièrement le service divin, les Canadiens y assistaient, et s'y comportaient d'une manière exemplaire, quoiqu'ils fussent tous catholiques romains et peu au fait de la langue dans laquelle on lisait l'office. Je regrettais beaucoup de n'avoir pas de livre de prières en français. On répétait toujours pour eux, dans cette langue l'oraison dominicale et le symbole des apôtres.

« Nous vivions presqu'entièrement de chair de renne. Deux fois la semaine, nous mangions du poisson, quelquefois on se régalait avec de la farine, mais nous n'avions aucune espèce de nourriture végétale. Le dimanche matin, nous prenions une tasse de chocolat; notre plus grande friandise était le thé sans sucre, nous en buvions deux fois par jour.

« Nous faisions de la chandelle avec de la graisse de renne et des bandes de chemises de coton. Hepburn vint à bout de fabriquer du savon avec de la potasse, de la graisse et du sel. »

Le commencement de janvier 1821 fut marqué par une grande douceur dans la température : le thermomètre remonta même à 5° au dessous de zéro R. On fut surpris de voir une brume humide qui ressemblait à de la pluie ; les Indiens en témoignerent leur étonnement; ils déclarèrent que cet hiver etait un des plus chauds qu'ils eussent éprouvé. Quelques-uns annoncèrent qu'il

avait plu dans les bois; vers la fin du mois, le thermomètre redescendit à 36° au dessous de zéro R.

Le 15 un détachement de sept hommes revint du fort Providence avec une provision de rum, de poudre, de balles, de tabac, et des vêtemens. Ils avaient mis vingt-un jours à venir du lac de l'Esclave. Leur arrivée fit grand plaisir, on mit aussitôt les barils de rum en perce, et on en servit à toute la troupe, qui depuis long-temps, n'avait pas goûté de cette liqueur favorite. La plus forte même avait gelé, cependant après avoir été exposée quelque temps au feu, elle devenait fluide, mais de la consistance du miel.

On attendait deux interprètes Eskimaux qui étaient envoyés par le gouverneur du fort York; ils arrivèrent le 27 janvier avec M. Wentzel et un interprète indien. Ils se nommaient Tattanneuk (le ventre) et Heuouteurok (l'oreille). Les Anglais appelaient le premier Août, et le second Juin : le premier parlait anglais.

M. Franklin avait fait partir au mois de février, un petit détachement pour aller chercher le reste des provisions au fort Providence; il revint le 5 mars. M. Back, qui était allé jusqu'au fort Chipeouan, arriva le 17, ayant parcouru à pied, dans cette expédition, une distance de plus de 1000 milles. Il avait prodigieusement souffert de la faim et du froid.

Le mois de février avait été plus froid que le mois de janvier, mais moins que le mois de décembre. Mars fut très-beau; le thermomètre monta une fois à 5° au-dessous de zéro R. Une autre fois, il descendit à 36°. Le terme moyen fut de 19°. Le 23, le dernier morceau de la provision de viande de renne fut mangé; on eut alors recours à la chair broyée que l'on tenait en réserve pour en faire du pémican.

Sur ces entrefaites, M. Franklin reçut un message du chef qui, après Akaïtcho, était le principal parmi les Tantsâhôt-Dinnis, ou Indiens Cuivre. Il se trouvait avec sa bande dans le territoire à l'ouest, compris entre le lac Marten occidental et le grand lac de l'Ours. Il offrait de pourvoir toute la troupe de viande séchée sur les bords du fleuve Copper-Mine, pourvu qu'on lui fournît des munitions et des marchandises. Il fut impossible de consentir à cette dernière partie de sa proposition, parce que l'on n'avait pas ce qu'il fallait pour le satisfaire. Cependant, M. Franklin lui fit dire que s'il voulait se trouver sur le passage de la troupe quand elle descendrait le fleuve, il lui remettrait des bons payables à un des comptoirs de la compagnie du Nord-Ouest. Les émissaires de ce chef assurèrent que l'on pouvait d'autant plus compter sur sa parole, qu'il était malade et désirait consulter le docteur.

C'étaient chaque jour de nouveaux embarras pour M. Franklin. Diverses particularités parvenues à sa connaissance, lui ayant fait suspecter la fidélité de ses interprètes, il les interrogea. Il parut que leurs entretiens avec les Indiens leur avaient inspiré des idées effrayantes sur l'entreprise qu'on allait tenter ; elles augmentaient à mesure que le moment du départ approchait. En conséquence. ils avaient ouvertement manifesté leurs craintes et leur répugnance pour ce voyage, devant les Canadiens qui sont habitués à avoir la plus grande déférence pour l'opinion d'un interprète. Ce n'était pas tout, M. Franklin avait de fortes raisons de croire qu'ils avaient essayé d'arrêter les travaux des Indiens chasseurs, dans l'espoir que le manque de vivres au printemps terminerait tout d'un coup l'expédition. Saint-Germain, l'un de ces hommes, s'était surtout comporté d'une manière très-équivoque depuis son retour du fort Providence. Quand il fut questionné, il se défendit avec beaucoup d'adresse; toutefois il convint d'avoir dit au chef que les Anglais ne l'avaient pas traité d'une manière conforme à sa dignité, et l'avaient outragé en ne lui envoyant qu'une petite quantité de rum. Un homme aussi adroit que cet interprète pouvait faire beaucoup de mal, car il parlait avec facilité; et cependant, même en empoisonnant l'esprit des Indiens par

ses discours, il s'exprimait de manière à ne pas se compromettre s'ils venaient à répéter ce qu'il leur avait dit. Sans le secours de M. Wentzel qui comprenait parfaitement le langage des Tantsâhôt-Dinnis, on n'aurait pas pu savoir tout ce que l'on apprit.

Quoique M. Franklin fût bien convaincu de la perfidie de Saint-Germain, il ne pouvait se passer de ses services ; il se borna donc à lui adresser une forte réprimande, et l'engageant à rentrer dans le devoir, il essaya de l'effrayer par la menace de l'envoyer en Angleterre pour y être jugé, si l'expédition manquait par sa faute. « Peu m'importe, repartit Saint-Germain, de perdre la vie « en Angleterre, ou en vous accompagnant à la « mer, car tout le monde y périra. » Toutefois, il fut ensuite plus circonspect dans sa conduite.

Comme la saison avançait, il devenait nécessaire de s'assurer, autant qu'on le pourrait, de la coopération d'Akaïtcho et de sa bande. On l'envoya chercher pour prendre avec lui les arrangemens relatifs aux vivres et savoir s'il voudrait se joindre aux voyageurs dans leur excursion future. Il arriva le 28 mars. « Le lendemain, dit M. Franklin, j'eus une conférence avec lui. Je commençai par lui montrer les cartes et les dessins qui avaient été préparés pour être expédiés en Angleterre, et je lui expliquai nos projets. Il parut extrêmement

flatté de cette marque d'attention, et sa curiosité satisfaite, il me dit : « Quoique l'on ait fait courir pendant l'hiver toutes sortes de bruits absurdes sur les terrains stériles, je suis convaincu que ce que tu m'as raconté au fort Providence sur le but de l'expédition, est conforme à la vérité. » — Je lui exposai alors la nécessité de partir aussitôt que ce serait possible, afin de profiter du bref délai favorable à l'opération; j'ajoutai que pour cela il fallait avoir, d'avance, une bonne provision de vivre. « Tu as raisons, reprit-il, nous ferons les plus grands efforts, mes jeunes gens et moi, pour te contenter. Je t'accompagnerai jusqu'à l'embouchure du fleuve, et même si nous ne rencontrons pas d'Eskimaux à une certaine distance le long de la côte, je serai bien aise d'avoir une entrevue amicale avec ce peuple. Je te prie aussi, dans le cas où nous trouverons sur notre chemin des Thlingtchâ-Dinnis le long du fleuve, d'employer toute ton influence pour leur persuader de vivre en bonne intelligence avec ma tribu. » — Nous fûmes, comme on peut le penser, bien contens de voir que les sentimens de ce chef étaient si favorables à nos projets. Il partit, et nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre. »

Le 4 avril le reste des marchandises que M. Back était venu à bout de se procurer dans son pénible voyage au lac Athapaska, parvint à M. Franklin,

qui expédia le 17 deux Canadiens au fort Providence avec une caisse contenant les journaux des officiers, les cartes, les dessins et les observations. Le tout était adressé au secrétaire d'état au département des colonies. M. Franklin écrivit aussi au gouverneur du fort York pour le prier d'envoyer à la baie Wager, une goëlette chargée de vivres et d'habits pour les gens de l'expédition, dans le cas où ils réussiraient à atteindre à cette partie de la côte.

Le temps fut beau dans les premiers jours d'avril; le dégel découvrit la surface des rochers, et mit à nu les lichens qui les couvraient. Alors les rennes commencèrent à marcher vers le nord. Les Indiens crurent que le printemps avait déjà commencé; plusieurs quittèrent les bois, et tendirent leurs piéges sur le terrain nu près du fort. Cependant trois jours de froid vers le milieu du mois, firent évanouir des espérances trop promptement conçues; ils dirent qu'il fallait attendre une autre lune avant que la saison si désirée arrivât. Leur départ prématuré des bois les fit souffrir de la disette de vivres, et les habitans du fort Entreprise s'en ressentirent aussi. On ne recevait rien des chasseurs, les filets n'amenaient qu'une petite quantité de poisson, et la viande broyée que l'on avait l'intention de garder pour l'été, était presque entièrement consommée. Les repas étaient

toujours minces, et quelquefois les officiers n'en faisaient qu'un seul par jour.

Les familles indiennes qui s'étaient établies près du poste et qui consistaient principalement en femmes et enfans, étaient les plus malheureuses. « Je les avais souvent priées, dit M. Franklin, d'aller au camp d'Akaïtcho où elles étaient plus sûres de recevoir des secours; mais la plupart d'entre elles étaient malades ou infirmes, et ne se souciaient pas de nous quitter, parce que M. Richardson leur distribuait tous les jours des médicamens; elles aimaient mieux rester en place que supporter la fatigue de suivre les mouvemens d'un camp de chasseurs. Elles écartèrent la neige de l'emplacement où nous avions campé pendant l'automne, et se mirent à y chercher des os, des pieds de rennes, des morceaux de peau et d'autres débris. Quand nous les voyions mâcher des parcelles de peaux et broyer des os pour tâcher d'en extraire de la substance nutritive en les faisant bouillir, nous regrettions de ne pas pouvoir les soulager; nous ne pensions pas alors que nous serions réduits à la même extrémité, de ramasser avec empressement dans nn tas d'ordures, les os que nous aurions jetés auparavant.

Dans les temps de disette on essaye par des divertissemens de faire oublier aux gens le mal qu'ils endurent; M. Franklin eut recours à ce

moyen. Il encouragea par son exemple l'usage d'un passe-temps que la localité avait fait inventer : c'était de descendre en traîneau les bords escarpés de la rivière que la neige couvrait. On glissait avec une rapidité extrême et l'on courait à une grande distance sur la surface de la rivière. Souvent les traîneaux versaient, ce qui occasionait de grands éclats de rire ; un jour M. Franklin fut renversé de son siége et presque entièrement enterré dans la neige ; ce n'était qu'un petit mal ; mais une grosse Indienne, ayant passé avec son traîneau par-dessus son corps, froissa douloureusement son genou.

Le 21 on mesura la glace de la rivière, elle avait cinq pieds d'épaisseur ; le même jour, en plaçant les filets dans un lac voisin, l'on trouva que la glace était épaisse de six pieds et demi ; l'eau avait trente pieds de profondeur. M. Richardson ayant ouvert l'estomac de plusieurs poissons, les trouva remplis d'insectes qui vraisemblablement sont très-nombreux sous la glace pendant l'hiver.

Cependant les vivres devinrent un peu plus abondans, les rennes s'avancèrent vers le nord. Dans le commencement de mai le temps fut beau et chaud. Le 2 des espaces de terrain sablonneux voisins de la maison, furent débarrasés de neige ; le 7 les flancs des collines parurent à nu ; le 8 on vit une grosse mouche. Cette nouvelle intéressante

ne tarda pas à circuler et devint le sujet de la conversation. L'approche du printemps fut confirmée le 9 par l'apparition de plusieurs oiseaux aquatiques aux rapides. Ce même jour on envoya aux tentes des Indiens les femmes, les enfans et tous les hommes, à l'exception de quatre, afin de diminuer la quantité de vivres qu'il fallait transporter à la maison.

Akaïtcho arriva le 22 mai en grand cortége. Il était précédé par son porte-étendard, et marchait avec la lenteur et la gravité d'un roi de théâtre. Tout son monde s'était barbouillé le visage de couleur rouge. « On tira des coups de fusil en son honneur, ainsi qu'il l'avait désiré; mais on regretta bien de gaspiller ainsi la poudre. Quand on se fut assis en cercle, la pipe passa à la ronde, puis la jatte d'eau-de-vie et d'eau, ce qui fut suivi de l'offre de couvertures et de vêtemens de toutes les sortes. Akaïtcho prononça ensuite un discours qui annonçait la diminution de sa bonne volonté depuis le mois de mars précédent; il proféra beaucoup de plaintes, il marqua de la défiance, et finit par refuser ce que l'on avait étalé devant lui. M. Wentzel lui démontra la futilité des motifs de ses reproches; alors Akaïtcho dit que si nous persistions à vouloir longer la côte, nous péririons immanquablement, et il invita fortement les voyageurs à se désister de ce projet. Cette partie

de sa harangue étant la répétition littérale des sentimens énoncés formellement par les interprètes, donna lieu de conclure qu'ils avaient soufflé à ce chef la conduite qu'il tenait en ce moment. On l'invita ensuite à dîner, suivant l'usage; il parut disposé à terminer avec les officiers dans le courant de la soirée, pourvu qu'on ajoutât quelque chose aux présens qu'on lui destinait, on tint bon; il fit quelques concessions, mais différa sa réponse définitive jusqu'à la venue de Hompé, son frère aîné. »

Celui-ci arriva deux jours après; son frère s'était tenu caché dans l'intervalle, sans doute parce qu'il sentait l'indignité de sa conduite. Une nouvelle conférence ne produisit rien; mais on s'aperçut avec plaisir que Hompé et un autre frère d'Akaïtcho blâmaient sa manière d'agir et l'accusaient d'avarice. Ils avaient amené avec eux grande compagnie, de sorte qu'il y avait, alors au fort, trente chasseurs, trente-une femmes et soixante enfans.

Des négociations s'ouvrirent encore le lendemain, Akaïtcho marqua de la mauvaise volonté et eut recours à tous les subterfuges imaginables pour obtenir une augmentation de marchandises; il supposait que l'on en tenait en réserve et que l'on ne voulait pas les lui montrer. Ses artifices échouèrent contre la volonté ferme de M. Fran-

klin. Les Indiens ayant parlé quelque temps entre eux, Akaïtcho demanda trois chaudières et quelques couvertures pour ajouter au présent destiné à ses chasseurs. On ne put lui accorder les chaudières, mais chacun des officiers promit de donner une couverture de son propre lit.

Après une nouvelle tentative pour avoir quelque chose de plus, Akaïtcho, voyant l'inutilité de ses efforts, se leva de très-mauvaise humeur, et dit à ses chasseurs : « Il y a trop peu de marchan-« dises pour que je vous les distribue; que ceux « qui ont l'intention de suivre les hommes blancs « à la mer les prennent. »

Ce discours était bien imprudent, car il mettait les chasseurs dans la nécessité de faire connaître leurs sentimens. Déjà un frère d'Akaïtcho et un guide avaient déclaré qu'ayant promis d'accompagner les blancs et de ne recevoir des marchandises qu'à son retour de la mer, ils tiendraient leur parole; en ce moment, les guides et la plupart des chasseurs en firent autant, et s'avancèrent pour qu'on leur remît une partie de leur présent. Cette démarche délivra M. Franklin d'une grande inquiétude, et il ne fit pas grande attention au chef qui se retira d'un air fort mécontent. Les chasseurs demandèrent alors des munitions à M. Wentzel, pour aller sur-le-champ à leur besogne, et elles leur furent distribuées avec plaisir.

Le lendemain Akaïtcho fit sa paix avec M. Franklin; il accepta l'habillement qu'il avait refusé précédemment, cependant il essaya encore une tentative pour découvrir si les voyageurs ne feignaient pas d'être dépourvus des marchandises qu'ils possédaient réellement. Sa conduite en cette occasion, dévoila bien l'adresse et la persévérance avec lesquelles ces Indiens poursuivent un objet qu'ils ont à cœur, leur caractère avide et le peu de fond que l'on doit faire sur eux quand leurs intérêts sont contraires à leurs promesses. Sous ce rapport, ils ressemblent aux autres tribus des Indiens du nord; mais ils ne sont pas cruels, et leurs cœurs sont bien vite émus par le cris du malheur.

Le 1er juin M. Franklin qui avait formé le projet de faire partir son monde en plusieurs détachemens, notifia que le premier quitterait le fort le 4. On fit des ballots de marchandises; il aurait bien voulu envoyer les canots par cette occasion, mais le temps n'était pas assez chaud pour qu'on pût y travailler constamment sans courir le risque de briser l'écorce.

Au jour fixé, la première troupe se mit en route; elle était composée de quinze Canadiens dont trois conduisaient des traîneaux tirés par des chiens; dix-huit Indiens des deux sexes, sans compter les enfans, les accompagnaient. Akaïtcho et ses chasseurs ne quittèrent le fort avec M. Richardson,

qu'à trois heures après midi. M. Franklin lui fit dire par M. Wentzel en présence des autres Indiens, qu'il le priait de faire un dépôt de vivres au fort Entreprise, avant le mois de septembre, afin qu'on pût les retrouver quand on reviendrait de la mer, si l'on prenait cette route.

La neige disparut rapidement le 7, le thermomètre ayant monté jusqu'à 18° R.; bientôt l'on n'en vit plus qu'au pied des collines. Un chasseur indien observa que la belle saison commençait de bonne heure. Elle parut au contraire très-tardive aux voyageurs qui étaient impatiens d'atteindre au but de leur voyage. Le 12 la rivière fut presque entièrement débarrassée de glaces; les Canadiens revinrent, et apportèrent des nouvelles de M. Richardson; il avait trouvé la neige très-profonde.

Lorsque l'on avait fait la distribution des vêtemens et des couvertures aux Canadiens pour le voyage, on avait donné à chacun des interprètes eskimaux, un habit galonné; ce qui causa au plus jeune une si grande joie, qu'il semblait avoir perdu la raison.

L'appareil pour transporter les canots terminé, la troupe qui en était chargée décampa le 14 juin. Chaque canot était traîné par quatre hommes aidés de deux chiens. L'après-midi M. Franklin quitta le fort avec le reste de son monde, plein de joie

de marcher vers l'objet final de l'expédition.

La porte d'un des appartemens du fort dans lequel on laissait des choses que M. Wentzel devait prendre pour les expédier au fort Chipeouan, après avoir vu les voyageurs s'embarquer, fut solidement barricadée, et l'on attacha près de la porte un dessin représentant un homme qui tenait un poignard dans une attitude menaçante, afin d'empêcher les Indiens de l'enfoncer.

On traversa plusieurs lacs encore gelés, et l'on rencontra le lendemain le détachement des canots. Les nuits étaient extrêmement froides; le vent soufflait avec violence, il tombait de la neige; par malheur on ne trouvait pas toujours du bois pour faire du feu dans l'endroit où l'on campait.

On arriva le 21 à la tente de M. Richardson; elle était sur le bord du lac Point, près de la partie que traverse le fleuve Copper-Mine. La glace avait encore sept pieds d'épaisseur; excepté vers les bords, elle ne paraissait pas prête à fondre. Il était donc évident que si l'on s'arrêtait en ce lieu, jusqu'à l'instant de la débacle, on pourrait perdre tout espoir de réussite. M. Frankin prit en conséquence le parti de faire traîner le bagage sur le lac jusqu'à ce que l'on fût arrivé à un endroit de la rivière où l'on pourrait s'embarquer.

Akaïtcho était campé avec ses chasseurs près de M. Richardson. Le reste de sa tribu et les femmes

étaient allés sur les bords d'un lac au nord où ils comptaient passer l'été. On apprit avec beaucoup de peine que ce chef et sa troupe avaient déjà consommé toutes les munitions qu'on leur avait remises, et n'avaient contribué en rien à faire la provision de vivres. Heureusement M. Richardson avait, avec l'aide de deux chasseurs, préparé deux cents livres de viande broyée; c'était pour le moment la seule ressource sur laquelle on pouvait compter. M. Franklin, après avoir adressé des reproches à Akaïtcho, lui déclara qu'à l'avenir on ne lui donnerait des munitions qu'autant qu'il rapporterait du gibier.

La saison était singulièrement retardée sur les bords du lac Point, quoique l'on ne fût qu'à cinquante milles au nord du fort Entreprise; il tomba de la neige le 24; elle couvrait encore presque tout le terrain des environs. On partit le 25; les deux côtés du lac s'élevaient à 600 pieds au-dessus de la surface; il formait plusieurs bras qui se prolongeaient au nord.

Le transport des canots sur la glace fut extrêmement pénible; les hommes avaient les jambes enflées et les pieds écorchés, parce que la surface des lacs était extrêmement inégale. La tâche devint si fatigante, que M. Franklin fit laisser un canot en arrière. On traversa des rapides auxquels il fallut porter les marchandises par terre;

enfin le 30 on trouva le fleuve navigable. Les Canadiens s'embarquèrent; M. Franklin et les officiers continuèrent à marcher avec les Indiens pendant quelque temps. Ils entrèrent ensuite dans les canots qu'il fallut quitter de nouveau, parce que le fleuve traversait des lacs dont l'eau était gelée.

Lorsque l'état de la rivière permit de se rembarquer, l'on eut à se préserver des dangers que les rapides et les cataractes pouvaient faire courir aux canots; on devait alors les décharger, de même qu'aux endroits où le fleuve n'était pas assez profond. Le 5 on coupa le cercle arctique; le 7 on rencontra Crochet, le chef Indien qui avait promis d'attendre les voyageurs et de chasser pour eux; il avait tenu sa parole. M. Franklin, pour lui témoigner sa satisfaction, lui suspendit une médaille au cou et lui donna autant de munitions que l'exiguité de sa provision le lui permit. Ce brave homme, qui n'était pas un hableur comme la plupart des autres chefs, marqua la meilleure volonté d'être utile aux blancs, et regretta beaucoup de n'avoir pas une plus grande quantité de vivres à leur donner. Il accepta sans hésiter des mandats sur les agens de la compagnie du Nord-Ouest au fort Providence. Ensuite il acquiesça au désir de M. Franklin, en s'engageant à rester dans le voisinage de ce canton jusqu'à l'automne avec ses chasseurs, et à faire des dépôts de vivres sur

différens points jusqu'à la mer, dans le cas où l'on serait obligé de revenir par cette route. Ces cachettes devaient être désignées par des marques propres à les faire reconnaître. Le Crochet et ses compagnons, en quittant M. Franklin, lui témoignèrent une extrême inquiétude sur son sort futur; après lui avoir représenté les nombreuses difficultés qu'il aurait à surmonter, ils lui recommandèrent d'être bien sur ses gardes dans ses rapports avec les perfides Eskimaux. Ils l'exhortèrent aussi sérieusement à ne pas suivre pendant long-temps la côte de la mer, parce qu'ils craignaient que les voyageurs ne souffrissent beaucoup d'être exposés aux dangers d'une mer orageuse dans de simples canots, et d'avoir à endurer le froid de l'automne sur un rivage dépourvu de bois.

Le 11 juillet, M. Franklin et ses compagnons, suivis de quelques Canadiens et de tous les Indiens, descendirent à terre pour visiter les montagnes situées à l'ouest du fleuve et dans lesquelles Hearne avait trouvé du cuivre. Elles s'étendent de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Leur hauteur varie de 1200 à 1500 pieds; elles sont traversées par des vallées dans lesquelles coulent de petits torrens; ce fut dans ces fonds, parmi les rochers, que lon rencontra les meilleurs échantillons de métal; les guides les indiquaient comme ceux dans lesquels on devait chercher avec le plus

de soin. Il paraît que lorsque les Indiens aperçoivent un corps cristallisé qui s'élève au-dessus de la surface des rochers, ils y creusent; ils n'ont pas d'autre règle pour les guider, et n'ont jamais découvert le métal dans son gisement primitif. Les guides des voyageurs leur dirent qu'ils avaient trouvé du cuivre en gros morceaux dans toutes les parties de cette chaîne, jusqu'à une distance de deux jours de marche vers le nord-ouest; ajoutant que les Eskimaux venaient l'y chercher. Les Tantsâhot-Dinnis, ou Indiens-Cuivres, fréquentaient cet endroit tous les ans, lorsque leurs armes et leurs ustensiles étaient de cuivre; ils ont discontinué ces voyages depuis qu'ils peuvent se procurer toutes sortes d'outils en fer aux comptoirs voisins de leurs territoires de chasse. « Il était évident, dit M. Franklin, qu'aucun de ceux qui nous accompagnaient n'avait vu ce lieu depuis très-long-temps, car ils ne connaissaient pas les points où le métal abondait le plus.

« L'impossibilité de remonter le fleuve avec des bâtimens, et le manque de vivres nécessaires à l'entretien d'un établissement, seront toujours des obstacles qui empêcheront de rendre l'exploitation de ce cuivre l'objet d'une spéculation commerciale.

« Nous eûmes l'occasion d'examiner le pays du haut de plusieurs points élevés; on ne voyait que

deux à trois petits lacs, ils étaient en partie gelés, il restait encore beaucoup de neige dans les montagnes; quelques arbres croissaient sur les bords du fleuve. Tout le reste de leurs flancs était nu.

« Les Indiens sachant que le lit du fleuve de ce point à la mer, n'offrait qu'une suite de rapides, refusèrent de faire naviguer leurs canots plus loin; comme je pensais que nous aurions besoin d'une de ces embarcations, si nous étions obligés de marcher le long de la côte, deux de nos Canadiens furent désignés pour la conduire.»

« Comme nous entrions sur les confins du pays des Eskimaux, le 12, nos guides nous recommandèrent d'user de précaution en allumant du feu, afin de n'être pas découverts, ajoutant que, par la même raison, ils éviteraient le sommet des hauteurs et suivraient les vallées. Le courant fut très-fort pendant toute la journée; on navigua passablement, car on ne fut obligé d'alléger les canots qu'une seule fois, dans un endroit où les vagues du fleuve s'élevaient très-haut, à cause du rétrécissement extrême de son lit; il n'avait pas dans ces endroits, plus de 450 pieds de largeur, et les rapides étaient extrêmement agités. De grandes masses de glace épaisses de douze pieds et plus, tenaient encore au rivage en plusieurs endroits; preuve manifeste du séjour prolongé de l'hiver dans ces régions inhospitalières. La sur-

face de la terre offrait, en revanche, une riche végétation.

« Les Indiens nous ayant dit que nous n'étions qu'à douze milles du rapide où l'on rencontrait toujours les Eskimaux, nous avons dressé nos tentes sur la grève, à l'abri d'une haute montagne. On observa dans le voisinage les vestiges d'un camp d'Eskimaux ; les troncs d'arbres portaient les marques de leurs haches de pierre. On fit bonne garde ; un officier, quatre Canadiens et un Indien veillaient pendant que le reste de la troupe dormait, chaque homme ayant ses armes à côté de lui. »

Afin d'ouvrir au plutôt une communication amicale avec les Eskimaux, les deux interprètes de cette nation furent, d'après leur propre désir, envoyés à la découverte. Ils cachèrent, par précaution, des pistolets sous leurs vêtemens, et prirent de la verroterie, des miroirs et d'autres objets propres à faire des présens pour se concilier l'amitié de leurs compatriotes. La démarche de ces hommes était un peu hasardée, ce ne fut pas sans regret qu'on les vit s'éloigner, car ils s'étaient fait aimer de tous ceux qui les entouraient ; chacun aurait été extrêmement affligé que leur zèle leur devînt funeste. Ils partirent le 12, et on leur recommanda de revenir au plutôt s'il n'y avait pas de tentes près des rapides.

On ne permit pas aux Indiens de s'écarter, de crainte que leur vue n'effrayât les Eskimaux ; cependant on en laissa deux traverser le fleuve pour aller à la poursuite d'un bœuf musqué qu'ils tuèrent ; ils revinrent aussitôt. Les officiers, par leurs inquiétudes sur le sort des deux interprètes, escaladaient fréquemment la montagne pour veiller leur retour. La vue ne s'étendait pas très-loin, étant bornée à la distance de huit milles par une chaîne de montagnes semblables à celles de la Mine de Cuivre, mais moins hautes. La nuit vint, sans que l'on eût aucune nouvelle des deux émissaires, et plus leur absence se prolongeait, plus les alarmes que leur absence causait devenaient vives.

Comme ils n'avaient pas encore paru le lendemain, il ne fut plus possible de résister au désir de savoir quelle cause les retenait ; mais les Indiens aussi voulaient se mettre en route, et l'on eut beaucoup de peine a les en empêcher. Ils ne consentirent à rester en place qu'à la condition que M. Wentzel resterait avec eux.

On descendit le fleuve avec la plus grande précaution ; son cours était rapide et ses eaux fort basses ; on perdait beaucoup de temps à examiner les rapides avant de s'y risquer ; on les passa la plupart sans difficulté. Presque tous les officiers et la moitié des Canadiens marchaient le long du

rivage. Quand on fut arrivé à la chaîne de montagnes qui la veille avait borné la perspective, on la gravit avec empressement parce que l'on espérait apercevoir à sa base le rapide que Hearne avait visité, et plus loin la mer ; on fut surpris de ne découvrir qu'une plaine semblable à celle de laquelle on sortait, et terminée par une autre chaîne de montagnes de trapp, entre lesquelles on distinguait les sommets d'autres monts plus éloignés. Depuis quelque temps l'on n'avait plus grande confiance dans la science des guides ; pour le coup on la perdit tout à fait, et l'on craignit que la mer ne fût encore très-éloignée. La plaine est couverte d'herbe : il ne s'y trouve pas de ces grandes pierres si communes sur les terrains nus. Les chaînons de montagnes qui semblent la couper à intervalles réguliers, sont absolument dénués d'arbres ; quelques pins chétifs croissent sur le bord du fleuve.

Le soir quelle joie ! on recontra Juin, « il accourait pour nous apprendre, dit M. Franklin, que lui et son compagnon avaient trouvé quatre tentes d'Eskimaux à la chute que nous reconnûmes pour celle que Hearne a décrite. Ces sauvages dormaient quand les autres arrivèrent ; ils ne tardèrent pas à se réveiller ; alors Août se présenta, il leur parla d'un côté de la rivière à l'autre ; il leur dit que des hommes blancs ve-

naient d'arriver et voulaient leur faire présent de choses utiles. Cet avis de notre venue sembla les alarmer beaucoup. Mais comme le bruit de la cataracte les empêchait d'entendre distinctement, l'un d'eux sauta dans son canot, et s'approcha d'Août qui acheva de lui annoncer ce qu'il voulait lui faire savoir. L'Eskimau refusa de débarquer et de recevoir le présent et retourna vers les siens. Quoique son idiome différât un peu de celui d'Août, ils se comprenaient sans peine.

« Nos deux émissaires croyant se procurer des vivres chez les Eskimaux, n'en avaient pas emporté, c'était ce qui avait fait revenir Juin. Après quelques heures de repos, celui-ci partit de nouveau, accompagné de Hepburn, qui reçut ordre de s'arrêter à deux milles au-dessus de la chute, pour empêcher les canots d'avancer, de crainte que leur apparition soudaine ne surprît trop brusquement les Eskimaux.

« Vaines précautions : à dix heures du soir les Indiens arrivèrent avec M. Wentzel; il avait inutilement essayé de les empêcher de nous suivre. Akaïtcho dit pour s'excuser, qu'il souhaitait une nouvelle promesse de ma part de conclure la paix entre sa nation et les Eskimaux. Je saisis cette occasion de lui faire sentir la nécessité de rester en arrière lui et les siens, jusqu'à ce que nous eussions gagné la confiance et la bienveillance de

leurs ennemis. Après le souper, M. Richardson grimpa sur une haute montagne à trois milles du camp, et vit pour la première fois la mer; elle paraissait couverte de glaces. Un grand cap, que je nommai Cap Hearne, se montrait au nord-est; on reconnut que ses cîmes étaient les terres hautes que l'on avait aperçues dans le lointain, et qui avaient fait supposer que la mer était encore à une distance considérable.

« Nous ne pûmes venir à bout, le 15, de faire rester les Indiens en arrière, qu'en leur déclarant qu'ils perdraient la récompense qui leur avait été promise, s'ils avançaient avant que l'on eût préparé les Eskimaux à les recevoir. Nous laissâmes un Canadien avec eux et nous partîmes avec la crainte que leur obstination ne dérangeât tous nos plans. La navigation fut difficile, et l'un des canots faillit à être submergé en passant un rapide. A midi, nous aperçûmes Hepburn couché sur la rive du fleuve; on débarqua aussitôt pour lui parler. Comme il nous avertit que l'eau était peu profonde jusqu'au rapide au-dessous duquel les Eskimaux se tenaient, nous dîmes à ceux des nôtres qui suivaient à pied les bords du fleuve, d'aller jusqu'à une baie sablonneuse au commencement de la cataracte, et d'y attendre les canots. A notre arrivée auprès de nos gens, nous apprîmes avec peine que quelques-uns d'entre eux ayant eu

l'imprudence de se montrer sur le sommet de la montagne à l'instant même où Août conversait avec un Eskimau, qui s'était approché dans son canot et allait débarquer, la vue de tant de monde à la fois renouvela ses terreurs; il retourna sur la rive droite du fleuve, et s'enfuit avec toute sa bande. Août nous apprit qu'elle était composée de quatre hommes, d'autant de femmes, et avait montré des intentions pacifiques. Le premier qui lui avait parlé, lui avait demandé combien nous avions de canots, n'avait pas paru fâché de notre venue, et l'avait prié de nous engager à ne pas essayer de passer le rapide, et de faire le portage sur la rive gauche du fleuve. Malgré cette apparence de confiance et de satisfaction, ces sauvages ne se crurent pas probablement à l'abri de tout danger, puisque la première nuit, ils se retirèrent sur une île située un peu plus bas, et que le lendemain matin, ils revinrent et abattirent leurs tentes, comme pour donner avis à ceux de leur nation qui pourraient survenir, qu'il y avait un ennemi dans le voisinage. En voyant tous leurs effets épars de côté et d'autre, et dix de leurs chiens laissés en arrière, nous conçûmes l'espoir que ces pauvres gens reviendraient aussitôt que leur première alarme se serait calmée; je me décidai donc à rester jusqu'au lendemain.

« Nous établîmes notre camp au nord du por-

tage; au point du jour. Juin et Août traversèrent la rivière pour aller à la découverte des fugitifs; peine inutile: ensuite, ils mirent des morceaux de fer et quelques bagatelles dans leurs canots qui étaient restés sur la grève. D'un autre côté, quelques-uns de nos gens furent chargés de mettre les échaffaudages de ces Eskimaux à l'abri de la voracité des chiens. Nous vîmes dans leurs tentes des marmites et des haches de pierre, des harpons en cuivre, deux petits morceaux de fer, une quantité de peaux, et du poisson sec qui était couvert de vers et à moitié pourri; les intestins des poissons étaient étalés pour sécher; beaucoup de peaux de petits oiseaux étaient suspendues à un échaffaudage, et même deux souris étaient conservées de la même manière. Il paraît donc que les besoins de ces pauvres gens les portent à conserver tout ce qui peut se manger.

« Des crânes humains qui portaient des marques de violence, et plusieurs ossemens étaient épars à terre près des tentes. Or, comme cet emplacement correspondait exactement à la description que Hearne a donnée du lieu où les Chipeouans qui l'accompagnaient firent un massacre affreux des Eskimaux, nous ne doutâmes pas que nous ne fussions sur le lieu même où se passa cette scène d'horreur, malgré la différence que nous trouvions dans la longitude et la latitude,

différence que nos observations constatèrent. Nous avons en conséquence conservé le nom de Saut du Massacre, par lequel il désigna la chute d'eau voisine. Elle est située, d'après nos observations, par 67° 42′ nord, et 116° 49′ ouest. C'est une espèce de cataracte en talus, longue de 900 pieds, et dont la pente est de 10 à 15 pieds. Elle est bornée d'un côté par de hautes parois de grès rouge, qui soutiennent une suite de collines élevées et verdoyantes. Au nord de cette chute, et tout près de la rive droite du fleuve, est l'île basse et rocailleuse que les Eskimaux avaient abandonnée.

« Nous avons pêché une bonne provision de poisson au-dessous du rapide. Nous n'avions pas de toute la journée vu un seul arbre : nous brûlions des branches de saules nains, et des morceaux de bois sec qui furent ramassés près de notre camp. Le terrain est bien tapissé d'herbe, et produit la plupart des arbrisseaux et des arbustes à baie que nous avions vus au nord du fort Entreprise : l'aspect du pays est généralement moins ingrat que celui des terres stériles des Tantsâhot-Dinnis. La mer, que nous aperçûmes du haut d'une colline, derrière les tentes, paraissait fermée par les glaces et remplie d'îles.

« Le 16 au matin, je dis à trois Canadiens de remonter le fleuve pour ramasser du bois sec, et

j'envoyai Adam l'interprète avec un Canadien, informer Akaïtcho de la fuite des Eskimaux; nous nous préparions à descendre à la mer dans un des canots, laissant M. Back pour attendre le retour des absens, lorsqu'à l'instant même ou l'équipage mettait le bateau à l'eau, Adam, l'air consterné, accourut pour me dire qu'une troupe d'Eskimaux poursuivait les Canadiens expédiés à la recherche du bois. L'ordre de s'embarquer fut contremandé à l'instant, et nous marchâmes au secours de nos gens. Bientôt nous les vîmes qui s'approchaient lentement; ils nous dirent qu'ils avaient donné, sans s'en douter, dans un parti d'Eskimaux composé de six hommes avec leurs femmes et leurs enfans, qui marchaient vers le rapide avec beaucoup de chiens traînant leur bagage. Au premier signal d'alarme, les femmes se cachèrent, les hommes, au contraire, s'avancèrent, et s'arrêtant à quelque distance de nos gens, se mirent à danser en rond, agitèrent leurs mains en l'air, et accompagnèrent ces gestes de grands cris, pour témoigner, je le suppose, leur désir de la paix. Les Canadiens les saluèrent en ôtant leurs chapeaux et en s'inclinant; cependant aucune des deux troupes n'osait faire un pas vers l'autre. Les Eskimaux finirent par se retirer sur la colline de laquelle ils étaient descendus lorsqu'on les vit la première fois. Nous sommes allés de leur côté

dans l'espoir d'avoir une entrevue avec eux; toutefois, de crainte que notre grand nombre ne les effrayât, nous avons marché à la file les uns des autres; Août était en tête. Les aboiemens de leurs chiens qu'ils avaient abandonnés, nous guidèrent vers leur bagage. Au sommet de la colline, on trouva un vieillard couché derrière un rocher; il était trop infirme pour avoir pu s'échapper avec les autres. Il fut très-épouvanté de voir Août s'approcher de lui, et s'attendit sans doute à être égorgé à l'instant; mais afin de ne pas mourir sans essayer de se venger, il saisit sa lance et la décocha contre son ennemi supposé. Août n'eut pas de peine à réprimer cet effort débile, et apaisa ses craintes en lui offrant des morceaux de fer, et lui annonçant ses intentions pacifiques. Nous les rejoignîmes bientôt, M. Richardson et moi; le vieillard ayant reçu nos présens, se calma et répondit aux questions d'Août.

« Sa troupe consistait en huit hommes avec leurs familles, qui revenaient d'une course de chasse avec de la viande sèche. Ayant appris qui nous étions, il dit qu'il avait entendu parler des hommes blancs par plusieurs de ses compatriotes qui demeuraient à l'est près de la côte de la mer; il ajouta, quand on le questionna sur la nature et les ressources du pays où nous étions, que les rennes fréquentent la côte pendant l'été; le poisson

abonde à l'embouchure des rivières, il n'y a ni morses, ni baleines; cependant quelques-unes de celles-ci ayant été poussées sur la côte par un coup de vent, avaient été tuées par des tribus éloignées. On trouve des bœufs musqué à une petite distance, en remontant les rivières; le bois flotté est assez commun le long du rivage; il ne connaissait pas la côte à l'est du fleuve prochain qu'il appelait Nappa-Arktok-Tovok ou le fleuve aux arbres. Bien différent des Indiens, le vieillard demanda le nom de chacun de nous; il s'appelait Terreganneuck ou le renard blanc; sa tribu était celle des Nagghi-ouk-tor-meuout ou Eskimaux corne de renne. Ils fréquentent la chute du Massacre pendant cette lune et la suivante, afin de faire sécher du saumon; ils se retirent ensuite sur un fleuve qui est un peu à l'ouest, et passent l'hiver dans des huttes en neige.

« Terreganneuck nous proposa de descendre vers l'endroit où était son bagage; comme il était trop infirme pour marcher sans le secours de deux bâtons, Août lui offrit son bras. Arrivé à ses provisions, il nous donna de la viande sèche, quoiqu'elle fût très-gâtée, on la mangea sur-le-champ, cette action étant regardée, parmi tous les sauvages, comme une marque d'intentions pacifiques.

« Nous lui dîmes que nous voulions nous procurer autant de viande que nous pourrions; il

nous répondit qu'il en avait une grande quantité cachée dans le voisinage, et qu'il nous la ferait porter aussitôt que ses compatriotes reviendraient.

« Quand je lui appris que nous étions acccompagnés de plusieurs Tantsahôt-Dinnis qui désiraient faire la paix avec sa nation, et m'avaient chargé d'engager les Eskimaux à les recevoir d'une manière amicale, il répliqua qu'il verrait avec plaisir la fin des hostilités entre les deux peuples, et recevrait volontiers les Indiens. Adam fut aussitôt expédié vers Akaïtcho pour l'informer de cette circonstance, et nous partîmes, espérant que les gens de Terreganneuck le rejoindraient; toutefois, comme nous doutions qu'ils voulussent venir à nos tentes, sur le seul récit du vieillard, nous lui renvoyâmes le soir Août et Juin, pour rester avec lui jusqu'à leur arrivée, afin qu'ils pussent bien leur expliquer nos intentions.

« Akaïtcho et les Indiens vinrent le soir à nos tentes; la veille ils avaient vu les Eskimaux et avaient essayé inutilement d'ouvrir avec eux des communications amicales; ils avaient rencontré Terreganneuck peu de temps après que nous l'avions quitté; effrayé à leur approche, il avait jeté sa lance à Akaïtcho; mais sa colère s'était bien vite passée, lorsque les Indiens eurent coupé les boutons de leurs habits pour les lui donner.

« Août et Juin n'étant pas encore revenus le 17

à deux heures après midi, je chargeai M. Hood d'aller avec quelques-uns des nôtres savoir quelle cause les retenait. Il fut bientôt de retour, et m'apprit qu'aucun Eskimau n'avait encore osé se montrer, excepté la femme qui s'était cachée parmi les rochers à notre première entrevue. Elle leur dit que le reste de la troupe était allé à une rivière peu éloignée dans l'ouest où d'autres Eskimaux pêchaient. Août et Juin avaient dressé la tente du vieillard et fait tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'il ne manquât de rien quand ils s'en iraient. Il avait indiqué à M. Hood le lieu dans lequel la viande était cachée; elle était dans un état de putridité qui ne nous aurait pas permis d'en faire usage.

« Le soir une troupe de neuf Eskimaux parut sur la rive droite du fleuve à un mille au-dessous de notre camp; ils portaient leurs canots et leurs bagages sur leur dos; dès qu'ils eurent découvert nos tentes, ils rebroussèrent chemin et prirent la fuite. L'apparition de tant de bandes d'Eskimaux, effraya les Indiens à un tel point, qu'ils résolurent de nous quitter le lendemain, de peur d'être cernés et de ne pouvoir faire retraite. Toutes mes tentatives pour garder au moins deux chasseurs furent vaines; j'eus même beaucoup de peine à obtenir d'eux la promesse d'attendre aux Monts du Cuivre M. Wentzel et les quatre hommes qui

devaient nous quitter sur le bord de la mer. Je leur rappelai la nécessité de faire un dépôt de vivres au fort Entreprise, ils réitérèrent leurs assurances de n'y pas manquer. Je les invitai aussi à mettre en cache sur les bords du fleuve Copper-Mine, à leur retour, autant de viande qu'ils pourraient. Ensuite je leur remis la quantité de munition dont nous pouvions disposer, et ils partirent, en s'engageant à attendre M. Wentzel pendant trois jours aux montagnes. Nous avons appris plus tard que leurs craintes les empêchèrent de tenir parole, et que M. Wentzel ne les rejoignit qu'à une journée de marche au sud des monts.

« Nous nous sommes embarqués le 18 à cinq heures du soir, et nous avons navigué vers la mer qui est éloignée de neuf milles du saut du Massacre. Après avoir passé quelques rapides, le fleuve s'élargit et devient plus navigable pour les canots, il coule entre des bancs de sable d'alluvion. A dix heures nous avons établi notre camp à la gauche de son embouchure, qui a un mille de largeur; elle est peu profonde, étant presque entièrement barrée par des bancs de sable, qui de chaque côté du continent, vont joindre une île basse située au milieu du courant; il y a ainsi deux canaux, celui de l'ouest est seul navigable pour des bateaux, l'autre étant bouché par un récif. »

Les îles situées au large sont hautes et nom-

breuses, le seul point ouvert est dans le nord-est. La terre vers l'est ressemble à une chaîne d'îles; la glace semblait entourer les îles, et forme une masse compacte. Un canal large d'environ trois milles régnait entre son bord extérieur et le continent. L'eau en était limpide, de couleur verte, et bien salée. On observa qu'elle haussait et baissait de quatre pouces. Le rivage est parsemé de bois flotté, c'est principalement du peuplier baumier; il est rarement d'une grande dimension. Quelques saules chétifs croissaient près des tentes. On vit des oiseaux aquatiques et des lagopèdes. On pêcha une assez bonne quantité de poisson.

On éprouva un changement considérable dans la température en arrivant sur le bord de la mer, en effet le vent avait passé du sud au nord-ouest. Les Canadiens se plaignaient beaucoup du froid, la première vue de la mer les amusa beaucoup, surtout en apercevant les phoques qui nageaient près de l'embouchure du fleuve. Avant la soirée cette sensation fit place à l'abattement; l'idée de traverser une mer remplie de glace dans des canots d'écorce, les épouvantait; ils calculaient la longueur du voyage, les dangers de la mer, l'incertitude d'avoir des provisions, le manque de bois pour faire du feu, la nécessité de traverser des terrains stériles pour arriver à un comp-

toir européen. « Les deux interprètes, ajoute M. Franklin, manifestaient le plus ouvertement leurs craintes; déjà ils m'avaient demandé à être congédiés, cette fois ils insistèrent; un seul Canadien suivit leur exemple. Persuadé qu'en les employant constamment aussitôt que nous pourrions commencer notre voyage, je les empêcherais de se livrer à leurs idées noires, et que, familiarisés avec le spectacle de la côte, ils ne tarderaient pas à reprendre leur gaîté, nous primes à tâche de tourner leurs craintes en ridicule; heureusement nous y réussîmes. La manière dont notre fidèle Hepburn considérait l'élément auquel il avait été accoutumé si long-temps, ne contribua pas peu à les rendre honteux de leu frayeur. »

M. Richardson alla le 19 avec Août rendre une autre visite à Terreganneuck, pour tâcher d'obtenir de nouveaux renseignemens sur le pays à l'est; il fut surpris de ce que les Eskimaux n'étaient pas encore venus rejoindre le vieillard. Celui-ci marquait de la répugnance à prononcer même le nom du fleuve Copper-Mine, et éludait adroitement la question toutes les fois qu'on la lui adressait; mais il dit volontiers le nom d'une rivière à l'est, et même celui de sa tribu. Il essaya d'engager Août à rester avec lui, et lui offrit même une de ses fille en mariage.

« Quand j'eus terminé mes dépêches pour l'Angleterre, dit M. Franklin, je les confiai à M. Wentzel qui partit le 19 à huit heures du soir avec quatre Canadiens. Je lui dis, que si à l'époque à laquelle la saison ou d'autres circonstances nous forceraient à rebrousser chemin, nous étions très-éloignés du fleuve, nous ne pourrions pas probablement revenir vers ses bords, et que nous aurions à traverser les terrains stériles pour gagner un poste européen. J'ajoutai que dans ce cas nous nous dirigerions d'abord vers le fort Entreprise; et que nous l'invitions à y faire déposer par les Indiens une provision de viande sèche, aussitôt qu'il serait arrivé dans son voisinage. Je lui recommandai d'aller au lac Point; d'y prendre le canot que nous y avions laissé, et de le transporter au fort Entreprise; d'embarquer là les instrumens et les livres pour le comptoir du fort Providence, et d'expédier pour l'Angleterre la boîte qui contenait les journaux et mes dépêches. Après lui avoir donné toutes les instructions relatives aux moyens de faire faire à l'avance nos provisions par les Indiens et de laisser au fort Entreprise une lettre qui indiquerait dans quel canton ils chasseraient vers le mois de septembre et d'octobre, je lui remis des munitions et il nous quitta.

« Nous avons déterminé la position de notre camp à l'embouchure du fleuve Copper-Mine, à

67° 50′ nord 115° 38′ ouest. On voit par là qu'il existe une grande différence entre la position donnée par Hearne et celle qui fut le résultat de nos observations; cependant l'exactitude de la description qu'il a laissée, jointe aux renseignemens fournis par les Indiens, nous prouvèrent que nous étions à l'endroit qu'il avait visité. C'est pourquoi j'ai assigné le nom de cap Hearne au cap le plus considérable que nous avions alors en vue; un autre reçut celui de cap Mackenzie; une rivière qui a son embouchure dans la mer à l'ouest du fleuve Copper-Mine, fut appelée Richardson's-River, en l'honneur de mon savant et aimable compagnon de voyage.

« La distance parcourue du fort Entreprise à l'embouchure du fleuve Copper-Mine fut de 334 milles, les canots et les bagages furent traînés sur la glace et la neige pendant un espace de 117 milles. »

Jusqu'à présent M. Franklin n'avait fait que constater les découvertes des autres, maintenant il va affronter dans deux frêles canots les hasards et les dangers d'une mer inconnue. A l'exception des trois officiers et du matelot, ses compatriotes, ses autres compagnons au nombre de seize étaient étrangers à la navigation.

La violence du vent du nord-est et un brouillard épais ne permirent pas de s'embarquer avant

le 21 juillet à midi. Souvent les mêmes inconvéniens forcèrent les navigateurs de s'arrêter. On se dirigeait à l'est, on allait tantôt à la voile, tantôt à la rame. La côte est de hauteur modérée et uniforme. Les approches n'en sont pas difficiles ; le rivage sablonneux et graveleux est borné par des plaines verdoyantes. Au large on voyait fréquemment des îles rocailleuses et nues ; toutes reçurent des noms, de même que les points remarquables du continent.

Le bois flotté était abondant sur le rivage; comme le fleuve Copper-Mine ni aucun autre de ceux qui sont connus, excepté le fleuve Mackenzie ne charrie de bois à la mer, on peut en conclure qu'il est apporté dans cette partie par un courant qui vient de l'est. Les glaces laissaient un passage libre le long de la côte, elles étaient généralement en morceaux détachés que le vent dispersait aisément ; mais aussi il les poussait quelque fois contre les canots qui se trouvaient alors dans un grand péril.

On rencontra sur les îles et sur le continent des appareils dressés par les Eskimaux pour faire sécher les peaux de phoque et les poissons ; il s'y trouvait aussi des ustensiles et des armes. Quelquefois on prit des peaux dont on avait besoin et on laissa toujours à la place des objets dont la valeur était plus considérable.

Les voyageurs tuèrent quelques rennes qui les mirent à même de ne pas entamer leurs provisions : leur pêche fut généralement peu abondante. Il y avait trop de phoques dans ces parages ; ils mangeaient les poissons.

Au-delà du Nappa-Arktok-Tovock, petit fleuve dont l'Eskimau Terreganneuck avait indiqué l'embouchure à l'est du Copper-Mine, l'aspect de la côte devint plus rocailleux et plus stérile, ce n'était plus qu'une suite de rochers de trapp. Le 25 on doubla un cap qui reçut le nom de M. Barrow. Il est au nord du 68me parallèle. Au-delà, la terre court au sud-est ; les rochers de granite s'élèvent brusquement du bord de l'eau à une hauteur de 1400 pieds. Ce rivage escarpé et raboteux ne permet aux canots d'aborder que dans un petit nombre d'endroits.

Les glaces retinrent les voyageurs pendant deux jours dans un port qui serait très-utile sous un climat plus doux, car il est bien fermé et à l'abri de tous les vents ; mais dans ces régions boréales, ces avantages ne servent qu'à y produire une accumulation de glaçons. On n'en sortit qu'avec beaucoup de difficultés.

Quoique le mois de juillet ne fût pas encore passé, déjà le froid se faisait sentir ; la surface de l'eau laissée dans une marmite, gela pendant la nuit ; depuis quelques jours, on observait le ma-

tin des pellicules de glace sur l'eau de la mer, entre les glaçons flottans. Malgré cette température rigoureuse, on était tourmenté par des essaims innombrables de cousins; on avait espéré vainement d'être débarrassé de cette engeance funeste dans le voisinage de la mer, elle y était aussi incommode que partout ailleurs.

En visitant les provisions, on s'aperçut avec chagrin que deux sacs de pémican qui formaient la principale ressource s'étaient moisis par l'effet de l'humidité. Le bœuf avait été si mal préparé, qu'il était à peine mangeable; tout le mal venait de ce que, pour avoir plutôt fait, on l'avait séché au feu au lieu de l'exposer au soleil. « Mais, observe M. Franklin, ce n'était pas la mauvaise qualité de nos vivres qui nous inquiétait, c'était leur diminution, et notre impuissance de les augmenter; nous n'apercevions d'autres animaux que des phoques, et nous ne pouvions en approcher. Cependant le pays n'était pas dépourvu de rennes, mais il n'y avait pas toujours moyen de les poursuivre.

On continua jusqu'au 30 juillet de suivre la côte au sud-sud-est. Elle se terminait à une baie qui fut nommée Arctic-Sound. On espérait trouver à son extrémité l'embouchure d'un fleuve, parce que l'on avait observé que l'eau changeait de couleur; on l'avait dépassée sans la voir. Quand on eut débarqué et marché vers l'ouest, on aper-

çut la rivière qui venait du sud. D'après des renseignemens que l'on avait reçus au fort Chipeouan, on regarda le cap Barrow comme l'extrémité nord-est de l'Amérique; car la direction de la côte ressemblait au dessin qui en avait été tracé au charbon sur le plancher du fort.

« On n'avait plus que pour huit jours de vivres, il était urgent de s'en procurer; or, comme on avait entendu dire à Terreganneuck que les Eskimaux fréquentent les rivières dans cette saison, je résolus, continue M. Franklin, de chercher à ouvrir des communications avec eux dans le dessein d'en obtenir des secours pour nos besoins actuels, et un abri pour l'hiver, si le mauvais temps nous empêchait de rejoindre soit les Indiens qui devaient nous attendre, soit le fort Entreprise. J'étais d'autant plus porté à prendre ce parti, que dans la journée, nous avions vu plusieurs rennes, et que la rivière paraissait poissonneuse; ce qui me faisait espérer que notre troupe trouverait à se nourrir durant son séjour, et peut-être même à augmenter ses provisions. En conséquence, je chargeai Août, Juin et Hepburn des objets convenables pour faire des présens, et je leur recommandai de remonter le long du fleuve, aussi loin qu'ils pourraient, et de tâcher de découvrir des Eskimaux, afin d'en obtenir des subsistances, du cuir, et des renseignemens sur la côte.

« Ils partirent le 31 à quatre heures du matin ; en même temps nos chasseurs allèrent à la recherche du gibier, et le reste du détachement se rendit en canot à la première cascade du fleuve, au pied de laquelle nous étions campés, et l'on y tendit les filets. Elle a quatre pieds de haut, et sept cent cinquante pieds de large : une chaîne de rochers qui traversent le fleuve lui donne naissance. Elle est située par 67° 18′ nord et 41° 43′ ouest : j'ai nommé ce fleuve Hood's-river, en mémoire de mon jeune compagnon, qui me fut ravi par une mort cruelle, comme on le verra par la suite. Tous les rochers voisins sont formés d'un mélange de grès et d'argile. Des bouleaux et des saules nains couvraient le terrain, mais ces arbrisseaux étaient trop petits pour fournir au chauffage. Le fleuve ne charriait pas de bois flotté. Nos filets ne nous donnèrent que cinq poissons, il fallut avoir recours à la viande sèche.

« Le 1er août, les chasseurs revinrent avec deux petits rennes et un ours brun. Août et Juin arrivèrent aussi sans avoir rencontré une créature humaine, quoiqu'ils fussent allés à douze milles de distance. On navigua ensuite vers une pointe qui terminait au nord la côte orientale de la baie, et après qu'on l'eut doublée, on découvrit un autre grand espace où l'on ne voyait que de l'eau. L'après-midi fut employée à examiner du haut

des montagnes si c'était une baie ou un passage entouré d'une chaîne d'îles. Les apparences étant favorables à cette dernière opinion, on résolut de continuer à se diriger au sud. On parvint le 5 à l'embouchure d'un fleuve qui fut nommé Back's-river; elle est située par 66° 30′ nord, et 107° 53′ ouest. La côte occidentale de la baie dans laquelle elle se jette, et qui reçut le nom de Bathurst's-inlet, est composée de plusieurs grandes îles; on ne put reconnaître le canal principal qui, à l'ouest, les sépare du continent, mais on avait aperçu son issue auprès de celle par laquelle on pénètre dans le Bathurst's-inlet; toutes les deux sont très-resserrées.

Les voyageurs longèrent ensuite, en allant au nord, la côte orientale de ce bras de mer jusqu'à la pointe Everit; il a soixante-six milles de profondeur, et renferme un grand nombre de ports excellens. De cette pointe au cap Crooker, on suivit un rivage bordé d'îles, puis l'on entra dans la baie Melville qui se prolonge dans l'est. On en fit le tour, et dans tous les endroits où l'on débarqua, l'on aperçut des traces récentes du séjour des Eskimaux. Quand on en fut sorti, par un canal qui a sept milles de largeur, l'on eut beaucoup à souffrir de la violence de la houle; on campa le 15 au soir près de la pointe qui termine à l'ouest sa côte septentrionale. « Bientôt, dit

M. Franklin, un des officiers vint m'annoncer que d'après le rapport qu'on lui avait fait, les deux canots avaient éprouvé de grands dommages pendant la journée. En vérifiant le fait, je me convainquis que l'assertion était fondée et que ces embarcations ne pourraient pas soutenir les efforts d'une mer très-grosse. Quoique cette circonstance fût affligeante, elle me désolait moins que ne le fit le changement que j'observai dans nos gens. Jusqu'à ce moment ils avaient montré au milieu des difficultés et des dangers non moins nouveaux qu'effrayans pour eux, un courage qui nous surprenait ; à présent ils éprouvaient des craintes sérieuses pour leur sûreté, et elles s'emparèrent tellement de leurs esprits, qu'ils ne se retenaient pas pour les exprimer, même en présence de leurs officiers. Nous supposâmes qu'elles avaient surtout été excitées par les deux interprètes, qui dès le départ, avaient pronostiqué des calamités de tous genres. Nous crûmes aussi, et peut-être avec raisons, que le peu de succès que ces deux hommes, connus pour excellens tireurs, avaient eu dernièrement à la chasse, venait de la mollesse de leurs efforts à tuer des rennes, afin que le manque de provision nous contraignît de mettre un terme à notre voyage.

« Je dois avouer que divers incidens m'avaient fait songer depuis plusieurs jours à la nécessité

pénible de prendre ce parti. Les vents impétueux qui soufflaient depuis quelque temps, me faisaient entrevoir la fin de la saison favorable pour tenir la mer, et l'arrivée prochaine du froid rigoureux que nous ne pourrions pas supporter dans un pays dénué de bois. Notre provision de vivres était réduite à une quantité de pémican insuffisante pour plus de trois jours, et vainement nous nous serions flattés de l'espoir de l'augmenter; en effet, bien que l'on vît des rennes, on ne pouvait pas approcher de ces animaux sur les rivages unis que nous longions; d'ailleurs on devait craindre que bientôt ils n'émigrassent vers le sud. Il était évident que le temps employé à explorer l'Arctic-Sound et les baies Bathurst et Melville, ne nous laissait pas l'espérance d'atteindre à la baie Repulse, dans la mer de Hudson, idée que nous avions caressée complaisamment en commençant notre voyage; il était de même évident que notre éloignement de tous les comptoirs européens, devant s'accroître à mesure que nous avancerions, le trajet des terrains stériles que nous serions obligés d'entreprendre, s'il fallait abandonner les canots sur un point quelconque de la côte, deviendrait bien plus hasardeux.

« Le soir je communiquai aux officiers mes sentimens sur ce sujet, et je vis avec plaisir que leur opinion coïncidait avec la mienne. Nous étions

tous convaicus de la nécessité de mettre promptement une fin à notre marche, puisque l'espoir de rencontrer des Eskimaux et d'en obtenir des vivres ne pouvait plus raisonnablement nous rester. Cependant nous voulûmes encore avancer jusqu'au point où nous verrions la côte tourner à l'est, afin que nous pussions être convaincus qu'elle était séparée de ce que nous avions regardé comme une grande chaîne d'îles, en passant du cap Barrow à la baie Bathurst. Mais comme il était nécessaire à tout événement de mettre une borne à nos progrès; j'annonçai ma résolution de rebrousser chemin après quatre jours de reconnaissance de la côte, à moins qu'il ne nous arrivât auparavant de trouver des Eskimaux, et de faire des arrangemens avec eux pour passer l'hiver. Cette déclaration fut reçue avec joie par nos gens, et nous espérâmes que l'habileté de nos chasseurs étant excitée de nouveau, nous pourrions ajouter à notre provision de subsistances.

On se remit donc le 16 à longer la côte en canots, les traces d'Eskimaux étaient plus fréquentes : on entra dans des baies dont on reconnut l'extrémité. « A huit heures du soir, dit M. Franklin, le temps orageux et menaçant nous décida à nous arrêter. La mer était si peu profonde, qu'il ne fut pas aisé d'approcher du rivage. De gros morceaux de bois flotté nous indiquaient

que nous étions enfin hors des baies. A peine nous avions dressé nos tentes, qu'un coup de vent violent accompagné d'une forte pluie nous assaillit; le vent souffla du nord-est avec une impétuosité qui renversa trois fois nos tentes pendant la nuit; la tourmente continua le lendemain; la mer roulait avec fureur sur la plage. Les Canadiens qui voyaient pour la première fois l'effet d'une tempête sur la mer, n'en ressentaient qu'un désir plus vif de s'en éloigner.

« Nos chasseurs aperçurent des rennes que la surface unie du terrain les empêcha d'approcher; ils ne nous apportèrent qu'une petite quantité d'oisons. Comme il n'y avait pas d'apparence de se procurer des vivres, je réduisis la ration à une poignée de pémican, et à une petite portion de bouillon en tablette par jour pour chaque homme. Je déterminai notre position à 68° 18′ nord et 109° 25′ ouest.

« La continuation du mauvais temps et de la grosse mer ne nous laissant pas la perspective de nous embarquer le 18, nous avons, M. Richardson, M. Banck et moi, marché le long de la côte à douze milles au nord. La terre la plus éloignée que nous aperçûmes, était au nord-nord-est, elle ressemblait à deux îles dont la distance fut estimée à près de sept milles. Entre ce point et celui où nous étions, et qui fut nommé pointe Turnagain, la côte sem-

blait se diriger davantage à l'est ; il est donc probable que cette pointe Turnagain forme le sommet d'un cap peu élevé.

« On tua un renard qui fut trouvé aussi bon que les oisons avec lesquels on le fit cuire, et bien supérieur aux rennes décharnés que nous mangions le long de la côte. Des oies passèrent par-dessus la tente en allant au sud, preuve indubitable de l'approche de la mauvaise saison. La température la plus basse fut aujourd'hui de 2° 66′ R.

« Quoique la pointe Turnagain ne soit située qu'à six degrés et demi à l'est de l'embouchure du fleuve Copper-Mine, nous avions parcouru 555 milles géographiques en suivant la côte qui est extrêmement découpée. Cette distance n'est pas beaucoup moindre que celle qui sépare le Copper-Mine de la baie Repulse, en supposant que celle-ci soit à la longitude qui lui a été assignée par Middleton. (1)

« Si l'on prend en considération toutes les contrariétés que nous éprouvâmes en faisant la re-

---

(1) Ce navigateur anglais expédié en 1742 à la mer de Hudson pour découvrir le passage au nord-ouest, alla plus loin que ceux qui l'avaient précédé ; arrêté par les glaces au 67me parallèle dans une baie que par cette raison il nomma Repulse-Bay, il revint en Angleterre.

connaissance de la côte, la brièveté du temps pendant lequel on peut effectuer une opération de ce genre, et la distance que nous avions à parcourir avant d'atteindre à un lieu où nous trouverions un abri pour l'hiver; on jugera, j'en ai la confiance, que nous avons poursuivi l'entreprise aussi loin que la prudence le permettait, et que nous ne l'avons abandonnée que sur la conviction bien fondée qu'en avançant davantage nous compromettrions l'existence de toute la troupe, et nous empêcherions la connaissance de nos travaux d'arriver en Angleterre. L'activité avec laquelle les officiers m'aidèrent à combattre les craintes de nos gens mérite ma plus vive reconnaissance.

« Le résultat de nos recherches semble favoriser l'opinion de ceux qui soutiennent la possibilité du passage au nord-ouest. La direction générale de la côte est probablement de l'est à l'ouest, à peu près sous la latitude assignée au fleuve Mackenzie, au Kotzebue-Sound, et à la baie Repulse, et je pense que l'on ne peut guères entretenir des doutes sur l'existence d'une mer continue le long ou à bien peu de distance de la ligne que je viens d'indiquer. La présence des baleines dans ces parages, prouvée par les ossemens que nous avons trouvés dans une anse de la baie Melville, peut être regardée comme un argument en faveur d'une mer

ouverte, et la connexion avec la mer de Hudson devient plus probable par l'abondance des mêmes espèces de poisson, le long des côtes que nous avons visitées, et sur celles qui sont au nord du Churchill-river. Je veux surtout parler du Capelin (*Salmo arcticus*) dont nous avons trouvé des bancs considérables dans la baie Bathurst, qui, suivant le rapport d'Août, fourmille dans les baies de son pays, et qui abonde dans celles du Grœnland.

« La portion de la mer dans laquelle nous avons passé, est navigable pour les navires de toutes les grandeurs ; les glaces que nous avons rencontrées, n'auraient pas arrêté une forte chaloupe La chaîne des îles procure un bon abri contre la houle la plus grosse, et l'on trouve des ports excellens à des distances convenables.

« Mon dessein, dans le cas où la saison nous aurait empêché de poursuivre notre voyage, avait d'abord été de revenir par le fleuve Copper-Mine, et de gagner le lac de l'Esclave en suivant les bois qui se prolongent de ce côté, et par les grands lacs de l'Ours et Marten ; l'exiguité de nos provisions, comparée à la longueur du voyage, nous forçait à débarquer dans un lieu moins éloigné. Nous avions reconnu que le pays entre le cap Barrow et le fleuve Copper-Mine ne fournirait pas à nos besoins, il était probable que ce serait bien pis en ce moment. De plus la saison était déjà si

avancée que nous devions nous attendre à être retenus par les coups de vent qui pouvaient même nous faire courir de grands dangers le long de cette côte rocailleuse.

« Je me décidai en conséquence à faire route pour l'Arctic-Sound, où les animaux nous avaient paru plus nombreux que dans tout autre endroit, à entrer dans le fleuve Hood, à le remonter tant qu'il serait navigable, et à construire ensuite de moindres canots avec les matériaux des grands, parce que les premiers seraient plus aisés à transporter d'un lac à un autre à travers les terres stériles. »

La pluie rendait le séjour des voyageurs extrêmement incommode sur cette plage nue et sans abri; la violence du vent, la force de la houle les empêchaient de partir; ils ne réussissaient pas à se procurer beaucoup de vivres. Le 20 août à leur réveil leurs yeux furent frappés des signes d'un hiver prématuré; les petites flaques d'eau étaient gelées; la neige couvrait la terre; à midi, le thermomètre restait au point de congélation.

Enfin le 22 la diminution du vent permit de s'embarquer, on s'arrêta sur quelques points de la côte, on franchit l'ouverture de plusieurs baies, on longea la côte des îles qui ferment l'entrée de la baie Bathurst, on eut le bonheur de tuer quelques rennes, et après des peines et des fatigues

inouïes, car plusieurs fois le canots faillirent à être submergés ou fracassés, on entra le 25 dans le fleuve Hood que l'on remonta jusqu'au premier rapide où l'on campa.

« Là, dit M. Franklin, se termina notre voyage sur la mer Arctique durant lequel nous avions parcouru, dans deux chétifs canots, 650 milles géographiques. Nos Canadiens exprimèrent hautement leur joie de tourner le dos à la mer et passèrent la soirée à parler de leurs aventures passées, fort gaîment et avec passablement d'exagération. L'idée que la partie la plus pénible, et certainement la plus périlleuse du voyage nous restait encore à faire, ne se présenta pas une seule fois à leur esprit. Je dois dire à leur louange qu'ils avaient montré beaucoup de courage à braver les dangers d'un élément qui devaient leur paraître plus grands, puisqu'ils étaient nouveaux pour eux.

« L'espace qui s'étend du cap Barrow dans le sud au cap Flinders au nord, et qui comprend toutes les baies que nous avions parcourues, peut être considéré comme un grand golfe que j'ai nommé *Golfe du couronnement de George IV*, ce qui indique l'époque de sa découverte. L'archipel qui s'étend à peu de distance de la côte, depuis la bouche du fleuve Copper-Mine jusqu'au cap Turnagain, fut appelé *Archipel du duc d'York.*

« Le 26 août, avant de se mettre en route,

nous avons placé dans un endroit visible un assortiment d'outils en fer, de verroterie, de miroirs et d'autres objets pour les Eskimaux. Nous avons de même planté sur la colline la plus haute un pavillon anglais pour qu'il pût être aperçu par les bâtimens qui passeraient dans ces parages. Enfin on y déposa une boîte d'étain contenant une lettre dans laquelle je relatais le sommaire de notre voyage, la longitude et la latitude des lieux principaux, et la route que nous comptions tenir pour aller au lac de l'Esclave.

Le lit du fleuve était fréquemment barré par des rapides et des cataractes ; il fallait marcher à pied le long de ses rives pour alléger les canots; les portages se succédaient à de petits intervalles. Il y en eut un très-pénible pour éviter un saut d'une magnificence extraordinaire qui avait au moins 260 pieds de hauteur. On le nomma saut Wilbeforce. Le fleuve considéré du sommet des rochers qui dominent cette chute parut si rapide et si peu profond que M. Franklin jugea convenable de dépiécer les deux grands canots et d'en construire avec leurs matériaux deux plus petits qui suffiraient pour transporter trois personnes à la fois dans le cas où il faudrait traverser une rivière. Le 31 ce travail fut achevé.

Le cuir qui avait été conservé pour faire des souliers, fut partagé également entre tout le

monde ; chacun reçut deux paires de chaussons de flanelle, et des vêtemens chauds furent distribués à tous ceux qui en avaient besoin. Je donnai à nos gens une des tentes d'officiers, ensuite je leur fis part de mon intention de gagner directement, aussi vite que nous pourrions, la partie du lac Point opposée à notre camp du printemps, qui n'était éloignée que de 150 milles en ligne droite. Ils reçurent cette nouvelle avec joie, regardèrent ce voyage comme assez court, et me quittèrent fort contens pour aller arranger leurs bagages. Les livres et les effets qui n'étaient pas absolument nécessaires furent enfermés dans des caisses que l'on mit en cache dans cet endroit afin que le fardeau de chaque homme fût le plus léger possible.

Le 13 août l'on partit de bonne heure, chacun étant empressé de commencer le voyage. Notre bagage consistait en munitions, filets, haches, ciseaux à glace, instrumens d'astronomie, vêtemens, couvertures, trois chaudières, et les deux canots. Chacun était porté par un homme; les officiers étaient chargés de la quantité de leurs propres effets, qui n'excédait pas leurs forces. Le ballot de chaque homme était de quatre-vingt-dix livres. On parcourut d'abord un mille par heure, en y comprenant les repos.

Dès le 1er septembre il neigea ; le terrain était

rocailleux et pierreux ; le 3 on ne suivit plus le cours de la rivière, qui se dirigeait trop à l'ouest. On tua quelques rennes et des bœufs musqués, qui furent mangés aussitôt. Le pays était uni et nu, entrecoupé de petites rivières, de lacs et de marais. Le 5 au soir, M. Franklin distribua le dernier morceau de pémican, et un peu de racine de tarro pulvérisée. Les Canadiens commençaient à trouver leur charge pesante, la marche de cette journée les avait beaucoup fatigués ; cependant ils ne se plaignirent pas : l'un d'eux boîtait d'une inflammation au genou. « La pluie, dit M. Franklin, tomba sans interruption de minuit à cinq heures du matin ; ensuite la neige, lorsque le vent eut sauté au nord-ouest ; bientôt il souffla avec impétuosité. Nous n'avions rien à manger, rien pour faire du feu, nous restâmes toute la journée dans nos lits ; mais nos couvertures de laine ne suffisaient pas pour nous empêcher de sentir la rigueur du froid et d'éprouver l'inconvénient de la neige qui pénétrait dans nos tentes. La tourmente continua pendant toute la journée du 6 : la toile de nos tentes était complètement gelée, la neige s'était amoncelée en dehors à la hauteur de trois pieds, et en dedans, elle revêtait de plusieurs pouces d'épaisseur les couvertures de chacun. On peut aisément s'imaginer combien nous souffrîmes du froid par un si mau-

vais temps, dans une méchante tente de toile; sans feu pendant que le thermomètre marquait 1° au dessous de zéro, R. Cependant la faim nous tourmentait bien davantage.

« Le temps s'éclaircit un peu dans la matinée du 7, mais le vent était encore très-fort, et le froid très-vif. Nous craignions que l'hiver n'eût déjà commencé avec toutes ses rigueurs; et qu'un délai plus long ne servît qu'à nous exposer à de plus grandes difficultés. On se prépara donc à partir, quoique nous ne fussions guère en état de nous mettre en route; le jeûne forcé nous avait affaiblis, la gelée avait roidis nos vêtemens : nous n'avions aucun moyen d'allumer du feu pour les amollir; la mousse, qui d'ailleurs prend toujours feu difficilement, étant en ce moment couverte de glace et de neige. On consuma un temps considérable à empaqueter les tentes gelées et les lits; le vent soufflait si violemment que personne ne pouvait tenir long-temps ses mains hors de ses mitaines. »

A l'instant où l'on allait partir, M. Franklin se trouva mal d'épuisement et de l'impression subite du froid. Un morceau de tablette de bouillon que ses compagnons le forcèrent de manger, lui donna la force de se mouvoir. Quelle marche pénible! le sol était couvert d'un pied de neige; le bords des lacs était incrusté de glace, les maré-

cages que l'on traversait étaient entièrement gelés, mais la neige n'étant pas assez forte pour supporter les voyageurs, souvent ils enfonçaient dans l'eau jusqu'au genou, les hommes qui portaient les canots étaient fréquemment renversés par la force du vent; le plus grand canot fut tellement endommagé dans une de ces chutes que l'on ne pût plus en faire usage. Comme on ne pouvait remédier à cet accident, on en tira le meilleur parti possible; on alluma un brasier avec la membrure et l'écorce, et l'on fit cuire le reste des tablettes de bouillon et du tarro. Chétif repas après un jeûne de trois jours! il appaisa cependant les souffrances de la faim et donna la force de marcher plus vite.

On arriva l'après midi dans un canton plus montueux; la terre était jonchée de grandes pierres dont la surface offrait un lichen du genre gyrophora que les Canadiens nomment tripe de roche; on en ramassa une grande quantité qui fut cuite avec une demi perdrix par homme; on fit du feu avec des branches de saule que l'on déterra de dessous la neige. Nous passâmes une mauvaise nuit dans nos habits mouillés, nous prîmes la précaution de coucher sur nos chaussons et nos souliers pour les empêcher de geler; méthode qui fut adoptée pendant le reste du voyage.

Le 8 le passage d'une rivière qui coulait à

l'ouest fut très-difficile, on n'eut pas moins de peine le 9 à traverser un lac; on apprit par la suite qu'il fait partie du Conghecatha-oua-chaga que Hearne avait franchi dans son voyage au nord. L'eskimau Juin avait heureusement trouvé le reste d'une carcasse de renne à moitié dévorée par les loups. Elle fut une addition précieuse aux lagopèdes qui faisaient le fonds de la nourriture. On traversa encore des lacs, on arriva dans un territoire montagneux où l'on tua un bœuf musqué, ce qui rendit un peu de courage à la troupe.

Cependant le mauvais temps ne permettait pas tous les jours de continuer à marcher. Le 12 tout le monde se plaignait de faiblesse beaucoup plus qu'auparavant; il semblait que les forces eussent diminué depuis les bons repas que l'on avait faits récemment. Le lac Conlouoï-to sur les bords duquel on se trouva le 13, était si large qu'on ne pût s'y hasarder dans le canot; sa partie orientale semblait encore s'ouvrir davantage, on longea donc sa rive occidentale; pour chercher un endroit où il serait plus facile de passer; la marche fut très-fatiguante parce qu'il est entouré de montagnes hautes et escarpées. Le soir on n'eut à souper qu'un seul lagopède et un peu de tripe de roche; mais ce végétal dégoutait tout le monde; son usage faisait éprouver des douleurs d'entrailles à quelques personnes. M. Hood en souffrait le plus.

On fit ce jour-là une découverte affligeante; les imprudens Canadiens avaient jeté les filets; cependant ils savaient qu'ils avaient contribué à faire vivre la troupe lorsque l'on n'avait pas trouvé de gibier. « Ainsi privés de la ressource de pêcher qui était pour nous la principale, dit M. Franklin, et nos gens devenant de jour en jour plus faibles, je diminuai leur fardeau de tout ce qui n'était pas munitions et habillement, et des instrumens qui ne servaient pas à se guider. » Tout le reste fut déposé à ce campement et le capitaine promit son fusil en récompense à Saint-Germain, et un beau présent à Adam tous deux intepprètes et bons chasseurs, s'ils réussissaient à tuer un quadrupède. M. Hood prêta son fusil à Michel l'Iroquois qui montrait beaucoup d'ardeur et avait souvent été heureux à la chasse.

Tandis que les officiers étaient assemblées autour d'un petit feu, le 14 dans la matinée, le Canadien Perrault leur présenta à chacun un morceau de viande qu'il avait épargné sur sa ration; il fut accepté avec reconnaissance et cette marque de désintéressement et de bonté fit verser des larmes à ceux qui en étaient l'objet, car ils ne s'y attendaient pas. On apprit ensuite que deux rennes avaient été tués, l'un fut apporté aussitôt et mangé. Cependant on arriva sur les bords d'une rivière qui sortait du lac, elle avait près de

900 pieds de large, et coulait avec beaucoup de vitesse dans un canal entrecoupé de rochers. Quand on eut remonté à un endroit où le courant était moins fort, on mit le canot à l'eau près d'un rapide : M. Franklin s'y embarque avec deux Canadiens, par malheur une fausse manœuvre le fait chavirer au milieu du rapide, on le relève, deux hommes seulement y entrent, il éprouve un second accident; enfin on atteint l'autre rive. On essaye de tirer d'embarras l'homme resté au milieu des rochers et enfoncé jusqu'à la ceinture dans l'eau dont la température était peu élevée au dessus de zéro ; il demandait douloureusement que l'on vint à son secours : après plusieurs essais inutiles on arrive à lui en canot, on le traîne à terre; il a entièrement perdu le sentiment. Il est aussitôt deshabillé, et enveloppé dans des couvertures; deux hommes se dépouillent de leurs vêtemens et s'étendent à coté de lui pour le réchauffer; au bout de quelques heures, il est rappelé à la vie.

Dans cet accident, M. Franklin perdit son porte-feuille qui contenait beaucoup de notes intéressantes.

Toute la troupe acheva le 15 de traverser la rivière, et le malade était si bien remis qu'il pût monter avec ses compagnons; mais l'on n'avait échappé à un péril que pour être réservé à de nouvelles misères.

D'abord l'on ne manqua pas de gibier; le pays devint plus âpre et plus inégal, il fallait gravir sur des rochers très-hauts et descendre dans des vallées remplies de neige; ensuite on rentra dans une contrée plus égale mais parsemée de grosses pierres. Le 17 on fut réduit à manger des morceaux de peau grillés au feu. Les jours suivans l'on n'eut que de la tripe de roche. Le 19, la faiblesse permettait à peine à ces malheureux de marcher, ils avaient le vent en face, et de la neige jusqu'aux genoux. Pour comble d'infortune, le canot fut brisé par la chute de l'homme qui le portait. On ne trouva pas de tripe de roche, on voulut la remplacer par du lichen d'islande; il était si amer, que peu de personnes purent en manger.

« Nos couvertures, dit M. Franklin, ne suffisaient plus pour nous tenir un peu chaudement le soir; le vent le plus léger pénétrant en quelque sorte à travers nos corps amaigris. On est peut-être curieux de savoir comment nous passions notre temps dans une situation si pénible; notre première opération, après avoir campé, était d'ôter nos souliers gelés, si l'on pouvait faire assez de feu, et d'en mettre de secs. Ensuite chaque officier écrivait ses notes sur ce qui s'était passé dans le jour, et on lisait les prières du soir; dès que le souper était préparé, on le mangeait, généralement dans l'obscurité; on se couchait et l'on cau-

sait gaîment jusqu'à ce que la chaleur de nos corps eût dégelé nos couvertures, et que nous nous fussions assez réchauffés pour pouvoir nous endormir. Bien souvent nous n'avions pas même la satisfaction d'entrer dans nos lits avec des vêtemens secs, parce que le feu n'était pas assez ardent pour sécher nos souliers, nous n'osions pas les ôter, de crainte qu'ils ne gelassent à un tel point qu'il serait impossible de les mettre le lendemain matin, car alors ils auraient été incommodes à porter. »

Les effets de ces inconvéniens ne tardèrent pas à se faire sentir; le 20 on entra dans un pays montueux, la marche devint plus laborieuse; même les plus forts de la bande éprouvaient de la difficulté à gravir sur les éminences raboteuses. M. Hood notamment, était si faible, qu'il fut obligé de quitter son poste de second dans la file, car on allait comme les sauvages l'un après l'autre, afin de se frayer un chemin dans la neige; M. Richardson prit sa place, pour guider, d'après la boussole, l'homme qui était le premier. M. Franklin ne pouvait plus suivre ses compagnons qui se hâtaient le plus qu'ils pouvaient, encouragés par l'espoir que les calculs des officiers avaient fait concevoir, d'atteindre bientôt au lac Point. Comme on ne l'aperçut point dans la soirée, les Canadiens commencèrent à se désespérer, et menacèrent de jeter leurs fardeaux et d'abandonner

les Anglais. Certainement ils l'eussent fait, s'ils eussent su quel chemin il fallait tenir.

Le lendemain le temps brumeux s'étant un peu éclairci pour la première fois depuis six jours, on put observer la latitude, et l'on trouva que l'on était par 65° 7', ce qui mettait la troupe à six milles au sud de la partie du lac Point vers laquelle on s'était dirigé; on reconnut par là que l'on avait marché à l'est de la direction qu'on aurait dû suivre, erreur qui pouvait être attribuée en partie à la difficulté de suivre une ligne droite, par un temps nébuleux qui empêchait d'observer le ciel et même de voir au-delà de quelques centaines de pas, et principalement à ce que l'on ignorait totalement à combien s'élevait la variation de la boussole.

Aussitôt on se dirigea plus à l'ouest; malgré les explications que l'on donna aux Canadiens pour leur rendre raison de ce changement de route, ils ne purent revenir de l'idée que l'on s'était égaré, et tous eurent l'air affecté d'une tristesse profonde.

On arriva le 22 sur les bords d'un grand lac dont l'épaisseur de l'atmosphère ne permit pas de distinguer les extrémités; cependant comme ses rives semblaient se rapprocher l'une de l'autre vers le sud, plus que dans le nord, on marcha de ce côté; on vit avec chagrin qu'il s'étendait fort loin et qu'il tournait au sud-est. Tout donnant lieu

de croire que c'était un bras du lac Point, on ne s'éloigna pas de ses bords.

Cette découverte n'améliora pas la situation des voyageurs, le gibier était constamment rare; on mangeait des morceaux de peau et l'on brûlait des os de rennes pour s'en nourrir. Les hommes étaient rendus de fatigue, lorsque l'on arriva le 26 sur les bords d'une rivière que l'on reconnut pour le Copper-Mine, les Canadiens refusèrent d'abord de le croire; quand on les eut convaincus, ils regrettèrent amèrement leur folie et leur obstination qui leur avait fait jeter, malgré les remontrances des officiers, le canot endommagé par sa chute, mais qui avec quelques réparations aurait pu servir.

On essaya de passer la rivière en radeau, M. Richardson se dévoua pour aller à la nage, porter de l'autre côté du fleuve, la corde qui devait servir à le tirer; mais parvenu à une petite distance, ses bras furent tellement engourdis par le froid, qu'il n'eut plus la force de les mouvoir; toutefois il persévéra dans son entreprise, et se mettant sur le dos, il était sur le point d'arriver à la rive opposée, lorsque ses jambes aussi devinrent roides, et l'on eut la douleur de le voir s'enfoncer. On tira aussitôt la corde et on l'amena sur le rivage, il paraissait privé de la vie; aussitôt on l'enveloppa de couvertures et on l'approcha d'un bon feu.

Quelle joie on ressentit lorsqu'il put articuler quelques paroles, et indiquer la manière dont on devait le traiter! Sa force revint graduellement, et au bout de quelques heures il put marcher.

Depuis quelques jours les Canadiens et les deux interprètes eskimaux allaient de côté et d'autre pour chasser, quelquefois leurs efforts avaient du succès. Juin n'étant pas revenu, on fit halte près d'un rapide : son compatriote Août fut envoyé à sa recherche; il revint le surlendemain sans l'avoir rencontré. Comme Juin était bien fourni de munitions, de couvertures, de couteaux et d'autres objets, et qu'il avait une marmite; Août pensa que s'étant trop éloigné et voyant qu'il ne pouvait rejoindre la troupe, il tâcherait de gagner les bois à l'ouest du lac Point, et suivrait le fleuve, jusqu'à ce qu'il trouvât les Eskimaux qui fréquentent son embouchure. Les Indiens avec lesquels M. Franklin parla ensuite sur ce sujet, ne doutaient pas que Juin n'eût eu les moyens de subsister pendant l'hiver.

Les officiers avaient eu bien de la peine à persuader aux Canadiens que l'on était sur les bords du fleuve Copper-Mine, heureusement un de ceux-ci trouva le 29 un bonnet que l'on reconnut pour celui d'un des chasseurs qui l'avait laissé au printemps; alors tous les doutes s'évanouirent.

Enfin le 4 octobre on passa la rivière dans une

espèce de canot que le charpentier canadien vint à bout de fabriquer. Quand tout le monde fut de l'autre côté, M. Franklin désirant ne pas perdre un moment pour procurer des secours à ses compagnons, fit partir M. Back en avant avec trois Canadiens; ils devaient chercher les Indiens, et s'ils tuaient des rennes, les mettre en cache avec une marque au-dessus.

Chacun avait repris du courage après le trajet de la rivière ; les Canadiens touchèrent cordialement la main aux officiers, en disant qu'ils avaient certainement surmonté les plus grandes difficultés, car ils ne doutaient pas d'arriver en peu de jours au fort Entreprise. Mais la rigueur de la température, la disette, l'épuisement qui en était la suite, firent bientôt évanouir les espérances que l'on avait conçues. Deux Canadiens tombèrent dans la neige et expirèrent; M. Richardson et M. Hood dont la faiblesse augmentait à chaque instant, prièrent leurs compagnons de les laisser en arrière, parce qu'ils ne pouvaient plus marcher. Hepburn demanda à rester avec eux. M. Franklin avait le cœur navré en se séparant de ses compagnons; il leur promit de leur envoyer des secours aussitôt que ce serait en son pouvoir.

Le lendemain du jour où il les eut quittés, un Canadien et Michel l'Iroquois, demandèrent à retourner auprès d'eux, parce qu'ils ne se sen-

taient plus la force de continuer le voyage ; ils les laissa partir, à peine ils s'étaient éloignés, que deux autres canadiens retournèrent les rejoindre. Ils étaient si faibles, qu'il n'y avait guères d'apparence qu'il pussent arriver auprès de M. Richardson.

La troupe de M. Franklin était réduite à quatre Canadiens et à l'Eskimau Août ; mais celui-ci s'égara. Enfin, le 10 octobre, ils aperçoivent le fort Entreprise, ils y entrent ; quel contretemps ! ils n'y trouvent ni vivres, ni traces d'Indiens, ni lettre de M. Wentzel qui indiquât où étaient les sauvages. « Il me serait impossible, dit M. Franklin, de décrire quelles furent nos sensations quand nous vîmes cette misérable demeure vide et abandonnée ; nous crûmes qu'on nous avait négligés ; nous versâmes des pleurs, moins sur notre sort que sur celui de nos compagnons restés en arrière, et dont l'existence dépendait uniquement des secours que nous leur enverrions.

« Cependant je trouvai une note de M. Back ; il m'informait qu'il était parti de ce poste deux jours auparavant, pour aller à la recherche des Indiens dans un endroit où l'interprète canadien lui avait dit qu'on les rencontrerait probablement ; il ajoutait que dans le cas où il ne réussirait pas, il marcherait sur le fort Entreprise, afin de nous envoyer delà des vivres ; mais sa faiblesse et celle

de ses gens ne lui laissait pas beaucoup d'espoir de réussir.

« Il était évident que ce qui nous serait expédié du fort Entreprise ne nous parviendrait pas promptement et ne nous suffirait pas pour fournir aux nécessités de nos compagnons laissés en arrière ; et que c'était des Indiens seulement que nous pourrions obtenir ce qu'il fallait pour cela. Je me décidai en conséquence à courir après ceux-ci ; mais la faiblesse de mes compagnons les mettait hors d'état de partir à l'instant ; je pensai donc qu'une halte de deux jours leur ferait recouvrer un peu de force, et que durant ce délai nous apprendrions peut-être si M. Back avait vu les sauvages. »

Les voyageurs en cherchant autour d'eux des moyens de subsistance, se regardèrent comme fort heureux de trouver des os et des peaux de rennes qu'ils avaient jetés l'hiver précédent; ils firent du feu avec une partie de la maison. Tandis qu'ils étaient à préparer leur maigre repas, ils eurent le plaisir de voir arriver Août. Cet Eskimau avait suivi une route absolument différente de celle qu'ils avaient tenue ; on ne put qu'être surpris de sa sagacité, d'être ainsi parvenu à son but à travers un pays qu'il ne connaissait pas.

L'hiver était beaucoup plus précoce que l'année précédente ; déjà les rivières étaient gelées, la

neige avait deux pieds de profondeur, les rennes étaient disparus. Un des Canadiens de M. Back arriva le 14 avec une note de cet officier qui n'avait pas découvert les Indiens et demandait des instructions sur ce qu'il devait faire. M. Franklin lui manda de le rejoindre au lac des rennes qui est sur la route du fort Providence, ensuite il partit pour y aller avec un Canadien et l'Eskimau; Les autres Canadiens restèrent au fort Entreprise; l'un d'eux était hors d'état de marcher, les autres voulurent lui tenir compagnie.

M. Francklin et ses deux compagnons étaient si faibles qu'ils eurent bien de la peine à avancer. Le soir ils n'eurent pour souper que de la peau de renne grillée et une décoction de lédum qui était leur boisson habituelle. Ils se couchèrent les uns à coté des autres pour se tenir chaud. La nuit fut excessivement froide, un vent perçant fit cruellement souffrir ces infortunés qui n'avaient que la peau et les os. Le lendemain M. Franklin ayant eu le malheur de casser ses souliers à neige en tombant entre les rochers, ne fut plus en état de suivre ses camarades; il les chargea d'une note pour M. Back, et d'une autre pour l'agent de la compagnie au fort Providence, ensuite il retourna seul au fort Entreprise.

Les hommes qu'il y avait laissés commençaient à se livrer au désespoir, en voyant le triste état

dans lequel ils se trouvaient. « Il était réellement pitoyable, s'écrie M. Franklin, cependant comparé avec celui de nos amis que nous avions laissés en arrière, nous nous regardions comme heureux. Leur situation était l'objet de notre constante sollicitude, et le principal sujet de nos conversations.

« Nous nous apercevions que nos forces diminuaient chaque jour davantage : toute espèce de travail nous paraissait pénible ; une fois assis nous étions obligés de faire les plus grands efforts pour nous lever; nous étions fréquemment obligés de nous aider les uns les autres à quitter nos siéges. Toutefois dans cette triste position, nous nous entretenions gaîment de l'espoir de voir bientôt arriver les Indiens. Nous calculions que s'ils n'étaient pas bien éloignés du lieu où ils avaient passé l'hiver dernier, nos gens devaient les avoir rencontrés le jour même qui était le 26.

« Ayant brûlé tout le bois que notre demeure pouvait nous fournir sans risquer de tomber, on eut recours aux bâtiments voisins; quoiqu'ils ne fussent éloignés que d'une trentaine de pas, le travail de transporter le bois fatigua tellement le Canadien qui en était chargé, que le soir il tomba d'épuisement. Le lendemain sa faiblesse fut telle qu'il pouvait à peine soulever la hache. Il continua néanmoins à travailler, je l'aidais avec un

autre Canadien à porter les buches, mais malgré la réunion de nos forces, nous ne pûmes garnir le feu que quatre fois dans le courant de la journée. L'usage du bouillon d'os nous avait excorié l'intérieur de la bouche, on y renonça et l'on fit bouillir la peau des rennes ; préparée de cette manière, elle nous parut plus agréable au goût que lorsqu'elle était rotie.

« Le 29 les douleurs que le charpentier éprouvait au bras furent si aiguës, qu'il ne pût couper que quelques morceaux de bois ; son compagnon presqu'aussi faible, et moi qui ne valais guère mieux, nous lui prêtions l'assistance qu'il était en notre pouvoir de lui donner. La gelée avait tellement durci la tripe de roche, qu'on ne pût s'en procurer. En remuant la neige pour trouver des os, je découvris des morceaux d'écorce qui furent bien précieux pour nous, car nous étions presque entièrement privés de bois sec pour allumer le feu. Nous vîmes un troupeau de rennes jouer sur les bords de la rivière, à peu près à un mille de la maison. Ils y restèrent long-temps ; personne de nous n'était assez fort pour les poursuivre ; personne non plus n'aurait pu tirer un coup de fusil sans appuyer son arme.

« Pendant que dans la soirée, nous parlions du secours que nous espérions, l'un des Canadiens s'écria d'un ton joyeux (en français) : « voilà du

monde! » et s'imagina qu'il entendait des Indiens dans la pièce voisine ; mais à son grand chagrin, il vit entrer M. Richardson et Hepburn portant chacun leur paquet. On leur témoigna le plaisir qu'on avait à les revoir ; et l'on demanda des nouvelles de nos autres compagnons ; je conçus aussitôt les alarmes les plus vives sur le sort de mon ami M. Hood, et sur les autres personnes que je n'apercevais pas. M. Richardson me raconta que M. Hood avait été tué d'un coup de fusil par Michel l'Iroquois ; M. Richardson avait quelques jours après puni le malfaiteur en lui brûlant la cervelle. Quant aux Canadiens, ils n'étaient point parvenus jusqu'à sa tente, et il n'avait pas entendu parler d'eux. Ces tristes nouvelles nous plongèrent dans une affliction profonde. »

M. Richardson et Hepburn ne furent pas d'un grand secours à leurs compagnons pour leur procurer de meilleurs vivres ; le premier donna ses soins aux malades ; il ne put prolonger leur existence ; deux Canadiens moururent le 1er novembre ; il n'en restait plus qu'un seul avec les voyageurs. Ces infortunés étaient toujours réduits à se nourrir de peaux et d'os de rennes.

« A mesure que nos forces diminuaient, dit M. Franklin, j'observai que nos facultés intellectuelles baissaient également ; cet affaiblissement se manifestait surtout par une sorte de mauvaise

humeur déraisonnable que nous concevions les uns contre les autres. Chacun croyait aux autres l'esprit plus abattu qu'il ne l'avait lui-même, et supposait qu'ils avaient besoin de ses avis et de son assistance. Si l'on recommandait à un autre de quitter sa place pour en prendre une plus chaude et plus commode, il n'en voulait rien faire pour n'avoir pas la peine de se remuer, et le refus était accompagné d'expressions de mécontentement dont on témoignait le regret un instant après, et que l'on répétait presque aussitôt. La même chose arrivait quand nous voulions nous aider les uns les autres à porter du bois au feu; tous nous nous croyions assez forts pour nous passer de l'aide de quelqu'un. Dans une de ces occasions, Hepburn fut si convaincu de son extravagance, qu'il s'écria : « Bon Dieu, si jamais nous retournons en « Angleterre, recouvrerons-nous notre bon sens! »

« Le 7 novembre le Canadien avait passé une mauvaise nuit; l'idée de sa fin prochaine le tourmentait, nous tâchions vainement de chasser ces tristes pressentimens. Le matin il avait à peine la force de parler; je restai à côté de son lit pour l'encourager. M. Richardson et Hepburn étaient allés couper du bois. A peine ils commençaient leur tâche, quelle surprise! ils entendent tirer un coup de fusil, ils ne pouvaient croire qu'une créature humaine fut si près d'eux; bientôt des cris

frappent leurs oreilles, ils aperçoivent trois Indiens près de la maison. Adam et moi nous craignîmes qu'une partie de la maison ne fût tombée sur nos compagnons, accident qui n'avait rien d'improbable. Mon inquiétude ne dura pas long-temps. M. Richardson entre dans la chambre, et m'apprend que des Indiens nous apportent des secours. Notre premier mouvement fut d'adresser de ferventes actions de grâces à l'auteur de toute miséricorde, pour cette délivrance miraculeuse. Le pauvre Canadien navait pas sa tête assez à lui pour comprendre la bonne nouvelle que je lui annonçais. Quand les Indiens parurent, il essaya de se lever sur son séant, et retomba aussitôt. Ils n'avaient pas une provision considérable, n'ayant pas voulu se trop charger, afin de marcher plus vite. M. Richardson, Hepburn et moi, nous mangeâmes trop et nous en souffrîmes beaucoup. Le Canadien que son extrême débilité empêchait de se livrer comme nous à son appétit dévorant, ne prit de la nourriture que graduellement, et s'en trouva bien. Ses forces revinrent à vue d'œil. »

Les Indiens remirent à M. Franklin une lettre dans laquelle M. Back l'instruisait de ce qui lui était arrivé; ses aventures étaient aussi déplorables que celles du capitaine. Un Canadien était mort de fatigue. Le 3 novembre cette petite troupe avait rencontré Akaïtcho et ses Indiens qui s'étaient em-

pressés de secourir ces malheureux. L'Eskimau et le Canadien expédiés par M. Franklin, venaient d'arriver à ce camp et avaient annoncé la triste position du capitaine au fort Entreprise. Aussitôt Akaïtcho leur envoya des vivres. Après une heure de repos, un des Indiens retourna près d'Akaïtcho, les deux autres restèrent auprès des voyageurs pour prendre soin d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se mouvoir. Grâce à leurs attentions continues, ceux-ci ne tardèrent pas à recouvrer leurs forces. Impatiens de ne pas voir revenir leur compatriote, les sauvages partirent secrètement le 13 pour le camp d'Akaïtcho ; déjà les voyageurs auxquels ils avaient laissé des vivres, ressentaient des inquiétudes, elles furent dissipées dès le lendemain. Les Indiens arrivèrent avec un autre de leurs compagnons et deux femmes attelées à des traîneaux chargés de viande. Le Canadien que M. Franklin avait fait partir avec l'Eskimau les accompagnait.

On apprit avec plaisir, par une lettre de M. Back, qu'il avait ainsi que ses deux Canadiens, recouvré assez de forces pour se mettre en route pour le fort Providence. Le 16 toute la troupe quitta le fort Entreprise sous la conduite des Indiens, dont les soins ne se ralentirent pas un seul instant. Ils montrèrent un degré d'humanité qui aurait fait honneur aux hommes les plus civilisés. Le 26 on

arriva au camp d'Akaïtcho, l'on y trouva l'Eskimau Août.

« Les Indiens, dit M. Franklin, nous regardèrent d'un air de compassion, et gardèrent pendant un quart-d'heure le silence le plus profond, pour montrer qu'ils étaient touchés de nos souffrances. Ils ne nous parlèrent que lorsque nous eûmes mangé. Akaïtcho nous témoigna le plus vif intérêt, et fit même cuire notre repas, opération à laquelle il ne s'abaisse jamais pour lui-même. Ses deux frères, plusieurs de nos chasseurs et leurs familles étaient campés dans ce lieu, ainsi que des vieillards et des femmes ; tous vinrent successivement nous rendre visite, moins, je le pense, pour satisfaire leur curiosité, que par le désir d'exprimer combien ils étaient douloureusement affectés de nos malheurs. »

Le 1er décembre on marcha au sud avec les Indiens. Le 6 on rencontra deux Canadiens envoyés du fort Providence au-devant de M. Franklin avec des habits, du thé et du sucre pour lui et les siens, du tabac et de l'eau-de-vie pour les Indiens. Une lettre de M. Back, apprenait à M. Franklin, sa promotion et celle de MM. Back et Hood à des grades plus élevés. « Combien je regrettai, dit-il, que ce jeune officier n'eût pas vécu assez long-temps pour recevoir cette récompense due à ses travaux et à son mérite. »

La lettre instruisait aussi M. Franklin de l'heureux retour du capitaine Parry en Angleterre au mois d'octobre 1820. Enfin M. Back mandait que que les deux compagnies rivales avaient confondu leurs intérêts ensemble.

Le 8 décembre M. Franklin et ses compagnons dirent un adieu cordial au brave Akaïtcho et à ses Indiens, et partit avec deux traîneaux chargés de provisions et d'effets pour camper. Deux Canadiens avaient voulu rester avec les sauvages qui marchaient doucement. Le 11 on atteignit le fort Providence, où la bonne réception que l'on éprouva de la part des agens des deux compagnies consolèrent les voyageurs des maux qu'ils avaient endurés.

Akaïtcho étant arrivé le 14, on ne put lui remettre qu'une partie de ce qui lui avait été promis, parce que la totalité des marchandises qui lui étaient destinées n'était pas encore parvenue au fort; il devait recevoir le reste à l'automne suivant. Il supporta ce petit contre-temps fort gaîment; « c'est la première fois, dit-il, en riant, que les hommes blancs sont débiteurs des Tantsâhôt-Dinnis. » On l'assura que les marchandises lui seraient payées au terme fixé, et peut-être auparavant. « Il prit alors, d'un air très-satifait, le présent qu'on lui fit, et quoique nous ne pussions donner que peu de choses aux Indiens

qui nous avaient rendu le plus de services, dit M. Franklin, les autres qui peut-être croyaient qu'ils avaient le même droit à des récompenses, ne murmurèrent pas de ce qu'on les oubliait dans la distribution. Akaïtcho nous pria ensuite très-instamment de présenter à nos compatriotes le le caractère de sa nation sous un jour favorable; « je sais, dit-il, que vous écrivez dans votre livre tout ce qui arrive; peut-être n'avez-vous noté que les mauvaises choses que nous avons dites et faites, et avez-vous oublié les bonnes. »

M. Franklin quitta le fort Providence le 15 décembre avec M. Richardson, deux Canadiens et Août : ses autres compagnons se joignirent aux Indiens pour aller chasser avec eux. Le 18 on parvint aux établissemens situés à la côte méridionale du lac de l'Esclave. M. Franklin eut le plaisir d'y embrasser M. Back. La santé des voyageurs se rétablit graduellement pendant l'hiver. Le 26 mai 1822, le retour de la belle saison leur permit de s'embarquer pour le fort Chipeouan. La veille tous les objets destinés au chef Akaïtcho et à sa horde étaient arrivés, ce qui combla de joie M. Franklin et ses compagnons, puisqu'ils étaient à même de s'acquitter entièrement envers ces généreux Indiens.

Le 2 juin on arriva au fort Chipeouan. On y trouva M. Wentzel qui avait eu aussi sa part de

misères. Pendant onze jours il avait été réduit, avec ses compagnons, à se nourrir de tripe de roche. Divers accidens avaient empêché les Indiens de laisser des provisions au fort Entreprise; n'ayant pas de papier, M. Wentzel n'avait pu y déposer une lettre pour M. Franklin; cependant il écrivit au crayon sur une petite planche, les renseignemens qu'il voulait lui communiquer, et la plaça au-dessus du lit dans lequel cet officier avait couché durant son séjour. Probablement un Indien en passant par là avait emporté cette planche.

M. Franklin donna congé à ses Canadiens à Norway-House, parce qu'il y avait à ce comptoir des canots prêts à partir pour Montreal, et les paya en mandats sur l'agent de la compagnie de la baie d'Hudson. On mena l'Eskimau Août jusqu'au fort York où l'on arriva le 14 juillet. « Ainsi, dit M. Franklin, se termina ce voyage si long, si pénible et si malheureux, pendant lequel, en y comprenant notre navigation dans la mer polaire, nous avions parcouru, par terre et par eau, 5550 milles. »

Au mois d'octobre 1822, MM. Franklin, Back et Richardson, débarquèrent heureusement en Angleterre.

Quoique l'expédition de M. Franklin n'ait pas produit tous les résultats que l'on en avait espérés, elle a cependant fait faire des progrès à la géo-

graphie, puisqu'elle a donné la connaissance d'une partie de la côté septentrionale de l'Amérique, et prouvé que cette partie du nouveau continent était baignée par la mer. Les découvertes de Hearne et de Mackenzie ont été constatées, et quoique ces deux voyageurs se soient trompés pour la latitude des lieux où ils avaient vu la mer, il est maintenant avéré qu'ils étaient parvenus sur ses bords.

VOYAGES DE D. W. HARMON

DE MONTREAL

AUX COTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

(1801 A 1810).

Quittons la côte septentrionale de l'Amérique que les glaces empêchent de visiter par mer, et retournons à la côte nord-ouest si souvent visitée par les navigateurs. Mais cette fois nous suivrons les voyageurs, qui de l'intérieur du continent Américain, sont allés à travers des régions peu connues, chercher des fourrures qui mettent l'avidité des Européens en mouvement, ou bien découvrir de nouvelles routes pour parvenir aux lieux où l'on fait ce commerce.

M. Harmon attaché pendant dix-neuf au service de la compagnie du nord-ouest, en passa huit au-delà des Monts-Rocailleux, à parcourir le pays situé entre cette chaîne et le grand Océan.

Au milieu des déserts de l'Amérique, les mœurs diffèrent beaucoup de ce qu'elles sont dans les parties civilisées de ce continent. Lorsque M. Harmon fut parvenu à une grande distance du Ca-

nada; on lui amena une squâ de quatorze ans pour qu'il la gardât comme sa femme. « Après de mûres réflexions, dit-il, sur la démarche que j'allais faire, je me décidai à l'accepter; encelà, je suivais l'exemple de tous les employés de la compagnie qui passent quelquefois plusieurs années de suite dans cette partie du monde. Ils prennent pour compagne une femme et vivent ainsi en société, existence plus douce que de rester seul, comme on y serait obligé dans ces régions solitaires. Si nous sympathisons, je ne quitterai pas cette jeune fille tant que j'habiterai ces contrées étrangères à la civilisation, et quand je retournerai dans ma patrie, je ferai en sorte de la placer sous la protection d'un honnête homme avec lequel elle passera le reste de ses jours plus agréablement dans ce pays, qu'elle ne le pourrait faire si je l'amenais dans un monde dont les mœurs, les usages, le langage seraient absolument nouveaux pour elle. Ses parens sont de la tribu des Indiens Snare qui habitent le long des Monts-Rocailleux. »

Au delà de cette chaîne les Indiens errent encore dans leur simplicité primitive. Avant que des aventuriers écossais attachés au service de la compagnie du nord-ouest parussent parmi eux, il y a peu de temps, ils ignoraient qu'il y eût d'autres hommes qu'eux-mêmes sur terre; ils n'avaient

pas d'idée de pays, de lacs, de rivières, au delà de la grande chaîne de montagnes qui borne leur territoire d'un côté, et au delà de la grande eau d'un autre.

La descente de l'Ondjigâh, à travers un ravin profond des monts Rocailleux, présenta aux aventuriers dont on vient de parler, le premier passage dans la contrée située à l'ouest de cette chaîne. L'amour de leur patrie, leur fit donner à la contrée qu'ils découvraient le nom de Nouvelle-Calédonie; mais comme cette dénomination a déjà été appliquée à une île considérable du Grand-Océan, elle doit être remplacée par celle de Calédonie occidentale. Ce passage se trouve par 56° 30' nord. Plusieurs années auparavant, Mackenzie ayant coupé cette chaîne par 54° 30' descendit le Tacoutché-Tessé, grande rivière qui coule au sud et qu'il prit pour la Colombia; on sait aujourd'hui qu'elle a son embouchure près de la baie Birch de Vancouvert, par 49° de latitude, tandis que celle de la Colombia est par 46° 15'. Entre ces deux fleuves il en coule un troisième qui a été nommé la Calédonia. Son cours est parallèlle à celui du Tacoutché-Tessé. Elle tombe dans la mer près de la baie de l'Admiralty de Vancouver, par 48° et forme une limite naturelle entre les États-Unis et le nouveau territoire, frontière qui coincide avec une ligne tirée de l'est à l'ouest du

lac des bois vers la mer. Cette ligne passe à deux degrés au nord de la Colombia. La borne septentrionale de ce territoire se trouve par 57° nord, tout près des établissemens russes les plus méridionnaux, par conséquent sa longueur serait à peu près de 190 lieues du nord au sud et sa largeur de 120 des montagnes à l'Océan.

L'élévation du col de l'Ondjigâh n'est estimé qu'à 1000 pieds, mais ses deux cotés sont si hauts que la neige les couvre, suivant l'expression de M. Harmon, ordinairement et perpétuellement. Le fleuve n'est pas trop rapide, il n'a pas beaucoup de chutes, et la somme des portages n'est pas de plus de douze milles. Deux bras l'un arrivant du nord, et l'autre du sud, se réunissent à l'entrée du col, le dernier après avoir baigné le pied des montagnes pendant près de 70 lieues; le premier ou le bras de Finlay prend sa source dans le Mosk-qua-sa-kye-gon, ou grand lac de l'ours, à peu près à 50 lieues à l'est de ce confluent, ce lac n'a pas encore été visité; on le représente comme étant d'une étendue immense du sud au nord et de l'est à l'ouest.

Ce vaste pays est tellement entrecoupé de rivières et de lacs, que M. Harmon suppose que le sixième de sa surface est couvert d'eau. Le plus grand de ces lacs examiné jusqu'à présent est le lac Stuart au quel on donne 130 lieues de cir-

conférence. Un comptoir a été établi sur ses bords par 54° 30′ nord, et 125° ouest. Le lac Frazer situé à 17 lieues à l'ouest du précédent, a près de 30 lieues de circonférence; l'on y a aussi placé un poste en 1806. Le lac Mac-Leod a plus de 20 lieues de tour. On a construit sur ses rives un fort par 55° nord et 124° ouest. Les eaux de ce lac tombent dans l'Ondjigâh. Celles qui sortent des deux autres, coulent à ce que l'on croit, dans l'Océan pacifique, et, suivant toutes les probabilités, forment tous les fleuves qui aboutissent à la mer près du port Essington de Vancouver situé par 54° 16′.

L'immense quantité de saumons qui fréquentent annuellement ces deux lacs ne laissent pas le moindre doute sur leur communication avec l'Océan; et comme on n'en voit pas dans le lac Mac-Leod, on en peut induire qu'il ne communique pas directement avec la mer.

La rivière qui sort du lac Stuart traverse le pays des Naté-oté-tains dont les tribus sont nombreuses. Ces sauvages racontent que des hommes blancs viennent dans de grands bateaux trafiquer avec les Athénas, nation qui habite entre eux et la mer; assertion qui a été confirmée par les fusils, les marmites, le goudron, le draps et les autres objets que l'on a trouvés chez eux.

La plupart des montagnes de la Calédonie

occidentale, sont couvertes de bois jusqu'à leur sommet; les arbres les plus communs sont le sapin spruce et autres espèces de ce genre, le bouleau, le peuplier, le tremble, le thuya, et généralement tous ceux qui croissent à l'ouest des monts Rocailleux. Les grands quadrupèdes si communs dans l'Amérique septentrionale, tels que le bison, l'élan, le renne, l'ours, ne sont pas nombreux dans ce territoire nouveau; en revanche les castors, les loutres, les martres, les volverenes, les renards de plusieurs espèces et les autres animaux à fourrures n'y manquent pas non plus que les loups, les blaireaux et les polecats. Tous les oiseaux de l'Amérique septentrionale abondent aussi dans la Calédonie occidentale. Les grues y arrivent en nombre prodigieux, de même que les cygnes, les outardes, les oies et les canards.

Les sauvages nomment quis-quis-son, un petit quadrupède particulier aux monts Rocailleux. Son nom signifie siffleur à cause du bruit qu'il fait entendre lorsqu'on le surprend. Il est de la grandeur d'un blaireau; sa queue est longue et touffue, ses poils sont d'un beau gris argenté. Il se creuse un terrier et se nourrit de racines et d'herbe. Sa chair passe pour un mets friand, et l'on fait des vêtemens avec sa peau.

Le climat est, sous les mêmes latitudes, plus doux qu'à l'est des monts; « le froid, dit M. Har-

mon, n'y est jamais très-rigoureux excepté pendant quelques jours de l'hiver ; alors le mercure baisse jusqu'à 28° au dessous de zéro, R. ; tandis que de l'autre coté des montagnes, sous le même parallèle, il descend fréquemment jusqu'à 31 et 36°. l'été est très-agréable, jamais trop chaud pendant le jour, ni trop froid pendant la nuit. On prétend cependant qu'il y gêle plus ou moins dans tous les mois de l'année, et que la gelée reste sur la terre du milieu de décembre au milieu de mai.

Les naturels de ce pays se donnent à eux-mêmes le nom de Ta-Collis ce qui signifie voyageur par eau, parce qu'ils vont en canot d'un village à un autre. Les hommes sont de taille moyenne et bien faits ; les femmes sont généralement petites et ont la taille épaisse. Leurs jambes et leurs cuisses sont d'une grosseur disproportionnées avec le reste du corps. Ces sauvages ne sont pas très-propres ni dans leurs maisons, ni dans leur manière de manger, ni dans leurs vêtemens. Des peaux de castor, de blaireau, de lièvre et d'animaux plus petits découpées en bandes étroites, et tressées ensuite en forme de manteau leur servent d'habillement. Les femmes portent de plus un tablier de peau d'élan ou de saumon qui a un pied à dix-huit pouces de large et qui descend jusqu'aux genoux. En été, les hommes vont souvent tout nus. On a persuadé à ceux qui

demeurent près des comptoirs de faire usage d'une espèce de culotte, mais, observe M. Harmon, ils ont encore si peu d'idée de décence, que si un jour la culotte est à sa place, le lendemain elle est roulée autour de leur tête, ou de leur cou. Les deux sexes se percent la cloison du nez; les hommes y suspendent des morceaux de laiton ou de cuivre; les jeunes femmes passent dans cette ouverture une brochette de bois à chaque extrémité de laquelle elles fixent une coquille longue d'un pouce et demi, et de la grosseur d'un tuyau de pipe ordinaire. Ces coquilles qui leur sont apportées par les Athénas forment une sorte de monnaie, car une vingtaine représentent la valeur d'une peau de castor. Les jeunes femmes portent leurs cheveux longs, et se barbouillent le visage avec de l'ocre rouge. Lorsqu'elles peuvent se procurer des verroteries européennes, elles les réunissent en touffes qu'elles attachent à une boucle de leurs cheveux derrière chaque oreille.

Ces sauvages tirent principalement leur subsistance des eaux, leurs filets sont excellens. Les femmes les font avec l'écorce intérieure du saule, qu'elles filent d'abord en une corde très-forte; quelquefois elles prennent des tiges d'orties; on préfère le fil de celles-ci pour prendre les petits poissons. La pêche des petits lacs commence dans les premiers jours d'avril; elle fournit des truites,

des carpes, etc. Les Ta-Collis s'en nourrissent pendant deux à trois mois. La saison passée, ils retournent à leurs villages et cueillent des herbes, des racines et des baies qu'ils mangent avec leur poisson sec. Vers le milieu d'août, les saumons arrivent en quantités incroyables, ils traversent les lacs, remontent les rivières qui y passent, et vont quelquefois si avant, que les eaux trop basses les empêchent de descendre; alors ils meurent, et leurs cadavres nombreux empestent l'atmosphère à une grande distance. Aussitôt que ces poissons paraissent, tous les Ta-Collis, hommes, femmes, enfans, sortent de leurs cabanes en s'écriant : Voilà le saumon! voilà le saumon! et la pêche commence pour la provision d'hiver. Ordinairement on barre la rivière par une digue, et on y place de grands paniers d'osier avec une entrée en cône pointu tourné vers l'intérieur comme dans une souricière. On en prend ainsi jusqu'à six cents à la fois dans un de ces paniers. Les femmes et les enfans les vident, et les attachent par la queue à des perches pour les sécher. Au bout de deux jours, les poissons sont enlevés, ouverts, puis suspendus au grand air pendant un mois, alors ils sont si secs, qu'ils peuvent se conserver pendant plusieurs années. Le brochet, si commun dans tous les lacs à l'est des monts Rocailleux, est inconnu dans ceux de l'ouest. Il y

est remplacé par l'esturgeon. M. Harmon assure qu'il n'est pas rare de trouver de ces poissons qui pèsent 250 livres. Il en vit un qui avait été pêché dans le Frazer, et qui avait douze pieds deux pouces de long; sa circonférence était de quatre pieds onze pouces; il devait peser près de 600 livres.

Les Ta-Collis prennent dans des filets faits de fortes lanières de cuir, ou bien tuent à coups de flèches les quadrupèdes dont la chair les nourrit et dont la peau fournit leurs vêtemens; quelquefois ils les attrappent dans des pièges qui sont de gros morceaux de bois disposés de manière à tomber sur la bête et à l'écraser, si elle touche à l'amorce. Le castor et l'ours passent pour les plus précieux de ces animaux; on les sert aux festins qui se donnent en mémoire des parens décédés. Diverses espèces de baies forment une partie essentielle de la nourriture des Ta-Collis; ils les conservent en les rangeant par couches avec des pierres chauffées au feu, dans des vaisseaux faits d'écorce de sapin; ils les pressent jusqu'à ce qu'ils prennent la forme de gâteaux, puis les font sécher. C'est dans cet état qu'ils les mangent avec de l'huile de saumon. Lorsque toute espèce de subsistance leur manque, ils ont recours à un lichen qui est très-commun sur les rochers.

Ils construisent leurs canots avec l'écorce du

sapin ou du bouleau. Deux hommes avec leurs pagaies, parcourent aisément cinquante milles par jour dans ces frêles embarcations. Dans l'hiver, ils se servent de raquettes pour voyager sur la neige, ou bien ils vont en traîneaux tirés par des chiens. Un couple de ces animaux dociles parcourt vingt milles en cinq heures, en traînant une charge de deux quintaux et demi indépendamment de leur provision et de celle de leur maître. Les Indiens de l'ouest des monts Rocailleux ont l'air d'avoir autant d'affection pour leurs chiens que pour leurs enfans; ils leur parlent comme à des êtres raisonnables; souvent ils les appellent leurs fils et leurs filles; quand un des animaux vient à mourir, il arrive fréquemment que leurs maîtres placent le cadavre sur un tas de bois, et le brûlent de la même manière que les corps de leurs parens décédés, hurlant et se lamentant comme ils feraient pour quelqu'un de leur famille.

Les Indiens de l'est des montagnes enterrent leurs morts, ceux de l'ouest les brûlent. M. Harmon fut présent aux funérailles d'un chef. Le corps vêtu de ses plus beaux habits, fut posé sur le bucher, ses bijoux étaient à ses côtés. Ses deux femmes, assises l'une à la tête, l'autre aux pieds du cadavre, y restèrent jusqu'au moment où leurs cheveux furent atteints par la flamme, et où elles faillirent à être étouffées par la fumée; alors elles roulèrent

à terre, étant presque sans connaissance. Etant revenues à elles, elles se mirent à battre le corps qui brûlait, toutes les fois que l'ardeur du feu permettait d'y toucher, et cette cérémonie dégoûtante fut répétée jusqu'à ce qu'il fût presque entièrement consumé. Alors on ramassa les cendres et les os, et on les mit dans des sacs que les veuves furent obligées de porter jour et nuit pendant deux ans. A l'expiration de ce terme les parens des défunts devaient faire une grande fête; les os et les cendres devaient être déposés dans une boîte et placés sous un hangar au milieu du village. Pendant tout ce temps, les veuves sont tenues dans une sorte d'esclavage; leur visage est barbouillé de noir, leur tête est rasée, elles n'ont d'autres vêtemens qu'une enveloppe de peau autour de la ceinture. Si quelqu'un meurt en hiver, son corps est gardé dans sa cabane jusqu'au retour de la belle saison; alors il est livré aux flammes, et les cendres sont déposées dans de petits bâtimens qui ont six pieds de haut; ils sont construits en écorce et entourés de planches sur lesquelles sont dessinées grossièrement les images du soleil et de la lune, ainsi que celles de divers animaux.

Ils paraissent avoir quelques notions vagues sur un état futur. Ils croient fermement que l'âme d'un défunt peut à volonté revenir sur terre sous forme humaine. Ils s'imaginent aussi que leurs prêtres

ou sages, lorsqu'un cadavre est sur le point d'être brûlé, ont le pouvoir de faire passer l'âme du défunt dans le corps d'un de ses parens; et que dans ce cas-là, le premier enfant de celui-ci viendra au monde avec cette âme; ils se figurent enfin que la terre fut autrefois entièrement couverte par les eaux et que tout fut détruit, à l'exception d'un rat musqué qui, ayant plongé jusqu'au fond, en rapporta de la vase; elle augmenta continuellement, et prit enfin la forme du monde, c'est-à-dire, celle de la Calédonie occidentale. Ils ne s'embarrassent pas dans l'explication de la manière dont elle fut peuplée; mais un grand feu, à ce qu'ils prétendent, se répandit sur toute la surface, et extermina toutes les créatures humaines, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent en se retirant dans une caverne profonde des montagnes jusqu'après l'extinction des flammes.

Les Ta-Collis sont très-gais et très-grands parleurs; « hommes, femmes, enfans, dit M. Harmon, ont toujours leur langue en mouvement, quand ils ne dorment pas; ils parlent et chantent continuellement. Plusieurs de leurs airs sont agréables, et ressemblent beaucoup à la musique des églises catholiques. De même que d'autres sauvages, ils sont très-adonnés au jeu; non seulement les hommes, mais les femmes et même les

enfans passent une grande partie de l'hiver à jouer; ils parient quelquefois jusqu'au dernier chiffon qu'ils ont sur le corps. Les hommes sont très-attachés à leurs femmes et très-enclins à la jalousie; quant aux filles, elles jouissent d'une liberté illimitée, dans le dessein, disent-ils, d'éloigner les jeunes gens des femmes mariées. Il n'est donc pas suprenant que les pères et les mères consentent au mariage temporaire de leurs filles avec les chasseurs canadiens.

Ce peuple paraît être paisible, gai, tranquille et débonnaire; il montre constamment de la disposition à travailler pour les hommes blancs qui veulent l'occuper. Il est donc à souhaiter que ces hommes blancs lui enseignent à cultiver la terre, occupation que le pays permet et qui sera abondamment récompensée par les produits que l'on obtiendra. Ce sera le meilleur moyen de faire parvenir ce peuple à un degré de civilisation qui le mettra à même d'acquérir des connaissances plus précieuses. Ses mœurs douces et paisibles le rendent susceptible de les recevoir aisément, et d'en profiter pour assurer son bien-être.

TERRE DE LABRADOR.

Gaspard de Cortereal, navigateur portugais, après avoir examiné l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, suivit en 1501 la côte qu'il voyait au nord, et appela cette portion de l'Amérique septentrionale, Terra de Labrador (terre de laboureur), parce qu'elle lui parut propre à la culture. Arrivé au cap le plus septentrional, il se crut à l'entrée d'un détroit qui devait conduire aux Indes. Il revint aussitôt en Europe annoncer ses découvertes, et partit de nouveau avec deux navires. Celui qu'il montait périt ou disparut, il est probable qu'il fut enfermé dans les glaces de ces hautes latitudes; l'autre retourna heureusement en Portugal. Un de ses frères ayant marché sur ses traces, éprouva la même destinée; il fallut un ordre du roi pour empêcher l'aîné de cette famille de se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle.

La côte du Labrador fut ensuite visitée par tous les navigateurs qui cherchaient le passage au nord-ouest; mais on n'y fit pas de découvertes importantes avant Henri Hudson, navigateur anglais, qui en 1610 entra dans le détroit qui fait commu-

niquer l'Océan atlantique avec une vaste mer intérieure. Après y avoir passé l'hiver, souffrant toutes les privations et les rigueurs que supportent ceux qui séjournent dans ces climats, il retournait en Angleterre, lorsque son équipage se mutina, le mit dans une chaloupe avec son fils encore enfant et plusieurs hommes de l'équipage, et l'abandonna dans ce pays désert, où sans doute ces infortunés périrent de misère ou furent tués par les sauvages.

La mer et le détroit de Hudson baignent à l'ouest et au nord le Labrador qui est borné à l'est par l'Océan atlantique, et au sud touche au Canada. Les Anglais le comprennent dans l'étendue de pays dont ils s'attribuent la souveraineté, quoiqu'ils n'en possèdent réellement qu'une très-petite partie, et qu'ils appellent Nouvelle-Bretagne. Indépendamment du Labrador, il s'étend à l'ouet de la mer de Hudson jusqu'au-delà du lac Athapaska.

Quoique séparé des terres arctiques, par des mers et des détroits, le Labrador n'a pas un climat plus tempéré que ces pays où le froid est, comme on l'a vu dans les relations précédentes, d'une âpreté extrême. Peu de voyageurs ont parcouru cette contrée glaciale; en revanche elle a été habitée à différens intervalles pendant seize ans, par un homme qu'un penchant extraordi-

naire pour la chasse y attira. C'était George Cartwright qui, né en Angleterre en 1739, passa dès l'âge de quinze ans aux Grandes-Indes. Il en revint en 1757 avec le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie; il servit dans la guerre de sept ans en Allemagne. S'étant retiré avec sa demi-solde, il habita l'Ecosse. L'amour de la chasse l'y avait amené; il la quitta pour faire avec son frère le voyage de Terre-Neuve. « Ce qui me tentait de ce pays-là, dit-il, c'est que j'avais entendu dire que les ours et les rennes y étaient très-communs. » Il n'y allait réellement que pour faire une partie de chasse. Quand elle fut finie, il revint en Angleterre, obtint le grade de capitaine, et joignit son régiment à Minorque; mais le climat de cette île ne lui convenait pas; il se hâta de regagner Londres. Une nouvelle occasion se présente de faire le voyage de Terre-Neuve et de la côte de Labrador, il s'empresse d'en profiter; il y retourna de cette manière six fois, et eut la facilité de suivre son penchant.

En 1782, il revenait enfin en Angleterre pour y jouir du repos, lorsque les chances de la guerre lui firent perdre le fruit de ses longs travaux et de sa persévérance.

Le Labrador est habité par deux races d'hommes différentes. Des Eskimaux semblables en tout à ceux du Grœnland et de la partie boréale de l'A-

mérique, occupent les côtes septentrionales; dans le midi on trouve des Indiens.

Cartwright assure qu'un jour il rencontra une famille d'Eskimaux logée dans une caverne entièrement creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait sept pieds de haut et à peu près douze pieds de diamètre; un grand morceau de glace servait de porte d'entrée, l'intérieur était, suivant l'usage des Eskimaux, éclairé par une lampe; les habitans couchaient sur des peaux; il ajoute que la cuisine, située à peu de distance, était également construite en neige. Il n'explique pas comment la chaleur produite par la lampe et par les émanations de tous ces corps humains ne venait pas à bout de faire fondre la neige. On peut dire que cela tenait du prodige.

En 1772, Cartwright amena en Angleterre quelques Eskimaux des deux sexes, qui furent étrangement surpris de tout ce qu'ils virent, et qui eux-mêmes furent des objets d'étonnement pour les Anglais. Au mois de mai 1773, Cartwright se rembarqua avec ses Eskimaux pour le Labrador. Il était encore dans la Manche, lorsque la petite vérole se déclara sur son bâtiment. Tous ces malheureux la gagnèrent; Cartwright fit relâcher le navire à Plymouth. Malgré les soins que l'on prit des malades, ils moururent à l'exception d'une femme. Le 13 août il attérit à la côte de Labrador.

La nouvelle de leur arrivée fit accourir les trois tribus méridionales des Eskimaux, au nombre d'environ cinq cents. « Je m'assis sur un rocher près du rivage, dit Cartwright, et Caouhoïck, la femme eskimause, se plaça quelques pas derrière moi; nous attendîmes ses compatriotes avec des sentimens très-différens des leurs; car ils s'avançaient avec une joie tumultueuse pour embrasser leurs parens et leurs amis. Lorsqu'en s'approchant, ils me virent seul avec Caouhoïck, leurs transports se calmèrent; bientôt l'inquiétude se manifesta sur leur visage; ils nous regardèrent fixement l'un et l'autre, sans proférer une parole. Enfin ils nous demandent ce que les autres sont devenus; je leur réponds par un signe de douleur; au même instant ils poussent des hurlemens épouvantables. Les femmes ramassent des pierres et s'en frappent le visage qu'elles meurtrissent horriblement. Une jeune fille fort jolie, sœur de deux défunts, se fit une blessure affreuse au-dessous de l'œil. En un mot, les témoignagnes frénétiques de leur désespoir surpassèrent tout ce que j'avais pu imaginer. Moi-même j'étais extrêmement touché, je ne pus retenir mes larmes.

« Dès qu'ils s'aperçurent de mon émotion, ils crurent que je craignais les effets de leur ressentiment. Alors, paraissant oublier leur propre douleur pour s'occuper de me rassurer, ils se pressèrent

autour de moi ; ils me pressèrent les mains, ils me conjurèrent de ne pas croire qu'ils couçussent le moindre soupçon contre moi, relativement au malheur de leurs amis.

« Aussitôt que leur douleur eut pris un caractère plus calme, je leur racontai la maladie et la mort de leurs compatriotes. Je leur montrai Caouhoïck dont le visage portait les marques récentes de ce mal terrible. Ils m'écoutèrent dans le plus grand silence, en fixant souvent leurs yeux sur Caouhoïck, qui de même était morne et silencieuse. Mon triste récit achevé, ils m'assurèrent qu'ils ajoutaient foi à tous les détails que je venais de leur donner, et ils me renouvelèrent les protestations de leur amitié. Ils se rembarquèrent bientôt après, et allèrent camper de l'autre côté de la baie où nous étions. Pendant le reste du jour, et toute la nuit suivante, ils firent retentir l'air de hurlemens lugubres rendus plus affreux encore par les échos des montagnes qui nous entouraient. »

Les missionnaires moraves qui ont porté la lumière de l'évangile aux Eskimaux du Grœnland, ont aussi étendu leur charité évangélique à ceux du Labrador. Ils ont fondé chez eux les trois colonies de Nain, d'Okkak et de Hoffenthal. Lorsqu'ils abordèrent chez ces sauvages, ceux-ci avaient la coutume de tuer les orphelins et les

veuves pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires commencèrent par leur enseigner divers procédés utiles pour la pêche qui fournit à la plupart de leurs besoins; ensuite ils élevèrent un magasin dans lequel chacun put mettre en réserve son superflu, et ils les engagèrent à y laisser la dixième partie pour les veuves et les orphelins. Ce fut par ces pratiques qu'ils les amenèrent à reconnaître l'excellence du christianisme, qui, pour premier devoir, recommande l'amour de Dieu et du prochain.

L'établissement de Nain est situé sur la côte orientale du Labrador, par 56° nord, et 61° 30′ ouest. Okkak est à un degré et demi plus au nord. Tous les ans un navire appartenant aux missions arrive d'Europe chargé d'objets nécessaires à ces colonies. La plupart des frères moraves sont d'Allemagne; c'est dans ce pays que leur société a pris naissance.

Edouard Chappel, qui en 1811 fit un voyage à la mer de Hudson, raconte dans la relation qu'il en a publiée, qu'ayant eu occasion de converser avec un de ces missionnaires; il apprit de lui beaucoup de particularités intéressantes sur leurs établissemens. « Vous ne sauriez croire, lui disait cet homme pieux, quelles difficultés il a fallu vaincre pour familiariser les Eskimaux avec nous; on put supposer, pendant quelque temps, qu'elles

seraient insurmontables. J'ai été un des premiers à réussir dans cette tentative dangereuse ; nous n'avons réussi qu'en mettant une confiance entière dans ces hommes grossiers. J'ai demeuré seul avec eux, je me suis conformé à leurs usages dégoûtans ; j'ai tâché, par la voie de la douceur, d'acquérir de l'ascendant sur leur esprit. Il a fallu laisser écouler un temps bien long avant d'oser attaquer ces usages sanctionnés par leur durée, et qui me paraissaient le plus condamnables. De ce nombre, était la polygamie, quoique la nature du climat et la difficulté de se procurer des subsistances en eût restreint le privilége à peu près exclusivement aux chefs. Pour excuser un meurtre, on alléguait avec succès l'emportement d'un premier mouvement. Ce ne fut donc qu'en tremblant ; mais avec un esprit entièrement résigné à la volonté de Dieu, que je me hasardai à représenter ces coutumes et ces actions comme des offenses envers le grand Esprit. Le Tout-Puissant a daigné, dans sa bonté infinie, aider à mes humbles efforts et couronner mes tentatives d'un succès que je lui rapporte entièrement, et dont je lui rends grâces.

« Sur les côtes arides et rocailleuses du Labrador, ajoutait le zélé missionnaire, s'élève aujourd'hui un temple consacré à l'adoration de Dieu. C'est là que l'Eskimau sauvage fait entendre sa

ix pour chanter les louanges du Très-Haut. ente années de ma vie ont été vouées à cet emi; je retourne maintenant pour finir mes jours rmi le troupeau qui a été si manifestement nfié à mes soins. »

« Le missionnaire me montra un Nouveaustament, le symbole des Apôtres et l'oraison minicale, traduits en eskimau. On peut aisément concevoir combien de lacunes se sont prétées dans les premiers essais. C'est pourquoi ites les fois que les Eskimaux manquaient de its pour exprimer une idée nouvelle, ou le nom in objet qu'ils n'avaient pas vu auparavant, les ssionnaires y suppléaient par une expression rrespondante en allemand; cette langue étant le que les Eskimaux prononcent le plus aisément.

« Une frégate anglaise en revenant de croiser ns le détroit de Davis, longea la côte du Labrar et entra dans une petite baie, pour y faire de au et du bois; les Eskimaux effrayés de son apparition, coururent vers leur missionnaire bienné, et lui montrèrent le vaisseau étranger qui usait leurs terreurs. Il ne tarda pas à les calr, et ils retournèrent paisiblement à leurs ocpations; mais rien n'égala l'étonnement des iciers, lorsqu'en débarquant, au lieu de trouver le race de sauvages farouches, prêts à les comttre, ils virent un petit village habité par des

hommes doux et simples qui vaquaient tranquillement à leurs travaux journaliers, et les petits enfans qui allaient à l'école avec un livre sous le bras. Leur surprise a dû être encore bien plus grande, en apprenant que tout cela avait été effectué par un homme animé et enflammé du désir de servir Dieu en faisant le bien de ces pauvres Indiens.

Tout ce que l'on connaît du Labrador est une côte rocailleuse au delà de laquelle s'élèvent des montagnes; le terrain est entrecoupé de lacs et de rivières sans nombre. On a nommé lac Atchiouinipi, une vaste étendue d'eau qui paraît verser ses eaux à la fois dans la mer de Hudson et dans le Golfe Saint-Laurent. La côte occidentale est, suivant le récit de Curtis, voyageur anglais, d'une stérilité que tous les efforts de l'homme ne sauraient vaincre; sa surface est partout raboteuse et couverte de masses de pierre d'une grosseur prodigieuse. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres; et entre les montagnes, dont quelques-unes sont d'une hauteur effrayante, s'étendent des vallées où l'on aperçoit des vestiges de fertilité. Elles sont arrosées par une chaîne de lacs formés non par des sources, mais par les neiges fondues et la pluie; c'est pourquoi l'eau en est si froide qu'il ne s'y trouve que de petites truites; dans les endroits où elle est moins

glaciale elle nourrit des saumons, des brochets, des anguilles, des barbeaux. Les montagnes offrent par intervalles un arbrisseau chétif ou un peu de mousse. Les vallées sont remplies de pins, sapins, bouleaux et thuya rabougris et tortus. Il y croît beaucoup de céleri sauvage, et diverses plantes antiscorbutiques. On ajoute que les terrains tourbeux de la côte se couvrent d'un gazon touffu, étant engraissés par les phoques que la mer y jette.

Les parties méridionales seraient susceptibles de culture, mais il serait difficile d'y élever du bétail à cause des ours et des loups qui infestent le pays. Au cap Charles par 52° nord, la côte du Labrador se dirige au sud-ouest. C'est entre ce cap et l'île de Terre-Neuve que commence le détroit de Belle-isle, passage où la profondeur de l'eau est de vingt à trente brasses; mais qui souvent est bouché, même à la mi-juin, par les glaces flottantes venant du nord.

La côte orientale offre un escarpement de montagnes rocailleuses et stériles, qui se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de quelques arbres difformes. Des brouillards l'enveloppent, cependant ils paraissent de moins de durée qu'à Terre-Neuve. Quoique les eaux viennent généralement de la neige fondue, cependant les goîtres y sont inconnus. Des milliers

d'îles bordent cette côte de même que celle de l'est. La végétation cesse au 60° parallèlle.

L'aspect du détroit d'Hudson est le plus triste que l'on puisse imaginer. On ne voit que la base des montagnes noires et raboteuses qui des deux cotés s'élancent de la surface des eaux ; leurs sommets sont couverts de neiges éternelles; les innombrables montagnes de glace qui couvrent la mer, ajoutent à l'horreur de la perspective; un courant très-fort qui vient du nord-ouest, les entraîne à la mer. Tel est l'état de ce bras de mer vers la fin de juillet, époque à laquelle les navires peuvent commencer à le traverser. Dans les autres temps il n'est pas navigable. Les Eskimaux s'élancent avec intrépidité à travers ces glaçons dans leurs frêles canots, recouverts de peau, pour aller à la chasse des phoques ou pour aborder les bâtimens qui sont engagés dans le passage.

L'on a découvert des indices de minerai de fer; les rochers sont en général granitiques, à l'ouest du cap Chudleigh : le jaspe rouge, les hepatites et les pyrites abondent ; mais la plus célèbre production minérale est le beau feldspath chatoyant connu sous le nom de pierre du Labrador, trouvé par les frères Morave en navigant sur les lacs du Kylgapied canton très-élevé ; ses vives couleurs le firent apercevoir au fond de l'eau. Aujourd'hui

les Eskimaux vont le chercher en morceaux détachés dans les lacs et sur les bords de la mer, car on n'a pas encore rencontré la roche qui en est formée. Ce spath était peut-être la pierre brillante qu'un navigateur anglais du seizième siècle rapporta dans son pays comme un échantillon de mine d'or.

Les îles des côtes sont peuplées de quantités innombrables d'oiseaux aquatiques et de phoques; les morses fréquentent même celles de la partie septentrionale. Dans l'intérieur, les rennes et les castors sont très-nombreux. « Si les porc-épics l'étaient davantage, dit Cartwright, ils détruiraient tous les arbres du pays; car ils vivent d'écorce tant que l'hiver dure et font périr une prodigieuse quantité d'arbres. Ils préfèrent à tous les autres le sapin argenté. Au printemps ils mangent volontiers les feuilles du bouleau, et en automne une espèce de champignons qui sont assez abondans. Le porc-épic est pourvu d'ongles longs et forts qui l'aident à monter lestement sur les arbres; je pense que lorsqu'il y grimpe pendant l'hiver, il n'en redescend qu'après en avoir rongé toute l'écorce. Dans ses voyages à travers les bois, il suit ordinairement une ligne droite, et attaque tous les arbres qu'il trouve sur son chemin, à moins qu'ils ne soient trop vieux, il est surtout friand de la seconde écorce des jeunes arbres. Un

porc-épic peut dépouiller cent arbres dans un hiver, on le découvre aisément lorsque la neige couvre la terre. Dès que l'on voit un arbre fraîchement écorcé, on en fait le tour et s'il n'est pas tombé de neige récemment, on découvre la trace du porc-épic et bientôt l'animal lui-même. Son ventre est revêtu d'un poil grossier; ailleurs son corps est garni de piquans dont les plus forts et les plus aigus sont à sa croupe et à sa queue. On a raconté à tort que le porc-épic a la faculté de lancer ses piquans à volonté. A l'approche du danger, cet animal se retire dans son trou, s'il en a le temps, sinon il se blottit contre terre, le nez entre ses pieds de devant, et se défend en donnant des coups de queue et en faisant des mouvemens brusques avec sa croupe. Ses piquans n'étant pas profondément enracinés dans sa peau et se terminant en pointe acérée, s'attachent aisément à tout ce qu'ils touchent. Il importe de les arracher aussitôt, parce que le mouvement musculaire et la disposition des petits crochets qui entourent la pointe, les font percer la chair de part en part; toutefois les blessures qu'ils causent n'ont d'autres suites que celles d'une coupure ordinaire.

« Un jour, accompagné de mon levrier, je trouvai un porc-épic hors de son trou; mon chien qui ne connaissait pas ces animaux, s'élança sur

lui avec autant de courage que sur un renard. Mais bientôt il recula et devint comme enragé; Sa langue, son palais, son nez, tout le devant de sa tête étaient remplis de piquans. Il était tellement hors de lui, qu'il tenta de me mordre lorsque j'essayai de le soulager; heureusement il ne put fermer sa gueule qui était comme baillonnée par les piquans. De retour chez moi je le fis tenir par mon domestique, et au bout de trois heures de travail, je parvins à l'aide d'un moule à balles, à arracher la plupart des piquans. Quelques-uns étaient cassés si courts, que je ne pus les saisir, je parvins à en extraire d'autres en les tirant par la pointe; ils avaient traversé le palais et le cartilage du nez. »

Les renards, les loups et les volverennes sont nombreux, mais de tous les animaux carnassiers, ce sont les ours que Cartwright a étudiés avec le plus de soin. Il lui est arrivé d'en compter à la fois des trentaines de blancs ou de noirs. C'est surtout aux cataractes des rivières, entourées de sapins, de pins, de mélèzes, d'aunes, de bouleaux qu'ils se réunissent en grandes troupes, pour prendre les saumons dont ils sont très-friands; quelques-uns plongent et poursuivent leur proie sous les eaux, et on ne les revoit qu'à cent ou deux cents pas de distance. D'autres plus paresseux ou moins agiles

semblent n'être venus là que pour voir ce qui se passe et jouir de la promenade.

« Pendant l'été, dit Cartwright, l'intérieur du pays est presque impraticable. On ne peut voyager qu'à pied, il faut porter avec soi ses provisions, sa hache et tout ce dont on peut avoir besoin ; on est continuellement arrêté par des rivières, des lacs et des étangs. Il fait une chaleur insuportable dans les bois; on enfonce dans le terrain qui est spongieux et trempé par les eaux ; on est assailli par des essaims inombrables de cousins. En hiver au contraire on voyage facilement à l'aide de raquettes.

« Les Eskimaux n'ont pas su apprivoiser les rennes pour les atteler a leurs traîneaux ; ils se servent de chiens et parcourent de cette manière cinq à six milles à l'heure. Ces chiens sont grands et ont la tête du renard. »

Les Indiens qui habitent les montagnes du midi, offrent un mélange de traits français, étant issus des Canadiens et des peuples indigènes. Ils se nourrissent de rennes et de gibier; ils font aussi la chasse aux loups, aux renards et aux martres. Ils demeurent dans des vigvams, ou tentes couvertes de peaux et d'écorce de bouleau. Ils professent la religion catholique et vont visiter les prêtres de Quebec.

Les Anglais font au Labrador le même commerce qu'à Terre-Neuve; ils en tirent de la morue, du saumon, de l'huile et des fanons de baleine, des pelleteries enfin des peaux de phoques et de morse.

CANADA.

Le voyageur qui arrive des États-Unis au Canada, trouve une différence totale dans les mœurs, les usages, et la langue des habitans. Tout dans le pays dont il sort rappelle l'Angleterre, quoique l'on voie flotter sur les forts un pavillon différent de celui de cette puissance ; au Canada, au contraire, les villages, les rivières, les familles ont des noms français, tandis que le pavillon annonce que la contrée est sous le gouvernement anglais. Les paysans que l'on rencontre ont comme ceux de plusieurs provinces de France, la tête affublée d'un bonnet bleu ou rouge, et jettent par dessus, le capuchon de leur casaque grise; ils ont une ceinture rouge ; ils ont conservé l'usage d'avoir leurs cheveux noués en queue. On les voit rarement sans un brûle-gueule, c'est-à-dire, une pipe fort courte à la bouche. Les petits enfans accourent sur le seuil des portes pour saluer les passans, chose inconnue aux États-Unis. Les crucifix que l'on apperçoit le long des routes, les grandes églises, les chapelles nombreuses, les prêtres vêtus de leurs longues robes noires, tout est nouveau.

Depuis que les Anglais sont maîtres du Canada, ils l'ont divisé en deux provinces, le Haut-Canada situé à l'ouest, et le Bas-Canada à l'est. Ils sont séparés par la rivière des Ouatouacs qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent, un peu au-dessus de Montreal.

C'est dans le Bas-Canada que la plus grande partie de la population est française d'origine. Le pays est divisé en quatre districts qui sont, Montreal, Trois-Rivières, Quebec et Gaspé. Ces districts sont partagés en comtés, à la manière anglaise, et ceux-ci sont subdivisés en seigneuries, car les concessions de terrain faites par le gouvernement français furent modelées sur le régime féodal. Une autre subdivison fut introduite par les Anglais en 1790, tout en laissant subsister l'autre; ce fut celle de Townships, qui répondent à peu près à nos cantons. Les concessions des terrains compris dans ces Townships furent absolument libres.

En 1763 époque de la cession du Canada à la Grande-Bretagne par la France, le nombre de ses habitans était de 70,000; en 1776 on en comptait 90,000; suivant quelques auteurs, le Bas-Canada en contient aujourd'hui 235,000 et le Haut-Canada 100,000. Cette province s'est peuplée en grande partie d'Irlandais et d'Écossais, de quelques Anglais et d'Américains.

La population française est principalement resserrée sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent entre Montreal et Quebec. « Les fermes que l'on rencontre dans cette espace de plus de quatre cents milles, dit le voyageur anglais Weld, offrent un coup d'œil agréable, par la continuité des maisons et des champs cultivés. Les maisons généralement construites en madriers équarris et posés parallèlement les uns sur les autres, sont plus solides qu'aux États-Unis; les troncs d'arbres sont mieux façonnés et joignent mieux ensemble; en dehors ils sont parfaitement unis, et enduits d'une couche de peinture blanche; en dedans ils sont revêtus de planches de sapin. Les appartemens sont chauffés par des poëles qui rappellent ceux de la Russie. Comme les fenêtres s'ouvrent rarement, l'air s'épaissit et devient fétide : lorsque l'on demande aux Canadiens, pourquoi ils ne renouvellent pas l'air de leur maison, ils répondent comme à toutes les questions du même genre ; ce n'est pas l'usage du pays. »

Tous les voyageurs anglais s'accordent à reconnaître chez le Canadien de la classe inférieure, la gaîté et la vivacité des Français; « ils dansent et chantent, dit Weld, sans avoir l'air de se soucier beaucoup du lendemain. » Quelques-uns ont un peu de cette humeur brusque et chagrine qui fait le caractère dominant des Américains. La vanité

les domine tous; pour peu que l'on appuie sur cette corde sensible, l'on est sûr de faire d'eux tout ce que l'on veut. Il en est très-peu parmi eux qui sachent lire ou écrire; les femmes possèdent le peu d'instruction que l'on rencontre dans cette contrée. Aussi un Canadien ne conclut jamais aucune affaire, il ne fait même aucune démarche importante sans consulter sa femme, et presque toujours il suit son avis. Tous, hommes et femmes, sont d'ailleurs plongés dans l'ignorance et la superstition.

Une bienveillance extrême fait oublier les défauts de ces bons Canadiens. « Nous avons, dit Heriot, passé la nuit dans une ferme où nous fûmes accueillis par les maîtres de la maison avec cette politesse qui distingue les Français. Ces bonnes gens s'empressèrent de nous apporter tout ce qu'ils avaient de bon et de commode. La table fut dressée à l'instant et couverte d'une nappe blanche; ils nous servirent du pain, du lait, des œufs, du beurre; c'était tout ce qu'ils avaient. Il est rare de trouver dans une ferme de la viande fraîche; c'est pourquoi les voyageurs sont dans l'usage de porter leurs provisions avec eux.

« Les Canadiens animés d'un esprit diamétralement opposé à celui des Américains, ne quittent pas volontiers les lieux qui les ont vus naître. Au lieu d'émigrer pour former des établissemens nou-

veaux, et pour défricher des terres bien plus fertiles que celles qu'ils cultivent, les membres d'une même famille partagent entre eux les propriétés foncières tant qu'il en reste un seul acre. »

« Les maisons des habitans de la campagne, dit Lambert, consistent ordinairement en un rez-de-chaussée divisé en quatre pièces; le galetas au-dessus est formé par l'intervalle compris entre le toit et le plancher. La cheminée est au centre de la maison. Là se trouvent la cuisine et la salle à manger; les autres pièces sont les chambres à coucher où il y a dans chacune un ou deux lits. Les meubles sont grossiers et souvent faits par ceux qui les possèdent. Une armoire et deux ou trois grands coffres contiennent les hardes et le linge; un buffet dans un coin renferme la faïence et les verres. La salle est ordinairement ornée d'une horloge et d'images de la vierge et des Saints. Dans la vaste cheminée de la cuisine, deux gros chenets en fer supportent d'énormes buches, et au-dessus, une forte crémaillère soutient une grande marmite à soupe qui est presque toujours sur le feu.

« Le thé et le café sont regardés comme des médicamens ou des objets de luxe; le lait est la boisson ordinaire des femmes et des enfans. Le pain mêlé de seigle est lourd, et souvent aigre

faute de levain. Les fours sont placés hors des maisons pour éviter les incendies.

« Les Canadiens sont polis envers tous les étrangers sans distinction ; ils ont dans leurs manières, leur maintien et leur conversation, un air d'aisance qui les ferait prendre pour les habitans d'une grande ville plutôt que pour ceux d'un pays à moitié sauvage. Ils montrent de la déférence envers leurs supérieurs et jamais ne manifestent de la rudesse envers leurs inférieurs. Il règne entre eux une harmonie si grande, que souvent trois générations habitent sous le même toit, et que la famille ne se sépare que lorsqu'il n'est plus possible de morceler davantage le patrimoine héréditaire. Cette habitude de partager les propriétés afin de ne pas se diviser, toute nuisible qu'elle est sous le rapport de l'économie politique, prouve la bonne intelligence des parens entre eux. Les Canadiens se mariant jeunes, se voient de bonne heure entourés de nombreux enfans ; aussi, hors des villes, les mœurs sont pures et les ménages heureux. Les femmes sont modestes, les hommes eux-mêmes ne se baignent jamais sans être couverts. Le Canadien salue tout le monde sur la route et à moins qu'il ne soit ivre, ce qui lui arrive rarement, il n'a de querelles avec personne.

« La mise des gens de la campagne est encore moins sujette qu'en Europe aux variations de la

mode. Hommes et femmes sont vêtus du drap et de la toile qui se fabriquent dans la maison; ils tissent ou tricotent leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille et tannent les peaux destinées à leur fournir des bottes et des mocassons. Enfin ils font eux-mêmes leur savon, leurs chandelles, leur sucre qu'ils tirent du suc de l'érable, leurs charrues et leurs canots.

« Les Canadiens sont passionnés pour la danse et les fêtes. Ce n'est qu'après le carême qu'ils font leurs jours gras; alors toutes les provisions de la ferme sont prodiguées; les pâtés de dinde, les jambons, les aloyaux, les gigots de mouton, les terrines de soupe et de crême couvrent la table, sans compter le poisson, le gibier et les compotes de fruits. Quelquefois quatre-vingts ou cent personnes sont réunies à un dîner. A peine il est fini, le violon se fait entendre et la danse commence : les menuets, les contredanses, les gigues se succèdent sans interruption. A la campagne, les femmes et même les hommes ont la coutume de se barbouiller les joues avec du jus de betterave.

« A côté d'un bon naturel, les Canadiens possèdent un grand fond d'indolence qui n'exclut pas des dispositions heureuses et surtout beaucoup de courage. Dans la dernière guerre de la Grande-Bretagne contre les Etats-Unis, qui dura de 1812 à 1815, sir George Provost, général anglais, se

trouvant à Montreal, un corps de Canadiens vint le joindre du fond de la province; un vieillard qui avait fait la guerre de l'indépendance était à leur tête. « Mon général, dit-il, nous avons appris que vous aviez besoin de monde, et nous sommes accourus à votre secours. J'ai servi aussi et, quoique vieux, je suis encore en état de faire mon devoir. » Leur antipathie pour les Américains, antipathie qui provenait originairement de la différence de religion, n'est pas encore éteinte; elle les dispose à croire toutes sortes de bruits calomnieux contre les habitans des Etats-Unis et surtout contre les Bostoniens. S'il arrive un incendie à Quebec; on s'écrie aussitôt: « *C'est un Bastonien qui a mis le feu!* » Car c'est ainsi que ce nom s'y prononce.

« L'extérieur du Canadien a éprouvé quelques changemens qui le font différer de ses ancêtres; il est plus petit et moins bien fait, ses traits sont moins agréables; il a le visage long et mince; son teint brun et hâlé devient quelquefois, sans doute par l'effet du mélange avec la race indigène, aussi foncé que celui des Indiens. Ses yeux petits et noirs ont beaucoup de vivacité; son nez saillant est généralement aquilin; ses lèvres sont peu épaisses, ses joues maigres, les pommettes saillantes.

« Son langage a également subi des altérations. Dans l'origine de la colonie, elle reçut beaucoup

de paysans de différentes provinces, qui conservèrent leur patois; des soldats qui obtinrent leur congé se mêlèrent à ces premiers colons; il en résulta une langue qui n'était pas très-élégante. Aujourd'hui la diversité des patois a disparu, tout le monde parle français, mais il est parfois incorrect. »

« Les paysans du Canada, dit un Américain, c'est-à-dire la grande masse du peuple, sont dans un état d'ignorance voisin de celui des sauvages, et leur pauvreté ressemble beaucoup au manque du nécessaire; cependant il sont peut-être aussi heureux que mes compatriotes; certainement ils ont bien moins de soucis. Ils ne sont pas astreints au service militaire; ils suivent implicitement la foi de leur curé, se contentent du pain de chaque jour, et ne s'occupent pas du lendemain. La mauvaise foi est inconnue parmi eux.

« Le sentiment de l'orgueil national, en tant qu'il est limité au pays qui nous a vus naître, est presque nul au Canada. Les souvenirs patriotiques des habitans se rattachent à un pays éloigné qu'ils commencent à oublier. Leur gouvernement actuel, étranger au peuple, n'a d'autre moteur que la force.

« Le Canadien est disposé à reconnaître la supériorité des Américains, il n'a aucun des préjugés nationaux des Français, si ce n'est qu'il veut que

son coq déploie ses ailes sur toutes les croix des clochers ; qu'il aime à voir les fleurs de lys, les soleils et les autres emblêmes de la monarchie française que le gouvernement anglais a la sagesse de tolérer, laissant ainsi au peuple une ombre d'indépendance, tandis qu'il garde pour lui-même la réalité du pouvoir.

Quebec, capitale du Bas-Canada, est bâti à la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, sur un promontoire élevé de 250 pieds et situé entre l'embouchure de la rivière Saint-Charles et le cap Diamant. Au bas de ce promontoire s'étend la ville basse. Malgré la rapidité du courant, la marée monte de dix-huit à vingt pieds. Le fleuve forme devant la ville un superbe bassin qui a vingt brasses de profondeur, quoique la mer en soit éloignée de cent-vingt lieues, et dans lequel plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté. Souvent les parois de la montagne qui domine la ville basse, éclatent par les alternatives de froid et de dégel, et il s'en détache des quartiers de rochers qui écrasent les maisons et les passans. Cette partie de la ville est mal bâtie. En grimpant par un chemin en zigzag, qui est désigné par le nom de rue de la montagne, on parvient à la ville haute. On peut aller de l'une à l'autre par quelques autres passages, appelés avec raison, des casse-cous.

La ville haute renferme tous les édifices publics; elle est régulièrement fortifiée, munie de remparts, de portes, de sentinelles; enfin de tout ce qui constitue une ville de guerre. Elle est très-forte surtout du coté du fleuve où elle est si bien défendue par la nature, que l'on a jugé inutile d'y ajouter autre chose que de simples murs, encore n'en voit-on même pas dans les endroits qui sont entièrement inaccessibles. La principale batterie, celle qui domine le bassin, est de vingt-deux canons de vingt-quatre et d'autres pièces d'artillerie; une seconde battrie de six canons commande le chemin qui mène de la ville basse à la ville haute.

Du coté de terre, les fortifications sont entièrement l'ouvrage de l'art; l'on n'a rien épargné pour les rendre redoutables; elles ont été considérablement augmentées depuis que le pays appartient à la Grande-Bretagne.

La ville basse est sans aucune défense contre les attaques de l'ennemi, n'étant protégée que par une petite batterie qui donne sur le bassin et qui, de marée haute, se trouve au niveau de l'eau, et par des barrières élevées le long du fleuve et en dedans desquelles on peut placer des canons dans le cas d'un danger imminent.

Indépendamment de la force naturelle de Quebec, augmentée par les ressources de l'art, sa sûreté dépend encore de la longueur et de la ri-

gueur de l'hiver; car il est impossible, tant qu'il dure, de pousser les travaux d'un siége, ni même de former un blocus.

Le service de la place exige une garnison de 10,000 hommes; elle est ordinairement de la moitié. Ses magasins et son arsenal sont toujours bien approvisionnés. Les troupes sont logées en partie dans des casernes et en partie dans des barraques à meurtrières, situées près le cap Diamant qui est élevé de 350 pieds au dessus du fleuve, et qui peut être considéré comme la citadelle de Quebec. Malgré sa grande hauteur, on s'y procure de l'eau sans peine, car il suffit de creuser un trou à une profondeur ordinaire; on voit même l'eau sortir à gros bouillons de ses flancs.

La ville basse est principalement habitée par des marchands et des négocians. C'est un séjour fort désagréable par ses rues sales et étroites, ce qui, joint à la grande élévation des maisons, y rend la circulation de l'air difficile, de sorte qu'il est étouffé et mal sain. Les rues les plus basses sont infectées d'une odeur insupportable provenant des vases et des immondices que la marée en se retirant laisse sur le rivage.

La ville haute est plus sèche, plus claire et plus saine que la ville basse; elle n'a pourtant ni des maisons mieux construites ni des rues plus régulières; elle doit ses avantages à la nature seule;

les maisons quoique bâties en pierres, sont petites, de mauvais goût et mal distribuées. La cathédrale, le séminaire, le collége des jésuites changé en casernes, les récolets démolis pour faire place à des édifices publics, les ursulines et d'autres établissemens religieux, prennent la moitié de la ville; le reste est occupé par des rues qui montent et descendent.

De plusieurs point de la ville, on découvre des points de vue magnifiques; de la batterie qui commande le bassin, on aperçoit les vaisseaux qui, en longeant les quais, semblent passer sous les yeux du spectateur; le fleuve en cet endroit a six milles de largeur, l'œil en peut suivre le cours jusqu'à l'île d'Orléans qui est située en face de Quebec; il se perd entre les montagnes qui l'encaissent; dans une belle soirée d'été, on le prendrait pour un grand miroir qui reflète avec un nouvel éclat les riches teinte de l'horizon et les images des divers objets qui embellissent ses rives. Sa rive droite entrecoupée de bois et de caps, est encore couverte d'une forêt épaisse et se termine à la pointe Levi. La rive opposée est garnie d'habitations tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles ressemblent à un village qui se prolonge sur une étendue de plusieurs lieues. La vue de ce coté est bornée par une chaîne de montagnes qui bien qu'éloignées du rivage ont

l'air de sortir des eaux ; et les maisons semblent suspendues aux pointes des rochers escarpés qui hérissent les flancs des rochers, parce que la plaine parfaitement unie qui les sépare est entièrement dérobée aux yeux du spectateur.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Quebec, est la place d'armes dont les cotés sont formés par l'hôtel du gouverneur, la cathédrale anglicane, le palais de justice et les rues adjacentes.

L'Hôtel-Dieu est administré par une supérieure et vingt-sept sœurs. Les malades sont logés séparément. Les religieuses employent leurs momens de loisir à faire des ornemens pour les autels, des broderies, des portefeuilles et des sacs à ouvrage avec l'écorce mince, souple et tendre qui est sous la première enveloppe du bouleau, et sur laquelle on peut dessiner ou écrire comme sur du papier.

La cathédrale catholique a beaucoup de l'aspect imposant des églises d'Europe par sa grandeur et son élévation. Les boiseries du chœur ont été sculptées par un canadien qui fit le voyage de France, exprès pour se mettre en état d'effectuer ce travail.

Depuis que les Anglais possèdent le pays, ils n'ont pas permis que les couvens d'hommes prissent des novices ; ainsi les religieux auxquels on laissa leurs biens étant successivement décédés, tout ce qu'ils possédaient est échu à la couronne.

On a aucontraire laissé subsister les communautés de femmes. Les ursulines au nombre de trente-six s'occupent de l'éducation des filles; leur jardin est très-grand; le superflu de ce qu'elles recueillent forme une partie de leur modique revenu. Leur chapelle est ornée de beaux tableaux et de riches tapisseries des Gobelins.

L'hôpital général, très-bel édifice situé hors de la ville sur les bords de la rivière Saint-Charles, est dû à la munificence de Jean-Baptiste de Saint Varllier, second évêque de Quebec. Il est desservi par une supérieure et trente-sept religieuses qui remplissent avec une exactitude exemplaire les devoirs de la religion et de l'humanité.

Le Haut et Bas-Canada ne sont pas moins distincts par les lois que par les mœurs; dans l'une et dans l'autre il existe un conseil législatif et une chambre des représentans, ces deux assemblées ont la faculté de proposer des lois à l'acceptation du gouvernement, le projet sanctionné par le gouverneur est transmis au roi d'Angleterre qui pendant deux ans a le droit de le rejeter. Le conseil législatif est composé de quinze députés dans le Bas-Canada, et de sept dans la province haute; et la chambre des représentans de cinquante députés pour la première et de seize pour la seconde. Les conseils législatifs sont nommés par le gouverneur. Les représentans sont élus par les

propriétaires des villes et des districts. Les pouvoirs de chaque chambre durent quatre ans; le gouverneur a le pouvoir de les dissoudre. Les lois du Bas-Canada sont les coutumes de Paris avant l'année 1666. Dans le Haut-Canada on suit les lois et les formes anglaises. A la tête de l'administration est placé un officier qui porte le titre de gouverneur général des provinces britaniques de l'Amérique septentrionale.

La législature du Bas-Canada occupe l'ancien palais épiscopal de Quebec. Les évêques actuels, plus humbles que leurs prédécesseurs, se contentent de demeurer avec leur clergé dans le séminaire. Les séances se tiennent dans l'ancienne chapelle. Dans ce parlement en miniature on fait usage de deux langues, mais la liste des membres a prouvé à un voyageur que les Anglais étaient à présent en majorité.

Quebec est, à cause du voisinage des montagnes, sujet a des pluies fréquentes; malgré la longueur des jours, l'été n'y a guère de charmes. L'hiver est la saison des plaisirs. Lorsque le froid commence, on tue dans chaque ménage une quantité de bœufs, de moutons et de volailles suffisante pour la durée de la saison qui généralement ne finit qu'en avril, et quelquefois même empiéte sur le mois de mai. La viande se gèle dès qu'elle est exposée a l'air, et se conserve s

parfaitement que l'on ne mange qu'au mois d'avril les dindons tués en novembre.

Aussitôt que la neige tombe, on a soin de déblayer la route afin que les communications ne ne soient point interrompues. Le ciel étant constamment serein pendant l'hiver, on consacre ce temps aux visites que l'on veut faire. Les habitans de la ville vont chez ceux de la campagne, ceux de la campagne viennent chez ceux de la ville. Les jeunes gens se réunissent tour à tour dans les maisons de leurs parens et de leurs amis, pour danser. Lorsque le fleuve, gelé complètement, réunit ses deux rives, alors le plaisir est à son comble.

Quelquefois la rigueur de l'hiver est excessive. La terre gèle à cinq et six pieds de profondeur. Rien ne résiste à la gelée; le vin ne forme qu'une masse de glace, même dans des appartemens échauffés par des poëles, l'eau de vie exposée à l'air prend la consistance de la mélasse; le mercure même devient solide. La neige commence à tomber en octobre et continue assez souvent en novembre et en décembre; mais une fois que les vents neigeux ont cessé, et que le froid a purifié l'atmosphère, la lune dans son plein brille, pendant la nuit, d'un éclat qui répand une clarté plus brillante que celle du jour, et telle qu'à la faveur de la réverbération de la neige, elle suffit pour lire les livres imprimés en très-petits caractères.

Les routes impraticables pendant quelque temps et indiquées seulement par des perches plantées pour qu'on puisse les reconnaître au milieu de la neige, ne tardent pas à force d'être fréquentées, à prendre de la consistance, et présentent un chemin uni comme une glace à l'impatient Canadien qui, enveloppé de fourrures jusqu'au bout du nez, parcourt dans son traîneau quinze à vingt milles par heure.

La situation du Canada cause le froid excessif que l'on éprouve dans ce pays. Comme il est très-élevé, sa surface est exposée aux vents de nord-est et de nord-ouest qui, soufflant habituellement, n'y parviennent qu'après avoir traversé des espaces immenses couverts de neige et de glace. Souvent à Quebec la neige roule à grands flots dans l'air, et couvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes.

On passe, presque sans aucune gradation, du froid le plus vif au printemps le plus doux. Pendant l'hiver les glaces arrivant tout à coup dans le bassin vis-à-vis de Quebec, s'y accumulent de manière à le remplir entièrement; mais presque toujours ces glaçons ne sont que flottans; les habitans de la rive droite, animés par l'espoir du gain, les franchissent en faisant tantôt glisser et tantôt voguer leur canots. A la fin de l'hiver les glaces disparaissent avec une rapidité extrême. Vers la fin d'avril ou au commencement de mai, elles se

brisent de toutes parts avec un bruit semblable à celui du canon. Dès que la neige a disparu, les chaleurs subites couvrent la terre de la plus brillante végétation.

Les Canadiens ne prennent pas assez de précautions pour garantir leurs maisons du froid. On en voit bien peu qui aient de doubles vitrages aux fenêtres; presque toutes ont cependant une espèce de guérite extérieure qui fait l'office d'une double porte, et met à couvert ceux qui attendent que l'on ouvre. Lorsque le froid commence, on colle du papier le long des jointures des fenêtres qui sont à charnières comme en France et non pas à coulisses comme en Angleterre; on ne les ouvre de nouveau qu'à la fin d'avril.

Les meubles sont ordinairement en bois d'érable ou de frêne, l'on n'en voit pas beaucoup en acajou. Les variations fréquentent de la température y font éclater les meubles plaqués qui viennent d'Angleterre.

Entr'autres édifices dont la ville s'est embellie depuis la fin du dix-huitième siècle, on remarque sur la place du marché, un beau bâtiment circulaire que l'on prend du premier coup d'œil pour un théâtre; c'est un bâtiment bien plus utile; l'on y a placé les étaux des bouchers.

Les Canadiens de la classe inférieure préfèrent le petit salé à toute autre viande. Leur nourriture

habituelle est une soupe au lard avec des pois ou des fèves. Le veau est rouge comme le bœuf, et n'est pas aussi bon qu'en Europe. Le bœuf est de de même qualité inférieure mais le mouton est excellent. Le saumon et l'alose sont très-communs à Quebec; on en sale beaucoup pour le Haut-Canada. Pendant l'hiver on transporte le lait gelé en gros pains.

Les principaux fruits que l'on recueille dans les environs; sont les fraises, les framboises, les groseilles et les prunes; les cerises ne croissent que dans les jardins où l'on prend le plus grand soin des arbres fruitiers. Les pêches ne mûrissent qu'en espalier; les poires et les pommes viennent de Montreal.

En hiver les hommes portent de grandes capotes de drap épais avec des collets à capuchon garnis de fourrure. Lorsque l'on voyage en traîneaux, l'on s'enveloppe d'une capote de peau de bison, et l'on se couvre les genoux d'un tablier de peau d'ours. Les femmes, ont pour se garantir du froid, des bonnets de fourrures, des manchons, des palatines et des pelisses de drap ou de velours. Tout le monde met par-dessus sa chaussure ordinaire des bottes de lisières et de gros drap, pour ne pas glisser sur la neige. Quelquefois les hommes attachent au talon de leurs bottes des petits crampons en fer.

De même que dans tous les pays du monde, les femmes sont plus recherchées que les hommes dans leur mise. Elles n'ont plus depuis très-longtemps, la ressource d'avoir les modes de Paris; elles sont donc réduites à celles de Londres qui leur parviennent très-promptement au moins lorsque la navigation est libre.

C'est dans la rue Saint-Jean, la plus belle de Quebec, dans la ville haute, que les jeunes gens montrent leur adresse à mener un phaëton ou un cabriolet léger. Cette rue est en été, de midi à trois heures, le rendez-vous du beau monde. Les voitures de ville sont en général très-élégantes.

Depuis la conquête, la culture de l'esprit a fait peu de progrès chez les Canadiens, même dans les classes supérieures. L'instruction publique est tellement négligée, que plusieurs membres de l'assemblée provinciale ne savent ni lire ni écrire. Du moins le *Mercure de Quebec*, journal anglais, proposait-il en 1818, de former une école spéciale pour l'instruction des membres du parlement canadien, privés de ces deux connaissances élémentaires.

Les seigneurs ou propriétaires français qui demeurent ordinairement à Quebec sont, suivant le témoignage du voyageur anglais Lambert, également étrangers à l'agriculture, au commerce, aux arts et à la littérature. Leurs amusemens sont

le jeu, la table et les femmes. L'éducation du beau sexe est peu soignée, et sa coquetterie se déploye au Canada tout comme en Europe. Toutefois ce voyageur convient que plusieurs femmes cherchent à s'instruire, à acquérir des talens, et sont modestes et réservées.

Excepté les almanachs, les actes de l'assemblée législative et les journaux, l'on n'imprime rien dans le Canada. *Le Canadien* et *le Courrier de Quebec* sont imprimés en français. Un voyageur ajoute qu'ils contiennent souvent des mélanges en prose et des pièces fugitives, ce qui est peu d'accord avec le reproche général d'ignorance adressé aux habitans de Quebec. *Le Mercure de Quebec* et *le Courrier du Canada* sont écrits en anglais, les gazettes de Quebec et de Montréal le sont dans les deux langues. Tous ces journaux paraissent une fois par semaine.

Le temps très-court de l'été est consacré aux affaires, les navires arrivent d'Europe, d'autres y retournent ; les pelleteries sont apportées de Montreal. On voit descendre par le fleuve des trains de bois de construction et de merrain; ils ils sont d'une grandeur immense, comme ces trains appelés *flottes* qui vont d'Andernach sur le Rhin à Dordrecht en Hollande. Lorsqu'ils ont un vent favorable, ils déploient une douzaine de voiles ; on s'aide de rames et de perches pour diriger leur

marche. Les bateliers y élèvent des cabanes dans lesquelles ils demeurent avec leurs familles, ils y placent le bétail et la volaille qu'ils transportent à la capitale; on croit apercevoir un village flottant.

En 1820, on comptait à Quebec 17,257 habitans, dont 14,000 catholiques et 3,257 protestans. L'évêque de cette dernière communion a un revenu de 3,500 livres sterling.

Les marchandises d'exportation de Quebec consistent en pelleteries, grains, farine, bois de construction et merrain, potasse, etc. En 1821, il entra dans le port de cette ville, 434 navires, portant ensemble 102,786 tonneaux. La valeur des importations fut de plus de deux millions de livres sterling.

Le Père Charlevoix, Jésuite, qui visita le Canada en 1720, nous apprend que le fleuve Saint Laurent jusqu'à l'île d'Orléans située immédiatement au-dessous de Quebec, n'a jamais moins de quatre à cinq lieues de largeur; mais au-dessus de cette île il se rétrécit tout à coup, de sorte que devant Quebec, il n'a plus qu'un mille de largeur, c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio* ou *Quebec*, qui en langue chipéouanne signifie retrecissement. Les Abenakis dont la langue est un dialecte chipeouan, nomment ce lieu *Quélibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la petite rivière

de la Chaudière, par où ces sauvages venaient à Quebec du voisinage de l'Acadie, la pointe de Levi qui avance sur l'île d'Orléans cache entièrement le canal du sud, l'île d'Orléans cache celui du Nord, de sorte que le port de Quebec ne paraît qu'une grande baie. En sortant de Quebec par la porte Saint-Louis, on arrive dans la plaine d'Abraham, dont le terrain s'élève un peu. Le champ de bataille qui décida du sort du Canada en septembre 1759 est un peu plus loin.

Les environs de Quebec offrent un grand nombre de sites extrêmement pittoresques. La plaine d'Abraham est le but ordinaire des promenades du beau monde. On fait aussi des parties de plaisir au lac Saint-Chares qui n'est éloigné que de quatre milles. Il a une lieue de long sur un quart de lieue de large ; une presqu'île rocailleuse le coupe à peu près en deux. On voit sur la rive droite un joli village français entouré de prairies et de vergers, et sur sa rive gauche Lorette, village de Hurons chrétiens.

Ces Indiens ont été civilisés, ou plutôt ont pris les habitudes des Européens. Ils ont perdu leur ancienne répugnance pour le travail et leur goût pour la guerre. Ils vivent comme les Canadiens, mais ils ont conservé leur costume comme plus commode. Ils ont oublié les traditions de leurs ancêtres qui ne sont plus conservées par les cor-

dons de vampou transmis de génération en génération, ni renouvelées par la célébration périodique des fêtes nationales. Ils ne répètent même leurs danses et leurs chants qu'à de longs intervalles et seulement pour satisfaire la curiosité des voyageurs européens qui désirent connaître les attitudes féroces et les gestes frénétiques de la danse de combat de ces Indiens.

La plupart de ceux qui sont établis à Lorette et dans d'autres villages, sont employés ordinairement par les agens de la compagnie du nord-ouest, comme chasseurs ou pêcheurs. Leurs terres sont généralement cultivées par les femmes. Quelques-uns ont un cheval, une voiture, une vache et des cochons; mais la chasse et la pêche ont bien plus d'attraits pour le plus grand nombre. Lorsque les chances précaires de leurs expéditions ne leur ont pas été favorables, ils se louent, pour leur subsistance aux cultivateurs voisins. Quand leurs expéditions ont réussi, ils vont vendre leur produit au marché et employent en rum presque tout l'argent qu'ils en retirent. Ils boivent à petits coups et à peu près continuellement, causent entre eux avec beaucoup d'action, rient, battent des mains, se présentent le poing à la figure, comme s'ils se querellaient, ce qui pourtant ne leur arrive guère, à moins qu'ils ne soient ivres.

Indépendamment des pelleteries, ils approvi-

sionnent le marché de Quebec de corbeilles et d'autres ouvrages en écorce de bouleau. Ils y apportent aussi des mocassons, sorte de brodequins en peau passée, dont la semelle est en bois et la tige ornée de broderies en piquans de porc-épic; cette chaussure est très-commode par un temps sec. Ce sont les femmes qui les font; plus prévoyantes que les hommes, elles achètent au lieu de rum des étoffes et des vivres.

Une tribu de Micmacs campe ordinairement pendant l'été à la pointe de Levi, sur la rive droite du fleuve.

Les Indiens ne sont habituellement vêtus que d'une robe de peau déchirée, d'une couverture sale, ou d'une chemise en lambeaux. Ils se promènent à Quebec dans cet équipage, tenant une bouteille de rum d'une main et de l'autre une tête de veau, leur mets favori, qu'ils achètent à la boucherie. Leurs femmes sont toujours mieux mises, quoique souvent un peu sales.

Cependant les dimanches et les fêtes, hommes et femmes, surtout dans les familles des chefs, se parent de leur mieux. Beaucoup de petits maîtres européens ne sont pas plus vains de leur parure que ne le sont ces Indiens. Les présens qu'ils reçoivent tous les ans du gouverneur du Canada consistent principalement en couvertures de laine; on distribue de plus aux familles des chefs, du

drap de couleur éclatante; ils s'en font des vêtemens qu'ils décorent d'une quantité de colifichets en argent et en fer blanc. Les femmes ont un chapeau de peau de castor qu'elles ornent de plumes, de rubans de diverses couleurs et de petites croix d'argent. Quelquefois elles portent un bonnet pointu de drap qu'elles brodent avec beaucoup de délicatesse en poil d'élan de nuances différentes. Elles s'enveloppent d'un manteau ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, bordé de larges bandes de soie jaune et verte; elles l'attachent autour de la ceinture pendant la belle saison, et le ramènent sur leur tête pendant l'hiver. Elles ont aussi une tunique ou chemise de toile de coton peinte, des bas bleus ou rouges, et des mocassons brodés en poil d'élan ou en piquans de porc-épic.

Le costume de parure des hommes ressemble à celui des femmes, si ce n'est qu'au lieu du manteau, ils portent une longue robe. Quelquefois, quatre ou cinq rangées de petites pièces d'argent ou de morceaux de fer blanc leur pendent du derrière de la tête aux talons. Ils ont des bracelets en argent ou en fer blanc. Ils suspendent à leur cou des médailles de différentes grandeurs, et à leurs oreilles de grands anneaux. Ils se barbouillent sur le visage de larges raies avec de l'ocre rouge ou du charbon.

Une pièce essentielle de leur vêtement est une gibecière faite de la peau de quelque petit animal, le poil en dehors; ils y renferment leur tabac; le couteau, la ceinture et les cordons de vampou sont aussi des objets indispensables. Ceux-ci se font avec un coquillage qu'ils achètent aux États-Unis. A la fin de chaque discours, ils en donnent un pour rappeler ce qu'ils ont dit. Leur mémoire est si grande que plusieurs années après, ils se souviennent de ce que signifie chacun de ceux qui sont en leur possession.

C'est pendant le campement d'été, lorsqu'ils viennent de recevoir leurs présens, qu'il est curieux de les voir. Les Squâs, surtout les jeunes filles, étalent complaisamment leurs parures, tandis que les hommes, riant, criant et cabriolant à leur antique manière, tourmentent leur chef pour avoir un peu de rum. Celui-ci les refuse sans humeur, en ajoutant qu'il faut en garder pour la danse.

Le soir des feux sont allumés devant toutes les tentes; hommes, femmes, enfans mangent de la soupe, un morceau de poisson salé, ou une tête de veau que le père, en l'apportant, a peut-être laissé tomber dix fois dans la boue des rues de Quebec. A neuf heures, la danse commence à la lueur des torches d'écorce de bouleau, portées par de vieilles femmes. On place à terre une poutre

à l'extrémité de laquelle s'assied un homme qui bourdonne une espèce de chant monotone, en s'accompagnant d'une calebasse pleine de petites pierres qu'il agite sans cesse. Tous les danseurs font, à la file, le tour de la poutre, et sont si serrés, qu'ils se marchent sur les talons les uns des autres; les Squâs et quelques hommes se contentent de suivre ceux qui les précèdent; les autres se démènent comme des forcenés, battent des mains, frappent la terre du pied, sans perdre la mesure marquée par la calebasse et par le son uniforme du yo-hé-ouaou qu'ils semblent tirer du fond de leur poitrine. Quelquefois ils en rompent la monotonie par des cris et des hurlemens qui, joints à leurs gestes bizarres et à leurs cheveux hérissés, feraient croire à un étranger qu'il est au milieu d'une bande de fous.

Le voyageur anglais Hall vit à une de ces fêtes, M. d'Estimauville, français, et agent du gouvernement pour les Indiens. Ses deux filles se mêlèrent ainsi que lui à la danse des sauvages. Elles empruntèrent aux filles des chefs des robes rouges et des chapeaux de plumes, et s'étant barbouillé les joues d'un peu de vermillon, elles prirent part à la danse bruyante et grossière de ces enfans de la nature. Du reste, Indiens, Français et Anglais, tous convinrent que c'étaient de très-jolies Squâs. Voilà une preuve du talent qu'ont

les Français pour se faire aimer des sauvages.

Un Anglais à son arrivée à Montreal cherchait à lier conversation avec les Indiens. « Je ne sais pas l'Anglais » fut constamment leur réponse. Il apprit ensuite que les Indiens, ceux mêmes qui comprenaient l'anglais, ne parlaient jamais aux personnes qui les interrogeaient dans cette langue, à moins qu'ils ne les connussent particulièrement, tandis que si on leur adresse la parole en français, ils répondent avec la plus grande confiance.

Parmi les merveilles de la nature que l'on admire dans les environs de Quebec, il en est deux qui méritent une description particulière; ce sont le Saut de Montmorenci et le Saut de la Chaudière; les deux rivières dont ils portent le nom se jettent dans le fleuve Saint-Laurent, la première à quelques milles au-dessus ou au nord-est de Quebec, la seconde à quelques milles au-dessous ou au sud-ouest.

La rivière de Montmorenci dont le cours est très-irrégulier, traverse un pays sauvage et très-boisé, et coule dans un lit parsemé de rochers aigus, jusqu'au moment où elle arrive sur le bord du précipice; là elle tombe d'une hauteur de 240 pieds, sans rencontrer rien dans sa chute. Excepté dans la saison des débordemens, le volume de cette rivière est peu considérable; mais le froissement continuel et violent qu'elle éprouve en

traversant le bord rocailleux du précipice, la fait tellement bouillonner, que sa masse d'eau écumeuse présente l'apparence de la neige que l'on jette du haut d'une maison, et paraît avoir de même une chute très-lente. Il s'élève du fond du précipice une vapeur comme un brouillard humide qui, vue quand le soleil brille, offre à l'œil les couleurs éclatantes de l'arc-en-ciel. La largeur de la rivière au-dessus de la cataracte n'est que de cinquante pieds; au-dessous, les eaux sont retenues dans une espèce de bassin par un rocher qui en occupe presque toute la largeur, et à l'extrémité duquel elles s'échappent et coulent doucement vers le Saint-Laurent, qui n'en est éloigné que de 300 pas. Les bords de la rivière de Montmorenci au-dessous de sa chute sont très-escarpés, à pic dans quelques endroits, et partout inaccessibles, de sorte que si l'on veut considérer la cataracte de près, on est obligé de suivre les bords du fleuve Saint-Laurent jusqu'au confluent de la rivière de Montmorenci. Lorsqu'en montant ou en descendant le fleuve, l'on arrive vis-à-vis de la cataracte, le spectacle dont on jouit est vraiment imposant et sublime.

Le Saut de la Chaudière n'est pas de moitié aussi haut que celui de Montmorenci; sa largeur est de 250 pieds; les environs en sont plus agréables; les bords de la rivière étant bien boi-

sés, les sites que l'on aperçoit de distance en distance au travers des rochers sont extrêmement agrestes et pittoresques. Quand le lit de la rivière est plein, le volume d'eau qui se précipite est prodigieux; dans les temps secs, et pendant la plus grande partie de l'été, il diminue singulièrement. Dans cette saison la chute de Montmorenci est bien plus belle et plus attrayante.

Les chutes de Saguenay sont à quelques lieues au-dessous de Quebec. Le Saguenay a, dans cet endroit, près de trois milles de largeur et 160 pieds de profondeur. Cette masse énorme d'eau se précipite à travers une fente formée par des rochers perpendiculaires qui ont de 200 à 600 pieds de hauteur; la fente n'a pas un mille de large. Quelques sauts de 50 à 60 pieds accélèrent encore la rapidité du Saguenay. Après avoir franchi cette barrière, il court en décrivant beaucoup de sinuosités jusqu'au Saint-Laurent, où il se jette en formant à son confluent avec ce fleuve, l'excellent port de Tadoussac, limite des établissemens du Canada de ce côté. La marée remonte à soixante-dix milles dans le Saguenay, les baleines y ont quelquefois pénétré.

Pour aller visiter ces phénomènes de la nature, on est obligé de s'engager dans des routes peu fréquentées; les voyageurs accoutumés à parcourir des pays plus peuplés, ne sont pas contens des

auberges ou des cabarets que l'on rencontre dans ces espèces de solitudes. Ce qui déplut davantage à l'un d'eux, fut l'usage constant des paysans de ne jamais dire leur prix. « Ce que vous voudrez Monsieur, » est leur seule réponse. Il convient aussi que jamais ils ne lui demandèrent plus que ce qu'il leur offrait, et que jamais ils n'eurent l'air mécontent.

Un autre désagrément dont se plaint le même voyageur, c'est celui d'être constamment suivi par des petits chiens qui sortent de chaque cour pour japper après les voyageurs jusqu'à ce qu'ils les aient perdus de vue. « Je ne conçois pas, ajoute-t-il, la patience des postillons à qui ces aboiemens paraissent assez indifférens, tant on aime le bruit au Canada; les cloches sont constamment en mouvement; les tambours battent, les trompettes sonnent deux fois par jour dans toutes les grandes villes, et sur les routes il n'y a pas une calèche ou un traîneau aux harnais duquel ne soient suspendue une douzaine de clochettes ou de grelots. Un autre voyageur dit que dans les routes, lorsquelles sont couvertes de neige, et où par conséquent les voitures avancent sans faire assez de bruit pour qu'on les entende de loin, ces sonnettes sont pendant la nuit le seul moyen d'éviter les accidens qui résulteraient de la rencontre de deux traîneaux.

La route de Quebec à Montreal est commode et très-bien servie. Des relais sont établis à des distances réglées; des chevaux, des calèches ou des carrioles y attendent le voyageur. Chaque maître de poste est tenu d'avoir quatre calèches et autant de carrioles. Il y a de plus à chaque relai, un aide de poste qui doit avoir un nombre égal de ces voitures, et les fournir au maître de poste lorsque celui-ci les requiert. Les voyageurs doivent être servis dans un quart-d'heure pendant le jour, dans une demi-heure pendant la nuit. Les postillons sont obligés de parcourir deux lieues par heure. Le prix d'une calèche attelée d'un cheval, est d'un shilling des colonies (1 fr. 5 cent.). Il n'est rien dû au postillon, cependant on lui donne un pour boire.

Quoique les calèches de poste soient lourdes et grossièrement construites, l'on n'y est pas cahoté. Les chevaux, bien que petits et lourds, sont infatigables. Lorsque les postillons veulent hâter leur pas, ils se servent de l'expression de *marche donc!* qu'ils répètent avec un ton plus ou moins aigu, et qu'ils accompagnent de plus ou moins de coups de fouet. Le fréquent usage qu'ils font de ces mots, a donné lieu au surnom de *marche donc*, sous lequel ces calèches sont connues.

L'usage du Canada est de laisser les chevaux paître en liberté, de sorte que pour les atteler aux

son. Cette circonstance dans un pays très-peuplé donnerait lieu à une navigation importante, mais on ne rencontre sur les bords de cette rivière que des habitations éparses jusqu'à une forge éloignée de neuf milles. C'est la seule du Canada; elle a été établie par les Français. Les couches du minerai de fer qui l'alimentent sont presque épuisées. Au-delà le silence des forêts n'est interrompu que par le cri des oiseaux ou par le bruit des cataractes. On en franchit une de trente pieds de hauteur avant d'arriver au saut de Charinnegammé, éloigné de vingt milles de Trois-Rivières. De chaque côté s'élèvent des rochers sourcilleux, noirs et couverts de bois; ils semblent s'être écartés pour donner passage à la rivière qui se précipite d'une hauteur de 100 pieds; la chute n'est pas perpendiculaire; elle est partagée en deux par un îlot rocailleux sur lequel des pins et des thuya ont pris racine. La largeur totale des deux nappes d'eau n'est que de soixante pieds.

Trois-Rivières contient à peu près trois cents maisons. C'est cependant sous le rapport de la population la troisième ville du Canada. On y voit un couvent d'ursulines. Le couvent des cordeliers a été converti en caserne, et le collége des jésuites transformé en prison. Quelques voyageurs ont représenté le territoire qui environne cette ville comme très-fertile et le plus agréable du

Canada. D'autres disent, au contraire, que c'est le séjour le plus triste et le canton le moins fertile de la province. Le sol ne consiste qu'en un sable stérile et mouvant dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambe ; l'air est obscurci par une nuée épaisse de cousins, preuve incontestable, ajoutent-ils, d'humidité et d'insalubrité. Les rues de Trois-Rivières sont sales et étroites, les maisons, la plupart en bois, sont basses et mal construites.

La ville a depuis quelques années pris de l'accroissement et l'on a établi, dans les environs, de nouvelles bourgades que l'on a peuplées de soldats licenciés.

Au grand scandale des anciennes maisons françaises, deux familles juives avaient acquis à Trois-Rivières, une influence et une considération qu'elles devaient à leur probité et à leurs succès dans le commerce. La nomination d'un personnage de ces familles à l'assemblée législative avait poussé à bout la noblesse canadienne, et le démon de la jalousie avait allumé des haines qui partageaient la petite ville en deux factions.

Au-dessus de Trois-Rivières le Saint-Laurent s'élargit beaucoup, et forme le lac Saint-Pierre qui a trois lieues de large et sept de long ; à son extrémité méridionale se trouvent plusieurs îles. On voit au-delà sur le continent, Sorel ou William Henri, petite ville située à la droite du confluent

de la rivière du même nom avec le Saint-Laurent; le Sorel porte aussi le nom de Richelieu, de Chambli, et de Champlain; il est le canal par lequel s'écoulent les eaux du lac Champlain; Sorel est l'entrepôt naturel des marchandises qui arrivent des États-Unis par cette voie. Cette ville est presque entièrement peuplée d'Anglais et d'Américains. Elle est bâtie régulièrement, les rues se coupent à angles droits; on y compte cent cinquante maisons indépendamment des bâtimens qui appartiennent au gouvernement, et des magasins. On y construit des navires pour la navigation des rivières et des lacs. Il y a une église catholique et l'autre protestante. Un voyageur vit à la porte de la première une petite fille qui vendait des bâtons de sucre d'orge d'un sou. « J'en pris un, ajoute-il, en lui donnant deux sous que je lui dis de garder; mais soit fierté, soit délicatesse, elle courut après moi en criant: « Tenez, Monsieur, voici votre sou. »

La traversée du lac Saint-Pierre interrompt pour un moment la vue de la longue file de maisons ou plutôt de chaumières qui forme comme un village continu de Quebec à Montreal. Cette éternelle répétition finit par devenir fatigante.

Les clochers des paroisses couverts en fer blanc présenteraient un coup d'œil agréable s'ils s'élevaient du milieu des forêts comme l'ont raconté

quelques voyageurs, mais tous les bois sont coupés dans les environs des bourgades canadiennes, et des maisons qui se ressemblent toutes ; situées à distances égales comme des tentes ou des guérites sur une ligne sans fin, n'ayant ni un arbre, ni un buisson qui les abrite, n'offrent pas le même intérêt que des maisons disséminées au milieu des champs, et réunies par intervalles en hameaux on en villages.

Il est cependant à propos d'observer que le système des Canadiens leur a été indiqué par la nature du climat : leur pays est, pendant plusieurs mois, couvert de neige ; si leurs habitations étaient dispersées et séparées par des collines et des vallons, il leur eût été impossible de frayer des routes praticables durant l'hiver, et ils eussent été obligés de rester chacun dans leurs tanières comme des ours ; tandis qu'en s'établissant sur les plateaux qui bordent les rives du Saint-Laurent, et ayant disposé leurs maisons sur une ligne, les communications sont beaucoup plus faciles, et ils peuvent voisiner et causer. Si le Canadien était privé de la possibilité de jouir de ce passe-temps, l'existence lui deviendrait à charge.

« Lorsque l'on continue à suivre la rive gauche du Saint - Laurent ; on s'aperçoit en quittant les bords du Saint-Maurice, que tous les affluens du fleuve coulent lentement en entraînant beaucoup

de vase à travers une étendue considérable de pays plat qui borde le lac Saint-Pierre et qui se prolonge derrière l'île de Montreal jusqu'aux deux montagnes. La seule élévation sensible dans cette vaste plaine est l'ancienne rive du fleuve, haute de trente à quarante pieds qui suit la direction de son lit actuel, mais à des distances différentes. Entre Mosquenonge et Berthier, elle est environ d'un mille. Volney observe que cette seconde banquette est plus particulièrement remarquable le long des rivières de l'ouest, mais elle n'est pas moins reconnaissable au Saint-Laurent et à ses affluens jusqu'au lac Ontario. On la distingue non seulement le long du fleuve en général, mais elle suit également chaque baie et chaque détour avec une flexion correspondante, indiquant ainsi que le changement subséquent dans le volume de l'eau s'est effectué graduellement, et sans violence. Je n'ai jamais rencontré, ajoute Hall, un seul courant d'eau sans cet accompagnement, quoique l'on trouve constamment ces banquettes séparées par un canal plat large de 240 à 300 pieds, couvert d'arbres, et à travers lequel la trace d'un mince ruisseau est à peine marquée par une ligne de verdure plus fraîche que le fond adjacent.

Le nombre des moulins à eau abandonnés, notamment dans les parties du pays habitées depuis peu, ainsi que la difficulté de faire marcher

ceux dont on se sert encore, prouve que le même desséchement progressif continue.

« Le peu de changement qui a eu lieu dans la direction et dans la figure de ces banquettes, vient à l'appui de l'opinion qu'il ne s'est pas passé très-long-temps depuis que la partie la plus considérable de la terre cultivée de ce continent a été convertie en marais et a donné naissance à des rivières qui ensuite ont entièrement disparu, ou bien ont considérablement diminué dans leur étendue. Quand le pays est plat, il faut chercher cette seconde banquette à une grande distance du lit actuel; de sorte que si le fleuve s'élevait à cinquante ou soixante pieds, il inonderait une grande portion du terrain entre Quebec et le Saint-Maurice, tous les environs du lac Saint-Pierre et la rivière Richelieu, jusqu'au pied de la montagne de Belœil, et les côtes méridionales de l'île de Montreal, avec la partie la plus considérable de la province supérieure entre l'Outaouac et le voisinage de Prescot.

« Ayant passé en bac de Berthier à Contrecœur, j'allai en calèche à deux chevaux vers Saint-Ours, dans la direction de la montagne de Belœil, qui s'élève dans un horizon brumeux. Les prairies étaient ornées avec profusion du beau lis orange, et les bords de l'eau des cônes cramoisis du sumac. Des brigs et des navires marchands

descendaient le fleuve avec la marée. Leurs voiles étaient à peine gonflées par le vent léger qui tempérait bien modérément l'atmosphère brûlante du mois d'août.

« L'été du Canada est aussi chaud que l'hiver est froid, ce qui met le cultivateur à même d'élever du maïs, des melons d'eau, des potirons, du piment et d'autres végétaux qui ont besoin d'un fort degré de chaleur, quoique pour un temps court ; circonstance qui fait que ce pays ressemble en été au Portugal, comme en hiver à la Russie.

« J'arrivai le soir à Belœil, village peu visité ; le lendemain je passai de nouveau le fleuve, et je m'avançai vers la montagne qui s'élevait comme un mur de rochers au-dessus du pays plat des environs. Quelques chaumières misérables sont éparses à sa base. Leurs habitans vivent principalement du produit de leurs vergers de pommiers, dont la riche verdure tapisse toute la pente du mont jusqu'à l'endroit où la montée devient difficile. A l'extrémité de ce hameau, l'on voit un moulin, bâti sur le bord d'une rivière, et mis en mouvement par le ruisseau qui sort du lac de la montagne.

« La première partie de la montée traverse un bois touffu d'érables, et ne présente pas d'autre difficulté que celle de gravir sur les masses de rochers qui couvrent le terrain, ou d'en faire le tour, car elles barrent la route aux voyageurs qui

ne connaissent pas leurs défilés. Quand on a passé la région des arbres, on est exposé à l'ardeur du soleil. Ce qui, avec la poussière, joint à la fatigue de la montée, rendait ma tâche fort pénible. La hauteur du premier sommet est de 200 toises; il est séparé de la cime supérieure par une vallée profonde et bien boisée, vers l'extrémité de laquelle un beau lac d'un demi-mille de circonférence étend ses eaux tranquilles au milieu des bocages. Dans cette position solitaire et si élevée, il ressemble au bain du Génie de la montagne, ou au lac Magique de quelque conte arabe. Il abonde en poisson excellent.

« Du sommet du cône qui est haut de 240 toises, la vue domine sur le Saint-Laurent et ses deux lacs, entre lesquels on aperçoit la ville et les hauteurs de Montreal; d'un côté la rivière de Richelieu avec le fort Chambli et le bassin, et au-delà les lacs qui marquent la frontière; de l'autre l'Atamasca, et au sud des chaînes de montagnes qui se perdent dans l'éloignement. A l'exception de ces hauteurs, on ne découvre qu'une plaine boisée, entremêlée de taches brunes qui sont les terrains cultivés, et de villages de couleur blanche.

« Des nuages de fumée produite par l'incendie des forêts, dû au hasard ou causé à dessein, enveloppaient partout l'horizon et semblaient augmenter la chaleur.

« La base de la montagne qui est de granit, termine brusquement la branche des montagnes Vertes qui sépare les eaux du lac Champlain des sources de l'Atamasca et du Saint-François. »

Quand on vient par terre de Quebec à Montreal, on s'embarque à Saint-Sulpice pour traverser le Saint-Laurent; on avait commencé un pont pour joindre d'île en île celle de Montreal à la rive gauche du fleuve; mais les auteurs de ce projet, quoique dignes d'éloges pour leur intention, avaient oublié de consulter le climat; car en supposant que le pont résistât au courant gonflé par les pluies d'automne, il serait emporté par les glaces.

Montreal, la seconde ville du Canada, en est la plus ancienne; elle fut fondée en 1549 par Jacques Cartier, de Saint-Malo, qui avait découvert le pays. Elle est située sur la côte méridionale d'une île au point où le Saint-Laurent cesse d'être navigable pour les gros navires. Ses hautes murailles, ses maisons en pierre de taille, entremêlées d'églises et de couvens, les vaisseaux mouillés le long de terre, la font ressembler à un port de mer de l'ancien continent. L'escarpement du rivage, et la profondeur de l'eau entretenue par la rapidité du courant, donnant aux navires la facilité de se placer contre le quai pour charger et décharger des marchandises. Montreal est éloigné de Quebec

de soixante lieues, le bateau à vapeur parcourt cet espace en dix-sept heures.

Montreal se présente sous un aspect aussi pittoresque, mais bien plus gai que Quebec. Des hauteurs boisées, de nombreux vergers, de jolies maisons de campagne, et tout cela renfermé dans une île baignée par un fleuve superbe où les plus gros navires peuvent remonter. L'île a dix lieues de long de l'est à l'ouest et près de quatre lieues dans sa plus grande largeur. La montagne d'où elle tire son nom et qui a deux têtes de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'île, mais elle n'est qu'à une lieue de la côte méridionale. Montreal fut d'abord nommée Ville-Marie; mais cette dénomination n'a pu passer dans l'usage ordinaire.

L'on compte à Montreal 1,274 maisons et 18,800 habitans; on la distingue en ville haute et ville basse, quoique la première ne soit pas beaucoup plus élevée que l'autre. La plupart des rues sont droites, pavées, mais étroites, les nouvelles sont d'une largeur convenable; les maisons sont généralement bâties en pierres de taille grises; dans les faubourgs on en voit en bois, il y en a peu d'élégantes; quelques-unes sont commodes et bien distribuées; elles n'ont ordinairement qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Dans la ville basse, qui est voisine du fleuve et la plus commer-

çante, les maisons ressemblent à des prisons, à cause des volets en fer dont les portes et les fenêtres sont garnies en dehors, et que l'on ferme soigneusement dès que la nuit approche, afin de se garantir du feu. Cette ville a éprouvé des incendies terribles, et ses habitans en ont une telle peur, que tous ceux qui en ont le moyen, couvrent leurs maisons en fer blanc. Une loi oblige les propriétaires d'avoir constamment à portée une ou plusieurs échelles proportionnées à la hauteur des maisons.

Les principaux édifices sont : l'Hôpital général, l'Hôtel-Dieu, la Cathédrale catholique, le Séminaire, l'Eglise anglicane, la Maison du gouverneur, le Palais de justice, la Banque, le Couvent des Récolets changé en caserne, etc. Les remparts de la ville tombent partout en ruines; ils étaient nécessaires lorsqu'elle avait à craindre les surprises des Indiens qui arrivaient en grand nombre pour vendre leurs pelleteries et campaient en dehors; aujourd'hui cet inconvénient n'est plus à craindre.

On remarque à Montreal plus de dispositions à embellir la ville qu'à Quebec. Peut-être est-elle plus riche; car indépendamment de ce qu'elle est l'entrepôt du commerce des pelleteries, ses négocians en font un très-actif avec les Etats-Unis, notamment avec le Vermont, et le New-York supérieur. Les commerçans du nord-ouest donnent

le ton à la société, ils tiennent les tables les mieux servies; en conséquence leurs femmes sont les arbitres des modes, prérogative aussi ardemment desirée et maintenue dans une petite ville baignée par le Saint-Laurent, que dans les capitales de la France et de l'Angleterre.

L'hiver passe pour être de deux mois plus court à Montreal qu'à Quebec; la chaleur y semble plus accablante; sa situation basse et abritée, les toits couverts en fer blanc, les volets des fenêtres revêtus de plaques de fer, et la grande quantité de poussière y rendent l'atmosphère semblable à une fournaise.

A l'extrémité de l'île et à sept milles au sud-ouest de Montreal est le village de La Chine; on y va par une route qui traverse un pays uni, mais agréablement diversifié par des bois et des terrains cultivés qui sont généralement des prairies.

Vis-à-vis de La Chine est Cachenondaga, misérable village habité par les Agniers, tribu d'Iroquois qui ont adopté la religion chrétienne. Les hommes vont à la chasse et à la pêche; lorsque Lambert visita le Canada, leur chef était un ivrogne fieffé. Sa maison était la seule qui fût passablement meublée. Un M. Lorimier, Français d'extraction et interprète du gouvernement, s'était entièrement métamorphosé en Iroquois et avait épousé successivement deux Indiennes.

Cette peuplade a une dévotion particulière à la Sainte Vierge. Les Squâs par principe de religion et d'humanité, adoptent souvent les enfans naturels abandonnés par les blancs qui n'ont pas le moyen de les élever.

C'est à La Chine que se font les expéditions de la Compagnie du nord-ouest ; elle a été fondée principalement par deux Écossais, dont l'un était ce même Mackenzie dont on a lu précédemment les voyages au nord et à l'ouest. Elle emploie plus de trois mille personnes comme agens facteurs et chasseurs. Les Écossais s'empressent de s'engager à son service. Après une trentaine d'années d'une vie triste et pénible, quelques-uns se retirent avec une santé délabrée, mais ils ont acquis une fortune qui se monte quelquefois à vingt mille livres sterling ; c'en est assez pour mener grand train à Montreal où ils vont passer leur vieillesse.

Le plus grand commerce de la Compagnie se fait par la rivière des Ouatouacs qui se réunit au Saint-Laurent, à trente milles au-dessus de Montreal, et dont le confluent avec ce fleuve, forme le lac des deux Montagnes et le lac Saint-Louis dans lesquels sont situées plusieurs îles considérables. Le transport des pelleteries qui viennent du haut de la rivière se fait en canots d'écorce. dont quelques-uns sont assez forts pour porter quarante quintaux ; rarement on les charge en

totalité, surtout sur l'Ouatouac, parce que sa navigation est embarrassée par des bancs de sable, des rapides et des rochers à fleur d'eau et interrompue par trente-deux portages. Les marchandises, les provisions, les munitions et les équipemens militaires, ainsi que les présens destinés aux Indiens, sont embarqués sur des bateaux plats qui remontent le Saint-Laurent et traversent ensuite les grands lacs. On compte trente-six stations du poste de La Chine à Koumanistagua, comptoir situé sur les bords du lac Supérieur.

Pour construire les canots d'écorce de bouleau, on étend les écorces qui sont fort épaisses, sur des varangues plates et très-minces, faites de bois de thuya; elles sont assujetties sur toute la longueur par de petites barres de traverse, qui font la séparation des barres dans le canot; deux précintes de même matière auxquelles sont cousues ces petites barres, affermissent toute la machine. Entre les varangues et les écorces, on insinue de petites clisses de thuya, moins épaisses encore que les varangues, et qui ne laissent pas de fortifier le canot dont les deux extrémités se relèvent peu à peu, et sont insensiblement terminées en pointes tranchantes et rentrantes. Ces deux extrémités sont parfaitement semblables, en sorte que pour changer de route et retourner en arrière, il suffit que les bateliers changent de main. Celui qui se

trouve derrière gouverne avec son aviron, en nageant toujours, et la plus grande occupation de celui qui est sur le devant est de prendre garde que le canot ne touche rien qui puisse le crever. Tous sont assis à plat ou sur leurs genoux, et leurs avirons sont des pagayes de cinq à six pieds de long et ordinairement de bois d'érable. Mais quand on va contre un courant un peu fort, il faut se servir de la perche et se tenir debout; cela s'appelle *piquer le fond.* Il est besoin d'un grand usage pour bien garder l'équilibre dans cet exercice, car rien n'est plus léger, par conséquent facile à tourner, que ces canots, dont les plus grands avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi-pied d'eau.

Les écorces dont ils sont composés, aussi bien que les varangues et les barres, sont cousues avec des racines de sapin, lesquelles sont plus pliantes et sèchent beaucoup moins que l'osier. Toutes les coutures sont gommées en dedans et en dehors; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la gomme n'est pas écaillée. Tous les canots, jusqu'aux plus petits, portent la voile, et avec un bon vent peuvent faire vingt lieues par jour; sans voile, il faut avoir de bons bateliers pour en faire douze dans une eau morte : les plus grands canots sont conduits par douze hommes; ils ont trente pieds de long et six de large.

Ces canots sont conduits par des Canadiens Français qui préfèrent cette occupation aux travaux de l'agriculture. Tous les ans au mois de mai, une flotte part de Montreal, chargée seulement de provisions, telles que biscuit et cochon salé pour nourrir les équipages jusqu'à leur retour, et de marchandises pour les Indiens. Quand on rencontre des bancs, il suffit quelquefois que les équipages sortent des canots et les halent jusqu'à ce qu'ils soient à flot, mais dans les rapides et les rochers; alors il faut les décharger et les transporter sur le dos avec les marchandises jusqu'à ce que l'on atteigne à un endroit navigable. Dès que la nuit approche, on tire les canots sur le rivage, on allume du feu, on fait cuire des vivres pour le lendemain, on s'enveloppe d'une couverture de laine et l'on dort sur la terre. Si la pluie tombe avec force, on se forme une espèce d'abri avec des branchages; le plus souvent, on couche à la belle étoile comme les Indiens, dont ces gens affectent d'imiter les usages, et quelquefois le costume, qu'ils trouvent plus commode que le leur.

Après avoir remonté l'Ouatouac l'espace de 90 lieues, ce qui prend dix-huit jours environ, l'on gagne par un portage le lac Nipissing, d'où, par un autre portage, l'on arrive à la rivière Française qui se décharge dans la partie nord-est

du lac Huron ; on le côtoye jusqu'au détroit de Sainte-Marie, à l'extrémité duquel l'on trouve un autre portage qui conduit au lac Supérieur, dont on suit la rive septentrionale, jusqu'au grand portage situé au nord-ouest. Delà, après avoir traversé une chaîne de petits lacs et de rivières, on traverse le lac de la Pluie, le lac des Bois, le lac Ouinipeg, on gagne le lac Athapasca, puis le lac de l'Esclave.

Les canots qui font cette longue route ne reviennent jamais dans la même année ; on en trouve au grand portage d'autres que les agens de la compagnie tiennent tout prêts, pour transporter les pelleteries qu'ils ont recueillies. Elles sont contenues dans des ballots dont le poids est marqué. On en met un certain nombre dans chaque canot ; leur poids étant connu, il ne peut jamais y avoir de dilapidation ; et lorsque l'on arrive aux portages, il n'y a point de temps perdu, parce que chacun sait le nombre de ballots qu'il doit prendre pour compléter sa charge.

Au grand portage, ainsi que le long de cette chaîne immense de lacs et de rivières qui, depuis le lac Supérieur s'étendent d'un côté jusqu'aux monts Rocailleux, et de l'autre jusque dans le voisinage de la mer polaire, la compagnie a des comptoirs où résident ses agens ; elle en a aussi au-delà des monts, sur les bords du grand Océan.

Beaucoup de personnes attachées à la compagnie du nord-ouest avaient, long-temps avant Mackenzie, pénétré dans l'intérieur du continent de l'Amérique, et parcouru dans différentes directions des lieux où aucun blanc n'était allé avant eux; mais elles n'avaient d'autre objet que d'étendre le commerce de leurs commettans, et d'établir des comptoirs. C'est dans une de ces excursions que ces voyageurs rencontrèrent ceux de la compagnie de la baie d'Hudson qui étaient partis d'un autre point, et que les mêmes intentions conduisaient dans ces vastes régions.

Les hommes qui commencent une fois à suivre cette manière de vivre en nomades, s'y accoutument et y prennent goût, malgré tout ce qu'elle a de pénible. La paresse la leur fait préférer à une existence sédentaire qui les obligerait à travailler. M. de Châteaubriand raconte qu'ayant interrogé un Français qu'il trouva parmi les sauvages sur le motif de son changement de vie, celui-ci lui répondit : « Que voulez-vous? c'est l'instinct. »

Indépendamment des pelleteries apportées à Montréal des régions nord-ouest du continent, par l'Ouatouac, il en arrive encore des quantités considérables par les lacs et qui descendent le Saint-Laurent. Ces dernières sont recueillies dans les différens postes situés sur les lacs Erié, Huron et Ontario où le commerce est libre. Chacun de ces

postes est défendu par une garnison entretenue aux frais du gouvernement. Il vient aussi des fourrures à Montreal par les coureurs de bois qui vont d'une peuplade indienne à l'autre, jusque dans le pays des Ilinois sur les bords du Mississipi. Ils remontent ce dernier fleuve jusqu'à l'Ouisconsing, d'où ils gagnent par un portage de trois milles la rivière du Renard, qui se jette dans le lac Michigan; quelquefois même dans les débordemens qui ont lieu à la fin de l'automne, on peut aller de l'une à l'autre en canot, sans interrompre la navigation par un portage. Du lac Michigan ils passent dans le lac Huron, et ensuite dans le lac Erié, d'où ils entrent dans le fleuve Saint-Laurent. Les pelleteries sont rendues à Montreal avant la fin de septembre, on les embarque à mesure à bord des navires qui partent toujours avant les derniers jours du mois d'octobre, pour ne pas être surpris par les glaces.

Les voyageurs qui veulent aller de Montreal dans le Haut-Canada, se munissent d'une tente, d'un équipage complet de campement, de viande sèche, de vin et d'eau-de-vie qu'ils embarquent dans un canot quand ils remontent le Saint-Laurent. S'ils font leur course par terre, ils en sont quittes pour louer un cabriolet et suivent la rive gauche du Saint-Laurent. Examinons séparément les deux routes.

Les rapides du Saint-Laurent que l'on trouve au-dessus de Montreal sont si violens, que les canots sont envoyés à vide au village de La Chine. On s'arrange ordinairement de manière à partir avec une flotille ou brigade de canots. Trois hommes suffisent pour manœuvrer le plus grand bateau lorsqu'il est à vide; il en faut un plus grand nombre lorsqu'il est chargé. Les Canadiens refoulent le courant à l'aide de gaffes, d'avirons ou de voiles. Lorsqu'il est très-fort, ils employent le premier moyen, en serrant la terre le plus qu'ils peuvent. Ces gaffes ont ordinairement huit pieds de long et comme tous les instrumens de cette espèce sont armées à une extrémité d'un crochet surmonté d'une pointe de fer. Quand on veut faire marcher le canot, tous les hommes se placent du même côté, fixent en même temps la pointe dans le sable, et marchent de l'avant à l'arrière, l'autre extrémité du crochet appuyée contre le devant de l'épaule. Lorsque l'on arrive vis-à-vis d'une anse ou d'une baie profonde, on abandonne les gaffes, et on la traverse à l'aviron; quelquefois la violence du courant oblige d'entrer dans les baies et de les côtoyer à l'aide de la gaffe. On ne peut faire usage de la voile, par un vent favorable, que dans la partie supérieure du fleuve, au-delà des rapides, sur les lacs, et dans les endroits où le Saint-Laurent a une grande largeur,

pourvu que le courant ne soit pas trop rapide.

Le travail de la gaffe et de l'aviron est si fatiguant, que les hommes sont obligés de s'arrêter fréquemment, pour reprendre haleine. Les lieux de repos sont marqués, et éloignés les uns des autres d'un demi-mille, d'un mille, quelquefois de deux, mais jamais de plus de quatre. Les bateliers appellent ces endroits *des Pipes*, parce que c'est là qu'ils remplissent leurs pipes. L'usage constant qu'ils en font, les met en état de déterminer avec précision la distance d'un lieu à un autre. Tel village, disent-ils, est à trois pipes d'ici, ce qui signifie que son éloignement est égal à la durée de trois pipes de tabac. Suivant l'acception la plus générale, une pipe vaut à peu près trois-quarts d'un mille anglais.

Le lac Saint-Louis dans lequel on entre d'abord, a environ quatre lieues de long sur une de large, et reçoit à son extrémité supérieure un des bras principaux de l'Ouatouac, et au sud le bras sud-ouest du Saint-Laurent. Les eaux de sa partie supérieure sont très-basses, à cause des bancs de sable et de vase que les deux fleuves y ont entraînés. Ces bancs immenses sont couverts de roseaux, de sorte qu'à une certaine distance, les navires qui les longent ont l'air de naviguer sur la terre ferme. Les cousins sont très-incommodes dans cette navigation.

L'île Perot, située à l'embouchure de l'Ouatouac, ı cinq lieues de tour. Elle est fertile et bien cul-ivée ; on y voit deux gros villages. En quittant 'île Perot, on traverse l'Ouatouac, afin de gagner ›ar un détour, l'embouchure du bras sud-ouest lu fleuve Saint-Louis, et d'éviter les rapides qui la barrent. Les eaux de l'Ouatouac sont claires et verdâtres, celles du Saint-Laurent, au contraire, sont bourbeuses, parce qu'elles passent pendant plusieurs milles sur des lits de marne.

Les rapides situés à l'embouchure du bras sud-ouest du Saint-Laurent sont appelés les Cascades ou le Saut de Truie. Les bateaux chargés les descendent sans danger; mais il est impossible de les remonter, même avec des canots à vide, de sorte que pour éviter les embarras du portage, on a construit, à grands frais, un canal avec une double écluse qui n'a pas plus de cinquante toises de long, et qui communique de l'Ouatouac au Saint-Laurent. Plus haut, les rapides deviennent plus nombreux et plus rapprochés les uns des autres. Le premier appelé le Saut du Buisson est si impétueux qu'il faut absolument mettre les cargaisons en tout ou en partie à terre, et les transporter sur des chariots à une distance d'un mille et demi au-dessus de tous les rapides. Les bateliers eux-mêmes sont obligés de débarquer et de haler les canots le long du rivage, parce qu'il

serait impossible de surmonter la force du courant même avec les gaffes.

« Le passage de ces rapides est si long et si ennuyeux, dit le voyageur anglais Weld, que nous prîmes le parti d'aller à pied en chassant jusqu'au coteau des Cèdres qui est à neuf milles de là. Nous perdîmes bientôt de vue les maisons isolées qui sont sur le bord des cascades, et nous nous enfonçâmes dans un bois dont les rayons du soleil n'avaient jamais percé l'épaisseur. L'obscurité profonde de ces lieux, l'aspect sauvage de tout ce qui nous environnait, et le bruit des eaux que l'on entendait dans l'éloignement, remplissaient l'âme d'une sorte de terreur. En approchant du coteau des Cèdres, l'aspect du pays devient plus agréable; on aperçoit de nouveau des coteaux cultivés et des chaumières. Le fleuve, au lieu d'effrayer l'œil par de terribles cascades, coule majestueusement et sans obstacle entre deux chaînes de rochers escarpés. »

Deux milles au-delà du village des Cèdres, on rencontre les rapides du coteau du lac Saint-François : ils s'étendent sur une surface de plusieurs milles, et quoiqu'ils ne soient pas très-dangereux, ils semblent plus effrayans que tous ceux que l'on trouve sur ce fleuve; car on peut aisément apercevoir les brisans à la distance de plus de quatre milles. Quelques voyageurs ont

poussé l'exagération jusqu'à les comparer et même à les mettre au-dessus du Saut du Niagara. Dans cet endroit, les canots qui descendent le fleuve, parcourent quatorze et quinze milles à l'heure. Alors les bateliers passent au travers des brisans; mais quand ils remontent, ils sont forcés de longer la rive gauche, où la force du courant est considérablement diminuée par une quantité de petites îles qui la bordent. A l'aide de cette facilité, et d'un canal construit à côté de la partie du rapide la moins praticable, ils parviennent à surmonter le courant avec moins de peine qu'ils ne traversent les cascades.

Le lac Saint-François dans lequel on entre ensuite, a huit lieues de long, sur deux de large. C'est à la pointe au Baudet, vers le milieu du lac, que se trouve la limite qui sépare le haut du bas Canada. Lorsque le vent souffle du sud-ouest, cette énorme masse d'eau se porte vers la pointe, et occasione une houle aussi forte que celle qui se fait sentir sur les bords de la mer.

Vers l'extrémité supérieure du lac Saint-François, on voit l'île au Raisin, nommée ainsi à cause de la quantité de vignes sauvages qui y croissent. Au-delà, sont d'autres îles dont Saint-Régis est la plus grande. La plupart étant situées au milieu du fleuve qui en cet endroit forme la ligne de démarcation entre le territoire anglais et celui des

Etats-Unis, il est incertain si elles appartiennent à l'un ou à l'autre. Les Indiens occupent plusieurs de ces îles, et une partie de la lisière du continent de chaque côté qu'ils se sont réservée pour la chasse.

Depuis l'île de Saint-Régis jusqu'à une distance de quarante milles plus haut, le courant du fleuve est très-violent, et l'on rencontre un nombre infini de rapides, qui bien moins effrayans en apparence que ceux du coteau du lac, sont beaucoup plus difficiles et plus périlleux. Toutefois le plus grand danger n'est pas pour les voyageurs qui remontent le fleuve; au contraire, ceux qui le descendent ont tout à craindre des bancs de sable et des rochers nombreux et pointus au milieu desquels les canots sont entraînés, avec tant d'impétuosité, que si malheureusement ils s'engageaient dans un canal qui ne fût pas le véritable, ils se briseraient infailliblement contre ces écueils. Heureusement les hommes qui font cette navigation connaissent si parfaitement les lieux, que les accidens de cette nature sont très-rares.

Le long saut ou le long rapide situé à dix lieues à peu près au-dessus du lac Saint-François, est le plus dangereux et le plus difficle de tous; c'est au point qu'il ne faut pas moins de six hommes pour le halage d'un seul canot lorsque l'on remonte le courant. Ici l'on a creusé un troisième canal

pour faire éviter aux canots une pointe de terre qu'ils ne pourraient doubler suivant la méthode ordinaire. Ces canaux et leurs écluses ont été construits au frais du gouvernement qui perçoit sur chaque canot un droit de passage. Des moulins à moudre le grain et à scier le bois, ont été établis le long de ces rapides.

Les bois dans cette partie sont plus majestueux que sur tout autre point des rives du Saint-Laurent. Les sapins surtout sont d'une hauteur prodigieuse; leurs cimes semblent se perdre dans les nues. Il est digne de remarque que dans le Canada les sapins croissent sur le sol le plus gras, au lieu que dans les Etats-Unis, on ne les voit que sur les terrains maigres.

Après qu'on a passé le Saut Plat et d'autres sauts plus dangereux, on arrive au dernier rapide, et un peu plus loin au confluent de l'Osvegatchi, la rivière la plus considérable de celles qui se jettent dans la partie du fleuve Saint-Laurent, appartenant aux Etats-Unis. L'Osvegatchi est formé de trois bras qui se réunissent à cinq lieues à peu près au-dessus de son embouchure. Le plus occidental des trois prend sa source dans un lac long de sept lieues sur trois de large; un des deux autres remonte jusqu'à un petit lac ou une flaque d'eau qui n'est éloigné que d'une lieue et demie du bras occidental du Hudson, dont le cours se

dirige vers l'Océan atlantique. Cette particularité facilitera la navigation intérieure.

Au-dessus de l'Osvegatchi, le courant du Saint-Laurent est très-doux; on entre ensuite dans le lac des Mille-Iles qui précède immédiatement le lac Ontario. Parmi le nombre infini d'îles qui ont fait donner à ce lac le nom qu'il porte, quelques-unes ne sont pas plus grandes qu'un canot; excepté celles qui sont situées aux deux extrémités du lac, on en voit peu dont l'étendue soit de quinze arpens. Toutes jusqu'aux plus petites sont couvertes de bois; sur celles-ci les arbres sont chétifs, mais sur les plus grandes ils sont très-beaux. Plusieurs de ces îles sont tellement rapprochées l'une de l'autre, que l'on pourrait aisément jeter une pierre de l'une à l'autre; néanmoins le passage entre elles est sûr et assez large pour un canot; quelquefois même il le serait pour une frégate. Les eaux de ce lac sont extrêmement limpides, de même que celles du fleuve au-dessus du lac Saint-François. Au-dessous de ce lac, au contraire, jusqu'à l'Ouatouac, elles sont troubles, à cause des nombreux bancs de marne sur lesques elles passent.

Les côtes des Mille-Iles sont rocailleuses et s'élèvent perpendiculairement, souvent à la hauteur de vingt pieds au-dessus de la surface du lac. Rien n'égale l'agrément des tableaux qui se pré-

sentent successivement à la vue en naviguant entre ces îles. Quelquefois en sortant d'un passage étroit, l'on se trouve dans un bassin fermé de tous les côtés, et qui semble n'avoir avec le lac, d'autre communication que le canal par lequel on est entré; et tandis que l'on cherche autour de soi une issue que l'on ne peut apercevoir et que pourtant l'on suppose assez large pour admettre le canot, on se trouve tout-à-coup vis-à-vis d'une immense nappe d'eau qui n'a que l'horizon pour limites. D'autres fois l'on est au milieu d'un de ces bassins, entouré d'une demi douzaine d'îles séparées les unes des autres par des intervalles que l'on prend pour les embouchures de grandes rivières; à mesure que l'on s'avance elles paraissent s'éloigner régulièrement de chaque côté, jusqu'à ce qu'elles finissent par se perdre dans le lointain. En un mot, le passage de ce lac offre à chaque minute des tableaux variés et tous plus pittoresques les uns que les autres; le charme en est quelquefois augmenté par les camps des Indiens que la chasse attire dans ces lieux, et dont on aperçoit la fumée et les feux à travers les arbres. Le lac des Mille-Iles a vingt milles de long sur six de large. La ville de Kingston est à cinq lieues de la partie supérieure du lac la plus reculée.

On met ordinairement sept jours pour remonter

le Saint-Laurent de Montreal à Kingston. Quand on a le vent favorable et très-fort, le voyage est un peu plus court ; de même il dure plus longtemps lorsque le vent est contraire ; cependant la différence n'est jamais de plus de trois jours d'avance ou de retard. Pour descendre le fleuve, il ne faut que deux à trois jours, suivant que le vent est plus ou moins favorable ; du reste le courant est si rapide, qu'un vent contraire allonge rarement le trajet de plus d'un jour.

Parcourons maintenant la route qui conduit par terre de Montreal à Kingston. On prend ordinairement une calèche. On a aussi la ressource d'un chariot de poste qui porte les lettres de Montreal à Prescott, elles sont ensuite acheminées à cheval jusqu'à leur destination.

Quand on est arrivé à Sainte-Anne, à l'extrémité occidentale de l'île de Montreal, sur les bords de l'Ouatouac, on passe sur un radeau le premier bras de cette rivière ; on traverse sur une route excellente, au milieu d'une forêt touffue, l'île Perot, ensuite un autre radeau transporte le voyageur sur le continent. Le pays est uni, ouvert, et cultivé négligemment ; la terre est mal labourée, et généralement infestée de mauvaises herbes. L'on reconnaît sans peine que les Canadiens sont esclaves de la routine.

La route est animée par des voitures de diverses

ɪrtes qui vont et viennent; l'on rencontre très-
eu de monde à pied. La plupart des fermiers sont
ı état d'avoir un cheval et une calèche. La cha-
ur de l'été est si forte dans le Bas-Canada, que
ersonne, à moins d'une nécessité pressante, ne
ıarche pour aller à une certaine distance.

On sort de ce pays uni et monotone pour se
etrouver sur les bords du Saint-Laurent, au ra-
ide du coteau des Cèdres, et un peu plus loin
'on entre dans le Haut-Canada. La population a
hangé. Le premier village que l'on rencontre à
ın nom écossais; c'est Glengary; ses habitans
sont tous originaires du nord de la Grande-Breta-
gne. Ils ont apporté sur les rives du Saint-Laurent
la langue gaëlique : les Anglais ne les compren-
nent pas. Ils sont grossiers et rustres, aussi en-
têtés et non moins ignorans que les descendans
des Gaulois, mais moins courtois et moins polis.
Comme le terrain qu'ils défrichent est d'une ferti-
lité prodigieuse, ils ne doivent pas, étant très-
laborieux, tarder à acquérir une certaine aisance.
Sans doute leurs enfans en profiteront, et des
mœurs plus sociales remplaceront la rusticité des
colons actuels.

Quand on a quitté Glengary, l'on ne rencontre
pendant soixante milles que des champs à moitié
cultivés et des maisons en solive; ce spectacle
uniforme n'est interrompu que par intervalles,

lorsque la vue plonge sur le Saint-Laurent. On passe par Prescott et Brokeville, deux villages situés sur ses bords, et éloignés l'un de l'autre de douze milles. Le premier renferme une trentaine de maisons et un fort en terre occupé par quelques soldats. Ce fut une position de quelque importance dans la guerre qui dura de 1812 à 1815.

C'est à Prescott que l'on peut recommencer à remonter le fleuve avec des goëlettes et des sloops. Ce lieu est destiné par la nature à devenir l'entrepôt de toutes les marchandises qui sont expédiées dans la partie occidentale de la province et de celles qui en viennent pour aller à Montreal.

Le mauvais état de la route de terre engage ordinairement les voyageurs à la quitter à Prescott, et l'on s'embarque sur le fleuve; on entre dans le lac des Mille-Iles; quand on est à un demi mille de Kingston, le fleuve fait un détour brusque, et l'on aperçoit le lac Ontario. La baie de Kingston est quelque temps cachée aux yeux par une pointe de terre; dès qu'on l'a doublée, les chantiers et l'arsenal de Kingston se présentent à la vue.

Kingston est bâti sur l'emplacement du fort, construit en 1672 par le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, et dont il portait d'abord le nom. Il prit ensuite celui de Cadaraqui; cette ville est située à l'entrée d'une baie profonde,

placée à l'extrémité nord-est du lac Ontario; on y comptait en 1821 près de 5000 habitans. La plupart des maisons sont en pierre de taille dont il y a des carrières immènses dans les environs. Sa position la rend la clef du Canada. Un fort situé sur la pointe de terre qui s'avance dans le lac, commande la ville et l'entrée du port, où un vaisseau de cent vingt canons peut mouiller le long du quai. Les Anglais y en entretiennent de cette dimension, ainsi que de très-grosses frégates; lorsque Hall visita cette ville en 1817, il y en avait plusieurs en construction. « L'on est frappé d'étonnement, dit-il, et de la grandeur des moyens auxquels le gouvernement à recours, et de l'objet pour lequel il les a employés. On peut se faire une idée des premiers, dit-il, en considérant que le vaisseau le *Saint-Laurent* a couté 300,000 livres sterling (7,500,000 fr.). La frégate la *Psyché* a été envoyée d'Angleterre en charpente toute taillée: le transport de Quebec à Kingston a occasioné 12,000 livres sterling (300,000 fr.) de frais. La dépense du commissariat de la marine à Kingston pendant la guerre, a été estimée à 1,000 livres sterling par jour (25,000 fr.) Pour quelle chose prodiguait-on ainsi les millions? Pour la défense d'un pays dont plus de la moitié n'est qu'un désert couvert de neige, et l'autre une forêt sauvage,

où la population est très-clair-semée. C'est là le gros jeu de la société. »

La position de Kingston la rend très-commerçante. Son port est le plus spacieux et le plus commode de tous ceux du lac Ontario. Toutes les marchandises destinées à l'approvisionnement du pays haut, y sont déposées dans des magasins, jusqu'à ce qu'on les embarque sur les navires qui les transportent à l'autre extrémité du lac. Les pelleteries apportées des différens comptoirs ou par les sauvages, sont également mises en magasin pour être chargées sur des canots qui descendent le Saint-Laurent.

La ville n'offre d'ailleurs rien d'intéressant. Les principaux habitans sont en général des négocians associés avec d'anciennes maisons de commerce de Montreal et de Quebec; quelques voyageurs les représentent comme très-hospitaliers, et disposés à accueillir de la manière la plus obligeante les étrangers, notamment les Anglais; d'autres voyageurs assurent au contraire que l'hospitalité n'est pas leur vertu favorite, et que la politesse et la sociabilité ne paraissent pas leur être familières.

Indépendamment d'un nombre infini de bateaux à voiles employés à faire le commerce du lac, on se sert aussi de navires à trois mâts, de goëlettes et de sloops. La nature de cette naviga-

tion exige qu'ils aient des fonds plats, afin qu'on puisse les échouer sans danger lorsque cette opération est nécessaire. La construction et l'équipement de tous ces bâtimens sont très-dispendieux, parce que l'on est obligé de faire venir d'Europe beaucoup d'objets en fer qui entrent dans le corps et la mâture des vaisseaux et la plupart des cordages nécessaires au grément. Les frais de leur entretien et la solde des équipages ne sont pas moins considérables. Ces navires s'usent plus vite que ceux qui naviguent sur l'océan, à cause, disent les gens du métier, de la fraîcheur des eaux des lacs, ensuite parce que les voyages y étant plus difficiles et plus dangereux que ceux de la mer, il faut se procurer des matelots expérimentés ; et l'on est obligé de les faire venir en grande partie des ports de mer et de leur donner de très-gros gages pendant toute l'année, quoique la navigation soit interrompue par les glaces pendant cinq mois.

Quelques-unes des goëlettes qui font la navigation du lac sont de 180 tonneaux; aujourd'hui l'on emploie des bateaux à vapeur. On en voit qui ont 171 pieds de long sur trente-quatre de large. Quand le vent est favorabble, on arrive en deux jours à York, capitale du Haut-Canada.

Cette ville est située sur la rive occidentale de l'Ontario qui forme en cet endroit une baie où il

y a un bon mouillage pour les petits navires. Le terrain autour du port et dans les environs est bas et marécageux. En général, il ne paraît pas fertile, et l'on n'a pas encore étendu beaucoup la culture autour de la ville. On y voit quelques jolies maisons, et l'on y compte 3,000 habitans; le commerce est insignifiant.

Le lac Ontario a 65 lieues de longueur et 19 dans sa plus grande largeur; sa circonférence est de 200 lieues, sa profondeur de 500 pieds. Sa surface est élevée de 231 pieds au-dessus des hautes eaux du Saint-Laurent à Trois-Rivières. Il n'a pas beaucoup de bons ports. Il est moins sujet que les autres grands lacs du Canada aux tempêtes, et quand on réfléchit à son immense étendue, on est étonné de sa tranquillité. Il est, ainsi que toutes les rivières qu'il reçoit, très-poissonneux. On y pêche entre autres beaucoup de saumons qui remontent le Saint-Laurent.

Le village de Niagara, situé à l'issue de la rivière de ce nom dans l'Ontario, est un des plus jolis et des plus vivans du Haut-Canada, dont il fut la capitale pendant quelque temps. Il renferme 1,000 habitans; on y voit beaucoup de boutiques et de jolies maisons. Il s'y tient un marché fréquenté par les fermiers des environs. Deux fois par an, il y a des courses de chevaux. L'embouchure de la rivière forme un port excellent.

Le pays compris entre l'embouchure du Niagara et l'extrémité supérieure du lac Erié, est la meilleure partie du Haut-Canada; le sol y est plus fertile, la température proportionnellement plus douce, la population plus considérable. De belles routes conduisent d'un village à un autre; elles sont bordées des deux côtés de champs bien cultivés. Le terrain et le climat sont très-favorables à la croissance des fruits. De nombreux vergers de pommiers et de pêchers produisent chaque année une profusion de fruits délicieux dont les propriétaires ne semblent pas faire beaucoup de cas, car ils laissent les cochons se promener en liberté entre les arbres, et manger tous ceux qui tombent à terre.

Ces vergers sont à peu près abandonnés à la nature; ils ne sont pas enclos, et l'on ne donne aucun soin aux arbres. Les paysans montrent en général la plus grande indifférence pour tout ce qui ne tient pas aux besoins de première nécessité. Ils cultivent assez de froment, de maïs et de pommes de terres pour ne pas craindre la disette, et d'ailleurs ne s'occupent d'aucune amélioration dans ce qui les entoure; ils n'ont pas de jardins, ils n'élèvent pas d'abeilles. Tout est dans l'état de la barbarie et de la grossièreté primitives.

Pendant l'été les routes sont animées par des troupes d'émigrans anglais qui vont plus à l'ouest;

quelques-uns arrivent par New-York, la plupart viennent par le Bas-Canada. Les Américains, lorsque ces Européens traversent leur pays, font tout leur possible pour les y retenir; c'est un des motifs pour lesquels on les embarque pour Quebec.

En avançant à l'extrémité occidentale du lac Erié, où sont les établissemens les plus reculés de ce côté, les maisons deviennent plus rares; ce ne sont plus que de chétives cabanes; les bois s'approchent davantage de la route; les champs sont encombrés d'arbres qui viennent d'être abattus; on ne voit presque plus d'animaux domestiques; tout annonce que le pays n'est que depuis très-peu de temps habité par des hommes qui s'y livrent aux travaux de l'agriculture.

Les Anglais substituent partout les noms de leur pays dans les lieux où ils s'établissent, à ceux que les indigènes leur donnaient. De Cadaraqui, ils ont fait Kingston, de Toronto, York; ils avaient voulu transformer Niagara en Newark; cette fois l'habitude a heureusement empêché la métamorphose; il faut convenir que les noms donnés par les sauvages, sont très-souvent bien plus harmonieux que ceux par lesquels les sujets du roi George les remplacent.

On retrouve dans le Haut-Canada une rivière Thames (Tamise); elle se décharge par une large embouchure dans le lac Saint-Clair qui commu-

nique par la rivière Détroit avec l'Erié. Les bords du Saint-Clair sont encore incultes, on n'y aperçoit qu'un petit nombre de maisons éparses. Au contraire, les rives de la rivière Détroit sont très-peuplées et très-bien cultivées. C'est là que se terminent les établissemens anglais. Les habitans sont la plupart des Canadiens Français d'origine; Leurs pères demeuraient là dès le temps où le pays appartenait encore à leur ancienne patrie. « Ils conservent toujours, dit un voyageur écossais, ces manières aimables qui les distinguent des paysans des autres pays, et qui brillent surtout quand on les compare à la grossièreté et à la rudesse des rustres qui peuplent les autres parties de la province. »

Les maisons sont si nombreuses et si rapprochées les unes des autres, sur les bords de la rivière Détroit, que pendant plus de dix milles, on croit voir une suite de plusieurs villages. Les fermes sont très-étroites sur le devant, et s'étendent considérablement par derrière. On donna aux lots cette forme bizarre, afin que les colons pussent s'aider les uns les autres dans le cas d'une attaque de la part des Indiens, qui jadis étaient extrêmement nombreux et incommodes dans ces cantons reculés.

Les bords de la rivière Détroit sont le paradis terrestre du Haut-Canada pour les fruits. Les

pommes, les poires, les prunes, les pêches, les brugnons et les raisins y sont d'une qualité excellente, et pour la grosseur, la beauté et la saveur l'emportent sur ceux que l'on récolte dans les autres cantons de la province. Le cidre abonde sur la table du plus pauvre paysan. Cette excellente qualité du fruit est due au climat qui est sensiblement plus chaud dans le voisinage de la rivière Détroit et du lac Saint-Clair. Le climat y est plus doux, plus serein, plus sec et plus variable que dans les districts situés quelques centaines de milles plus à l'est. Il tombe proportionnellement peu de neige en hiver, quoique le froid soit assez vif pour geler les eaux si fortement, que les hommes, les chevaux et les voitures chargées, peuvent passer sans danger sur la rivière et sur le lac. En été le pays présente une forêt fleurie; l'atmosphère est rarement obscurcie par des nuages; les lacs et les rivières qui s'étendent de tous les côtés, communiquent à l'air une fraîcheur qui ranime les sens et qui modère la chaleur du soleil; enfin la pureté et l'élasticité de l'air le rendent également salubre et agréable.

A peu près à vingt milles du point où commence la rivière Détroit, on rencontre, en descendant, Sandwich, village d'une quarantaine de maisons. Plus loin le terrain se détériore, il est froid et marécageux; d'ailleurs les dépendances de ce village

sont resserrées par un territoire de six milles de longueur, où l'on ne voit pas un seul habitant. Un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière Détroit, dans le lac Erié, on trouve Amhertsbury, ville la plus occidentale du Haut-Canada. On y compte plus de 1,000 habitans. Quelques-uns ont de la fortune, la société y est plus polie, et offre plus d'agrémens que dans toutes les autres villes de la province.

Un voyageur observe qu'en général les nouveaux colons du Haut-Canada montrent une grande égalité dans les positions difficiles, et ont toujours l'air content; ils ont raison, ajoute-t-il, car un moment de réflexion doit les convaincre que l'abondance et la prospérité doivent être tôt ou tard le prix de leurs efforts. L'étranger qui voit le désordre répandu dans une ferme que l'on défriche, et qui songe au travail long et assidu qu'on sera forcé d'employer pour mettre tout dans un ordre convenable, est surpris que le nouveau colon ne recule pas effrayé de tout ce qu'il sera obligé d'entreprendre pour en venir à bout. Heureusement tous les colons d'un même canton ayant à surmonter les mêmes difficultés, chacun est satisfait de n'avoir pas à prendre plus de peine qu'un autre, et encouragé en s'apercevant qu'il va aussi vite que ses voisins.

Le climat du Haut-Canada n'a pas encore ac-

quis le degré de pureté et de salubrité qu'il aura un jour. Des forêts épaisses couvrent les neuf dixièmes de la partie habitée, et en empêchant les particules aquatiques de s'évaporer, donnent naissance aux marécages et aux amas d'eau, qui à leur tour, engendrent les brouillards, les vents glacés et les fièvres. Lorsque les bois seront défrichés, l'air, quoique plus froid peut-être, sera moins humide qu'il ne l'est à présent. Alors les lacs attireront à leur surface la totalité des vapeurs, et le Haut-Canada sera moins exposé aux pluies abondantes et aux ouragans de neige.

Le commerce du Canada est devenu bien plus considérable depuis la conquête, qu'il ne l'était auparavant; en 1769 les exportations ne se montaient qu'à 160,000 livres sterling, elles sont actuellement de 1,500,000 livres (36,000,000 fr.). On a vu plus haut en quoi elles consistaient; l'on construit aussi des navires qui se vendent dans les Antilles.

Le Canada reçoit toutes sortes de marchandises manufacturées; du thé, du sucre, du café, de l'huile, du vin, de l'eau-de-vie.

Le revenu que le gouvernement tire de ce pays, est de 31,000 sterling; ses dépenses se montent à 43,000 livres seulement pour les frais d'administration. Les frais de garnison et d'entretien des forts, sont en temps de paix de 100,000 livres

sterling; les présens que l'on fait aux sauvages, le salaire des employés, officiers et commis, peuvent monter à une pareille somme. En temps de guerre la dépense est incalculable. De profonds politiques pensent que cette province si coûteuse, offre aux Anglais un double caractère d'utilité et d'importance. Elle est en temps de paix le débouché de plusieurs produits des manufactures anglaises qui entrent aux Etats-Unis, soit légalement, soit en fraude, et les marchandises que le commerce de la Grande-Bretagne tire par cette voie de l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fournissent les objets d'un échange et d'une navigation considérables, et qui s'accroissent tous les ans. Enfin, considéré comme position militaire, le Canada forme le principal anneau de cette chaîne de possessions britanniques, dans le nord de l'Amérique, qui, depuis l'Acadie et Terre-Neuve, va rejoindre le lac Ouinipeg dans l'intérieur du continent, chaîne qui enveloppe les Etats-Unis par le nord-est et par le nord. « Elle permettrait, dit l'Anglais Lambert, d'appuyer de plusieurs points le projet que certains membres du cabinet de Saint-James ont caressé avec complaisance, celui de reconquérir les Etats-Unis en y fomentant d'abord des scissions et des guerres intestines. »

Les dépenses exorbitantes auxquelles la conservation du Canada oblige la Grande-Bretagne,

inspirent des réflexions toutes différentes au voyageur américain Sanson : « Ces dépenses, dit-il, sont la principale source de la richesse du Canada, qui profite ainsi des richesses de l'Angleterre. Il est de la politique de l'Amérique, de laisser ce trou ouvert à la poche de sa rivale.

« Quoique la citadelle de Quebec, observe-t-il, passe pour une des plus fortes de l'Amérique, il pourrait se faire que dans une guerre future. elle devînt la proie de l'audace et de l'intrépidité américaine; mais cette conquête coûterait plus qu'elle ne vaudrait, et serait difficile à conserver contre la première puissance maritime du monde. Il en est autrement du Haut-Canada, sa population est essentiellement américaine, et l'attachement qu'elle a pour la Grande-Bretagne, doit céder à l'empire de l'opinion et des mœurs de ses voisins du continent; à la première guerre il sera américanisé. La population de Montreal est déjà américaine. La population française s'y fondra ou disparaîtra, à moins que le Canada français ne consolide son indépendance, alors il serait borné par le Sorel d'un côté du Saint-Laurent, et par le Saint-Maurice de l'autre ; en laissant à Sa Majesté Britannique et à ses successeurs, l'immense empire des déserts inhabitables qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale.

« Le Canada est un des joyaux les plus chers

parmi ceux qui ornent la couronne de la Grande-Bretagne. S'il arrivait une époque où la dépense inutile de plusieurs milliers d'hommes et de quel ques millions de guinées fût comptée pour quelques choses dans les projets des cabinets, on pourrait conseiller à la Grande-Bretagne, en cas de guerre avec les Etats-Unis, de donner à ceux-ci le Haut-Canada, et de laisser les Français se gouverner eux-mêmes, comme nation indépendante, sauf aux Anglais à garder le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse. La ligne de démarcation entre les deux parties du Canada, est indiquée non-seulement par le langage et les coutumes, mais par le climat; celui du Haut-Canada, malgré l'élévation plus grande du sol, est infiniment plus doux; parce que ce pays, indépendamment de ce qu'il est plus méridional, se trouve sur le courant du vent du sud, qui venant du golfe du Mexique, remonte par la vallée du Mississipi jusque dans l'intérieur du continent.

« Aussitôt que la population du haut pays sera assez forte pour avoir un gouvernement à elle, tout le pouvoir de la Grande-Bretagne ne pourra retarder sa sépation. Quelqu'autre Franklin naîtra à Toronto ou sur les bords du lac Erié, pour éclairer ses compatriotes, et quelqu'autre Washington pour les guider au combat.

« La situation de ce pays est un solécisme en

politique, comme un paradoxe en géographie; c'est une île, ou du moins une presqu'île au milieu d'un continent. Il est dans la prospérité comme nation, et dans un état de faiblesse comme province; plus il se fortifie, plus sa dépendance de la Grande-Bretagne devient précaire. Dieu préserve l'Angleterre d'en faire le dénombrement. Cette fantaisie coûta cher à David. »

ÉTATS-UNIS.

G. F. HARRIS s'embarqua le 7 mai 1817 à Liverpool pour les Etats-Unis; le but de son voyage était d'examier quels avantages ce pays possédait pour engager un étranger à s'y fixer.

Le 5 juillet on eut connaissance de la terre. « Après une traversée de cinquante-huit jours, dit le voyageur, je ne pouvais me rassasier de la vue de la belle végétation que j'apercevais de tous les côtés; les douces émanations des forêts et des prairies, me causaient une ivresse de plaisir inexprimable. Je me croyais transporté dans l'Elysée. Le phare de Sandy-Hook, les hauteurs de Neversink, les îles avec leurs forts, les jolies maisons de campagne que l'on découvrait çà et là au milieu de grands arbres, offrent un tableau admirable. Nous avancions avec la marée; la perspective changeait à chaque minute à mesure que nous approchions de New-York, qui est à neuf lieues de Sandy-Hook. La scène est animée par les nombreux navires qui se croisent dans toutes les directions. A trois lieues de la ville, les rivages de Long-Island et de Staten-Island, opposés l'un

à l'autre, forment un détroit défendu par des fortifications; on voit d'autres ouvrages un peu plus hauts; les plus considérables sont sur Governor's-Island, à l'embouchure de l'East-River, et sur les îles de Bedlow et d'Ellis, au milieu de la côte du New-Jersey.

« Quand nous entrâmes dans la baie, deux employés de la douane vinrent à bord; combien leur conduite différait de celle des douaniers anglais; polis, honnêtes, raisonnables dans l'exercice de leurs fonctions envers un étranger; quelle idée favorable ils lui font concevoir de la nation chez laquelle il arrive! Hélas! quelle impression différente ces messieurs produisent sur l'Européen qui aborde les côtes de la Grande-Bretagne!

« A midi le navire laissa tomber l'ancre dans le Hudson, près de la ville. Son étendue, les édifices, le grand nombre de vaisseaux, une foule d'autres objets, semblent une illusion lorsque l'on réfléchit que tout cela est l'ouvrage d'une cinquantaine d'années.

« On parle dans cette ville la même langue que dans celle où je m'étais embarqué; mais elle y est exempte des barbarismes, qui chez nous distinguent la classe inférieure, et sont cause que celle qui est au-dessus d'elle ne la comprend pas toujours. On observe encore à New-York des traces de son origine hollandaise dans les noms, et les

édifices, cependant la même chose ayant lieu dans plusieurs parties de l'Angleterre, elle cause si peu de surprise, que souvent je suis tenté de m'imaginer que je me trouve encore dans cette contrée. L'erreur se dissipe en jetant les yeux sur les gens que je rencontre; leur air aisé et dégagé ne peut manquer de frapper un étranger. »

New-York doit à sa position, d'être la ville la plus commerçante des Etats-Unis. Située à l'embouchure d'un fleuve navigable, entourée d'îles qui l'abritent, son port ne gèle jamais, et peut admettre les plus grands vaisseaux. Le fleuve remonte jusqu'à une petite distance du lac Champlain qui va joindre le Saint-Laurent. A cinquante lieues de New-York, le Hudson reçoit à droite le Mohôcks dont la source est peu éloignée de celles d'autres rivières qui se jettent dans le lac Ontario. Ainsi cette ville est l'entrepôt naturel du commerce de toute cette partie de l'Amérique septentrionale intérieure, dont la population augmente chaque jour.

La Broadway est la principale rue, elle commence à la Batterie, place d'où la vue que l'on embrasse est magnifique, on aperçoit la baie et les îles; cette rue se prolonge à peu près parallèlement au cours du Hudson pendant trois milles, et offre quelques beaux édifices parmi lesquels on remarque l'Hôtel-de-Ville ou Federal Hall. Quoi-

que défectueux à plusieurs égards, c'est un ornement pour cette cité. Sa façade élégante en marbre blanc, prouve combien l'air est pur; sa destination ajoute au plaisir avec lequel on le contemple. L'intérieur est orné des portraits de Washington et des autres guerriers qui ont défendu la liberté de la patrie. Ce fut dans la galerie de cet édifice que, le 30 avril 1789, Washington jura devant le congrès et une foule innombrable de citoyens réunis dans Broad-Way, de maintenir la constitution fédérale. Quand il eut prêté le serment, il fut proclamé président des Etats-Unis, aux acclamations universelles du peuple.

Parmi les édifices consacrés à la religion, les plus vastes et les plus élégans sont le temple de la Trinité et le temple de Saint-Paul, la principale église catholique; plusieurs ont des clochers. On compte soixante-dix-sept édifices religieux dans cette ville. Elle a plusieurs hôpitaux et d'autres institutions charitables.

L'université de New-York est gouvernée par des administrateurs qui nomment les présidens et les professeurs de tous les colléges, excepté ceux du collége de Colombia, qui jadis s'appelait collége Royal, il changea de nom en 1787. Le collége de médecine et de chirurgie est dans un état florissant.

Quelques-unes des rues voisines du fleuve sont étroites et tortueuses; ce sont les plus anciennes;

les modernes sont larges et bien alignées. Il y avait jadis beaucoup de maisons de bois, et plusieurs étaient extrêmement chétives; aujourd'hui on les construit généralement en brique, et quelques-unes ont trois étages; il y en a d'élégantes. Un Français regrette qu'une ville qui a un si beau port, soit dépourvue de quais.

Les marchés sont au nombre de sept et abondamment fournis. Les auberges sont bonnes; on y mange à table d'hôte comme dans toute l'Amérique.

New-York a une salle de spectacle, un muséum et un cirque. « Les habitans, de même que ceux de Charlestown, se distinguent de ceux des autres villes de Etats-Unis, dit Mellish, par leur politesse, leur gaîté et leur hospitalité. Beaucoup de familles d'origine hollandaise ont conservé en partie les mœurs de leurs ancêtres. Les hommes ne quittent presque jamais le cigare, et même les enfans prennent de bonne heure l'habitude de fumer. »

Les femmes sont belles, bien faites et bien élevées; elles n'ont pas ces couleurs fraîches et rosées qui distinguent celles de plusieurs pays de l'Europe; quelques voyageurs ajoutent qu'elles aiment la dépense. D'autres observent au contraire qu'elles vivent très-retirées, et se livrent entièrement aux soins domestiques.

La population de New-York était de 21,863 habitans à l'époque de la déclaration de l'indépendance américaine; d'après le dernier dénombrement fait en 1820; on y a trouvé 123,706 habitans. Cependant le climat est un peu humide; quelques quartiers sont encore sales; l'eau douce est un peu rare. La fièvre jaune y a quelquefois exercé ses funestes ravages.

Mellish qui visita les Etats-Unis en 1811, étant à New-York, profita du départ d'un paquebot pour aller visiter les états formant jadis la Nouvelle-Angleterre. C'est de toutes les parties de l'Union, celle où la population est la plus forte, relativement à l'étendue du territoire; c'est aussi celle où la civilisation est la plus généralement répandue, où le peuple est le plus instruit et le plus laborieux; il a des mœurs autères et l'esprit très-religieux. Ce pays est en même temps le foyer principal de l'activité maritime et commerciale.

« Le vent nous favorisait, dit Mellish, nous voguions rapidement dans le bras de mer renfermé entre Long-Island et le continent. Le rivage des deux côtés est bien cultivé, et garni de jolies maisons. Le temps était superbe. Bientôt nous eûmes à gauche les rivages du Connecticut, où de beaux villages s'élevaient à peu de distance les uns des autres. Après être sortis du bras de mer, nous nous sommes trouvés en face de New-London,

ville située sur un fleuve qui porte le nom de New-Thames, afin que rien ne manquât à sa ressemblance avec la métropole de l'ancienne patrie; mais il y a un peu de différence dans la population et l'importance des deux Londres. Celui du Connecticut ne contient que 3,330 habitans; son commerce se borne au cabotage avec les états plus au sud et à quelques armemens pour les Antilles. Son port est grand, sûr et commode. »

Le Connecticut est divisé en huit comtés; on y compte 275,248 habitans. La plupart sont presbytériens congrégationalistes. Très-rigides observateurs des devoirs de la religion, ils ne souffrent pas que le dimanche on se livre à aucun divertissement, à aucun jeu, même dans l'intérieur de sa maison; que l'on monte à cheval ou en voiture dans l'intérieur des villes. Leurs écoles publiques, leurs fondations charitables méritent des éloges. L'état a, en 1821, un fonds de 1,859,000 dollars (9,295,000 fr.), dont l'intérêt est consacré à l'entretien des écoles.

Le siége du gouvernement alterne entre New-Haven et Hartford. La légistature s'assemble dans la dernière de ces villes au printemps, et dans la première en automne.

La surface du pays est entrecoupée de montagnes peu élevées, de collines et de vallées; l'on y voit peu de plaines. Le sol est généralement

gras et fertile, et si bien cultivé, qu'en plusieurs endroits on croit voir un jardin bien tenu. On récolte toutes sortes de grains, un peu de chanvre; mais on s'occupe principalement de l'éducation du bétail; le beurre et le fromage sont excellens. Les routes très-nombreuses, sont entretenues avec le plus grand soin.

Quoique cet état soit exposé à une chaleur et à un froid très-grands, et à des changemens soudains de température, le climat est très-sain. Les vents du nord qui règnent pendant l'hiver sont perçans; en revanche, l'atmosphère est d'une pureté sans égale.

Le Connecticut expédie dans d'autres états et aux Antilles, les productions de son sol et les produits de sa pêche. On y voit plus de manufactures que dans les autres états de l'Union, excepté celui de Rhode-Island; on y fabrique des toiles de coton, du drap, du fer blanc, des outils en fer, des armes à feu; on y distille de l'eau-de-vie de grains; il y a des verreries, des papeteries, des tanneries, des ateliers de carrossier, d'horlogerie, etc.

Le fleuve qui donne son nom à l'état, prend sa source à la frontière septentrionale de New-Hampshire qu'il sépare du Vermont, coule du nord au sud, traverse le Massachusetts et le Connecticut, et se jette dans le Long-Island-Sound après un cours de 136 lieues.

Hartford, semi-capitale de l'état, est située sur la rive gauche du Connecticut qui est navigable jusque là pour les navires tirant au plus huit pieds d'eau. Cette ville éloignée de 15 lieues de la mer, est généralement bien bâtie. On y a fondé une institution pour les sourds-muets. Elle a 4,800 habitans; placée sur des routes qui aboutissent à de grande villes, elle est très-vivante et fort commerçante; de l'autre côté du Connecticut, à son confluent avec l'Hockanum, est East-Hartford, ville de 3,400 habitans, qui a plusieurs usines. Un pont de pierre de six arches et long de 974 pieds, joint les deux villes.

New-Haven, la seconde semi-capitale, est bâtie sur les bords d'une grande baie qui a quatre milles de profondeur; deux petites rivières bornent l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Au nord de cette ville s'étend une belle plaine qui se termine à des rochers escarpés hauts de 350 pieds. Les rues de New-Haven sont simplement sablées, mais fort propres et bordées d'arbres. La plupart des maisons sont en bois; presque toutes ont des vergers. Cette ville fondée par des Hollandais, porte beaucoup de marques de l'esprit d'ordre, de symétrie et de propreté qui distingue ce peuple. Son port bien abrité est peu profond, et se comble graduellement de vase. Cependant le commerce maritime

est actif. New-Haven à 7,150 habitans; son collége est florissant.

« En passant vis-à-vis de New-London, dit Mellish, nous avons pénétré entre deux petites îles séparées l'une de l'autre de quelques brasses seulement, et nous avons traversé le canal situé à l'extrémité du Long-Island-Sound et désigné par le nom de race (la course). Une chaîne de petites îles qui coupe obliquement l'issue du bras de mer, occasione par sa position un courant très-rapide quand la marée monte ou descend.

« En entrant dans la baie de Narraganset, j'y aperçus un grand nombre de petits navires mouillés. Le 28 août nous avons laissé tombé l'ancre dans la rade de Newport. Cette ville est située à l'extrémité sud-ouest de Rhode-Island, île qui donne son nom à l'état, et qui a quatre lieues de longueur du nord au sud, et une lieue de largeur. Newport est bien bâti sur la pente d'une colline qui s'élève vers l'est. On y compte onze cents maisons qui ont un air antique, et 7,400 habitans. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de l'indépendance; l'ennemi l'ayant occupée pendant très-long-temps, elle se ressent encore de ses malheurs qu'il l'ont appauvrie et dépeuplée. Sa position agréable, la salubrité de son climat qui est passée en proverbe, et l'a fait nommer l'Eden de l'Amérique, la rendent en été le rendez-vous

d'un grand nombre d'étrangers, notamment des habitans des états du sud. C'est peut-être la ville du monde où le marché au poisson soit le mieux approvisionné. On y en apporte près de soixante espèces différentes, tous très-bons.

« Le port est l'un des plus beaux du monde, et défendu par trois forts; sur une île où il y en a un de bâti, s'élève un hôpital militaire appartenant aux Etats-Unis.

« M'étant embarqué dans le bateau à vapeur, je traversai la baie de Narranganset, longue de 33 milles et large de 12 milles, vis-à-vis de New-port, en y comprenant les îles qu'elle renferme. Elle se partage en plusieurs bras et reçoit trois fleuves principaux. Ses rives sont couvertes de jolies habitations.

« En arrivant à Providence, je fus surpris d'y voir à l'ancre un navire de 900 tonneaux; il était destiné pour les Indes orientales; le lendemain une vente de marchandises de ce pays devait avoir lieu. La situation de Providence à l'extrémité septentrionale de la baie de Narranganset, et sur la rive gauche du Seekhonk ou Pâtucket, est très-favorable pour le commerce; il y est florissant, les manufactures sont très-actives. Cette ville est très-bien bâtie; deux beaux ponts traversent le Pâtucket, un autre unit les deux rives du Providence-River, bras du Narranganset. L'université existe

depuis 1770. La population de Providence est de 11,800 âmes.

« Avant de quitter cette petite ville si intéressante, je dois avouer, dit Mellish, que j'avais à combattre de fortes préventions contre les mœurs et l'éducation de l'Amérique. Rien de plus ordinaire pour un Anglais, que de se représenter sa patrie comme le modèle de la perfection, et de douter que l'on trouve dans les autres pays les avantages qu'elle offre. C'est surtout pour les États-Unis de l'Amérique que ce doute existe. On est réellement surpris de voir que, malgré le commerce habituel entre les deux nations, il règne dans la Grande-Bretagne tant d'ignorance, ou pour mieux dire tant d'idées fausses sur ce qui concerne l'Amérique. C'est à cette circonstance que j'attribue mes préventions particulières, car je suis heureusement étranger à ce que l'on appelle préjugé national. Je ne puis considérer un objet sous un jour différent de celui sous lequel il se présente réellement, et je remarque avec plaisir que la nation américaine a des mœurs et parle une langue qui doivent être le résultat d'une éducation égale au moins à celle que l'on reçoit dans la Grande-Bretagne. Mon observation ne se borne pas aux villes maritimes. Le pays autour de Providence est peuplé d'hommes très-civilisés et très-industrieux. »

L'état de Rhode-Islande est effectivement, comme on l'a déjà observé, celui où l'industrie a pris le plus grand essort. C'est un des plus petits de l'Union, sa surface n'étant que de 1,350 milles carrés. Sa population, en 1820, était de 83,100 habitans. Le sol est uni, excepté dans le nord où s'élèvent des collines rocailleuses; le terrain sur le continent est sablonneux et léger; sur les bords du Narranganset et dans les îles de cette baie il est très-fertile; en général il convient mieux pour le pâturage que pour l'agriculture. Le minerai de fer est abondant, on y trouve un peu de cuivre et beaucoup de pierre calcaire.

Newport et Providence sont les deux principales villes; la législature s'y assemble; elle tient aussi ses sessions à East-Greenwich et à South-Kingston.

Mellish prit à Providence la voiture publique pour aller à Boston. Il faisait du brouillard, il ne put pas bien examiner le pays qu'il traversait; il lui parut assez mal cultivé; des deux côtés de la route s'étendaient des champs de blé, on rencontra plusieurs voitures chargées de pommes qui allaient à Providence. On fait beaucoup de cidre dans ces cantons.

A quatre milles de Providence on passe le Pâtucket, et l'on entre dans l'état de Massachusetts. La ville de Pâtucket, située sur ce fleuve, est moitié dans un état et moitié dans l'autre. L'on a profité

des chutes d'eau, pour y établir des manufactures de toile de coton, des clouteries et d'autres usines.

La route était excellente, elle traversait un pays ondulé, pierreux et peu fertile, par conséquent médiocrement peuplé; les arbres fruitiers y sont très-communs. Le sol s'améliore en approchant de Dedham, jolie petite ville bâtie en bois et arrosée par le Charles-River ainsi que par le Millcreek, qui va joindre le Neponset; cette heureuse situation a été mise à profit pour y établir des papeteries, des clouteries, des scieries, des manufactures de toile de coton.

« Quand on est sorti de Dedham, le pays devient plus agréable, on voit un grand nombre de maisons de campagne et des fermes bien cultivées. Les gens que l'on rencontre ont l'air bien portans, laborieux, infatigables; ils sont vêtus très-proprement. Les femmes sont jolies, leur visage brille de gaîté et des plus belles couleurs.

« A mesure que j'approchais de Boston, tout s'embellissait autour de moi; les maisons de campagne et les lieux de plaisance qui entourent cette ville sont bâtis avec beaucoup de goût.

« Boston est situé sur une presqu'île au fond de la baie de Massachusetts, ou Boston Harbour par 42° 22′ de latitude nord. Sa longueur est de trois milles et sa largeur à peu près d'un mille; le terrain va en s'élevant du bord de la mer au

centre de la ville. De même que les anciennes villes d'Angleterre, la plupart de ses rues sont irrégulières; quelques-unes sont étroites et tortueuses; les nouvelles sont mieux alignées, et l'on y voit de fort jolies maisons en briques. Plusieurs édifices publics sont construits avec beaucoup de goût. Cette ville offre un aspect magnifique et pittoresque lorsque l'on y arrive par mer; elle contient 43,300 habitans.

Elle est la métropole littéraire aussi bien que commerciale de la Nouvelle-Angleterre. Elle a une société d'histoire, une académie des arts et des sciences, une société d'agriculture, plusieurs bibliothèques précieuses, beaucoup de fondations charitables. Tout ce qui concerne l'instruction publique y est admirablement réglé. Indépendamment des établissemens publics pour l'éducation, il y a plusieurs institutions particulières dans lesquelles on enseigne les diverses branches des connaissances humaines; ainsi sous ce rapport, Boston peut soutenir la comparaison avec toute ville de l'Europe, excepté, peut-être Edinbourg.

« Les fruits de cette attention donnée à la culture de l'esprit et d'un sentiment de bienveillance, se reconnaissent aisément dans la manière d'être des habitans de Boston qui sont sensés, modérés et laborieux; leurs sentimens religieux ne les distinguent pas moins que leur esprit de tolérance,

qui autrefois était rare dans la Nouvelle-Angleterre. Les femmes sont la plupart jolies et bien faites, et si je puis en juger d'après celles que j'ai vues, elles ont un degré d'instruction qui les rend plus aimables.

Sa situation est très-avantageuse pour le commerce extérieur, et elle en fait un très-considérable. Le port spacieux et sûr, peut contenir 500 navires à l'ancre, et en même temps son ouverture est si étroite qu'elle n'en peut admettre que deux à la fois. On peut y entrer dans toutes les saisons. Le port extérieur est entouré du côté de l'Océan, d'une quarantaine de petites îles, dont quinze ont des pâturages excellens ; elles sont fréquentées en été par les habitans de la ville qui vont y faire des parties de plaisir.

L'on n'a rien négligé de ce qui pouvait faciliter les opérations commerciales. Le quai nommé *Long-Wharf* a 1700 pieds de long : de chaque côté de *Market-Street* (rue du marché), on a construit des corps de magasin dont la longueur est de 425 pieds d'un côté, et de 442 de l'autre; ils sont à quatre étages. Le long du Central-Wharf, on a bâti une autre masse de magasins, elle a 1240 pieds de long et a quatre étages de haut. Au centre est une vaste salle au-dessus de laquelle on a érigé un belvédère pour voir au loin.

En 1821 il entra dans le port de Boston, 854

navires étrangers, 1821 navires américains, et il en sortit en tout 2,082. On remarque parmi les manufactures des fonderies de fer et de cuivre, une fonderie de caractère d'imprimerie et deux grandes verreries. Il y a aussi des fabriques de cardes pour la laine et le coton, de papiers peints, de chapeaux, de savon, de chandelles, des raffineries, des distilleries de rum et des corderies. Cette ville a trois banques, indépendamment d'un bureau de la banque des Etats-Unis; leur capital est de 3,000,000 de dollars.

« Boston est, à tous égards, une belle ville. Ce fut dans ses murs qu'éclata la révolution, qui se termina par l'indépendance de l'Amérique. Cette ville s'honore avec raison d'avoir donné naissance au célèbre Franklin.

« Durant le peu de jours que je séjournai à Boston, je visitai tout ce qu'il contient de curieux, entre autres l'Hôtel-de-Ville qui est bâti sur un terrain élevé de 100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est surmonté d'un dôme de 50 pieds de diamètre et dont la lanterne est à 100 pieds au-dessus du pavé. De ce point on aperçoit à la fois la ville avec ses édifices et le port rempli de navires, la rade et ses îles, les ponts et tout le pays à vingt milles à la ronde couvert de jolies maisons, de villages et de villes; c'est un des beaux coups-d'œil qu'il soit possible de se figurer. Du

côté du continent on découvre des montagnes éloignées de soixante milles.

« Les ponts au nombre de cinq, méritent une attention particulière par leur étendue, par leur utilité, par les sommes considérales qu'ils ont coûté. Le pont du Charles-River qui joint Boston avec Charlestown, a 1503 pieds de long et 42 de large; il est supporté par 75 piles. Le pont de West-Boston qui joint Boston au port de Cambridge, a 3483 pieds de long et 40 de large, il est soutenu sur 180 piles; le pont du Mill-Dam forme une grande avenue. Il fut achevé en 1821 après trois ans de travail, il a coûté 600,000 dollars; sa longueur est d'un mille et un quart, il a environ treize pieds de haut, et assez de largeur pour que cinq voitures y puissent passer à la fois.

« Le 2 septembre j'allai à Salem, éloigné de cinq lieues au nord-est de Boston. On traverse d'abord Charlestown, jolie ville qui n'est séparée de Boston que par le Charles-River. Les Etats-Unis y ont un arsenal de la marine, des chantiers de construction et un hôpital militaire.

« Au nord de cette ville s'élève Bunker's-Hill, colline célèbre dans l'histoire de la révolution de l'Amérique, par le combat qui eut lieu le 17 juin 1775, entre les Anglais et les Américains. C'était la première fois qu'ils en venaient aux mains.

« En sortant de Charlestown, on se rapproche

de la côte, puis on passe le Mystic sur un pont qui a 2400 pieds de long; plus loin le terrain s'abaisse, nous fûmes infestés par les cousins. Un pont de bateau nous conduisit à Lynn, petite ville où l'on fait un très-grand commerce de souliers. Le pays devient ensuite âpre et pierreux; le chemin qui est très-bon, a été en grande partie fait par des Irlandais. Je dois observer à cette occasion que les émigrans irlandais sont ici très-utiles, car ils exécutent une grande partie des travaux les plus difficiles. Ce sont des hommes robustes qui, chassés de leur patrie par la misère, et ne sachant aucun métier, sont d'excellens journaliers. Comme on les paye bien, ils ne tardent pas, quand ils se conduisent bien, à devenir indépendans et à mener une vie heureuse. Voilà pourquoi cette classe de gens se distingue par son attachement pour le gouvernement américain, tandis que beaucoup d'autres étrangers, surtout les commerçans, sont mécontens.

« Salem est après Boston la plus grande ville du Massachusetts, et après Plymouth la plus ancienne de l'état, ayant été fondée en 1626. Elle est située sur une presqu'île formée par le North-River et le South-River, deux bras de mer; le dernier forme le port. Les rues sont irrégulières; mais les maisons les unes en bois, les autres en brique sont bien bâties. Le port n'est pas commode

pour les navires qui tirent plus de quatorze pieds d'eau; ils sont obligés de rester à une certaine distance du quai. Cette ville a 12,700 habitans ; elle s'est enrichie par le commerce de la pêche et par ses expéditions aux Antilles.

« Je revins dans la journée à Boston , et le 4 je partis de cette ville par la voiture publique. Le postillon est obligé d'avertir les voyageurs chez eux, ce qui est très-commode pour ceux-ci lorsque le départ a lieu de bonne heure.

« Il était trois heures du matin quand je traversai Cambridge , de sorte que je n'en pus rien voir. On me dit qu'elle est dans une très-jolie position. Son université, fondée en 1638 , est la plus ancienne des Etats-Unis; en 1822, on y comptait 374 étudians.

« Je traversai dans l'obscurité Watertoun et Waltham : il faisait jour quand j'entrai dans Weston. Je dois observer ici que souvent les lieux désignés par le nom de *town* (ville) dans la Nouvelle-Angleterre , ne renferment pas sur un seul point un nombre suffisant de maisons pour faire un village. Tout l'état est divisé en portions dont chacune a six milles carrés de surface, c'est ce que l'on appelle un *town*, n'importe la population. Chaque town a son administration particulière. A l'époque des élections chaque citoyen vote dans son town, ce qui évite le désordre et la confusion.

« A Weston, je m'aperçus que le pays est bien cultivé et très-peuplé : à quarante milles de distance de Boston j'arrivai à Worcester, jolie ville située dans une belle vallée, et bâtie en bois ; les maisons sont peintes en blanc.

« Plus loin le pays devint montueux : Brookfield est une jolie petite ville sur le Quebang, à vingt milles au-dessus de son confluent avec le Connecticut : le canton voisin est très-fertile ; on y trouve beaucoup de mines de fer.

« C'était mon premier voyage dans les Etats du Nord. Tout ce que j'apercevais, les villages, les champs, les maisons, les paysans, les jardins et les vergers, l'emportait sur ce que j'avais vu en Ecosse, ma chère patrie ; partout les habitans me semblaient laborieux, gais et contens ; je les trouvai en même temps polis, bien élevés et obligeans. Ils répondaient avec complaisance à mes questions.

« A dix heures du soir j'entrai à Springfield, jolie ville très-vivante sur la rive orientale du Connecticut à quatre-vingt-huit milles de Boston. Les Etats-Unis y ont une manufacture d'armes et un arsenal. La route longe ensuite la rive droite ou occidentale du fleuve, et dix milles plus loin l'on entre dans l'Etat de Connecticut. »

L'Etat de Massachusetts, un des plus considérables de l'Union, a 7,500 milles de surface et

une population de 523,000 ames; Boston en est la capitale. Il y a d'autres villes maritimes et plusieurs dans l'intérieur qui sont florissantes.

La partie du sud-est est généralement unie, de même que les bords du Merrimack dans le nord-est ; les marais sont nombreux le long de la côte. Le pays s'élève dans l'ouest, on y voit de belles vallées, elles coupent la branche des Greenmountains qui se prolongent du nord au sud. Les principales rivières sont le Connecticut dans l'ouest, le Merrimack dans le nord-est, le Charles-River, le Taunton et le Mystic dans le centre. Le canal de Middlesex joint le port de Boston au Merrimack, il a vingt-trois milles de long.

La température est tantôt très-froide, tantôt très-chaude ; cependant l'air est en général sec, serein et salubre. Souvent le thermomètre s'élève en été à 20° R. pendant une cinquantaine de jours de suite, et quelquefois il monte plus haut.

Le cap Cod dans le sud-est de Boston a reçu ce nom de la grande quantité de morues (*cod*) que l'on y pêche. Il est à l'extrémité septentrionale d'une presqu'île sablonneuse qui forme une baie à laquelle il donne son nom. Au sud de cette presqu'île sont situées Marthàs Vineyard et Nantucket, deux îles assez grandes; la première est sablonneuse et a des salines ; la seconde n'est pas plus fertile. Les habitans négligent la culture de

la terre pour s'adonner à la pêche de la baleine. Ils passent avec raisons pour les navigateurs qui entendent le mieux cette branche de commerce. Le Massachusetts est de tous les états de l'Union celui qui emploie le plus grand nombre de navires à cette pêche.

Au nord du Massachusetts est le New Hampshire, état que les étrangers ne visitent guères. C'est un pays froid ; dans le milieu de novembre, les rivières et les lacs sont gelés, la terre est couverte de neige, elle ne fond qu'au mois d'avril ; elle y reste dans les bois du nord jusqu'à la fin de mai. Le terrain le long de la côte qui n'a que six lieues d'étendue, entre le Merrimack et le Piscataqua, est sablonneux et entrecoupé de marais salans. Ce n'est qu'à une dixaine de lieues de la mer qu'il s'élève jusqu'aux White-Mountains, chaîne dont les hautes cimes se prolongent au nord. Le Connecticut qui borne cet état à l'ouest, le Merrimack qui le limite au sud, le Piscataqua qui le baigne à l'est, et plusieurs autres rivières considérables, y prennent leur source; l'on y voit le Ouinnippiseoghi, l'Oumbagog et d'autres grands lacs. Le cours de quelques rivières est interrompu par des sauts.

Le sol convient mieux au pâturage qu'à l'agriculture, surtout dans la partie montagneuse. Toutes les fermes ont des vergers de pommiers.

Cet état a des manufactures de drap et de toile de coton, des papeteries et des forges.

La surface est de 9,491 milles carrés et la population est de 244,160 habitans. Le siége du gouvernement est à Concord, ville de l'intérieur sur le Merrimack. Portsmouth, port à l'embouchure du Merrimack, est la ville la plus considérable et la plus commerçante.

Le Piscataqua sépare le New-Hampshire du Maine, état qui ne fait partie de l'Union que depuis 1821. Auparavant il formait un district du Massachussetts. Il a l'Océan au sud-est, à l'est la Nouvelle-Ecosse, au nord le Canada. Le terrain est montagneux dans le nord et montueux dans le reste du pays; le long de la côte qui a vingt lieues d'étendue, est découpée par des baies et bordée d'îles, le sol est sablonneux, graveleux et généralement peu fertile; il l'est davantage dans l'intérieur le long des rivières. Le nord de l'état est couvert de forêts de pins et de sapins, et peu cultivé. Il y a de beaux pâturages; La température est froide; le maïs et d'autres plantes un peu délicates ne réussissent que très-difficilement. L'hiver est très-serein, mais très-froid.

Cet état commerce principalement en bois, en poisson sec et salé, bœuf et cochon salé, potasse et cendre perlée. L'on y trouve du fer limo-

neux. L'on y fabrique des toiles de coton, des draps, des chapeaux, des cuirs, du fer, des clous et des cordages.

Le pays est arrosé par le Penobscot, le Kennebeck, le Passamaquodi et beaucoup d'autres rivières, ainsi que par plusieurs lacs.

Portland, jolie ville située sur une presqu'île de la baie de Casco, est la capitale de l'état. Son port est vaste, sûr, et d'un accès facile. Sa surface gèle pendant quelques jours de l'hiver. Un phare en indique l'entrée. On compte 8,600 habitans à Portland. Le Maine en contient 298,330.

Mellish, en continuant son voyage dans le Connecticut, suivit les bords du fleuve de ce nom jusqu'à Hartford qui a été déjà décrit, et les quitta pour aller à New-Haven. « Tout ce pays, dit-il, est bien cultivé, les fruits y abondent. Les femmes que je rencontrai étaient fort jolies, mises proprement et simplement, elles me parurent ravissantes. »

Le 6 septembre, Mellish fut de retour à New-York. Il en partit le 24 pour Philadelphie. « Après avoir traversé le Hudson, dit-il, je pris ma place dans la diligence à côté du conducteur. Les idées justes et les connaissances de cet homme, me surprirent. Je me souvins que dans la Nouvelle-Angleterre, la précision des réponses des gens de cette classe, m'avait causé la plus vive satisfaction.

« De l'autre côté du fleuve on entre dans le New-Jersey ; on passe par plusieurs jolies villes, et à Brunswick on traverse sur un pont le Rariton, petit fleuve qui coule à l'est vers l'Océan. Brunswick est une petite ville dont les habitans sont la plupart d'origine hollandaise. Le pays est très-beau jusqu'à Princeton où il s'élève un peu. Cette ville a un collége qui est le plus considérable du New-Jersey. »

« Le terrain change souvent dans cet état, dit Ashe, on rencontre du gravier, du sable, de l'argile, des marais et des rochers. La fécondité des champs et des vergers prouve sa fertilité en général ; il pourrait produire encore davantage, si on le cultivait plus soigneusement. Cette espèce de négligence tient peut-être à ce que les laboureurs étant presque tous propriétaires et n'ayant pas à payer, comme en Angleterre, leur fermage, puis des impôts très-lourds, les dîmes et d'autres charges, se donnent moins de peine pour alléger le fardeau.

« Une route en pente douce mène de Princeton, par un pays très-varié, à Trenton, capitale du New-Jersey. Cette ville, située sur la rive gauche de la Delaware qui est navigable jusque là pour des sloops, a deux manufactures de toile de coton. On y compte 4000 habitans. »

Le New-Jersey, borné au nord par le New-

York, à l'est par le Hudson et l'océan, au sud par la baie de la Delaware, à l'ouest par la Pennsylvanie, n'a que 8,200 milles carrés de surface. Sa population est de 277,600 âmes. Les comtés du nord sont couverts de montagnes riches en minerai de fer ; ceux du centre sont agréablement variés par des collines qui offrent de beaux pâturages et des vergers ; ceux du sud n'offrent qu'une plaine immense et sablonneuse, où il ne croît que des broussailles de chêne et des pins jaunes. On y trouve une grande quantité de fer limoneux qui a donné lieu à l'établissement de plusieurs usines.

« Ce fut à Trenton qu'au mois de décembre 1776, Washington, qui jusqu'alors avait été malheureux, éprouvait chaque jour des désertions, et ne commandait plus qu'à une poignée de monde, passa le fleuve sur la glace, et par des manœuvres habiles, surprit l'armée de son antagoniste Cornwallis, qui le regardait à peu près comme anéanti, et lui enleva trois régimens.

« Au-dessus de Trenton et de la chute de la Delaware qui interrompt la navigation, un pont de bois traverse le fleuve et unit le New-Jersey à la Pennsylvanie ; les piles du pont sont en pierre ; il est couvert d'un toit en bardeau ; au-dessus de chaque pile s'élève un paratonnerre. »

Ashe s'embarqua dans le bateau à vapeur pour

Philadelphie; on était au milieu de septembre. « Le beau temps, dit-il, l'air de prospérité du pays sur les deux rives du fleuve, l'agrément de la société, me firent trouver cette navigation charmante. Nous vîmes successivement les villages de Bristol, Bordentown et Burlington. Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne, emploie dans le second une partie de l'argent qu'il a emporté d'Europe, à faire bâtir une maison élégante. En approchant de Philadelphie, le pays s'applatit, le fleuve dont le cours est sinueux, s'élargit graduellement; il a un mille d'une rive à l'autre. »

Mellish est allé à Philadelphie par terre. Le pont venait d'être achevé quand il y passa. Il dit qu'il a cinq arches, dont chacune a 194 pieds d'ouverture; il a 970 pieds de long et 36 de large. Le bois qui a servi à sa construction, est celui du pin-Weymouth. « La première ville qui frappa mon attention en Pennsylvanie, fut Morrisville. Le général Moreau y habite une jolie maison entourée de beaux arbres. Je suis persuadé qu'il se trouve heureux dans cet asyle, loin des scènes tumultueuses de l'Europe. C'est à mes yeux un vrai bonheur que d'être banni de cette manière! » Moreau ne pensa pas comme le voyageur Mellish; il quitta le séjour de la paix pour venir en Europe chercher la mort sous les murs de Dresde.

« Le chemin est bon. Il suit en partie les bords

du fleuve à travers une plaine sablonneuse. Les rives de la Delaware sont fort belles et ornées d'un grand nombre de jolies maisons de campagne. A quelques milles au-dessous de Bristol, on passe le Neshamini, rivière assez considérable. On traverse Francfort, village situé dans un canton riant et très-fréquenté en été par les Philadelphiens. A peu de distance on arrive à Prospect-Hill, colline du haut de laquelle on aperçoit Philadelphie. La route est large et bien pavée; le pays est uni; des jardins de plaisance et des potagers, annoncent le voisinage d'une grande ville. En entrant dans Philadelphie, la régularité des rues et l'élégance des édifices, me plurent singulièrement. »

Dans un autre voyage, Mellish s'embarqua dans le bateau à vapeur à New-York, au lieu de traverser le Hudson. « Nous sommes partis à sept heures du matin, dit-il, le bateau portait soixante-dix passagers. A huit heures on atteignit Staten-Island, et l'on passa entre cette île et la côte du New-Jersey, par les Kills, canal ou le courant est très-fort. Nous y avons rencontré plusieurs bateaux pêcheurs et de petits navires marchands; à neuf heures nous étions devant la baie de Newark, dont la vue est charmante. A l'ouest est la pointe d'Elisabethtown, lieu célèbre dans la guerre de l'indépendance. On y voit encore les ruines des for-

tifications qui avaient été élevées pour défendre le passage. A midi l'on arriva devant Amboy.

« Le canal entre Staten-Island et la côte du New-Jersey, a huit lieues de long en tout et quatre cents toises de large; il n'est navigable que pour les petits navires, parce qu'en plusieurs endroits il n'a que trois pieds de profondeur. On y pêche beaucoup de poissons et d'huîtres.

« Amboy ou Perth-Amboy est une petite ville du New-Jersey dans une jolie position sur une pointe de terre à l'embouchure du Rariton. Elle est très-fréquentée en été pour les bains de mer.

« Nous avons ensuite remonté le Rariton, petit fleuve peu profond mais très-poissonneux; il traverse des marais salés; le sol est stérile jusque dans les environs de New-Brunswick où il s'élève et devient meilleur. Le fleuve se rétrécit, ses bords sont escarpés et rocailleux. On débarque à New-Brunswick, et l'on va par terre par Princeton et Trenton, jusqu'à Bordentown, où l'on prend un bateau à vapeur qui mène à Philadelphie.

« Cette ville est située sur un isthme, entre la Delaware et le Skuylkill, à quatre milles de leur confluent. La grandeur des édifices, dit Harris, la quantité de navires mouillés dans le fleuve, annoncent que Philadelphie est une ville riche et commerçante; cependant son éloignement de la mer, qui est de 120 milles, et les glaces qui tous

les ans ferment son port, l'empêchent de rivaliser, sous ce rapport, avec New-York. A peine le paquebot eut-il abordé le large quai de Market-Street, qu'une foule de porteurs nègres sauta à bord, et se mit à tourmenter chaque voyageur pour se charger de son bágage. Pendant que nous marchions dans Market ou High-Street, qui coupe la ville d'Orient en occident, et que nous en admirions la propreté et la régularité, nous réfléchissions avec plaisir au respectable fondateur de cette ville, qui, dans le nom qu'il lui donna, exprima son vœu de répandre toujours de plus en plus les bienfaits du mode de gouvernement sage et libéral que son esprit doux et éclairé avait imaginé et mettait en exécution. Aucun fait d'armes n'illustre son nom; durant toute sa carrière, il se montra juste, bienfaisant, pacifique; il vivra constamment dans le souvenir de la postérité, quoique son nom ne figure pas parmi ceux des héros.

« Philadelphie a la forme d'un parallèlogramme, borné à l'est par la Delaware, à l'ouest par le Skuylkill; les rues parallèles à la première de ces rivières, portent le nom de première, seconde, troisième et ainsi de suite, jusqu'à la treizième. Ensuite vient Broad-Street, puis la huitième, la septième et de même en décroissant jusqu'à Skuylkill-Street; celles qui sont perpendiculaires

aux deux rivières, sont également désignées par des numéros auxquels on ajoute l'épithète de « du nord ou du sud », suivant leur position dans cette direction relativement à High-Street. Nulle ville n'est plus belle, ni plus régulière, ni mieux disposée pour tout ce qui tient à la commodité et à la santé des habitans. Le High-Street qui est la principale rue, allant d'un fleuve à l'autre, a 100 pieds de large et offrirait un superbe coup-d'œil, si l'ancien palais de justice et une rangée d'étaux de bouchers qui se prolongent jusqu'à la sixième rue n'interrompaient la vue. Cet inconvénient a un avantage pour les habitans qui trouvent toutes les denrées réunies, les jours de marché ; on n'en trouverait pas plus dans les villes de l'Europe les mieux approvisionnées. Il y a des marchés dans d'autres parties de Philadelphie ; tous sont égalemens bien pourvus de denrées.

« Le Broad-Street a 113 pieds de large, Mulbery-Street en a 60 et les autres rues dans le plan original en avaient 50. La plupart sont bien pavées en cailloux au milieu de la chaussée, et en briques sur les trottoirs. Ces rues sont presque toutes bordées d'arbres. Les pompes qui tirent d'une multitude de puits, l'eau nécessaire aux besoins publics et particuliers, y sont extrêmement nombreuses. Le peu de largeur des quais est une cause d'insalubrité. Elle a été difficile à

détruire, car elle coûte le sacrifice entier de Water-Street qui borde la Delaware, et où sont établis tous les comptoirs et les magasins des négocians. Cette rue sous laquelle s'amoncelaient les immondices, devint un cloaque infect où prit naissance la fameuse fièvre jaune de 1793. Le gouvernement municipal s'est occupé de le faire disparaître. Du reste, cette rue n'était pas dans le plan primitif que Penn traça de la ville.

« Quelques voyageurs, observe Hall, se plaignent autant de la régularité des rues de Philadelphie, que d'autres invectivent contre la plupart des grandes villes à cause du défaut contraire. Presque toutes doivent leur origine au hasard, et ont commencé par être des lieux très-insignifians; mais en traçant le plan de la capital d'un état, il serait aussi absurde d'y faire des rues tortueuses, que d'y bâtir des maisons sur le modèle de celles du treizième siècle; il serait d'ailleurs difficile de dire pourquoi l'uniformité des lignes serait plus insupportable que l'irrégularité des lignes courbes. Toutes les rues de Philadelphie sont larges; le nom de plusieurs : comme rue du Sassafras, du Noyer, du Laurier, rappelle leur origine forestière, et les allées de peuplier d'Italie qui les ombragent, semblent une seconde révolution en faveur des forêts. Les maisons particulières sont construites avec élégance; les perrons et les tablettes des fenê-

tres de la plupart, sont en marbre gris; de grandes nattes sont étendues devant la porte. Les rues sont soigneusement balayées. Les boutiques ne le cèdent pas à celles de Londres pour la bonne apparence, et les marchands n'y sont ni moins polis, ni moins attentifs.

« Peu d'édifices publics sont remarquables par leur architecture; les églises sont propres, mais simples; celle des Anabatistes offre cependant une certaine élégance; c'est une rotonde surmontée d'un dôme éclairé par une lanterne qui a vingt pieds de diamètre; l'entrée du côté de la rue est orné de colonnes; ce temple peut contenir 2,500 personnes.

« La loge des franc-maçons présente un mélange maladroit de brique et de marbre dans le style gothique; on voit des niches, des crénaux, des arcades en ogive et un clocher de 80 pieds de hauteur. La banque de Philadelphie est d'aussi mauvais goût, sauf le clocher. Au contraire les banques de Pennsylvanie et des Etats-Unis sont les plus beaux bâtimens de la ville; celle-ci a un beau portique avec des colonnes corinthiennes en marbre blanc. La banque de Pennsylvanie est en miniature le temple de Minerve d'Athènes; tout est en marbre blanc. C'est le morceau d'architecture le plus pur de toute la République.

« Le palais de l'état, bâtiment tout simple en

brique, terminé en 1735, ne frappe que par la grandeur des souvenirs qu'il rappelle. Le congrès y tint ses séances durant la plus grande partie de la guerre de la révolution ; la déclaration d'indépendance y fut rédigée et signée ; ce fut sur le perron, qu'elle fut lue publiquement le 4 juillet 1776.

« La convention chargée de former la constitution fédérale, se réunit également dans ce palais en 1787. L'étage inférieur est aujourd'hui occupé par la cour suprême et d'autres tribunaux, et le supérieur par un muséum d'histoire naturelle. L'objet le plus intéressant est le squelette d'un mammout découvert dans l'état d'Ohio en 1801.

« Philadelphie a une académie des beaux-arts fondée en 1805 par des souscriptions volontaires, et peu de temps après confirmé par une charte de la législature de l'état. Dans les salles de la sculpture, on voit un grand nombre de plâtres d'après les statues les plus célèbres et quelques morceaux originaux. La galerie de tableaux en contient plusieurs très-bons des anciens maîtres et un grand nombre de modernes; réunion peu judicieuse. La comparaison est trop désavantageuse aux artistes américains.

« Un homme accoutumé à ce que l'on appelle en Europe les plaisirs de la société, est un peu

désorienté à Philadelphie, et beaucoup plus dans les autres villes de l'Amérique. Les amusemens publics y sont nuls; les beaux-arts y jouissent de peu de considération, parce que chacun est assez occupé de ses propres affaires; par la même raison, le temps que l'on donnerait à des conversations sur des questions de pure spéculation en littérature ou en philosophie, serait regardé comme perdu; en morale tout est précis, en religion tout est dogme. Il peut paraître surprenant qu'un peuple aussi instruit que le sont généralement les Américains, soit aussi peu sensible aux jouissances de la littérature, il n'est pas moins curieux, non plus, que le peuple le plus libre du monde soit si inflexible dans sa morale et si dogmatique dans sa religion : un moment de réflexion expliquera cette inconséquence apparente. Les Américains lisent pour s'instruire et pour faire des applications pratiques de leurs connaissances; ils recueillent du miel pour le porter à la ruche et non pour en prodiguer les douceurs dans le commerce de la société; voilà pourquoi la forme y est moins recherchée que la matière; la forme est l'objet principal du goût. Il y a d'ailleurs un principe d'économie existant dans tous les rangs de la société aux Etats-Unis : il y a économie de temps à lire les livres plutôt qu'à les composer : en conséquence on n'y voit ni classe

d'auteur, ni émulation littéraire; la critique perd de son intérêt quand elle est bornée aux productions étrangères; on les lit pour s'instruire ou pour s'amuser, mais on n'en peut discuter les beautés et les défauts avec le sentiment qu'inspireraient les écrits d'un compatriote, à la réputation duquel chacun se regarde comme intéressé, et dont on regarde la gloire comme une partie de son patrimoine. De plus, le piquant de la conversation suppose une certaine légèreté, une latitude d'opinion qui permet de tout dire sur chaque objet, pourvu que ce soit bien dit : cette espèce de liberté qui appartient peut-être à la corruption des institutions existantes, ne peut nullement s'appliquer à un pays dans lequel tous les devoirs moraux sont positifs; or, tout ce qui est positif n'admet ni spéculation ni discussion.

« La tolérance religieuse a produit en Amérique un effet qui, bien que naturel, est précisément le contraire de celui que prédisent les avocats d'une religion dominante. Le monopole soit en commerce, soit en religion, finit par produire la stagnation et la diminution; *ubi una, ibi nulla.* Le zèle se refroidit, et la foi déchoit sous le gouvernement indolent des pasteurs à brevet qui s'occupent principalement à se conduire de manière que leurs intérêts temporels soient bien assurés. Lorsque le monopole est bien établi, le

petit nombre des hommes dans l'esprit desquels la raison continue à maintenir ses droits, n'a plus d'autres ressources que dans une infidélité positive, que permet ce consentement extérieur regardé comme criminel par une croyance hérétique. Une discussion libre, au contraire, non-seulement stimule le zèle de tous, parce que aucune secte n'a l'avantage sur une autre, excepté dans ce qu'elle acquiert par ses propres efforts; mais dans les différentes nuances de croyance qu'elle offre au choix du public, il est peu d'hommes assez dégoûtés pour n'en pas trouver quelqu'une qui soit assortie à leur teint; tout prosélyte que l'on fait étant une véritable victoire que l'on remporte, la brebis qui s'égare d'un bercail est bientôt saisie et enfermée dans un autre. Il y a cinquante-neuf églises de différens cultes à Philadelphie. N'en rencontrer aucune qui convînt, indiquerait une singularité de caractère qui ne serait pas traitée avec beaucoup d'indulgence.

« La politique est un objet d'un haut intérêt, soit en pratique, soit en théorie; c'est ce qui fait qu'elle ne peut-être un sujet de conversation en société; elle compose une partie des affaires de chacun, et on la discute en conséquence; un plaisir qui ne peut être goûté par les femmes, n'appartient certainement pas aux jouissances sociales; cependant il a tant d'attrait pour les

Américains, que probablement il leur fera encore négliger pendant long-temps les charmes d'un entretien, dont le fond soit plus léger.

« On n'observe pas en Amérique cette fleur de politesse qui naît du désir de plaire; tout y est de forme, tout ce qui tient aux manières a un air d'apprêt, il semble que ce soit le résultat d'une leçon, on n'y reconnaît rien de naturel. L'Américain silencieux et réfléchi, s'occupe très-peu de l'effet de ce qu'il dit. Briller dans la société, est pour lui une phrase vide de sens : sa politesse n'est par conséquent qu'une forme artificielle qu'il a empruntée pour cacher un vide. D'ailleurs qu'est-ce qui pourrait avoir excité un peuple sensé à emprunter un dehors si peu assorti à son caractère? Probablement la vanité de rivaliser avec les nations de l'Europe dans les manières de même que dans les arts et dans la puissance : les Français donnèrent le ton pour les modes, et le hasard procura aux modes françaises un double avantage en Amérique.

« Je suis trop avancé dans cette discussion sur les manières pour ne pas parler des femmes qui contribuent tant à les former. Leurs joues rougiront peut-être de ce que je vais dire : toutefois je ne le dis que pour leur bien. Elles sont recherchées en Amérique, parce qu'elles sont rares relativement aux demandes; dans ce pays tout le monde se marie et se marie jeune; conséquemment l'on

n'exige pas qu'elles fassent de grands efforts pour captiver; elles y parviennent sans être accomplies. On cherche, en piquant leur vanité, à leur faire imiter les femmes d'Europe; et dans cette étude elles n'enrichissent pas leur esprit ni ne prennent une élégance parfaite de manière. De même que les hommes, elles confondent les modes avec les manières, et s'imaginent avoir pris les grâces des Parisiennes parce qu'elles ont apporté des bonnets de Paris. Bien plus, elles les ont perfectionnés. « Les femmes américaines, ai-je entendu dire avec beaucoup de modestie à une dame de ce pays, unissent la grâce des Françaises à la réserve des Anglaises. » Combinaison heureuse! mais n'a-t-elle pas neutralisé ce qu'elle unissait!

« Examinons les Américains dans un bal ou une assemblée. Les chaises sont rangées en demi-cercle bien serré. Les dames arrivent à la file dans l'appartement et s'asseyent l'une à côté de l'autre. Les hommes placés vis-à-vis d'elles sur une ligne, restent à une telle distance qui ferait croire qu'ils redoutent les attaques de leurs belles ennemies, car ils ne communiquent que bien rarement avec elles. Les hommes parlent commerce et politique; les femmes modes et affaires de ménage avec toute la tranquillité et la gravité convenables à la solennité de la réunion : on apporte du thé et du café, puis successivement des gâteaux, de

la limonade, etc. Quand on ne danse pas, les deux corps d'armées se retirent chacun de leur côté, après avoir ainsi passé plusieurs heures à se reconnaître l'un l'autre.

« Quand il y a un bal, les hommes s'avancent vers les dames, et plus par leurs gestes que par leurs paroles indiquent à la belle qu'ils ont choisie, leur désir de danser avec elle. Alors les contre-danses françaises commencent avec une gravité et une persévérance vraiment déplorables. « On a « dit, observe M. de Chastellux, que la danse est « à la fois l'expression de la gaîté et de l'amour; « ici elle est celle de la législation et du mariage. » La vivacité déployée par le pied ne remonte jamais assez pour animer le regard ou pour augmenter l'incarnat des joues. Un étranger conçoit, dans une telle occasion, combien la danse peut devenir, comme chez les Shakers, une cérémonie religieuse.

« Volney est enclin à dériver de la rigidité presbytérienne des premiers colons de la Nouvelle Angleterre. « Le ton cérémonieux, l'air grave et « silencieux, et toute l'étiquette guindée règne « encore dans la société des femmes des Etats-« Unis. » Malgré la multiplicité des sectes en Amérique, elles prennent toutes leur ton d'après la plus austère, afin de ne pas perdre les avantages résultant de l'apparence d'une sainteté plus grande;

de cette manière les gens de toutes les croyances sont obligés de se façonner sur le modèle de la roideur calviniste : la galanterie même affecte un air de solennité et de gravité ; le dieu d'amour a déposé sa torche et ses ailes de roses ; il marche comme un commis de négociant également versé dans les mystères des grâces et dans ceux du profit. Rien donc n'anime, ni n'égaye les réunions ; on se sépare comme si on s'était acquitté d'un devoir, et l'on se rassemble de nouveau pour le remplir.

« A présent que j'ai exposé tout ce qui manque aux femmes américaines, je vais dire ce qui leur mérite des éloges. Leurs qualités sont extrêmement précieuses ; bonnes épouses, bonnes mères, bonnes femmes de ménage, elles peuvent défier les traits de la satyre tant qu'elles ne quittent pas la sphère sacrée des vertus domestiques pour voltiger lourdement dans l'athmosphère légère des vanités, et même alors leur affectation seule est blamable. Si l'on objecte que l'exercice des vertus domestiques ne suffit pas pour donner à l'esprit humain son plus grand développement, pour produire une de Staël ou une Edgeworth, nous répliquerons que les sensations énergiques qui nourrissent l'âme du génie, bien qu'elle puissent, suivant les circonstances, engendrer de la peine ou du plaisir pour la femme qui en est douée, sont toutefois,

dans leur croissance en général, attachées invariablement à un état de souffrance sociale; il faut le conflit des élémens pour produire la foudre. En Amérique, la vie se meut plus uniformément, parce que chacun n'agit que dans sa place. Le malheur, quand il arrive, et où ne se trouve-t-il pas? provient du mauvais calcul des particuliers, et parconséquent n'a rien de ce caractère solennel de fatalité qu'il porte dans un système social, organisé d'une manière plus défectueuse.

« Toutes mes observations sur la société à Philadelphie et dans les états en général, doivent être prises avec les exceptions auxquelles sont sujettes toutes celles qui sont faites en général. Dans toutes les villes principales on rencontre de petits cercles où une conversation animée, des manières polies et aisées ne laissent rien à désirer, sinon qu'elles fussent plus généralement répandues. Les Américains ont la plupart des manières affectueuses qui ne pourraient manquer de plaire, s'ils leur laissaient prendre leur cours naturel et ne se tourmentaient pas pour le leur faire changer. Pénétré de cette idée, j'ai souvent été tenté de regarder les fermiers des cantons nouvellement cultivés comme la classe la plus polie de l'état, parce que leurs manières coulent de leur vraie source, du sentiment.

« Pour un étranger, Philadelphie est un sé-

jour moins agréable que la plupart des autres grandes villes de l'Union, par la même raison qui la fait préférer par ses habitans. Les cercles y sont plus nombreux, par conséquent on y a moins besoin des étrangers ; d'ailleurs elle est moins exclusivement commerçante, et par conséquent il y a moins d'esprit d'hospitalité.

« Mais un objet plus intéressant à Philadelphie que les palais les plus somptueux et toute la pompe des cours de l'Orient, c'est l'organisation de la prison de cette ville. Elle présente l'application pratique d'un principe que les gens du monde avaient deviné et que la philosophie avait maintenu sans oser espérer qu'il fût adopté. L'extérieur de l'édifice ressemble plus à un hôpital qu'à une prison ; une simple porte grillée sépare l'intérieur de la rue. En entrant dans la cour, je la trouvai remplie d'hommes employés à scier et à tailler de grands blocs de pierre ou de marbre; des forgerons étaient d'un côté; elle est entourée d'une galerie avec une double rangée d'ateliers dans lesquels il y avait des brossiers, des tailleurs, des cordonniers, des tisserands, tous occupés de leur métier. Ils travaillent non-seulement pour payer au public les dépenses de leur détention, mais pour se procurer à eux-mêmes les moyens de vivre honnêtement à l'avenir.

« Je traversai les boutiques et m'arrêtai un mo-

ment dans la galerie pour regarder en bas ; la cour n'offrait aucune des scènes ordinaires dans une prison ; on n'y observait ni la perversité qui se raille du sentiment de ses crimes, ni la douleur accablante qui livre le coupable vivant à une mort de nul effet pour l'expiation de ses crimes ; on n'entendait ni le bruit des chaînes, ni des blasphèmes; on ne voyait que des hommes qui faisaient assidument leur ouvrage; séparés de la société par la justice, ils n'étaient pas supposés avoir perdu l'attribut distintif de la nature humaine; ils étaient traités comme des êtres raisonnables, sur lesquels on agissait par des motifs raisonnables, et qui reconnaissaient cette conduite tenue envers eux, en corrigeant leurs habitudes, en travaillant, en se montrant obéissans; ils avaient été méchans, ils étaient doux et honnêtes; ils avaient été paresseux, ils s'occupaient activement et utilement; ils avaient désobéi aux lois, ils étaient soumis, quoique armés d'outils de toutes les sortes, au gouvernement d'un seul guichetier, et n'étaient contenus que par une simple grille. Le miracle qui produisait tous ces effets, était l'humanité qui parlait à leur amour-propre par la voix de leur raison. J'enviais à l'Amérique ce système ; j'éprouvais un vif regret de ce que mon pays n'avait ni la gloire de l'avoir inventé, ni l'émulation de l'adopter.

« La peine de mort fut abolie en 1791 en Pennsylvanie pour tous les crimes, excepté le meurtre de dessein prémédité, d'autres états ont depuis suivi cet exemple; on a même proposé en 1809, de n'en plus faire usage. On avait d'abord substitué aux punitions publiques, un travail rude dans l'intérieur de la prison, la réclusion solitaire et un régime diététique sévère.

« C'est en grande partie aux efforts des Quakers que l'on doit l'établissement et le succès du nouveau régime. Les juges avaient été d'un avis contraire; un seul d'entre eux, G. Bradford, procureur-général de Pennsylvanie, avait soutenu les nouvelles idées énoncées par le docteur Rush, dès 1787. Celui-ci dans un ouvrage intitulé *Examen de l'influence des punitions publiques sur les criminels et sur la société*, avait exposé les erreurs et les mauvais effets des lois pénales rendues récemment, et qui commuaient la peine de mort en travail forcé et public; en effet on n'avait pas tardé à reconnaître que cette méthode n'atteignait pas le but salutaire qu'on s'était proposé; qu'elle endurcissait les criminels au lieu de les réformer, et qu'elle faisait naître dans l'esprit du public de la compassion pour l'homme qui souffrait, plutôt que l'horreur pour son crime. Le docteur Rush proposa donc que les punitions ne fussent pas publiques, et de les faire consister dans la déten-

tion, différentes espèces de travaux, la diète, et la solitude, accompagnées d'instruction religieuse. Les principes contenus dans ce livre furent combattus avec aigreur, et tournés en ridicule dans les journaux. Les esprits les plus modérés les regardèrent comme les projets d'un cœur humain, mais d'une imagination ardente et désordonnée; telle enfin que la nature de l'homme et la disposition de son esprit en rendait l'exécution impossible. Toutefois après une puissante opposition, la loi fut rapportée, parce qu'une expérience de trois ans avait fait connaître la justesse des raisonnemens par lesquels on l'avait attaquée. Le nouveau régime fut établi en 1791, et des inspecteurs furent nommés pour veiller à ce qu'on le suivit. Caleb Lowndes, l'un d'eux, était un des Quakers qui par ses exhortations avait animé ses frères de l'espérance de voir réaliser leur projet. Son zèle infatigable fut ainsi récompensé. Les inspecteurs sont renouvelés tous les six mois; cette élection si fréquente, a pour principal objet de ne pas fatiguer trop long-temps les mêmes citoyens par les soins pénibles que ces fonctions exigent; s'ils y consentent, ils peuvent être continués; Caleb Lowndes a été élu inspecteur à chaque nomination. Ce fut sur le rapport qu'il fit au bout de la première année de l'état de la prison tenue d'après le nouveau système, que la peine de mort fut abolie.

« Les hommes charitables qui se chargèrent les premiers de la tâche pénible d'inspecteurs, éprouvèrent de grands obstacles de la part de ceux qui avaient ou qui s'imaginaient avoir un intérêt dans les abus du vieux système. Le geolier qui s'était enrichi du produit des rétributions attachées à sa place, de la vente du vin et de l'eau-de-vie, devait naturellement être un ennemi décidé des innovations. Les prisonniers apprenant qu'au lieu de s'abandonner à l'ivrognerie et à la paresse, ils seraient obligés de prendre l'habitude du travail et de la sobriété, conçurent des alarmes, et le soir même du premier jour auquel l'essai du nouveau régime eut lieu, ils firent une tentative désespérée de s'échapper. Le bon ordre ayant été rétabli, la conduite douce et ferme que l'on tint envers eux, finit par les ramener à l'obéissance la plus parfaite. On leur déclara que la manière dont ils seraient traités dépendrait de leur manière d'agir, et que ceux qui montreraient des dispositions propres à faire espérer qu'ils pourraient être rendus à la liberté, seraient recommandés aux magistrats pour obtenir leur pardon; on ajouta que s'ils étaient condamnés une seconde fois, on leur appliquerait dans toute leur rigueur les peines portées par les lois. On ne tarda pas à s'apercevoir d'un changement. Ils furent encouragés à travailler. Leur bonne conduite fut remar-

quable; plusieurs reçurent leur pardon. Avant l'expiration de l'année, on reconnut avec plaisir que la plupart s'étaient comportés honnêtement, paisiblement et régulièrement. »

« Entrons dans quelques détails sur ce régime de prisons, le condamné est baigné en y entrant, puis revêtu de l'habit de la maison; tous les jours, avant d'aller au travail, il est obligé de se laver le visage et les mains; il change de linge et est rasé deux fois par semaine; en été il se baigne deux fois par mois. Les chambres sont balayées et lavées deux fois par semaine.

« Les prisonniers couchent au nombre de trente dans une chambre; chacun a son lit composé d'un matelas, de draps et de couvertures. Les heures du lever et du coucher sont annoncées par le son de la cloche; la chambre est éclairée par une lampe pour que le gardien puisse la surveiller; dans les grands froids elle est chauffée.

« Les prisonniers prennent leurs repas, avec la plus grande régularité, au son de la cloche; le silence leur est enjoint pendant qu'ils mangent. A déjeûner on leur donne trois quartrons de très-bon pain, avec de la mélasse et de l'eau; à dîner une demi livre de pain et de bœuf, une jatte de soupe et des pommes de terre; quelquefois, au printemps, des harengs; à souper du pain, du gruau ou un poudding fait avec du maïs et de la

mélasse, quelquefois du riz bouilli. Les petites offenses sont punies par une diminution dans la nourriture. Jamais le vin, les liqueurs spiritueuses, ni la bierre, n'entrent dans l'intérieur. Il est défendu de faire passer aucune espèce de provisions aux prisonniers.

« Il y a une infirmerie pour les malades; ils sont soignés par un médecin et des femmes, ces cas sont très-rares; la régularité de leur régime, préserve généralement les prisonniers de maladies.

« Le dimanche ils assistent à un sermon et à une lecture faite par un ministre que son zèle amène, les sermons sont plus moraux que dogmatiques. On donne de bons livres à ceux qui en désirent.

« Le travail est proportionné à l'âge et à la capacité de chaque prisonnier, et on lui ouvre un compte; on porte à son débet sa nourriture, son vêtement, l'amende à laquelle il a été condamné, les frais auxquels son procès à donné lieu; on le crédite du produit de son travail. A l'expiration du temps de la détention, la moitié de la somme qui peut rester, lui est payée. Le prix de la nourriture étant très-modéré, le travail constant, et le temps que l'on y consacre plus long que chez les artisans libres, les prisonniers gagnent aisément plus que leur dépense, en plusieurs occasions, la balance payée à un prisonnier, s'est

montée à plus de 100 dollars, une fois à 150; elle est ordinairement de dix à quarante. Quand, par la nature de l'ouvrage auquel le prisonnier a été employé ou par son peu de force, ce qui lui revient ne s'élève qu'au montant des sommes qu'il doit, et que son domicile est à une certaine distance de Philadelphie; on lui compte assez d'argent pour subvenir aux frais de son voyage. La dépense journalière dans la prison, est de 16 cents (80 centimes), et celle de l'habillement, d'une vingtaine de dollars (100 francs).

« Les punitions corporelles sont interdites dans tous les cas. Les geoliers les porte-clefs sont sans armes; il leur est même défendu de porter une baguette.

« Les condamnés à la réclusion solitaire sont renfermés dans des cellules : il y en a seize en tout. Chacune a huit pieds de long sur six de large et neuf de haut : elles sont éclairées par la porte fermée de deux grilles en fer donnant sur un corridor, et par une fenêtre placée au-dessus de la portée. En hiver le corridor est échauffé par un poële dont la chaleur se fait sentir à chaque cellule. Les détenus ne peuvent se parler entre eux qu'en criant très-haut; or comme ils seraient entendus; le temps de leur réclusion serait prolongé. Complètement isolé, le prisonnier est donc livré à ses réflexions et à ses remords. Il n'a de

communication qu'une fois le jour avec le porte-clef qui lui apporte sa nourriture composée de poudding de maïs avec de la mélasse. Il ne s'est encore trouvé aucun individu assez opiniâtre dans le vice pour résister à cette punition ou pour l'encourir une seconde fois. Des hommes qui avaient vieilli dans la dépravation ont déclaré qu'ils auraient préféré le gibet à une prolongation du tourment de cette réclusion solitaire. Un certain Johnson qui de son propre aveu était un franc scélérat, et avait séjourné dans la plupart des prisons des Etats-Unis, fut condamné au travail forcé pour plusieurs années dans celle de Philadelphie : il y causa beaucoup d'embarras et finit par s'échapper en escaladant les murs. Rattrapé dans le Maryland, il s'évada de nouveau pendant qu'on le ramenait ; enfin on l'empoigna et on l'enferma dans une cellule où plein de santé et d'audace il annonça à haute voix qu'il ne serait pas possible de soumettre sa résolution ni d'effectuer en lui le moindre changement. Cependant au bout de quelques semaines de réclusion, on observa chez lui une révolution manifeste, lorsque les inspecteurs passèrent dans le corridor en visitant les prisons, il profita de l'occasion pour leur parler. Il leur demanda comment un de ses anciens camarades en iniquité qui avait été longtemps enfermé, avait obtenu de sortir de la cel-

lule. Celui-ci après une réclusion de six mois avait été complètement amendé; on le mit dehors sur sa promesse solennelle de se bien conduire, et durant le reste de sa détention, il n'avait donné lieu à aucune plainte. Les exhortations paternelles et les conseils sérieux de l'un des inspecteurs avaient beaucoup aidé, à cette métamorphose. On répondit donc à Johnson qu'il s'était engagé à se bien comporter, et qu'on s'était fié à sa parole. « Vous en rapporteriez-vous à la mienne, repartit Johnson » — « Oui lui répliqua-t-on, si vous voulez prendre le même engagement. » — Il y consentit et fut mis dehors. Il alla gaîment à l'ouvrage et ne mérita pas de reproche pendant le reste du temps de sa détention.

« Les inspecteurs visitent la prison au moins deux fois la semaine pour tout examiner, écouter les plaintes et recevoir les demandes des détenus, afin d'en faire leur rapport mensuel au conseil du contrôle et assurer dans tous les points la régularité du système; ils surveillent soigneusement la conduite des agens subalternes, tels que geolier, guichetiers, porte-clefs, ils sont au nombre de quatorze. »

Tel est en abrégé le système sur lequel la Pennsylvanie et les états qui ont imité son système peuvent fonder leur gloire d'une manière assurée. Que d'objections ne se sont pas élevées pour le combattre?

On a dit que sa trop grande douceur encourageait au crime. Bien loin de là les méfaits ont diminué depuis qu'il a été réalisé. « Plus de malheureux, disait M. Bradford, ont été mis en jugement pour vols simples ou avec effraction pendant que ces délits entraînaient la peine de mort, que depuis que la peine a été affaiblie. » J'ai entendu dire que quelques individus avaient commis des larcins exprès pour retourner en prison. On a seulement eu l'exemple de nègres, qui n'ayant ni parens, ni moyens de subsistance, ont quelquefois cherché à rentrer dans une demeure où leurs besoins peu nombreux pouvaient être satisfaits, ce qui comprenait toutes les jouissances dont leur existence est susceptible ; mais le fait sur lequel se fonde cette objection est d'un genre si rare et si curieux, que je doute que les promoteurs, les partisans et les amis de l'institution, se tourmentent beaucoup pour empêcher qu'il ne se renouvelle. Toutefois il serait hasardeux d'assurer que ce système convint à toutes les nations, ou plutôt que toutes fussent capables de le recevoir. Transplanté dans plusieurs états de l'Europe, il y changerait de caractère, de même que la torche qui n'est qu'une petite tache obscure à la clarté du soleil, devient dans l'obscurité une lumière brillante. La prison serait hors des murs, l'innocence se réfugierait dans son intérieur. Les institutions humaines et

généreuses ne peuvent exister simultanément avec la tyrannie et la dégradation morale ; quiconque règne à l'aide du fouet et des baïonnettes s'est mis lui-même hors d'état d'employer les armes bienveillantes de la douceur.

Les fondations bienfaisantes et les établissemens littéraires sont nombreux à Philadelphie. La bibliothèque a eu pour fondateur, vers 1742, le célèbre Franklin ; sa statue en marbre blanc orne la façade de l'édifice qui la renferme. La société philosophique américaine, celle de Philadelphie, pour encourager l'agriculture, l'Athénée, l'Académie des Sciences naturelles, ont tous des bibliothèques et des collections analogues à leur institution ; plusieurs de ces sociétés publient des mémoires qui ont répandu un grand jour sur la géographie et l'histoire naturelle des Etats-Unis. G. Penn, fondateur de la colonie, le fut aussi du plus ancien collége de sa capitale ; il jouit d'un revenu considérable et entretient un grand nombre d'écoles ; il a un observatoire, un beau cabinet de physique et diverses collections. On compte dans Philadelphie treize écoles à la Lancastre, dans lesquelles 5,000 enfans sont instruits. Enfin cette ville a un institut pour les sourds-muets.

L'université occupe la belle maison destinée au président des Etats-Unis. Plusieurs colléges ou

académies et une école gratuite pour les enfans pauvres en dépendent.

L'hôpital de Pennsylvanie est le plus beau des Etats-Unis; il a un cabinet d'anatomie et une bibliothèque. Les deux maisons de charité des Quakers, une autre entretenue aux frais de l'état, et plusieurs hospices attestent le caractère humain des habitans de cette grande ville.

C'est celle de l'Union où l'industrie est le plus florissante; on voit, soit dans son enceinte, soit dans les environs, des manufactures de toile de coton, des clouteries, des distilleries, des brasseries, des tanneries, des papeteries, des corderies, des ateliers où l'on taille le marbre, des verreries, enfin cinquante-quatre imprimeries. On y réimprime les bons ouvrages qui paraissent en Angleterre. On publie a Philadelphie neuf journaux quotidiens, deux semi-hebdomadaires et quatre hebdomadaires.

En 1790 la population de Philadelphie et de sa banlieue était de 43,525 âmes; d'après le dénombrement de 1820 on y a trouvé 108,116 habitans. En 1810 le nombre des maisons de toutes les sortes était de 22,764.

La chaleur y est très-forte en été et le froid rigoureux en hiver; le printemps est de très-courte durée. La police est bien faite; des watchmen, ou gardiens de nuit, veillent à la sûreté pendant

les ténèbres. Cinq compagnies de pompiers volent, au premier signal d'incendie, au point où leurs services sont nécessaires; l'on n'aperçoit pas un seul soldat. Les habitans sont occupés et tranquilles; les querelles par conséquent fort rares.

Quoique Philadelphie ne fasse pas un commerce si étendu que New-York, elle expédie des navires dans toutes les parties du monde et en reçoit de même des contrées les plus éloignées. Les vaisseaux de 74 canons peuvent remonter la Delaware jusque devant la ville; les Sloops vont jusqu'à Trenton.

Dix ponts traversent la Delaware, le Skuylkill ou la Susquehanna à peu de distance de Philadelphie. Les routes des environs sont belles et bien entretenues. Tout le pays d'alentour est riant et bien cultivé; on y voit une foule de jolis villages et de maisons de campagnes. Francfort, Bustleton, Chesnut-Hill, Mount-Pleasant et German-Town, où la première escarmouche entre le général Washington et lord Cornwallis eut lieu en 1777, sont de charmans endroits qui donnent la meilleure idée du goût des Américains pour les jouissances qui élèvent l'âme.

Les Quakers, premiers habitans de Philadelphie, ne composent plus aujourd'hui que le quart de la population. Leur caractère doux et tolérant contribua beaucoup aux progrès rapides de la colonie;

c'était l'opposé de celui des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, qui, fuyant l'intolérance religieuse dans leur patrie, en donnaient l'exemple dans le Nouveau-Monde. On a cru observer que l'extrême simplicité des Quakers et leur aversion pour la parure et les objets de luxe diminuaient tous les jours.

Les beaux équipages ne sont pas rares dans les rues de Philadelphie. Il y a aujourd'hui deux théâtres.

La Pennsylvanie, dont Philadelphie fut la capitale, est un des états les plus vastes et les plus fertiles de l'Union ; sa longueur est de 100 lieues, sa largeur de 53, sa surface carrée de 44,000 milles. En 1820 on y comptait 1,049,398 habitans. Elle est bornée au nord par le New-Yorck, à l'est par la Delaware qui la sépare du New-Jersey ; au sud par le Delaware, le Maryland et la Virginie ; à l'ouest par l'Ohio ; au nord-ouest elle touche au lac Erié.

Cet état est entrecoupé de montagnes et de collines ; des chaînons de l'Alléghany le traversent ; les vallées renfermées entre ces hauteurs offrent souvent un sol gras, de beaux pâturages et des terres propres à la culture des grains ; quelquefois les monts peuvent être labourés jusqu'à leur sommet ; de belles plaines s'étendent au pied des collines. La plus grande partie du sol est fertile,

et convient mieux à l'agriculture qu'aux pâturages ; c'est dans le sud qu'elle a fait les plus grands progrès; les portions les plus fécondes sont de ce côté le long de la Susquehanna, et dans le nord-ouest entre le lac Erié et la rivière Alleghany; un petit nombre de cantons est stérile. Le minerai de fer est très-abondamment répandu dans cet état. On y trouve aussi du cuivre, du plomb et de l'alun, plusieurs espèces de marbre et beaucoup de houille.

Les principales rivières sont la Delaware, le Skuylkill, le Lebigh, la Susquehanna, l'Alléghany, la Monangahèla et l'Youghingeny. La plupart prennent leur source dans le plateau élevé qui est situé dans le nord du pays. Un canal de navigation joint depuis long-temps le Skuylkill à une petite rivière qui tombe dans la Susquehanna. Les eaux courantes sont très-nombreuses. Des cascades embellissent souvent le paysage; les Ohio-Pyles ou la chute de l'Youghingeny est une des plus remarquables.

Cet état offre, par sa position, la transition entre la Zône froide et la Zône chaude de l'Amérique septentrionale. Le climat est très-variable; extrêmement humide au printemps, il est d'une sécheresse excessive en été. L'automne a de beaux jours; l'hiver est très-rigoureux. On a dérivé de plusieurs rivières, des canaux d'irrigation.

Les Pennsylvaniens se distinguent par leur activité, leurs bonnes mœurs et leur courage. Plus éclairés que les habitans de plusieurs autres états, ils ont montré, en beaucoup d'occasions, un esprit grand et libéral. On ne comptait en 1820, dans tout l'état, que deux cent onze esclaves. Les étrangers ont toujours été bien accueillis. C'est le seul état où il leur a été constamment permis de posséder des propriétés foncières sans avoir préalablement acquis les droits de citoyens.

Les premiers habitans européens furent des Suédois qui arrivèrent en 1627; ils achetèrent des Indiens le terrain baigné par la Delaware jusqu'aux chutes de ce fleuve, et s'étendirent dans l'intérieur jusqu'à la Susquehanna. Ils établirent un gouvernement régulier, fondé sur des principes de sagesse et de justice, dont les plages de l'Amérique n'avaient pas encore vu d'exemple; il était expressément enjoint de payer le terrain des Indiens comme légitimes possesseurs du pays, et de les traiter avec bonté. La pratique de la religion, l'exemple des bonnes mœurs, la culture de la terre, le soin des productions utiles au commerce et aux manufactures, furent particulièrement recommandés. Quelques mauvais sujets s'étaient mêlés aux premiers colons; ils furent expulsés, et l'on veilla strictement par la suite à ce qu'il n'en vînt pas de ce genre. La petite colonie florissait, lors-

qu'il s'éleva des disputes avec des Hollandais qui s'étaient établis à New-York, et qui prétendaient avoir un droit antérieur à la navigation de la Delaware. La Suède, enveloppée dans une guerre opiniâtre avec ses voisins, ne put soutenir ses enfans en Amérique. Ceux-ci, vaincus par les Hollandais, passèrent sous la souveraineté des États-généraux. Plus tard toutes les possessions hollandaises dans cette partie du monde finirent par tomber entre les mains des Anglais.

Ceux-ci, conduits par Guillaume Penn, arrivèrent sur les bords de la Delaware en 1681, c'étaient la plupart des Quakers. Penn acheta des Indiens les terres qu'il voulait occuper. Il établit un gouvernement fondé sur la morale universelle, et la tolérance religieuse la plus absolue. Les bons effets de ces sages institutions durent encore et ne cesseront jamais.

Les Allemands sont extrêmement nombreux. Ils ont beaucoup contribué à perfectionner l'agriculture. La langue suédoise est presque éteinte; l'allemand au contraire continue à se parler. En 1818, sur quatre-vingt-quatre journaux qui paraissaient en Pennsylvanie, il y en avait quinze en allemand.

Les associations qui ont pour but l'avancement des arts utiles et des sciences, et le soulagement de l'humanité, ne sont pas moins nombreuses en Pennsylvanie que dans la ville de Philadelphie.

Cet état est divisé en cinquante-un comtés. Le siége du gouvernement, après avoir été successivement à Philadelphie et à Lancastre, est aujourd'hui à Harrisbourg, petite ville dans une position agréable sur la Susquehanna que l'on passe sur un pont couvert; elle est éloignée de 98 milles à l'ouest de Philadelphie. Elle est jolie et bien bâtie. Elle n'a que 3,000 habitans.

L'industrie est très-active en Pennsylvanie; il y a des manufactures de toiles de coton, des papeteries, des verreries, des forges, des hauts-fourneaux, des martinets, des fonderies et toutes sortes d'usines où l'on façonne le fer. Le commerce est très-actif; la valeur des exportations en 1816 fut de 7,196,246 dollars (36,000,000 fr.); elles consistèrent principalement en farines, grains, fer et plusieurs objets manufacturés.

« Je partis à regret de Philadelphie, dit Harris; on m'avait dit beaucoup de mal de ses habitans; on me les avait représentés comme inhospitaliers, impolis, inattentifs envers les étrangers; si ces reproches étaient fondés, il ne faudrait pas s'en étonner; les Philadelphiens ont été trompés si souvent, notamment par les Anglais, que l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils sont devenus plus réservés; ce qui les a fait accuser d'impolitesse et de négligence des devoirs de l'hospitalité. Mon expérience m'a appris, au contraire, qu'ils sont

absolument l'opposé, et qu'ils possèdent toutes les vertus sociales.

« La largeur et la profondeur des rivières de l'Amérique permettent de faire un fréquent usage des bateaux à vapeur, ce qui facilite les communications entre les différentes parties du pays. Je m'en sers quand je le puis, et je préfère cette manière de voyager à toutes les autres. Je m'embarquai donc à Philadelphie sur un de ces navires. Après une navigation agréable de cinq heures, j'arrivai à Newcastle dans l'état de Delaware. Quoique les rives du fleuve de ce nom soient généralement basses, il offre des points de vue pittoresques, par ses nombreuses sinuosités, et les îles qui coupent son cours, ainsi que par les navires qui le remontent ou le descendent. A travers les arbres, on aperçoit de temps en temps le haut clocher de Sainte-Marie de Philadelphie, aspect qui rappelle le siége de l'industrie et de l'esprit d'invention; on le voit avec plaisir, quoique l'on songe aussi à des défauts que le moraliste rigide blâmerait.

« On passe devant quelques lieux remarquables, parce qu'ils sont nommés dans l'histoire de la guerre de l'indépendance. Mud-Island (île vaseuse), nommée ainsi avec raison, car elle est extrêmement marécageuse, est située près du confluent du Skuylkill et de la Delaware. Les Américains y

avaient élevé une petite batterie : pendant longtemps elle empêcha les vaisseaux anglais de remonter le fleuve et de soutenir les opérations de lord Howe, qui en 1777 était en possession de Philadelphie. Ils firent entre autres sauter en l'air deux des plus grands bâtimens avec leurs équipages; l'un deux portait 60 canons. Aujourd'hui la batterie est remplacée par le fort Mifflin, ainsi nommé d'après un gouverneur de l'état de Pennsylvanie. A Red-Bank, sur la rive opposée, dans le New-Jersey, une forte redoute concourait avec la batterie à défendre le passage. Dans une tentative qui eut lieu pour l'enlever, le brave colonel Hessois Donop fut inutilement sacrifié avec tout son corps.

« En descendant plus bas nous avons aperçu Wilmington dans le Delaware; cette petite ville, située sur une hauteur et derrière laquelle s'élèvent des collines, offre une jolie perspective. Elle est à deux milles de la Delaware, au-dessus du confluent de la Christiana et du Brandywine qui portent au fleuve leurs eaux réunies. L'on a profité de la pente de ces rivières pour établir sur leurs bords un grand nombre de moulins et d'usines. En 1815, dans un espace de trois lieues autour de Wilmington, l'on comptait quarante-quatre moulins à farine, treize manufactures de

six moulins à poudre, deux papeteries,

deux moulins à tabac et d'autres ateliers. Les établissemens du Brandywine, créés pour la farine, méritent surtout l'attention. Les navires qui remontent de Wilmington avec une charge de mille boisseaux de blé, peuvent arriver jusqu'à la porte des magasins, où des machines élèvent les sacs de grain à un quatrième étage avec une telle promptitude, que quatre heures suffisent pour l'opération. Souvent le même navire arrivé par le flux avec mille boisseaux de grain, descend avec le reflux, chargé de soixante quintaux de farine. Les Etats-Unis ont un arsenal à Wilmington. On y compte 4,400 habitans.

« Douze milles plus bas nous avons abordé à Newcastle, le premier établissement formé par les Européens sur les bords de la Delaware. Les Suédois le fondèrent bien avant que l'on bâtît Philadelphie et le nommèrent Stockholm. Dans les premiers temps de l'histoire du pays, Newcastle changea souvent de maîtres et éprouva bien des vicissitudes. Elle quitta le nom de Stockholm pour prendre celui de Nieuwe-Amsterdam, et ensuite celui qui lui est resté. Pendant la guerre de l'indépendance, cette ville fut occupée tour à tour par les deux parties belligérantes. Elle fut le quartier-général de l'une, et ensuite le lieu de réunion de l'autre, lorsque celle-ci fut chassée de Philadelphie. Elle a été le chef-lieu de l'état. Elle

est bien déchue. Sa principale ressource consiste dans le passage des voyageurs qui vont de Philadelphie à Baltimore, et dans les relâches des navires qui s'y arrêtent pour s'approvisionner de vivres. Les environs sont agréables et le terrain fertile. »

L'état de Delaware est le plus petit de l'Union, sa longueur est de 33 lieues, sa largeur de 9, sa surface de 2,120 milles, sa population de 72,749 âmes. Sur ce nombre, on compte plus de 4,500 nègres esclaves. Il est borné à l'est par le fleuve et la baie de la Delaware, au sud et à l'ouest par le Maryland, au nord par la Pennsylvanie.

Excepté quelques collines assez élevées dans la partie septentrionale de l'état, et une arête de hauteurs marquée par une chaîne de marais dont les eaux vont d'un côté à l'est dans la Delaware, et de l'autre à l'ouest dans la baie de Chesapeak, le pays est plat; les marécages en couvrent une partie, et sont souvent funestes à la santé des habitans; quelques-unes de ces rivières sont navigables à une hauteur de trente milles pour des navires de soixante tonneaux. Le terrain fertile le long de la Delaware, est sablonneux entre cette lisière et les marais. De belles forêts couvrent une portion de la côte et les marais. Il y a dans le sud de beaux pâturages. Tout ce qui est susceptible de culture est labouré avec soin. La mouture et la prépara-

tion des farines sont portées à un haut point de perfection. Les établissemens relatifs à cette branche de commerce, sont porportionnés à son importance. Les plus considérables sont ceux du Brandywine-Creek. Les farines du Delaware obtiennent la préférence dans les marchés étrangers.

L'état est divisé en trois comtés. Dover, petite ville de 900 habitans sur le Jone's-Creek qui se jette dans la baie de la Delaware, est la capitale de l'état. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de l'indépendance; ses citoyens donnèrent de fréquentes preuves de leur valeur et de leur patriotisme.

« Une route de douze milles à travers une forêt presque continue, me conduisit, dit Harris, à Frenchton, en Maryland sur l'Elk, à 16 milles de Newcastle. Ayant lu dans la relation de la dernière guerre que nous avions remporté dans cet endroit une victoire brillante, je m'attendais à y trouver une ville ou au moins un village fortifié, enfin un lieu quelconque qui valût tout le sang que sa conquête avait coûté. Je ne vis que deux maisons, un magasin et une jetée en bois qui avance dans l'eau pour que l'on puisse s'embarquer commodément dans le bateau à vapeur.

« Le mouvement du navire ne tarda pas à nous faire connaître que nous étions rentrés dans la grande baie de Chesapeak. Ses côtes et ses îles

orientales sont basses et sablonneuses, et n'offrent par conséquent qu'un coup-d'œil uniforme. La largeur du bras de mer ne permet pas de comparer à la fois ses deux rives; cependant des hauteurs éloignées vers le nord marquent le point où la Susquehanna apporte à l'océan le tribut de ses eaux. Remontant le Patapsco, nous avons laissé à droite North-Poiut, cap sur lequel l'armée anglaise débarqua dans la dernière guerre pour aller s'emparer de Baltimore. Ses desseins furent déjoués.

« L'entrée du Patapsco sur lequel cette ville est située, est étroite, ce qui facilite beaucoup sa défense à droite, ce passage et un autre aussi resserré près de la ville, avaient été très-bien fortifiés; les Américains avaient de même placé des obstacles dans le fleuve, pour le cas où les vaisseaux de guerre essayeraient de pénétrer à l'aide des troupes de terre. L'issue de ce combat est suffisamment connue, et le port de Baltimore, qui plus que tout autre des Etats-Unis avait fait du tort à notre commerce, est resté intact, quoiqu'il ait été menacé de bien près.

« Au-dessus du grand goulet défendu par le fort Henry, le fleuve s'élargit et forme un beau port, au fond duquel Baltimore s'élève en forme de demi-cercle et en amphithéâtre sur une colline; la quantité de navires mouillés devant la ville,

donne une idée de l'activité de son commerce. La plupart sont de ceux que les relations anglaises désignaient comme de très-fins voiliers, et qui défiaient la surveillance de tous nos croiseurs.

« Quoique les rues de Baltimore ne soient pas aussi régulièrement percées que celles de Philadelphie, cependant elles sont commodes, et dans la partie supérieure de la ville, bien aérées et claires; les principales sont éclairées la nuit par le gaz. Baltimore partage avec Philadelphie le commerce des états de l'ouest, et pour les émigrans son port offre les mêmes avantages que celui de cette cité. Les Baltimoriens élèvent près de leur ville un monument à la mémoire de Washington. »

Hall alla de Philadelphie à Baltimore par terre. « A deux milles de Philadelphie, le Skuylkill, dit-il, forme des cascades et des chutes, dont l'effet est extrêmement sauvage et pittoresque. L'aspect brillant des roches qui interrompent ainsi le cours des eaux, indique qu'ils appartiennent à cette chaîne de granite schisteux dont Volney a marqué l'étendue, de Staten-Island jusqu'au Roanoke sur une longueur de 170 lieues, et qui probablement se prolonge jusqu'à Savannah. Elle fixe le point au-delà duquel la marée ne peut remonter, par les cataractes qu'elle occasione dans les fleuves, et sépare la côte sablonneuse et stérile du fertile terrain d'alluvion qui est au-

dessus. Son élévation apparente peu considérable, est suffisante pour onduler la surface du pays, et pour présenter quelquefois, surtout autour des rivières, des éminences plus prononcées que l'on désigne en Caroline méridionale par le nom de mornes. Les rivières et les fleuves coulant dans un sol qui se creuse facilement, ont fréquemment des rives escarpées, et l'œil en les suivant, pénètre dans des vallons profonds et boisés. Le sol sablonneux de ces endroits est fertilisé par un mélange d'argile. J'ai trouvé sur cette ligne beaucoup de fer en blocs et en masses détachées.

« Jusqu'à Wilmington, la magnifique Delaware embellit la perspective, plus loin la scène est uniforme ; on ne rencontre que des plantations entremêlées de landes garnies de chênes et de pins. Les maisons généralement ombragées par une galerie extérieure, indiquent que l'on entre dans un climat méridional. Les cases qui les entourent, ouvertes à tous les élémens, et vides de tout ce qui peut contribuer aux aisances de la vie, apprennent au voyageur qu'il est arrivé dans un pays où il y a des maîtres et des esclaves. Ce ne sont plus les villages rians et la population heureuse des états de l'est et du centre. Après que l'on a traversé la Susquehanna, l'on ne voit guère de lieux qui méritent le nom de villages ; l'on ne rencontre que des amas de misérables cabanes

dans lesquelles vivent les nègres autour des superbes maisons des planteurs. »

Hall fait l'éloge du caractère et de l'hospitalité des Baltimoriens. Il y en a de très-riches. Leur ville est une de celles qui se sont accrues le plus rapidement; en 1765 elle n'avait qu'une cinquantaine de maisons; en 1821 elle était la troisième ville des Etats-Unis. On y compte 63,000 habitans. Grâce aux travaux effectués pour combler les terrains bas et marécageux dont elle est entourée, le climat n'y a plus l'insalubrité qui autrefois le rendait redoutable.

Il entre annuellement dans son port plus de 500 navires étrangers, et plus de 400 de ceux du pays. Cette ville a des fabriques de produits chimiques, une verrerie, une manufacture de toile de coton, deux moulins mis en mouvement par la vapeur. Dans un rayon de six lieues aux environs de la ville, on a établi plus de cinquante moulins à farine, deux papeteries, un moulin à poudre et plusieurs forges.

Les lettres ne sont pas négligées à Baltimore. Une bibliothèque publique, une université, un collége, plusieurs écoles à la Lancastre et d'autres prouvent que l'on s'y occupe du soin d'instruire la jeunesse.

Une colonne en marbre a été érigée sur une des places publiques en mémoire de la victoire

remportée par les Américains sur les Anglais, près de la ville, le 13 et le 14 novembre 1814. On a inscrit sur ce monument le nom des braves qui périrent en défendant leur patrie.

Annapolis, petite ville sur la rive gauche et près de l'embouchure du Severn dans la Chesapeak, est le siége du gouvernement de l'état de Maryland. Elle n'a que 2,260 habitans. On a prétendu que les Américains avaient, dans plusieurs états, préféré les petites villes aux grandes pour y placer l'administration principale, afin que les membres de la législature eussent moins de distractions, et fussent moins sujets à être circonvenus.

Le Maryland a 66 lieues de long, 40 de large, 13,950 milles carrés et 407,350 habitans, sur lesquels il y a 107,400 nègres esclaves et 38,730 nègres libres. Il est borné au nord par la Pennsylvanie, à l'est par le Delaware et l'océan, au sud et à l'ouest par la Virginie. La baie de Chesapeak le partage à peu près en deux. On le divise en dix-huit comtés.

Le terrain dans le voisinage de la mer, principalement dans les comtés de l'est, est uni et bas, couvert çà et là d'eaux stagnantes qui en altèrent la salubrité. En s'éloignant des bords de la Chesapeak, le pays s'élève, l'aspect et les productions varient, le climat devient plus sain. Fredericks-Town, au pied du mont Catockton, et Hagers-

Town dans la belle vallée de Conécochehague, sont les plus jolies villes de la contrée haute.

Le Potômac qui sépare cet état de la Virginie, la Susquehanna qui le baigne à l'est, le Patapesco qui le traverse au centre, sont ses principales rivières. Le froment, le maïs et le tabac dans la plaine, le chanvre et le lin dans les parties élevées, sont les principales productions. On cultive aussi un peu de coton pour les usages domestiques; il est de qualité médiocre. Les vergers abondent en fruits excellens. On distille une grande quantité d'eau-de-vie de pêche et de pomme; on fait aussi du cidre. Les forêts sont remplies de beaux bois de charpente, et de noyers dont les cochons recherchent avidemment le fruit; quelques-uns de ces animaux deviennent sauvages, leur chair est très-délicate.

Le Maryland ayant été originairement peuplé par des catholiques, les membres de cette communion y sont les plus nombreux; ils ont un archevêque à Baltimore.

L'habitude de se reposer sur leurs esclaves de tout le travail de la culture, et de les y contraindre, rend les Marylandais indolens, et leur donne une certaine hauteur de caractère. Ces défauts s'effacent chez ceux qui fréquentent les villes.

« Je partis de Baltimore pour Washington, par la voiture publique, dit Mellish; nous avons tra-

versé, pendant huit milles, un canton montueux, bien boisé et sain; jusqu'au bord du Patapesco à vingt-cinq milles de son embouchure; il est navigable jusqu'à cet endroit; un demi mille plus haut, des rochers empêchent de le remonter. Ayant ensuite parcouru huit milles dans un pays semblable au précédent, nous sommes entrés au milieu des forêts; elles consistaient principalement en chênes, noyers-kickory et pin-weymouth. On voyait peu d'habitations, tout avait l'air pauvre. Plus loin du sommet d'une hauteur, la vue s'étend à vingt milles à la ronde. »

Au-delà, pendant seize milles, on passe dans une contrée rude et inégale, puis l'on arrive à Bladensbourg, sur le bras oriental du Potômac. Cette petite ville, dont les maisons sont éparses, est à peu près à cinq milles au nord-est de Washington. « Ce fut là, dit Harris, que le commodore américain Barney se posta le 24 août 1814 pour s'opposer à la marche de l'armée anglaise. Il avait choisi une bonne position; la supériorité des forces que l'ennemi lui opposait et la désertion des milices envoyées pour le secourir, l'obligèrent à la quitter après un combat dans lequel il fut vaincu. Malgré cet échec, sa conduite mérite des éloges pour la prudence qu'il montra dans cette occasion. Au pied de la hauteur sur laquelle il s'était placé avec sa petite troupe, quelques-uns des com-

battans reposent sous une pelouse verdoyante.

« De Bladensbourg à Washington la route conduit à travers un pays maigre et qui ne parait propre qu'à y bâtir une ville. »

Elle existait à peine, lorsque Mellish visita pour la première fois cette partie des Etats-Unis en 1806. « L'aridité naturelle du terrain, dit-il, était encore augmentée par la sécheresse de l'été ; des herbes et des plantes desséchées offraient de toutes parts un triste aspect. Lorsque l'on me dit que nous étions entrés dans la cité de Washington, je regardai pendant quelques minutes autour de moi. N'en apercevant aucune, je crus n'avoir pas bien compris la personne qui m'avait parlé, et je me retournai pour le prier de me donner une explication. Il me répondit en riant que nous étions déjà presque au milieu de la ville, et me demanda si je ne voyais pas le Capitole ; effectivement un édifice magnifique frappa mes regards ; d'ailleurs pas d'autre vestige de bâtimens. Bientôt la voiture s'arrêta devant une auberge située en face du palais et je mis pied à terre.

« Etant allé sur la colline du Capitole, je découvris parfaitement toute l'étendue de la ville qui se prolonge au nord et au sud à deux milles et demi de ce palais. Les nombreuses maisons éparses sur ce vaste espace, donnent à l'ensemble l'aspect d'un canton très-peuplé, plutôt que celui

d'une ville ; comme il n'y en avait pas beaucoup du côté par lequel nous étions entrés, nous avions parcouru un assez grand espace dans la ville, sans nous douter que nous nous y trouvions. Le point de vue dont on jouit du Capitole est ravissant. On découvre tout le territoire d'alentour très-bien cultivé, couvert de jolies maisons, et borné à l'ouest, au sud et au nord-ouest par des hauteurs. Au sud coule le Potômac sur les bords duquel s'élève Alexandrie, au sud-est on voit le chantier de construction, les vaisseaux et les casernes; à l'ouest, l'hôtel du président. Un bel édifice, éloigné d'un demi mille, au-dessous de George-Town, se présente bien, au pied d'une hauteur. Entre le Capitole et l'hôtel du président, se prolonge l'allée de Pennsylvanie, bordée d'arbres de chaque côté. C'est dans cette partie que l'on a jusqu'à présent bâti le plus grand nombre de maisons. »

Mellish, après avoir visité tout ce que la ville naissante offrait de curieux, fit une petite excursion à George-Town, jolie ville qui fait un commerce assez important ; elle est située sur le penchant d'une colline, et au confluent du Potômac et du Rock-Creek, petite rivière qui sort d'une vallée pittoresque.

Le président des Etats-Unis venait d'arriver dans la capitale. Les amis de Mellish lui conseillèrent d'aller avant son départ rendre ses devoirs au chef

de l'état. Il en avait le plus grand désir, mais n'ayant pas supposé qu'il le trouverait à Washington, il ne s'était pas pourvu d'une lettre d'introduction auprès de lui. On lui répliqua que c'était superflu, et que M. Jefferson n'était nullement ami des cérémonies, et qu'en se faisant annoncer à lui comme étranger, il serait, comme tel, reçu sans difficulté.

En conséquence le lendemain à huit heures du matin, Mellish alla chez le président. « Ayant, dit-il, donné mon adresse à un domestique, celui-ci revint au bout de quelques minutes m'annoncer que M. Jefferson ne tarderait pas à paraître, et me conduisit dans une très-jolie chambre. Effectivement M. Jefferson entra bientôt, me pria de prendre place, s'assit et me demanda dans quel port j'avais débarqué, et depuis combien de temps j'étais en Amérique. Quand il sut que j'avais déjà vu New-York, il me demanda comment je trouvais cette ville. « Fort belle, repartis-je, c'est un des meilleurs ports de mer et je crois qu'elle sera constamment la ville la plus commerçante des Etats-Unis. » Il remarqua que tous les étrangers partageaient cette opinion. « New-York, ajouta-t-il, a une position très-avantageuse, et ne cessera pas d'avoir un commerce florissant; cependant il me semble que Norfolk en Virginie doit devenir un jour le port le plus important de l'Union, à

l'exception peut-être de la Nouvelle-Orléans. Je fonde cette idée sur ce que Norfolk est situé dans la baie de la Chesapeak, où tant de grandes rivières ont leurs embouchures ; le pays qu'elles parcourent n'a pas encore été complètement cultivé; quand il le sera convenablement, Norfolk deviendra l'entrepôt de toutes les productions qu'il expédiera au loin, et sera vraisemblablement une des premières places de commerce des Etats-Unis; toutefois la Nouvelle-Orléans exceptée. »

« Il fut ensuite question du climat. M. Jefferson me démontra que celui de la nouvelle capitale était fort sain, et que les habitans de la partie basse de la ville n'avaient d'autre précaution à prendre, pour éviter la fièvre, que de ne pas sortir de chez eux avant que les vapeurs qui s'élevaient le matin de ces terrains marécageux fussent dissipées. Je lui parlai de la route entre Baltimore et Washington, dont le mauvais état dans le voisinage de la capitale des États-Unis m'avait surpris. M. Jefferson me dit que la translation du siége du gouvernement n'avait pas été effectuée depuis très-long-temps, et que d'après la vaste étendue du pays, il ne serait pas possible d'établir de sitôt de nouvelles routes partout ; que cependant cet objet étant de la plus haute importance, on s'en occuperait dès que les circonstances le permettraient; que la route de Baltimore par laquelle les communications com-

merciales avec les états du nord étaient très-actives, serait sans doute réparée la première. Il ajouta que le gouvernement avait pris en considération ce point, et la navigation par les canaux, d'après un plan très-étendu, que vraisemblablement un rapport serait fait à cet égard, et il ne doutait pas qu'en moins de vingt ans, des chaussées nè fussent établies dans tout le pays. Effectivement, étant allé au printemps de 1814, de Philadelphie à Washington, par Baltimore, je trouvai les routes très-bonnes.

« Ayant fait mention des manufactures, M. Jefferson m'apprit que depuis quelques années, leurs progrès avaient été très-rapides. Bientôt on annonça un général, et je me retirai très-satisfait de l'affabilité, des connaissances, de l'esprit et de la façon de penser du président des Etats-Unis. »

La ville de Washington était depuis 1800 le siége du gouvernement. Elle s'accroissait graduellement. En 1810 on y comptait plus de 8,000 habitans. Plusieurs édifices publics étaient achevés; cet état de prospérité fut troublé momentanément. Le 24 août 1814, les Anglais ayant vaincu les Américains à Bladensbourg, s'avancèrent vers la capitale par terre et par eau; le président et tous les fonctionnaires publics l'avaient évacuée. Le général anglais se conduisit en nouvel Erostrate. Il ne se borna pas à incendier des navires, des

corderies, l'arsenal, les magasins publics et autres établissemens de ce genre; il ordonna de mettre le feu à plusieurs édifices publics, et de faire sauter ce qui ne deviendrait pas la proie des flammes. Une partie du Capitole fut détruite, la bibliothèque nationale fut brûlée. Après cet exploit, dont le récit excita l'indignation de l'Europe entière, les Anglais se retirèrent. Ils se portèrent sur Baltimore pour y cueillir les mêmes lauriers; la bonne contenance des Américains les en empêcha.

« L'épreuve du feu, dit Hall, a fixé le destin de Washington. Notre expédition contre cette ville eut un singulier résultat; elle fit plaisir aux deux partis; à nous parce qu'elle réussit ou eut l'air de réussir, au gouvernement américain parce qu'elle provoqua le courage du peuple dont l'honneur se sentit blessé. De ce moment la guerre devint nationale. »

« Quelque aient pu être les intentions du général anglais, observe Harris, la destruction des édifices publics de Washington, produisit un effet de la plus haute importance. Tout le pays se réunit pour se défendre vigoureusement. Auparavant une partie du peuple américain était très-opposée à la guerre, et se fiant aux déclarations des Anglais, s'imaginait bonnement qu'ils ne voulaient que la paix, avaient des intentions amicales, et ne se

livreraient à aucun excès ; on se flattait de l'espoir de voir une réconciliation s'effectuer, et l'on supposait que l'on pourrait empêcher les scènes cruelles de la guerre.

« Le Capitole est en partie réparé de même que l'hôtel du président. La ville fait des progrès rapide. Toutefois on trouve encore de grands espaces vides entre les maisons. La banque, la poste et d'autres édifices publics sont très-simples. Le chantier de la marine est rétabli; on venait d'y poser la quille d'un vaisseau de 74. L'effet de la dernière guerre a été si puissant sur l'esprit de la nation, que l'on ne regrette nullement les dépenses faites pour la marine. Ce pays possède presque tout ce qui est nécessaire pour en organiser une, et ses côtes fournissent une race intrépide qui autorisera bientôt le sculpteur à placer un trident dans la main de Columbia. »

L'emplacement de Washington a été choisi entre le Maryland et la Virginie, sur un point également éloigné des deux extrémités nord et sud des États-Unis. Le plan de cette capitale a été tracé par le major l'Enfant, Français de naissance. Elle est située sur la rive gauche du Potômac à 295 milles par eau de l'Océan atlantique, sur une pointe de terre baignée à l'est par l'Anna-Kostia ou branche orientale du Potômac qui forme un port excellent. La ville doit s'étendre à près de

trois milles le long de chacune de ces rivières. Elle est séparée de George-Town par le Rock-Creek sur lequel on a construit deux ponts; un pont long d'un mille, sur le Potômac, conduit de George-Town sur la route d'Alexandrie, un canal joint le Tibre, petite rivière qui traverse Washington, d'un côté avec le Potômac, de l'autre avec la branche orientale, formant ainsi une communication entre les deux rivières.

La situation de cette ville est des plus heureuses; elle est également agréable et salubre. Le terrain en s'élevant graduellement des bords des rivières vers l'intérieur, forme une foule de perspectives charmantes, et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviables; enfin l'enceinte de cette cité renferme un grand nombre de sources excellentes.

La ville est partagée en plusieurs quartiers par des rues très-larges ou des avenues qui se dirigent du nord au sud, et que d'autres coupent à angles droits. Celles-ci sont traversées par quinze grandes rues nommées d'après les états. Les rues formant des angles droits, sont désignées par des lettres de l'alphabet et par des numéros. Les grandes avenues et celles qui conduisent immédiatement aux édifices publics, ont de 130 à 160 pieds de large; les autres ont 90 à 100 pieds. Il faudra encore beaucoup de temps pour

que le plan soit complètement rempli. En 1821, les maisons qui ne couvraient encore qu'une petite partie du terrain, formaient six divisions distinctes; ce qui offrait l'aspect d'une réunion de villages au milieu desquels les édifices publics semblent d'une porportion démesurée.

Les fondemens de la partie centrale du Capitole furent posés en 1818, le 24 août jour anniversaire de sa destruction par les Anglais, quatre ans auparavant; il sera probablement achevé plutôt qu'il ne l'aurait été sans la fâcheuse visite de ces insulaires. Cet événement a contribué à la prospérité de la nouvelle cité; chacun s'étant empressé, par orgueil national, non-seulement de rebâtir ce qui avait été renversé, mais aussi de terminer ce qui restait imparfait.

La chambre du sénat est dans l'aile droite du Capitole, elle est ornée du portrait de Louis XVI et de celui de Marie-Antoinette; marque de reconnaissance méritée par ce monarque pour la protection signalée qu'il accorda aux États-Unis durant la guerre qu'ils soutinrent pour établir leur indépendance.

En 1820 on comptait à Washington 13,300 habitans et à George-Town 7,400. Le district de Colombia dans lequel elles sont situées, fut cédé aux États-Unis par la Virginie et le Maryland. Il renferme aussi Alexandrie. Il est sous le gouver-

nement immédiat du congrès. Sa population en 1820 était de plus de 32,000 âmes.

« Durant la session du congrès, dit Hall, le président ou plutôt sa femme reçoit un jour par semaine. Il prend la main à toutes les personnes qui lui sont présentées. Tout s'y passe comme dans les réunions du même genre. Rien ne me frappa davantage, dans ces assemblées, que la très-grande taille de la plupart des membres des états de l'ouest ; le salon semblait rempli de géans, entre lesquels les hommes d'une stature moyenne avaient l'air de pygmées. Je ne sais pas trop à quoi il faut attribuer cette différence, mais elle est un sujet de surprise pour les habitans des états de l'est et de la côte maritime. Ce phénomène tient probablement à trois causes positives et à une négative. Savoir, une nourriture abondante et simple ; un climat salubre, un exercice constant en plein air et l'absence d'irritation mentale. Dans un rang plus élevé de la société, le luxe et les habitudes sédentaires produisent chez le riche le même affaiblissement des forces vitales qu'une nourriture chétive et des occupations forcées ou malsaines occasionnent chez le pauvre. Les seuls personnages à comparer à ces Goliaths de l'ouest, étaient six chefs Chactâs ou Chickasâs venus de la Georgie à Washington pour leurs affaires et qui avaient été présentés à madame

Madison. Ils me parurent encore plus robustes que les hommes blancs, et en les considérant, je compris les prouesses de ces anciens chevaliers qui pouvaient tenir toute une armée en échec, et forçaient tous les Troyens à se retirer.

« J'assistais fréquemment aux séances du congrès. Je trouvai que les orateurs s'exprimaient avec beaucoup de pureté et de clarté, et raisonnaient très-bien. On ne donne aucune marque d'approbation, ni d'improbation; on écoute avec la plus grande attention le membre qui parle, et quand même il serait trop verbeux, il n'est jamais interrompu par ces marques d'impatience si fréquentes dans notre chambre des communes. Cela peut s'expliquer en supposant qu'en général leurs discours sont meilleurs, ou mieux encore en conjecturant que les Américains ne sont pas si difficiles que nous pour ce qui constitue l'excellence d'un discours. Quoiqu'il en puisse être, les talens et la conduite des membres de la chambre des représentans, me parurent dignes du gouvernement et de ce que l'Amérique est et peut-être. »

Harris s'embarqua sur le bateau à vapeur à Washington et descendit le Potômac. « Les rives de ce fleuve, dit-il, sont escarpées, variées et ornées de beaucoup de maisons de campagne. Quelques-unes ont une position charmante. Mount-Vernon, demeure de Washington, est

une des plus considérables. Elle appartient aujourd'hui à son neveu. Long-temps encore elle excitera l'intérêt que son premier possesseur lui donna; c'est là qu'il vint passer tranquillement ses jours après avoir assuré la liberté de sa patrie; c'est là qu'il mourut; c'est là que sa cendre repose dans un simple caveau sans le moindre ornement.

« Alexandrie à dix milles au-dessous de Washington, est une ville bien bâtie, elle fait un grand commerce avec les pays étrangers. Elle est située à l'extrémité méridionale du district de Colombia; au-delà commence la Virginie.

« Je continuai à descendre le fleuve jusqu'à Acquia-Creek trente-six milles plus loin. Des voitures nous y attendaient pour nous transporter à Fredericsbourg éloigné de quinze milles. On traverse un pays sablonneux, assez maigre, en partie montueux; je supposai qu'en quelques endroits il avait été plus fertile, et que par une culture forcée on avait fini par l'épuiser. Quand on descend de la montagne au bas de laquelle coule le Rappahannock, Fredericsbourg et son pont se présentent très-bien. Cette ville est dans une jolie position, bien bâtie, et une des plus salubres, des plus commerçantes et des plus florissantes de l'état. Le Rappahannock, sur la rive droite duquel elle est située, est navigable jusque là, pour des navires de 140 tonneaux qui tirent neuf pieds

et demi d'eau. Cette ville fait un grand commerce en farine, grains, tabac, graine de lin et pois.

« Le terrain des environs a, par un défaut d'attention dans la culture, beaucoup perdu de sa bonne qualité; les habitans s'en sont aperçus et cherchent à l'améliorer. Au-delà de Fredericsbourg, le pays que je traversai était montueux et la route bonne à peu d'exceptions près, qui servirent à me prouver l'habileté des conducteurs et la solidité des voitures malgré leur apparence fragile.

« Nous étions au mois d'octobre. Les planteurs s'occupaient de rentrer le tabac; on le coupe soigneusement, on le suspend à des perches, on le tourne souvent, puis on le porte dans le séchoir. On finit par le mettre dans des barriques que l'on transporte à la rivière ou au port le plus voisin. Avant de l'embarquer il est examiné par un inspecteur.

« Le nom seul de l'esclavage révolte; quand on est témoin de plusieurs circonstances qui l'accompagnent, il parait plus affreux encore. Les Virginiens se vantent de leur humanité envers leurs esclaves; en effet, excepté que ceux-ci dépendent du caprice de leurs maîtres, je les ai trouvés dans plusieurs plantations, moins malheureux que les pauvres paysans de mon pays. Ils vivent sans soucis, tous leurs besoins sont satisfaits, et leur ca-

ractère les empêche peut-être de sentir leur abaissement.

« Il est difficile de se faire une idée du penchant décidé des Américains pour émigrer d'un lieu à un autre. A chaque instant nous voyons passer des familles et souvent des troupes nombreuses qui, avec leurs meubles et leurs nègres, vont s'établir dans l'Alabama. Le sort de ces noirs est déplorable. S'ils laissent percer l'envie de s'échapper, on les enchaîne à la voiture. Quelquefois une vingtaine et même une centaine sont menés deux à deux et retenus ainsi, à la suite les uns des autres, par une longue chaîne qui les empêche de s'enfuir.

« Le soir notre conducteur nous avertissait de bien prendre garde à notre bagage, parce que, malgré toutes les précautions, des nègres ont réussi à s'évader dans les forêts, où ils vivent de vols. C'est la première fois que j'entendis parler de dangers que l'on courait en voyageant dans ce pays. »

Richmond, capitale de la Virginie, est situé à la rive gauche du James-River à 150 milles par eau de son embouchure dans la baie de Chesapeak, et au-dessous des chutes que forme ce fleuve. La marée remonte jusqu'à ce point; de l'autre côté est Manchester avec lequel elle communique par deux ponts. Sa situation est agréable,

pittoresque et salubre. Son commerce consiste en tabac, farine, diverses denrées et houille; il est très-florissant tant avec le dehors qu'avec l'intérieur du pays. Cette ville a une verrerie, une raffinerie de sucre, une forge très-considérable, une fabrique de toiles de coton, huit magasins pour le tabac, plusieurs établissemens pour le commerce, des écoles et des hospices, un arsenal et une manufacture d'armes. Le palais de l'état est bâti sur une éminence, et d'après le modèle de la maison carrée de Nîmes. On compte 12,000 habitans à Richmond.

La Virginie est un des plus grands états de l'Union; elle est bornée au nord par la Pennsylvanie et le Maryland, au nord-est par le Potômac, à l'est par l'Atlantique, au sud par la Caroline du nord et le Tenessé, à l'ouest par le Kentucky, au nord-ouest par l'Ohio. Sa longueur est de 120 lieues, sa plus grande largeur de 65; sa surface de 64,000 milles; elle renferme 1,065,366 habitans, dont 425,153 nègres esclaves.

Ce pays peut se partager en quatre zônes qui diffèrent essentiellement les unes des autres. La première qui s'étend du bord de la mer jusqu'au point où la marée s'arrête en remontant les fleuves, par exemple, à Fredericsbourg, Richmond, etc., est basse, unie, tantôt marécageuse, tantôt sablonneuse. Le long des rivières elle offre un sol

gras et fertile, où la végétation est extrêmement vigoureuse. Cette région est insalubre dans le mois d'août, de septembre et d'octobre.

La seconde zône est comprise entre le point où s'arrête la marée et le Blue-Ridge, branche des monts Alleghany. Le terrain, près des limites de la marée, est uni; plus haut il devient ondulé, et près des montagnes, il est souvent scabreux et coupé. Le sol, dans certaines parties, est léger, sablonneux et stérile, dans d'autres au contraire il est fertile; près des montagnes, quoique graveleux et haché, il est fécond; c'est dans ces cantons, notamment près des montagnes, que la population est bien plus grande et plus vigoureuse que celle des autres parties de l'état, et que les habitans jouissent d'une santé excellente. Les paysages y sont extrêmement pittoresque; on y trouve une veine de pierre à chaux, et l'on exploite de la houille à vingt milles au-dessus de Richmond, sur les bords du James-River.

La troisième région est la vallée comprise entre le Blue-Ridge et la crète de l'Alleghany, et coupée dans sa longueur par le chaînon des North-Mountains. Cette vallée s'étend avec peu d'interruptions, depuis les rives du Potômac, jusque dans la Caroline du nord et le Tenessé. Plus étroite que les zônes précédentes, elle les surpasse en longueur. La terre végétale y recouvre une

couche de calcaire. La surface de la vallée est quelquefois interrompue par des montagnes détachées de la masse, et dont les flancs nus ou faiblement couverts de pins, forment un coup-d'œil désagréable dans le paysage. Le fond de la vallée est d'une grande fertilité. Les fermes y sont moins grandes que dans la Virginie inférieure, et bien mieux cultivées; on n'y compte qu'un petit nombre d'esclaves. Les mines de fer sont inépuisables.

La quatrième région est située entre le revers occidental de l'Alleghany et l'Ohio; c'est un pays sauvage et inégal, généralement maigre et stérile. Les mines de fer, de plomb, de houille et de sel font sa richesse; quelques cantons sont fertiles.

Le Potômac, la Shenondoha qui lui porte ses eaux, le Rappahannock, l'York-River, le James-River, le Roanoke sont les principaux fleuves qui, sortant du versant oriental de l'Alleghany, coulent directement vers l'Océan atlantique; le Kanhawa et la Monongahelà prennent au contraire leur source sur le versant occidental de la crête de l'Alleghany, et vont joindre l'Ohio qui se jette dans le Mississipi.

La Virginie a une université à Charlotteville, trois co[illegible], plusieurs académies et des écoles [illegible] reve[illegible] de 61,500 dollars est con[illegible] établissemens.

Le plus ancien des colléges est à Williamsbourg qui jadis était la capitale de l'état; cette petite ville, située entre deux ruisseaux, dont l'un coule dans l'York-River et l'autre dans le James-River, est bien bâtie, et à 55 milles de distance au sud-est de Richmond. Elle servit pendant quelque temps de quartier-général à l'armée américaine et à l'armée française, durant la guerre de l'indépendance.

A 12 milles dans le sud-est de Williamsbourg, est York-Town sur la rive droite de l'York-River. Ce fut là que le général anglais Cornwallis, serré de près par Washington et Rochambeau, concentra ses forces croyant pouvoir s'échapper par mer. Mais l'armée navale du comte de Grasse le tint bloqué. Enfin, le 19 octobre 1781, les 8,000 hommes que Cornwallis commandait furent obligés de se rendre prisonniers de guerre. Cornwalis étant malade, le major-général O-Hara se mit à la tête de la garnison pour défiler devant les vainqueurs; arrivé devant Rochambeau, il baissa son épée; ce dernier lui montrant Washington placé vis-à-vis de lui à la tête de l'armée américaine, lui dit que les Français n'étant qu'auxiliaires, c'était à ce général à lui donner ses ordres. M. le baron de Viomenil, aujourd'hui maréchal et pair de France, et M. de la Fayette, aujourd'hui membre de la Chambre des députés, combattaient dans les

rangs de l'armée française, envoyée par Louis XVI dans le Nouveau-Monde pour y défendre l'indépendance des Américains.

Norfolk situé près de l'embouchure du James-River, à 112 milles au sud-est de Richmond, est le port le plus commerçant de la Virginie. Cette ville est mal bâtie, les rues sont tortueuses et généralement sales; Cependant les principales sont pavées, éclairées et tenues proprement. Elle a plus de 8,000 habitans.

« Les amusemens des Virginiens riches, dit Harris, sont la chasse, les courses de chevaux, le jeu, le spectacle; le bas peuple s'énivre et se bat avec toute la fureur des sauvages. Les mœurs et l'extérieur des planteurs me rappelèrent les gentilshommes anglais de la fin du dix-septième siècle; leurs maisons offrent également l'architecture de l'époque à laquelle le prince d'Orange monta sur le trône de la Grande-Bretagne. Amis des plaisirs champêtres, ils fuient le séjour des villes; l'abondance règne dans leurs manoirs, ils y exercent généreusement l'hospitalité.

« Ayant passé le pont de Richmond, j'entre dans Manchester qui est bâti avec goût, je franchis la montagne qui est au delà, et je me trouve sur le chemin de Pétersbourg. Une noce passe auprès de nous, tout le monde est à cheval. Les jeunes filles sont jolies, gaies et rosées; je ne

m'étonne pas que les hommes les regardent avec complaisance.

« Après un voyage agréable à travers des forêts entrecoupées de plantations, César mon conducteur, nègre, qui était enchanté d'avoir pu parler tout à son aise; s'écria : « Monsieur, voilà Pétersbourg. » Cette ville qui avait été recemment ravagée par un incendie ne montrait plus de traces de cet accident. De tous côtés je vois de jolies maisons en briques, les rues sont unies et pavées. Cependant Pétersbourg indépendamment du feu, a, de même que les autres villes, beaucoup souffert dans la dernière guerre. Ses ressources n'ont pas été détruites. Son territoire est fertile et l'Appomattox sur la rive droite duquel elle est située, amène jusque là des navires qui viennent charger du tabac, de la farine et d'autres denrées. Il y règne une grande activité.

« Cette saison est celle des courses de chevaux; on dispute sur les qualités de ceux qui doivent concourir pour le prix, ainsi que sur la probabilité d'une bonne ou d'une mauvaise récolte en Europe, et sur son influence relative au prix des denrées. Malgré leur goût pour les amusemens, les Américains ne perdent pas de vue les affaires et rien de ce qui s'y rapporte n'échappe à leur attention. L'égalité universelle de l'habillement, doit frapper un Européen; il n'est pas

possible de distinguer le négociant, l'avocat, l'artisan, les uns des autres par leur extérieur. On ne remarque non plus aucun de ces dialectes ou de ces locutions de province, ni de ces manières gauches qui, en Europe, établissent une ligne de démarcation entre la classe inférieure et la classe supérieure de la société. Les effets de l'éducation et de la fréquentation habituelle qu'elles ont entre elles, se montrent par l'étendue des connaissances plus généralement répandues, et par la facilité de l'expression; au lieu de ces mœurs et de ce langage grossier qui caractérisent une grande partie du peuple anglais.

« Le nègre affranchi en Virginie et dans les autres états que j'ai traversés, dégradé par sa position antérieure, ressemble assez au paysan irlandais qui, soit dit en passant, pour le différencier de ses compatriotes d'un rang plus élevé, est appelé ici un nègre blanc.

« Etant parti de Pétersbourg, je traversai successivement le Nottaway et le Méhérin qui en se réunissant forment le Chowan, puis je passai le Roanoke; ces deux fleuves se jettent dans la baie d'Albemarle. Sur les bords du Méhérin, je quittai la Virginie et j'entrai dans la Caroline septentrionale. Sur les bords des fleuves que je viens de nommer, le terrain est fertile; à peu de distance il est très médiocre. Nous avons long-temps tra-

versé des forêts touffues; ce qui est très-agréable pendant le jour; le soir, au contraire, on est dans des ténèbres plus épaisses. Nous n'entendions d'autre bruit que celui que faisait notre voiture en roulant sur des troncs d'arbres, et le hennissement des chevaux ou bien le son du cor qui avertissait ceux que nous rencontrions de se tenir à la droite du chemin, conformément à la loi.

« En approchant de Warrenton, petite ville à peu de distance au-delà du Roanoke, je remarquai sa position élevée. Il y a une source minérale dans les environs. Le pays jusqu'à Raleigh, est inégal et généralement stérile; l'aspect n'est égayé que par quelques bandes de sol moins mauvais. Près des bords du Nuse, on aperçoit du calcaire; ce fleuve est très-rapide. Il faillit à nous entraîner, car nous fûmes obligés de le passer en bac, parce qu'on raccommodait le pont. A six milles à l'ouest de sa rive droite s'élève Raleigh capitale de l'état, ainsi nommée d'après le navigateur qui avait appelé le pays qu'il avait découvert, Virginie, en l'honneur de la Reine Elizabeth sa souveraine. La partie à laquelle il aborda, appartient aujourd'hui à la Caroline septentrionale.

« La situation élevée, salubre, et centrale de Raleigh, l'ont fait préférer pour y établir le siége du gouvernement. Elle ne paraît pas très-commerçante, les planteurs aimant mieux tirer les

marchandises dont ils ont besoin de Newbern, ville plus rapprochée de l'embouchure du Nuse. Raleigh a de jolies maisons. Comme la banque et les autorités de l'état s'y trouvent, elle doit s'accroitre ; sa prospérité ferait des progrès rapides si l'on rendait le Nuse navigable. Le palais de l'état qui occupe un des côtés de la place de l'Union, n'est pas un édifice remarquable par son architecture extérieure ; il est en brique. Son plus grand lustre est de renfermer une statue en marbre de Washington sculptée par Canova. »

Raleigh n'a que 2,700 habitans. On en compte autant à Wilmington, principal port de l'état, situé sur la rive gauche du Cape-Fear-River, à douze lieues de la mer. Cette ville très-bien située pour le commerce, passe pour insalubre; le port peut contenir trois cents navires; l'entrée en est dangereuse et difficile à cause d'un banc de sable immense. Vis-à-vis de Wilmington, s'élèvent au milieu du fleuve, deux îles qui produisent le meilleur riz de l'état.

Newbern sur la rive droite du Nuse à son confluent avec le Trent, est bien bâti ; c'est la ville la plus considérable de l'état et la plus saine de celles qui sont voisines de la côte. Elle commerce en lard, grains, bois et agrès de navires. Elle a 3,700 habitans.

« Plus je vais au sud, plus les mauvais effets

de l'esclavage sont évidens. Dans la plupart des des lieux où l'on arrive, on voit affiché le signalement de nègres fugitifs; avis accompagné de la promesse d'une récompense pour quiconque le ramènera. Une de ces affiches, munie du sceau des autorités de Newbern, enjoingnait d'abord à deux esclaves de se remettre entre les mains de leur maître, et ensuite recommandait au sheriff du comté, d'employer tous les moyens possibles pour s'emparer de leurs personnes. Si ces malheureux ne reviennent pas après la publication de ces avertissemens, ils sont mis hors la loi, et chacun a le droit de les tuer, comme bon lui semble.

« Au-delà de Raleigh, on ne voit que du sable où croissent des broussailles et des pins, ou bien des rochers. Souvent sur une longueur de plusieurs milles, la route ne consiste qu'en tronc d'arbres placés parallèlement; les intervalles sont remplis de terre, de sable ou de ce que l'on a sous la main; comme cela est bien vite enlevé, on peut se faire une idée de la vitesse et de la facilité avec laquelle nous voyageons. Nous avons parcouru sans encombre les quarante premiers milles; à la chute du jour notre conducteur, effrayé dans une forêt de la lumière des mouches luisantes, crut voir les torches des divinités infernales, et se mit à fouetter ses chevaux si vigoureusement, qu'ils descendirent la montagne au

galop, et il eut beaucoup de peine à les empêcher de nous précipiter dans le Cape-Fear-River qui baignait le pied de la descente. Ayant passé ce fleuve dans un bac, nous sommes entrés dans Fayetteville.

« Les visages pâles et languissans que nous aperçûmes, ne nous prévînrent pas avantageusement en faveur du pays, cependant la plupart de ces malades étaient des infortunés qui avaient cherché à échapper aux ravages de la fièvre jaune à Charleston et dans d'autres villes méridionales.

« Fayetteville est la plus jolie ville de l'état; plusieurs rues ont cent pieds de large. Bâtie dans une position agréable, à un mille du Cape-Fear-River, elle est en même temps la plus commerçante. On a récemment débarrassé le lit du fleuve des troncs de bois et des bancs de sable qui l'obstruaient, afin de le rendre navigable pour les bateaux à vapeur; un canal fait communiquer le fleuve avec la ville, et la traverse, de sorte que les bateaux arrivent devant les magasins. Cette ville est l'entrepôt du coton, du tabac, de la farine, du froment, de l'orge, de la graine de lin, du chanvre et des munitions navales qui viennent de l'intérieur du pays et sont expédiés par eau à Wilmington. La situation de Fayetteville est salubre et favorable pour les manufactures. Cette ville a 3,700 habitans. Le pays aux environs est très-

élevé, sec et stérile, excepté le long des courans d'eau où il est gras et fertile.

« Beaucoup d'habitans sont Ecossais, nation que l'on trouve de même que les naturels de la Nouvelle-Angleterre, partout où il y a de l'argent à gagner. Malgré les nouvelles qui apprennent que la mortalité a été effrayante durant l'été dernier, dans les états du sud, l'émigration de ce côté ne diminue nullement. Pendant les trois jours que je passai à Fayetteville, plusieurs familles avaient campé le long de ses maisons. Quand on demandait à ces gens où ils allaient, tous répondaient : en Alabama.

« Dans ces climats ardens, le vautour est un oiseau très-utile par la sagacité avec laquelle il découvre les cadavres; il a l'odorat et la vue d'une si grande finesse, que d'une hauteur où il ne paraît pas plus gros qu'un merle, quoiqu'il soit de la taille d'un dindon, il aperçoit une charogne et fond dessus pour s'en emparer. A mesure que l'on avance dans le sud, les serpens deviennent plus nombreux, notamment les serpens à sonnettes; quelques-uns ont plus de dix pieds de long; ils cherchent ordinairement à se cacher, et je crois qu'ils font entendre le bruit effrayant des écailles de leur queue, avant de s'élancer sur un objet. Le son ressemble au bourdonnement d'une grosse abeille; il est plus fort. Le nombre des écailles

augmente chaque année avec l'âge. On commence aussi à rencontrer le crocodile. Les voyageurs doivent se tenir sur leurs gardes quand ils approchent des marais, afin de n'être pas victimes de ses ruses. On en voit souvent des exemples effrayans.

« Le pays au sud de Fayetteville est très-aride. Les faces pâles des habitans offrent une triste preuve des ravages de la fièvre. Dans la plupart des maisons où j'entrai depuis les bords du Cape-Fear-River jusqu'à ceux du Pèdee, c'est-à-dire, dans une étendue de 70 milles, je trouvai une, deux ou trois personnes malades, les autres étaient si affaiblies, qu'elles ressemblaient plutôt à des spectres ambulans qu'à des êtres vivans. La route traversait généralement des landes où il ne croît que du pin à goudron; on n'y voit guère d'autre bois, ni des broussailles; sur le bord des rivières, les chênes et les cyprès chauves changent un peu le coup-d'œil. Dans ces terrains marécageux, l'humidité constante engendre une mousse qui couvre et détruit les arbres; on la recueille, on la nettoye, on la sèche et on l'expédie aux états du nord, où l'on s'en sert en guise de crin pour rembourrer les matelas, les chaises, etc. Le triste aspect de ces marais, dont les arbres semblent être enveloppés du symbôle de la mort, les rivières sombres dont les eaux lentes et teintes par les ra-

cines décomposées ne sont mises en mouvement que par les crocodiles ou les grenouilles, enfin le silence qui règne partout, me rappellent les descriptions du Styx et du Lethé. »

Malgré ces désavantages, la culture et la population ont fait de grands progrès dans la Caroline du nord. On y compte 638,829 habitans dont 205,600 nègres esclaves; la surface est de 48,000 milles. Cet état est borné au nord par la Virginie, à l'est par l'Océan atlantique, au sud par la Caroline méridionale, à l'ouest par le Tenessé. Il a 144 lieues de long sur 60 de large.

Du bord de la mer, à vingt lieues dans l'intérieur, le pays est une plaine unie et couverte de forêts, dont le coup-d'œil n'est varié que par quelques ouvertures; au-delà on rencontre des collines et des montagnes qui égayent la vue, et du haut desquelles elles s'étend sur des bois immenses.

Le terrain, médiocre dans la partie basse, est très-fertile sur les bords des fleuves, notamment sur ceux du Roanoke; on y cultive le coton et le riz; la partie haute est féconde en grains; on y élève beaucoup de bétail. L'air chaud et malsain dans la plaine, est pur et salubre dans les hauteurs. La récolte du froment a lieu au commencement de juin, celle du maïs dans les premiers jours de septembre.

Les principales rivières sont le Cape-Fear-River ou Clarendon, Le Chowan, le Roanoke, le Nuse et le Pamlico. Ces quatre dernières tombent dans l'Albemarle-Sound et le Pamlico-Sound, espèces de lagunes qui sont séparées de la mer par des langues de sable sur lesquelles végètent des arbres chétifs; les détroits par lesquels on y pénètre sont obstrués par des barres qui sont sujettes à changer de position et rendent la navigation dangereuse. Des bancs de sable s'étendent au large de ces goulets et des caps Hatteras et Look-out, les deux plus remarquables de cette côte singulière. Lorsque l'on y creuse à deux pieds ou moins, de profondeur dans le sable, on trouve de l'eau douce.

Des marais immenses couvrent différentes parties de la région inférieure de cet état. Les deux plus grands portent le nom de Dismal Swamps (marais terrible). L'un, sur la frontière de la Virginie, a une surface de 140,000 acres; l'autre renfermé entre l'Albemarle-Sound et le Pamlico-Sound, est le plus considérable. On a pratiqué dans tous les deux, des canaux qui en ont desséché une partie, et l'on a gagné par là des terrains excellens pour la culture du riz.

Les bancs de sable et le manque de bons ports ont nui au commerce maritime. Beaucoup de productions du pays étaient expédiées en Viginie et à Charlestown, où on les embarquait. Depuis 1815

le gouvernement de l'état a pris des mesures pour améliorer la navigation intérieure, construire des canaux et des routes, nettoyer les goulets de la côte, débarrasser le cours et l'embouchure des fleuves, sécher les marécages. Il a aussi porté ses soins sur l'éducation, qui autrefois était trop négligée. Les habitans avaient la réputation d'être hospitaliers, on leur accordait de l'esprit naturel; on leur reprochait de l'indolence, une grande ignorance et un penchant extrême pour les plaisirs sensuels. En même temps on reconnaissait leur bravoure et leur patriotisme. Durant la guerre de l'indépendance, la Caroline du nord fournit des secours nombreux en troupes aux états voisins; et plusieurs hommes d'état se distinguèrent par leur talent.

Cambden fut la première ville de la Caroline méridionale où Harris s'arrêta. « Le pays au nord à quelque distance, dit-il, est haut. Le sable y couvre ordinairement l'argile, et près des rivières le calcaire. Les pins à goudron sont les arbres les plus fréquens, cependant on voit aussi des chênes, des châtaigniers, des noyers. Cambden par sa position dans un terrain bas sur la rive gauche du Waterée, qui décrit un détour dans son voisinage, est sujet aux brouillards, et à une humidité, source féconde de fièvres intermittentes. Le 16 août 1780, lord Cornwallis y batit le général

Gates, et le 25 avril 1781, lord Rawdon remporta également l'avantage sur le général Greene; cependant il évacua la ville. Cette partie de la Caroline méridionale qui, sous le nom de Ninety-Six (96), s'étendait jusqu'aux limites occidentales de l'état, fut le théâtre d'opérations importantes pendant les deux ans que les Anglais employèrent à y répandre inutilement beaucoup de sang et d'argent; ils n'y acquirent que peu de gloire militaire, peut-être même n'en retirèrent-ils aucune, tandis qu'ils ternirent la haute réputation de douceur et d'humanité dont ils s'étaient vantés auparavant.

« A cette époque Camden était une des villes les plus importantes. Aujourd'hui elle fait un bon commerce en coton, tabac et cuir. Il augmentera sans doute lorsque l'on aura exécuté le canal projeté entre le Santée auquel le Wateree se réunit, et l'Ashley à l'extrémité duquel est situé Charleston, grand entrepôt des marchandises de cet état. » Camden a 1000 habitans.

« M'étant remis d'un petit accès de fièvre, je traversai le Wateree, qui en cet endroit a près d'un quart de mille de largeur, et après avoir parcouru une contrée qui ne différait en rien de celle que j'avais vue jusque là, j'arrivai à Columbia, capitale de l'état. La position de cette ville est bien plus saine que celle de Camden; elle est bâtie

dans une grande plaine sablonneuse à cent pieds au-dessus du niveau du Congarée, formé de la jonction du Saluda et du Broad-River. Son cours, interrompu par des rochers, forme des cascades nombreuses qui offrent un contraste frappant avec l'ombre épaisse des arbres qui le couvrent, et produisent un effet plus pittoresque que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

« La salubrité du climat et la position centrale de Columbia la rendaient propre à être la capitale de l'état. Le palais du gouvernement est un édifice mesquin, on en construit un plus convenable. Le principal ornement de cette ville, ornement qui contribue à sa renommée, est le collége, dont les bâtimens sont immenses. Il est à l'est, et de la hauteur où il se trouve, Columbia se présente très-bien.

« La fièvre a beaucoup diminué depuis les gelées dont le retour est accueilli avec joie, comme le précurseur de la santé. La joie d'avoir échappé au fléau se montre sur les joues décolorées des habitans, et tous se félicitent, comme au commencement d'une ère nouvelle. Le temps est agréable pour voyager, tout porte encore la livrée de l'été. La rose sauvage est en fleur, l'oranger est couvert de fruits, les uns encore verts, les autres d'un jaune doré ; le noyer semble ne se débarrasser qu'à regret de son fardeau. Le thermo-

mètre à midi alterne entre 15 et 17°. R. Les matinées et les soirées sont froides, et dans ces momens il gèle.

« Au-delà de Columbia, le pays est plus varié; de grandes plantations de coton qui mûrit dans cette saison présentent un joli coup-d'œil; les capsules brunes en s'entr'ouvrant laissent voir la touffe blanche qu'elles contiennent, et qui produisent un très-bel effet au-dessus de la verdure de la plante. Le ricin réussit très-bien; l'huile que l'on extrait de sa graine forme une branche importante de l'économie rurale; je vis les plus beaux dans un jardin à quelques milles d'Edgefield, petite ville peu importante par sa population, par ses édifices, et par ses alentours. »

Columbia comptait 2,100 habitans en 1816. La ville la plus considérable de l'état est Charleston située, sur une langue de terre, au confluent du Cooper et de l'Ashley, grands fleuves navigables. Ils forment à leur jonction un port vaste et commode qui communique avec l'Océan sept milles plus bas, au-dessous de l'île Sullivan. Charleston est régulièrement construit; beaucoup de maisons sont jolies et ont des portiques. Le terrain était dans l'origine coupé de flaques d'eau et de marais; tout a été rempli de sorte qu'il est aujourd'hui plus sec et plus élevé que celui de la partie basse du pays.

l'ouest de la Géorgie cet état qui est borné au nord par la Caroline septentrionale, au sud-est par l'Océan atlantique.

Autrefois on cultivait beaucoup d'indigo; on l'a négligé pour le coton; ces deux productions forment, avec le tabac, le riz, le maïs, les cuirs, la résine, le bois, la cire végétale, les principales marchandises d'exportation.

Dans la partie de l'état où tout le travail manuel se fait par des esclaves, on retrouve chez les planteurs caroliniens la hauteur, la paresse, l'ignorance qui caractérisent cette manière d'être. On trouve heureusement des exceptions nombreuses à ce portrait peu flatteur. Les hommes qui reçoivent de bonne heure de l'instruction ont généralement l'esprit ouvert, et des talens naturels. Les gens riches font souvent de grands sacrifices, pour l'éducation de leurs enfans; ils ont de l'aisance dans leurs manières, ils sont extrêmement polis et hospitaliers. Les femmes manquent ordinairement de cette fraîcheur qui est un des principaux attributs de la beauté dans les états du nord. Elles ont de la délicatesse dans les traits, de la grâce dans les manières; et souvent des talens agréables. La chasse à cheval est l'amusement favori des planteurs riches. Deux fois l'année ils se rassemblent pour des courses de chevaux qui donnent lieu à des paris exorbitans. Le gros jeu n'est

cependant pas autant à la mode parmi eux que dans les autres états du sud ; quant au goût de la table, ils ne le cèdent pas à leurs voisins.

« Au-delà d'Edgefield, dit Harris, je traversai des forêts de pins, des plantations de coton, et des marais jusqu'aux rives du Savannah. Alors Augusta se montra sur le bord opposé de ce fleuve; on a une belle vue de la hauteur sur laquelle j'étais, et que les Américains ont nommée Liberty-Hill (mont libre), en mémoire d'un événement qui leur est cher; il s'y est passé des entreprises glorieuses pour eux pendant qu'Augusta était entre les mains des Anglais. Les arbres entremêlés aux maisons de cette ville, en rendent la perspective charmante. Entre la montagne et le fleuve s'étend un marais large de près d'un demi mille; on le passe sur une chaussée qui tient à un pont construit depuis peu; il est en bois et posé sur des piles en pierres, si écartées les unes des autres, que l'on a lieu d'espérer que les bois flottans passeront dessous dans les vents impétueux sans l'endommager, comme cela est arrivé auparavant.

« L'emplacement d'Augusta est peut-être, sous tous les rapports, le meilleur que l'on puisse choisir sur le fleuve ; c'est un vaste plateau sablonneux plus élevé d'une quarantaine de pieds que le niveau du Savannah, que les bateaux pesamment

chargés peuvent remonter jusqu'à cet endroit, et comme elle est le point central d'un grand territoire rempli de plantations, on y fait des affaires importantes en coton; on y en transporte en un jour jusqu'à 6,000 balles. Elle est le siége des tribunaux du comté de Richmond dans l'état de Georgie. Elle est bien bâtie, généralement en briques; plusieurs édifices publics sont d'un bon goût. Elle a plus de 4,000 habitans de toutes les couleurs; la plupart des blancs sont des émigrés de la Nouvelle-Angleterre, et quelques Européens que l'amour du gain y a attirés. Quoique leur position soit fort avantageuse, toutefois les marais qui environnent Augusta et qui la remplissent d'émanations pestilentielles, ne leur permettent d'y espérer ni un long ni un agréable séjour; l'été dernier a été extrêmement meurtrier.

« J'avais le dessein d'aller dans l'Alabama, puis à la Mobile, et de gagner la Nouvelle-Orléans; mais la nouvelle d'un avantage obtenu par les Séminoles sur les blancs, dans le pays que je devais traverser, me fit renoncer à ce projet; enfin des avis ultérieurs reçus des frontières, m'engagèrent à quitter Augusta plutôt que je ne l'aurais voulu, et je cheminai au sud alternativement au milieu des sables et des marais.

« L'air déplorable des habitans de ce désert ne peut se mieux décrire qu'en les comparant aux

ouvriers affamés de Manchester et des autres villes manufacturières qui en sont voisines. Le long de la route d'Augusta à Ebenezer, je ne rencontrai qu'une seule hauteur ; elle est à cent milles de la mer, son sommet contient tant de couches de coquillages, qu'on les brûle pour en faire de la chaux.

« La petite ville ou le village d'Ebenezer, situé sur le bord d'un grand marais du même nom, n'a rien qui puisse engager un voyageur à s'y arrêter. Les joues pâles et les yeux creux des habitans annoncent que ce lieu, comme tant d'autres, est le séjour de la maladie et de la mort.

« Le lendemain j'arrivai à Savannah. En été ou dans les mois insalubres, il ne se fait aucune affaire dans cette ville ; à présent au contraire, c'est-à-dire, au mois de janvier, il y règne la plus grande activité. Le long du quai l'on n'entend que le chant des nègres qui emballent du coton, et chaque étranger qui arrive de l'intérieur est interrogé sur le prix des productions, sur la quantité des marchandises apportées au marché, et sur le nombre des bateaux chargés qui descendent.

« Savannah est situé dans une plaine sablonneuse, élevée d'une quarantaine de pieds au-dessus des basses marées sur la rive droite du fleuve du même nom, et à vingt milles de la mer, l'espace intermédiaire n'est qu'un marécage dont

on emploie une partie à la culture du riz. Une grande île, située vis-à-vis de la ville et dont on tirait le même parti, a été achetée par la ville et desséchée, dans l'espérance de diminuer l'insalubrité; toutefois les marais qui s'étendent à plusieurs milles de distance, pourront empêcher encore long-temps les habitans de jouir d'un climat plus sain. Le gibier étant extrêmement abondant, invite à prendre le plaisir de la chasse. Les bals, le théâtre, la société contribuent aussi à rendre ici la ville agréable.

« Peu à peu Savannah s'embellira, car on remplace les maisons en bois par des maisons en pierre ou en brique; la ville a la forme d'un parallélogramme; les rues se coupent à angles droits, et sont fort larges, ce qui aide à la circulation de l'air. Le marché est assez bien approvisionné en poisson et en volaille; on n'y trouve pas d'autre viande.

« Le chemin qui se dirige vers la côte, est la seule promenade agréable des environs; il est très-difficile d'y marcher, à cause du sable qui, à trois et six pouces de profondeur, est échauffé par le soleil, et mis en mouvement par le moindre souffle d'air. On n'y peut passer commodément que lorsqu'il a plu. Les vautours sont très-nombreux dans ce canton, parce que la loi les

protège ; sans leur secours, ce climat ardent serait encore plus malsain.

« La population de Savannah est de 7,500 habitans, plus de la moitié sont des nègres libres ou esclaves, membres très-incommodes de la communauté, quoiqu'on ne les y comprenne pas, car de même que les paysans dans quelques contrées de l'Europe, on les regarde comme une classe d'hommes d'une espèce inférieure. Des femmes de couleur sont maîtresses de blancs, et il en résulte toutes sortes de nuances.

« On annonce de nouveaux progrès des Seminoles ; le général Jackson qui a pris le commandement de l'armée américaine a envoyé l'ordre de faire une levée générale. Mon séjour ayant été assez long dans ce pays pour me rendre sujet au service de la milice, et le prétexte que je suis étranger ne pouvant m'en dispenser ici, j'aime mieux m'embarquer pour les états du nord, que d'aller me battre avec les Indiens de l'ouest. »

La Géorgie est bornée au nord par le Tenessé et la Caroline du nord, au nord-est par la Caroline du sud, à l'est par l'Océan atlantique, au sud par la Floride, à l'ouest par l'Alabama. Elle a 90 lieues de long sur 83 de large, et 60,000 milles carrés de surface. Sur 341,000 habitans, on y compte 190,000 esclaves, c'est l'état où ils sont le plus nombreux.

La côte est bordée d'îles basses, couvertes de bois; des canaux navigables les séparent les unes des autres du continent qui, sur une largeur moyenne de quatre à cinq milles, n'est qu'un marais salant généralement inhabité. Au-delà se prolonge une lisière étroite de terrain gras où l'on peut cultiver du coton; plus loin commencent les landes à pin. Les rivières ont des rives marécageuses qui, à une distance d'une vingtaine de milles de la côte, sont inondées à chaque marée en tout ou en partie; c'est là que l'on cultive le riz. Les landes à pin s'étendent jusqu'à soixante et quatre-vingt-dix milles de la mer. Là le pays devient inégal, il est diversifié de collines et de montagnes; le sol gras et fertile y produit du coton, du tabac, du maïs, du froment et toutes sortes de grains; enfin dans le nord s'élèvent des montagnes d'un aspect majestueux.

Les mêmes causes d'insalubrité, qui existent dans les deux Carolines, se retrouvent dans les plaines de la Géorgie, et s'aggravent encore de la mauvaise qualité des eaux. A l'approche des mois de l'intempérie, les riches planteurs vont dans le pays élevé, ou dans les îles le long de la mer.

L'état donne aujourd'hui beaucoup d'attention à l'éducation de la jeunesse. Le fonds consacré aux écoles est de 500,000 piastres. L'on a fondé plusieurs colléges; il doit y en avoir un dans

chaque comté ; l'université a son siége à Athènes, ville située par 33° 15′ de latitude sur un terrain élevé et baigné par l'Oconi ; puisse le nom qu'elle porte être d'un heureux augure pour la culture des lettres.

Milledgeville dans le pays haut, sur les limites de la région d'alluvion et sur les bords de l'Oconi, dans un canton fertile et bien peuplé, est la capitale de l'état ; cette ville fondée en 1806 a 2,100 habitans.

Les principales rivières sont le Savannah, l'Oghichy, l'Okmolghi et l'Oconi qui, en se réunissant, forment l'Alatahama.

Une partie de la Géorgie est dans la possession des Criks et des Cherokis ; les premiers ont un territoire de 15,000 milles carrés dans le sud-ouest, entre l'Okmolghi et le Tchatahoutchi ; les Cherokis sont dans le nord-ouest. Leur terrain était autrefois de 16,000 milles carrés, en 1819 ils en cédèrent une portion considérable à l'Union.

Depuis 1821, la Floride appartient aux États-Unis. Un traité signé à Washington le 22 février par l'ambassadeur espagnol au nom de son souverain, leur en assura la possession. Elle est importante pour l'Union, puisqu'elle n'a plus pour limites dans le sud et dans l'est que le golfe du Mexique et l'Océan atlantique.

La Floride est la continuation du pays plat des

Carolines et de la Géorgie: les côtes sont plates, sablonneuses et stériles; dans l'intérieur le terrain est marécageux et offre beaucoup de prairies naturelles. Le partage des eaux est marqué, dans le milieu de la presqu'île, par des collines basses, des rochers et de vastes marais. La rivière Saint-Jean prend sa source dans un étang de la partie méridionale, coule au nord, traverse plusieurs lacs et après un cours de 100 lieues du sud au nord, se jette dans l'Océan atlantique au-dessus de Saint-Augustin. Elle est navigable pour les navires qui ne tirent que dix pieds d'eau, jusqu'au lac Saint-George, situé à 50 lieues de son embouchure. Le grand marais d'Okefonoco, ou Ouaquephenogaque, qui a près de cent lieues de tour, est dans la partie septentrionale et à moitié dans la Géorgie. Au sud de ce marais s'étend la Savane des Alachouas, où il ne croît pas un arbre.

Les parties hautes sont couvertes de très-beaux arbres. Grâce à la douceur des hivers, on y voit réunis ceux des latitudes septentrionales, et ceux des Antilles. Les pins, les palmiers, les thuya, les cyprès et les noyers y acquièrent une hauteur et une grosseur prodigieuses. Le tronc des magnolia s'y élève à plus de 100 pieds; leur cime verdoyante, entremêlée de fleurs d'un blanc de lait et qui ont 9 pouces de diamètre, produit un effet magnifique. On y compte neuf espèces de

chênes; le chêne vif, après avoir formé un tronc d'une vingtaine de pieds de haut, et de dix-huit pieds de circonférence, étend horizontalement ses branches quelquefois à cinquante pieds de distance. Le cyprès chauve qui vient dans les lieux aquatiques a ses racines surmontées de tubercules qui ont quelquefois trois pieds de haut et qui lui servent de défense, et de son tronc sortent des saillies qui forment des côtes dont les intervalles ont plus d'un pied de profondeur. Le tronc qui a 90 à 100 pieds de haut, est couronné par une masse de feuillages qui se déploye comme un parasol; ces arbres composant souvent des forêts où ils sont tous d'égale hauteur, on les prendrait pour un dais de verdure soutenu sur des colonnes élancées. Des fruits exquis, tels que les oranges, les citrons, les prunes, les pêches, les raisins, les figues, prospèrent sans culture; les oliviers y ont réussi; le bananier, le goyavier, le cafier n'y éprouvent aucune atteinte de l'hiver. Les eaux sont poissonneuses, et souvent infestées par les crocodiles.

En été le soleil est brûlant à midi. Le thermomètre dans les mois de juillet et d'août s'élèvent souvent à 25 et à 30° R. à l'ombre. En hiver il gèle rarement, et jamais les orangers n'en souffrent. Aux équinoxes, et surtout en automne, les pluies tombent abondamment chaque jour depuis onze

heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi. De la fin de septembre à la fin de juin, il n'y a pas, dit Volney, de plus beau climat au monde.

Les principales villes de la Floride, sont Saint-Augustin sur l'Océan atlantique, Saint-Marc près du golfe du Mexique, et Pensacola au fond d'une baie sur cette mer. C'est le meilleur port qui s'y trouve. Tous les voyageurs s'accordent à dire que sa rade par sa situation, sa sûreté, son étendue, est d'une importance extrême, surtout pour les États-Unis qui n'ont pas de mer à traverser pour y transporter ce qui est nécessaire à sa défense.

Au nord-ouest de la Floride s'étend l'Alabama, état admis dans l'Union en 1819; une partie de sa frontière méridionale est baignée par le golfe du Mexique; il a pour borne à l'ouest, l'état de Mississipi, au nord le Ténessé, à l'est la Géorgie. Sa longueur est de 106 lieues, sa largeur de 60, sa surface carrée de 60,000 milles. Sa population s'est accrue depuis le commencement du dix-neuvième siècle avec une rapidité surprenante; en 1810, on y comptait moins de 10,000 habitans; il y en avait 27,000 en 1816; on en trouva 71,000 en 1818; le dénombrement de 1820 a fait voir qu'il était de 127.901; on n'y comptait que 42,000 nègres esclaves.

La Mobile et Blakely sont les principaux ports. Le premier est à la rive droite du fleuve de même

nom qu'il donne à une baie spacieuse. Cahawba, ville nouvelle, à 50 lieues au nord de la Mobile, est le chef-lieu de l'état, et située dans un canton fertile, à la jonction de la rivière de son nom avec l'Alabama; celui-ci en se réunissant avec le Tombegghi forme la Mobile.

Le terrain depuis le golfe du Mexique jusqu'à une vingtaine de lieues dans l'intérieur, est uni, bas et couvert de pins et de cyprès chauves ; dans la partie mitoyenne il est montueux, entremêlé de plaines et de prairies ; enfin dans le nord, il est inégal et montagneux ; presque partout fertile, ce qui concourt, avec la douceur de la température, à y attirer des émigrans, qui de tous les côtés viennent s'y établir. On y cultive beaucoup de coton, toutes les céréales y croissent en abondance. On y a trouvé des mines de fer et de houille. Le climat insalubre sur le bord de la mer, est extrêmement sain dans les contrées hautes.

Les Cherokis habitent dans le nord-est, les Criks dans l'est, le Chickasâs et les Chactâs dans l'ouest.

À l'ouest de l'Alabama, on trouve le Mississipi qui fut érigé en état en 1817; il y a pour bornes au nord, le Tenessé; à l'ouest, le fleuve dont il tire son nom et qui le sépare du territoire d'Arkansâs et de la Louisiane; au sud, cet état et le golfe du Mexique. Il a 110 lieues de long, 50 de large, 45,760 milles de surface et 76,000 habitans. Sur

ce nombre on compte 33,000 nègres esclaves. Les progrès de la population ont été moins rapides que dans l'Alabama.

On a établi le siége du gouvernement à Columbia, ville nouvelle qui est à 35 lieues à l'est de Natchez; celle-ci, située sur le Mississipi, est la plus considérable de l'état, quoiqu'elle n'ait que 2,000 habitans; une partie est bâtie sur une élévation à 100 pieds au-dessus du fleuve; ce qui la rend très-salubre. Sa position la destine à devenir très-commerçante.

L'Yasou-River et le Black-River qui se jettent dans le Mississipi, le Pearl-River et le Pascagoula qui ont leur embouchure dans le golfe du Mexique, sont les principales rivières; la côte est bordée d'îles, la partie inférieure, comme dans les états maritimes du sud, n'offre qu'une lande à pins; plus haut le pays devient montueux. Une portion du terrain d'alluvion le long des rivières, qui n'est pas sujette aux inondations, est la plus fertile. On y cultive principalement du coton; le sol est favorable à la production du tabac, de l'indigo, du maïs, des patates. L'hiver est doux, mais très-variable; quelquefois la gelée détruit, dès le commencement d'octobre, les plantes délicates. Il ne se passe pas un hiver sans qu'il gèle, et souvent il tombe de la neige à Natchez, situé par 31° 34′ de latitude.

Les Chactâs et les Chickasâs occupent près de la moitié du territoire de cet état.

L'état de Louisiane borné à l'est par celui de de Mississipi, au sud par le golfe du Mexique, à l'ouest par le Mexique, au nord par le territoire d'Ackansâs, ne forme qu'une partie du pays compris autrefois sous ce nom; car il n'a que 80 lieues de long, sur 70 de large. En 1820 il renfermait 153,400 habitans, dont 69,000 étaient nègres esclaves.

Du bord de la mer au 31° de latitude, c'est une immense plaine d'alluvion que coupent dans tous les sens une infinité de rivières, de baies, de bras de mer et de lacs qui la partagent en un grand nombre d'îles. Vers l'embouchure du Mississipi, ce n'est qu'un marécage dénué d'arbres et couvert de roseaux grossiers qui ont à peu près cinq pieds de haut. Rien de plus triste pour les navires qui remontent le fleuve, que l'aspect de cette solitude aquatique; tous les ans il inonde une grande partie de cet état. On évalue à une surface de 10,890 milles carrés, celle qui autrefois était ainsi noyée annuellement par ses eaux ou par celles de la Rivière-Rouge. Aujourd'hui cette quantité a diminué des trois quarts. Le bord immédiat des rivières est rarement sous l'eau, en quelques endroits même, il n'y est jamais; il offre des lisières de terrain

excellentes pour la culture, et qui ont un mille à un mille et demi de large.

La partie septentrionale de l'état offre une surface ondulée et bien boisée; les districts d'Atacapas et d'Opelousas dans le sud-ouest, sont composés de savannes immenses, entrecoupées quelquefois de longues allées d'arbres; on peut les considérer comme formant une prairie continue; les terres y étant plus élevées et moins humides que dans le delta du Mississipi, le coton, l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin y réussissent. Les principales productions du pays sont le coton, le riz et le sucre. Le territoire de Natchitoche produit du tabac excellent.

On a donné le nom de bayous aux nombreux canaux que le Mississipi se creuse dans le terrain léger, limoneux ou sablonneux, sans aucun caillou, qui compose son delta et qui est couvert d'une infinité d'arbustes. Ces canaux varient d'année en année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets. Parmi ces bayous, le bras d'Iberville à l'est, le grand bras de la Nouvelle-Orléans au milieu, avec l'embranchement de Barataria au sud, enfin le bras réuni de Tchafalaya et de la Fourche à l'est, paraissent avoir acquis une existence durable. Dans toutes les embouchures, le lit du fleuve a beaucoup moins de profondeur que dans la partie supérieure de son cours.

On peut de la Mobile, aller à la Nouvelle-Orléans par ces bayous et les lacs qu'ils traversent; la route est plus courte et plus sûre. En sortant de la baie de la Mobile, on passe entre le continent et l'île Dauphine, qui fut jadis le premier établissement des Français dans cette colonie, on navigue au milieu de plusieurs îles, et l'on entre dans les rigolets, canaux très-multipliés qu'il faut bien connaître pour y voyager; à leur surface s'élèvent des multitudes d'îlots plats, noyés, d'un sol tremblant, couverts de très-hautes herbes marécageuses; ce sont des terres que concourent à élever la végétation, les sables de la mer, les dépôts des lacs. Malheur au voyageur que le calme surprend dans ces canaux tortueux! il court le risque d'y être dévoré s'il ne s'est pas pourvu d'une mousticaire.

La navigation des lacs exige aussi beaucoup de pratique, par le peu d'eau qui se trouve en plusieurs endroits. On suppose qu'ils se comblent graduellement, ce qui se conçoit sans peine, la rivière d'Iberville les traverse. Lorsque les eaux du fleuve sont hautes, elles déposent dans les bassins des lacs, la vase dont elles sont chargées, or ce sédiment doit élever sensiblement leurs fonds, tandis que la mer par le mouvement de la marée et du vent, pousse au côté opposé des sables qui se mélangent avec les terres du fleuve et hâtent

l'encombrement. Les eaux étant tranquilles dans les vastes bassins des lacs en sortent plus pures; en effet, quoique le lac Ponchartrain reçoive avec le bras du Mississipi plusieurs rivières, les eaux en sont néanmoins passablement claires; quand on a passé dans le bayou Saint-Jean, on les y trouve brunâtres et épaisses.

On aperçoit sur les bords du lac, des maisons assez bien bâties; les terres y sont presque toutes sablonneuses; on y élève beaucoup de bétail pour la Nouvelle-Orléans; les habitans envoyent aussi à cette ville du bois et de la chaux faite avec les coquilles que l'on ramasse sur le rivage; leur branche d'industrie la plus productive, est la fabrication du goudron.

Elle est extrêmement simple. Il faut que les pins que l'on veut employer aient été coupés depuis long-temps, et dans ce pays on en trouve encore assez sur les bords des lacs, des rivières et de la mer, où ils ont été poussés par les flots ou les courans. Les plus anciens sont les meilleurs. On scie ces arbres en tronçons d'environ deux pieds, que l'on fend en morceaux minces. On a préparé un bassin de cinq pieds carrés et profond seulement de six pouces, et à côté on a creusé plusieurs puits de quelques pieds de profondeur; chacun communique par une rigole avec le puits. On place sur ce carré cinq fortes barres de fer sur lesquelles

on dispose en travers les éclats de bois en laissant entre eux des intervalles ; quand on en a élevé en pyramide autant qu'il en peut tenir ; on met le feu au sommet ; à mesure que le bois se consume, le goudron coule dans le bassin d'où il tombe dans les puits. Pour réduire ce goudron en brai, on fait rougir des boulets que l'on jette dans les puits, ils enflamment la matière et la font détonner avec grand bruit et élèvent une fumée épaisse. Quand on juge qu'il est assez concentré, on le bouche d'une claie, que l'on recouvre de terre et de gazon ; privé d'air, il s'éteint, se réfroidit, se durcit, il faut alors le fendre à coup de hache pour le tirer de la terre.

L'entrée du bayou Saint-Jean est garnie d'un fort, la défense n'en est pas difficile, le bayou étant étroit, et ayant une barre si élevée, qu'elle ne laisse guère que trois pieds d'eau ; il n'a de courans que ceux du lac, c'est-à-dire, que lorsque le lac s'élève par l'effet des marées et des vents, le bayou grossit jusqu'à déborder, et de même il baisse avec le lac. Toutes les terres qu'il traverse dans ses sinuosités multipliées, sont noyées des eaux du fleuve ou du lac, stagnantes ou d'un mouvement si lent qu'il est à peine sensible. On ne trouve que quelques lieux épars qui ne sont pas inondés. Ces eaux dormantes et livides fourmillent de reptiles, surtout de crocodiles ; elles

sont ombragées de gros arbres très-hauts, serrés, mutilés et couverts, comme en Caroline, dans toute leur longeur, de cette mousse qui leur donne un aspect si lugubre.

En s'avançant le terrain s'élève, et bientôt cette portion haute laisse assez d'étendue pour pouvoir être habitée. Alors les rives défrichées découvrent de distance en distance de jolies maisons de campagnes; les unes en bois entourées de galeries dans le goût chinois; d'autres en briques sont couronnées de galeries à l'italienne; plusieurs ont des colonnades; toutes sont précédées par de grands jardins grillés; on y voit des orangers magnifiques.

La navigation du bayou Saint-Jean finit à une lieue de la ville, il se perd ensuite dans les marais. On a creusé un canal de là jusqu'à la ville; les petits navires y peuvent naviguer; il sert aussi à égouter les eaux des rues et des environs; car à la Nouvelle-Orléans et tout le long de la partie inférieure du fleuve, sur une étendue de près de cent lieues, c'est tout le contraire de ce que l'on voit en Europe. Nos rivières reçoivent par des ruisseaux les eaux pluviales, tandis que dans cette portion du Mississipi, elles s'en éloignent et coulent au loin pour se verser dans des marais dont le fond est plus bas que les rives du fleuve.

Autrefois les maisons de la Nouvelle-Orléans

étaient presque entièrement en bois; aujourd'hui celles-ci ne se trouvent plus que dans les quartiers reculés; celles que l'on bâtit sont en briques, plusieurs sont fort belles, et cette ville annonce une prospérité croissante; on y compte 28,000 habitans; sa population augmente rapidement par l'arrivée de ceux des autres états de l'Union et de beaucoup d'Européens qui viennent s'y établir. Sa position pour le commerce est incomparable par le fleuve immense qui la baigne et qui reçoit les eaux d'une grande partie de l'Amérique septentrionale au nord du golfe du Mexique. En 1819 cinquante bateaux à vapeur naviguaient sur le Mississipi et sur ses affluens, et l'on en construisait de nouveaux. Il y arrive et il en part plus de mille navires par an. Plus de 1500 bateaux plats y apportent les productions du pays haut. Leur valeur est de 14,000,000 de dollars.

Il y a quinze ans la langue française dominait à la Nouvelle-Orléans, aujourd'hui l'anglais est d'un usage plus général.

Durant la guerre terminée en 1815 les Anglais firent une descente au-dessous de la Nouvelle-Orléans; leur armée était de 10,000 hommes. Ils publièrent des proclamations dans lesquelles ils promettaient aux habitans protection et amitié, la conquête de cette ville les tentait; ils espéraient que l'une des deux nations qui forment la popu-

lation du pays voisin, se déclarerait en leur faveur. Personne ne vint les joindre; alors ils essayèrent d'enlever les retranchemens défendus par les Américains; le 26 décembre 1814 et le 6 janvier 1815, ils éprouvèrent une déconfiture complète, et après avoir perdu plus de 8,000 hommes, ils furent obligés de se retirer. L'armée américaine commandée par le général Jackson, n'eut que six hommes tués et sept blessés.

La levée qui préserve la Nouvelle-Orléans des inondations du fleuve, se prolonge du fort Plaquemine situé à quinze lieues plus bas, jusqu'à quarante lieues au-dessous, elle a quatre pieds de haut et quinze de large; c'est pour la ville la promenade la plus agréable. La plupart des maisons sont sur des dés; on ne peut leur creuser des fondemens; l'on trouve l'eau à moins d'un pied et souvent elle est à la superficie du sol. Il n'y a donc pas de caves; l'étage inférieur est élevée de six pieds au-dessus du sol, et cet espace en tient lieu.

Quelques voyageurs ont pensé que le climat de la Nouvelle-Orléans devenait de jour en jour plus malsain, parce que les maisons à plusieurs étages que l'on y bâtissait obstruaient la circulation de l'air. Dans les premiers temps de la fondation de cette ville, de petites maisons en bois, bien espacées, ne le concentraient pas; les marais voisins abrités par l'ombre d'arbres touffus, répan-

daient sur sa surface une fraîcheur salutaire ; ils épuraient l'atmosphère. C'est pourquoi l'on ne connaissait pas alors les fièvres dévorantes qui aujourd'hui ravagent la population ; ainsi l'on devait vanter la bonté de son climat.

On a observé que la profondeur du Mississipi, devant la ville, n'était plus aussi considérable qu'autrefois ; mais elle l'est encore suffisamment pour les navires les plus gros. D'ailleurs ils peuvent s'approcher du bord et prendre leur cargaison sans aucune difficulté. La largeur qui est de cinq cents toises, permet aussi à un grand nombre de bâtimens de mouiller sur plusieurs lignes. Son embouchure éloignée seulement de trente lieues, rend les communications avec la mer assez faciles ; cet espace ne renferme qu'une langue de terre qui avance dans le golfe du Mexique comme ferait une jetée. A l'endroit où la Nouvelle-Orléans est située, cette jetée se resserre tellement, qu'elle n'a que quatre lieues de largeur, y compris le fleuve. A l'est on peut communiquer avec la mer par le lac Ponchartrain ; de l'autre côté par le lac Barataria. Ainsi en traversant cet isthme, on peut dans quatre à cinq heures communiquer du lac Ponchartrain au lac Barataria, tandis que par mer on aurait quatre-vingts lieues à parcourir parce qu'il faudrait tourner la jetée formée par ce fleuve.

Harris étant allé de Savannah à Philadelphie,

partit de cette dernière ville au mois de mai 1818 pour Pittsbourg. Il voyageait à pied avec un de ses compatriotes venu comme lui en Amérique pour observer le pays. « La quantité des émigrans, dit-il, augmente continuellement malgré tout ce que l'on raconte de la pénurie et de la misère qu'ils ont à souffrir, bruits que répandent ceux qui reviennent en Europe après avoir vu leurs espérances déçues. Je passe le Skuylkill, et je m'achemine sur la grande route de l'ouest, au milieu d'une foule de gens qui vont et viennent à pied, à cheval et en voitures de toutes les sortes. Les comtés de Chester et de Lancaster que je traverse font honneur à l'industrie et à la prudence des colons allemands qui y sont les plus nombreux. Des champs et des jardins soignés, des étables et des granges en bon état, sont des indices de leur prospérité; l'abondance qui règne sur leur table, prouve la différence qui existe entre leur position dans ce pays et ce qu'elle serait en Europe, où les impôts, les redevances et les dîmes, forcent le cultivateur à envoyer au marché ce qu'il a de meilleur.

« Le terrain paraît plus fertile qu'aux environs de Philadelphie. La jolie petite ville de Westchester nous donna un échantillon de la manière de vivre que nous verrions partout. La vue des excellens aloyaux que l'on nous servit, mets national favori,

invite mon compagnon à bénir le gouvernement qui n'empoisonne pas les fruits d'une honnête activité.

« Les émanations des roses qui pendent par-dessus les haies, me ranimèrent pendant que je passais; les visages fleuris que j'apercevais dans chaque maison, et qui différaient tant des figures valétudinaires des marais de la Géorgie, m'inspiraient le désir de devenir habitant de cette belle contrée.

« Strasbourg, lieu insignifiant, et Lancaster une des plus grandes villes de l'intérieur de la Pennsylvanie, sont dans une situation agréable, leur propreté est ravissante. A quelques milles de Lancaster, j'arrivai à Columbia sur les bords de la Susquehanna; cette ville fait un bon commerce en bois et en grains; on pêche dans le fleuve des poissons excellens. Je le passai sur un pont long d'un mille un quart, en bois, et recouvert d'un toit, avec des ouvertures sur les côtés pour donner accès au jour; un écriteau avertit de prendre la droite, conformément à la loi, et défend en passant le pont, sous peine d'amende, de fumer la cigare. L'aspect pittoresque du fleuve et des torrens qui s'y jettent, forment un contraste avec les rochers sombres, le feuillage verdoyant, les maisons de Columbia, le pont, les pêcheries sur le rivage; le coup-d'œil est magnifique. Nous lui

avons tourné le dos pour nous avancer vers York, dont les clochers et les maisons en pierre nous donnaient de loin une bonne idée qui ne fut pas trompée en y entrant. Là nous avons commencé à monter; nous avons passé la nuit à quelques milles d'York. Le 1er juin nous avons aperçu les premières montagnes.

« Notre hôte était un honnête Allemand, qui en arrivant en Amérique s'était vendu pour deux ans, afin de payer son passage. Depuis trente ans qu'il s'est établi dans cet endroit, il a par l'agriculture, le commerce et son auberge, gagné 30,000 dollars; ses enfans reçoivent une bonne éducation, et les filles qui suivent l'exemple de leur mère, sont si soigneuses et si actives dans le ménage, que mon compagnon de voyage qui peut-être calcule en idée les dollars, les compare aux jeunes filles du Hartfordshire.

« En gravissant sur les monts, mon œil plongeait avec plaisir sur la vallée boisée, qui était embellie de villages et de villes, séjour de la liberté et de l'abondance. Dès que nous avions atteint un sommet, d'autres pentes de montagnes se déployaient à nos yeux et s'étendaient à perte de vue. La première ville intéressante est Chambertsburgh, distante de 143 milles à l'ouest de Philadelphie; mon compagnon me quitta là; je passai devant le fort London, ancien poste militaire, et

j'arrivai au Bloody-Run (rivière du Sang), ainsi nommé d'une rencontre dans laquelle des Indiens qui escortaient un convoi de vivres pour le général Braddock, furent tous tués par l'ennemi, à l'exception de deux qui publièrent le malheureux sort de leurs compatriotes.

« Bedford, sur un bras de la Juniata, est une petite ville à laquelle ses eaux minérales ont acquis quelque importance. Elle était remplie de gens de toutes les parties des États-Unis. La Juniata poursuit son cours sinueux au milieu des rochers; ses rives offrent beaucoup de perspectives pittoresques; on y trouve le meilleur minerai de fer du pays. De Bedford à Shellstown au pied de l'Alleghany, on rencontre principalement du sable et des cailloux, entremêlés d'un peu de bonne terre, l'air y est pur et fort agréable. Je suis arrivé au grand mur de séparation entre les provinces de l'est et de l'ouest; le voyageur qui le gravit avec peine, et reprenant haleine, se tourne plus d'une fois pour regarder la route qu'il a suivie; il ne peut rien voir; les arbres qui de tous les côtés couvrent les hauteurs, l'empêchent de porter ses yeux au loin. Les jolies fleurs des arbrisseaux rehaussent agréablement la sombre verdure du chêne dont les branches robustes les garantissent de la chaleur brûlante.

« En descendant la pente occidentale des monts,

je m'arrêtai un instant dans une auberge qui ne consiste qu'en une maison grossièrement construite en bois; l'affluence des voyageurs a engagé le propriétaire à y ajouter une aile en briques. Je trouvai dans une chambre un très-bon piano. Après une course de quelques milles à travers au terrain médiocre et marécageux, j'entrai à Stogstown situé sur une hauteur bien aérée.

« Le 21 juin je fis route au sud, je voyageais à cheval, je traversai pendant 16 milles de belles forêts; des mûres et des cerises, bien mûres étanchèrent ma soif. J'arrivai à Somerset; mon hôte avait servi dans la guerre de l'indépendance; il est fier de raconter les campagnes qu'il a faites sous Washington. Le portrait de ce grand homme orne la salle à manger.

« Je franchis par un chemin très-rude le Laurel-Mountain; parvenu au sommet, je découvris à la fois la Pennsylvanie, le Maryland et la Virginie; je descendis vers Connelsville, jolie ville qui se prolonge jusques sur les bords de l'Yoghiogany. Cette rivière après un cours sinueux dans une vallée charmante se réunit à la Monongahéla. Connelsville est entouré de mines de fer; cette ville a aussi des papeteries, des scieries, des moulins à farine et à foulon.

« En allant de Connelsville à Brownsville, je passai par des défilés qui ont offert des positions

militaires dans les guerres entre les Français et les Anglais. Brownsville est séparé de Bridgeport par la Monongahéla ; elle est sur la grande route de Washington ; ce qui contribuera sans doute aussi à la rendre florissante. On y fabrique du verre, des bouteilles, des poteries ; ces marchandises sont expédiées par la rivière avec des fruits, du cidre, de l'eau-de-vie, du blé et de la fonte, dans différentes parties du pays. Ce canton est peut-être pour le climat et les points de vue le plus beau de la Pennsylvanie ; quoiqu'il soit entrecoupé de rochers, le terrain y est excellent en plusieurs endroits ; dans les lieux arides, il a des richesses inépuisables en houille et en fer ; les veines de houille sont à fleur du sol sur la pente des monts, ce qui facilite beaucoup leur exploitation.

« Je profitai du départ de quelques bateaux qui transportaient du verre à Wheeling pour admirer la beauté des rives de la Monongahéla. A chaque détour de la rivière je découvrais des bourgs, des maisons de campagne, des falaises rocailleuses ou des champs en pente douce ; cet aspect qui variait à chaque instant était ravissant. Ayant à rendre visite à un Anglais qui demeurait à 20 milles au-dessous de Brownsville, je quittai le bateau à neuf heures du soir ; les éclairs guidèrent ma marche quand je fus à terre, et de cette

manière je gagnai une auberge, très-joyeux d'avoir trouvé un abri pour la nuit.

« Le lendemain matin j'allai chez mon compatriote. Il est établi dans ce pays depuis vingt ans, et ne montre pas le moindre désir de retourner en Angleterre, quoiqu'il soit très-content d'en avoir des nouvelles et d'entendre parler de ses amis. Il me conduisit le soir dans une forêt touffue de beaux érables; tous les ans il en tire quelques quintaux de sucre excellent. Il me mena chez son frère qui est également propriétaire. Je veux décrire la manière d'être de ce dernier, pour donner une idée de l'existence des habitans des parties occidentales de la Pennsylvanie. La maison est en bois; il y a deux pièces au rez-de-chaussée, et une chambre au-dessus. La cuisine, le four, la laiterie où est le puits, sont autant de bâtimens isolés, de même que la grange, les étables et le pressoir pour le cidre. La famille soupait, il était sept heures; l'ami du frère fut naturellement invité à s'asseoir. Le repas consistait en café, thé, gâteaux de sarrazin, pain et beurre, pain rôti, biscuit, poules rôties et fricassées, œufs, bœuf et gibier fumé, fromage, pâtés aux pommes et aux giraumonts, choucroûte, compotes de pommes, raisins, coins, pêches, prunes, cerises, crême. Le linge de table était fait dans la maison; après le repas nous sommes allés dans une autre pièce

dont le tapis était également un ouvrage de la famille, il en était de même des vêtemens et des lits; il aurait été difficile de distinguer ces ouvrages de ceux que l'on façonne en Angleterre. La soirée se termina par une collation de pêches, de pommes, de mûres, l'on but du cidre et du vin de groseille, et de l'eau-de-vie de cerise. Tout, à l'exception du thé et du café, était du produit de la ferme. Elle est de 200 acres, et les impôts qu'elle paye ne se montent pas annuellement à six dollars. Je passai trois jours chez mes compatriotes. J'en partis le 4 juillet; en passant devant la maison où j'avais vu tant de simplicité et de luxe patriarchal, j'aperçus les filles de mes hôtes, qui le soir avaient fait les honneurs de la table avec autant d'aisance et d'amabilité qu'aucune dame de notre pays, en ce moment assises chacune sur des escabeaux; elles étaient occupées à traire les vaches.

« A Elizabeth-Stadt je passai la Monongahéla, je parcourus quatorze milles dans un pays montueux, et j'arrivai à Pittsbourg. Cette ville a été successivement du temps des Français le fort du Quesne; du temps des Anglais le fort Pitt. C'était le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance américaine; on le célébrait par des décharges d'artillerie, des évolutions militaires de la milice et des volontaires, des parties de plaisir sur les collines

voisines de la ville et sur la rivière. Les Irlandais très-nombreux dans ces environs, témoignent leur enthousiasme pour ce beau jour, par d'abondantes libations de leur whisky chéri.

« L'attention de tous ceux qui parlent de l'Amérique et de son avenir, est fixée sur Pittsbourg; c'est sur ce point que l'émigrant tourne les yeux; s'il demande qu'elle est la ville la plus florissante ou en quel lieu il a le plus de chances de réussir, n'importe quel genre d'industrie il nomme, on lui répond constamment : Pittsbourg. » Effectivement elle offre toutes sortes d'avantages, et peut-être plus qu'aucune autre ville des États-Unis. Située au confluent de la Monongahéla et de l'Alleghany, rivières qui sont toutes deux navigables, dans certaines saisons jusqu'à une distance de 200 et de 300 milles, elle reçoit les productions d'un territoire très-étendu, et l'Ohio, nom que les deux rivières prennent, en se réunissant, la rend l'entrepôt de toutes les marchandises que les contrées de l'ouest tirent des états de la côte. De plus, ses mines abondantes de houille et de fer la rendent propre à l'établissement de manufactures. La dernière guerre avec l'Angleterre a commencé à la faire connaître sous ce rapport, et si ceux qui en entreprirent avaient agi avec plus de prudence, ils n'auraient pas beaucoup souffert, à la paix, de la concurrence des marchandises anglaises. Mais il

paraît que les négocians américains ont, comme les Anglais, été éblouis par la perspective brillante que la spéculation présentait. Cette espérance trompeuse fut cause que les verreries, les fonderies, les laminoirs de plomb, les fabriques de toiles s'établirent comme par un coup de baguette. Les cheminées de ces usines, semblables à autant de bouches de volcans, vomissent une fumée noire et épaisse, qui souvent enveloppe toute la ville, parce que les montagnes voisines l'empêchent de s'échapper et la repoussent. On fabrique des verres, des bouteilles et des cristaux en grande quantité; ces marchandises sont embarquées sur l'Ohio. On y fait en grand des ouvrages d'ébénisterie et de sellerie, des agrès de navires; il y a des tanneries, d'immenses moulins à farine; en un mot, tout annonce une activité extrême. »

D'après le dénombrement de 1820, on a trouvé à Pittsbourg 7,250 habitans.

« La sécheresse de cette année 1818, dit Harris, avait rendu la navigation difficile au-dessous de Pittsbourg; on passait avec peine sur les bancs de sable de l'Ohio. Heureusement l'eau vient de monter de quelques pouces; ce qui met en mouvement tout ceux qui désirent descendre la rivière. Il faut donc que je ne néglige pas l'occasion, quoique je quitte Pittsbourg à regret.

« Le 22 juillet je m'embarque sur un navire.

de cinquante tonneaux; quelques-uns de mes compagnons de voyages sont des négocians qui reviennent de Philadelphie et de New-York, où ils ont acheté des marchandises qui composent la plus grande partie de notre cargaison. Nous avons touché plusieurs fois. Matelots et passagers, il faut que tout le monde mette la main à l'œuvre pour dégager le navire. Deux fois nous avions été portés si avant sur le banc par la rapidité de la rivière et notre défaut d'attention, qu'il fallut transporter la cargaison à terre à l'aide de bateaux plats, et de quelques bras de plus. Le 25 nous avons passé devant Beaver; il y a des mines de fer dans les environs de cette ville. Plus loin nous étions au milieu de forêts continues; on y aperçoit çà et là les cabanes des colons qui commencent leurs établissemens. On ne peut en naviguant sur l'Ohio, s'empêcher de reconnaître la justesse du nom de Belle-Rivière que les Français lui avaient donné. Ses beautés pittoresques méritent d'être chantées par un poète.

« Le 29 à midi nous franchissons les limites de la Pennsylvanie. Nous avons la Virginie à gauche, et l'état d'Ohio à droite. Nous passons devant plusieurs villes. Stenbenville à droite est très-commerçante; on y a établi une manufacture de toile de coton; c'est une entreprise difficile dans ce pays à cause du prix élevé des journées d'ou-

vriers et du manque de mains expérimentées. Stenbenville est mieux située que d'autres villes sur l'Ohio; étant sur un plateau élevé qui la met à l'abri des crues subites de cette rivière. Plus loin Wellsburgh, à gauche, ci-devant Charleston, fait beaucoup d'affaires en faïence et en poterie; c'est l'entrepôt des fabriques des environs. Warren à droite n'est composé que de cabanes éparses. Wheeling à gauche est une place qui acquerra plus d'importance, car elle située sur la grande route; d'ailleurs la rivière étant, de ce point en descendant, navigable dans toutes les saisons, beaucoup de voyageurs aiment mieux s'y embarquer qu'à Pittsbourg.

« Ce serait une répétition fastidieuse que de vouloir décrire tous les aspects ravissans que l'Ohio m'a présentés à mesure que j'avançais. Celui du Long-Reach, grand enfoncement, est de la plus grande magnificence. Les rives de chaque côté sont couvertes de maisons, non-seulement commodes, mais élégantes; elles sont en pierres et bâties dans des positions charmantes. Les îles qui dans cet endroit et dans beaucoup d'autres coupent le cours de l'Ohio, sont couvertes d'arbres et ajoutent partout à la richesse de la perspective. Des bateaux vont de côté et d'autre, les rameurs chantent et font mouvoir leurs avirons en cadence; cependant la trompe du planteur appelle sa fa-

mille à dîner, c'est un tableau mouvant dont l'effet ne peut se décrire.

« Nous sommes arrivés le 30 devant Marietta, ville située avantageusement au confluent de l'Ohio et du Muskingum. Par malheur elle a été bâtie trop près de l'eau, qui s'élève quelquefois jusqu'au premier étage dans les grandes crues; désagrément que l'on eût évité en la bâtissant à 700 pas de distance de l'Ohio. Elle est jolie, quelques maisons sont construites avec goût. Mes lettres de recommandation me procurèrent l'accueil le plus amical. Sur la rive droite du Muskingum, on voit les ruines du fort Harmar, et sur la gauche, un peu au-dessus de Marietta, celles de fortifications sur lesquelles les traditions n'apprennent rien. Elles sont incontestablement l'ouvrage d'un peuple qui entendait l'art de la guèrre offensive et défensive. Ce sont des monceaux de terre et des retranchemens; les premiers ont peut-être servi de sépulture. La charrue a déjà passé sur quelques-uns de ces ouvrages. » On compte 2,200 habitans dans la banlieue de Marietta.

« Point-Pleasant à l'embouchure du Kanhawa mérite son nom. Il y a des salines le long de cette rivière.

« En 1774 un combat décisif fut livré dans cet endroit entre les Indiens et les milices de la Virginie. Les premiers éprouvèrent une défaite si

complète, qu'ils demandèrent la paix. On ne vit point paraître parmi les chefs, Logan, celui qui s'était le plus signalé pendant la guerre, et qui auparavant était connu par son amitié pour les blancs. Un misérable colon avait massacré toute sa famille; la vengeance de Logan fut cruelle, et quand il fut question de la paix, il dédaigna de se montrer parmi les supplians. Mais de peur que son absence ne fît révoquer en doute la sincérité de ses compatriotes auxquels il ne se joignait pas, il envoya, par un messager, le discours suivant au gouverneur de la Virginie.

« Y a-t-il un homme blanc qui puisse dire qu'il soit jamais entré ayant faim dans la cabane de Logan, et à qui Logan n'ait pas donné à manger; ayant froid et étant nu, et que Logan n'ait pas vêtu? Durant le cours de la dernière guerre longue et sanglante, Logan est resté tranquille dans sa cabane, exhortant sans cesse ses compatriotes à la paix. Telle était son amitié pour les blancs, que ses frères le montrant au doigt en passant, disaient: Logan est l'ami des blancs! Il voulait même aller vivre au milieu de vous, avant qu'un homme au printemps dernier, de sang froid, et sans provocation, eût assassiné tous les parens de Logan, sans épargner même les femmes et les enfans. Il ne coule plus maintenant aucune goutte de mon sang dans aucune créature vivante. J'ai voulu me

venger, j'ai combattu ; j'ai tué beaucoup de blancs. J'ai assouvi ma vengeance, je me réjouis pour mon pays des approches de la paix : gardez-vous de penser jamais que cette joie soit celle de la crainte. Logan n'a jamais connu la crainte : il ne tournera jamais ses pieds pour sauver sa vie. Que reste-t-il maintenant pour pleurer Logan? Personne. »

« Trois milles au-dessous de Point-Pléasant, Gallipolis dans le comté de Gallia se présente fort bien avec ses maisons en briques très-proprement peintes. Elle a été fondée par des émigrans français, qui dans le choix du site ont montré une prudence peu commune. Le terrain est le meilleur que j'aie rencontré jusqu'à présent sur les bords de l'Ohio ; la ville est bâtie sur un point élevé, et par conséquent ne souffre pas des débordemens de la rivière.

« Le 2 août nous avons débarqué à Portsmouth, jolie ville au confluent du grand Scioto. C'était un dimanche, nous avons tous assisté au service divin qui se célébrait dans le palais de justice. Tous les auditeurs étaient attentifs et recueillis ; le prédicateur s'exprimait avec feu. Plusieurs personnes étaient venues de très-loin pour l'écouter. J'ai souvent entendu dire en Europe que les états de l'ouest étaient privés des avantages dont on jouit en Angleterre sous le rapport de la religion. Cela put être vrai autrefois ; aujourd'hui ces pays n'ont

rien à envier aux Européens sur ce point. L'attention que l'on y donne à l'instruction morale et religieuse est un des traits caractéristiques de notre temps.

« Nous étant rembarqués, nous avons suivi lentement l'Ohio. Le lendemain on passa devant Maysville, ci-devant Limestone, siége des autorités du comté de Mason dans l'état de Kentucky. On s'arrête ordinairement à cet endroit qui est un entrepôt de marchandises destinées pour la Nouvelle-Orléans. On fait en ce moment les élections pour le congrès; quoiqu'il en résulte quelques débats entre les particuliers, cela ne va pas comme en Angleterre jusqu'à des invectives contre la constitution, dans les élections contestées. Nous avons mangé et dormi dans la maison du major Chambers, sans avoir eu nos fenêtres cassées, et sans avoir eu à craindre aucune autre insulte du parti opposé.

« Nous rencontrions des bateaux qui remontaient l'Ohio, les uns tirés à la cordelle, les autres toués par l'équipage. On s'adressait mutuellement les questions usitées en mer entre deux navires sur le but du voyage, le lieu du départ, la nature de la cargaison. On peint généralement sous des couleurs peu avantageuses le caractère moral de ces marins de l'intérieur.

« On s'arrêta quelques instans à Augusta, jolie

ville du Kentucky. Elle est bâtie sur la seconde banquette de la rive de l'Ohio, le long duquel on a planté une allée de très-beaux peupliers d'Italie. Des antiquités semblables à celles du Muskingum, y attirent l'attention. On y a trouvé beaucoup d'ossemens humains, avec des débris de flèches et de haches de batailles. Dans un seul endroit on vit cent crânes, ce qui put faire conjecturer qu'il avait été le théâtre d'un combat sanglant. On remarque tout auprès, des tombeaux vers l'est et vers l'ouest, qui sont entourés d'enceintes de dalles de pierres posées de champ.

« Il y avait devant Augusta un bateau chargé de denrées, d'eau-de-vie, de verre, de fer et de toutes sortes de marchandises fabriquées. De temps en temps on sonnait du cor; et on hissait un pavillon pour avertir les habitans des deux rives qu'ils pouvaient venir s'approvisionner de tout ce dont ils avaient besoin.

« Le 5 dans la matinée je débarquai à Cincinnati, ville de l'état d'Ohio, la plus considérable que baigne la rivière. Il y a une trentaine d'années, ce n'était qu'un petit fort bâti pour arrêter les incursions des Indiens. Aujourd'hui on y compte près de 10,000 habitans. La quantité de navires placés le long du rivage, depuis le canot jusqu'au brig, nous laissait à peine une place suffisante pour mouiller; quand on a mis pied à terre,

on a de la peine à se faire jour à travers la quantité d'hommes, de chevaux et de voitures que le commerce de l'intérieur rassemble sur ce point. On a bâti la ville sur la première, la seconde et la troisième banquette du rivage; celle-ci a près de trois milles de long et un de large; les collines qui l'entourent lui donnent l'air d'un grand amphithéâtre.

« Mes lettres de recommandation m'avaient valu un très-bon accueil à Cincinnati; j'avais envie de parcourir le pays voisin; on me donna de très-bonnes cartes des états d'Ohio, Indiana et Ilinois; je me munis d'un parapluie pour me préserver de l'ardeur du soleil et des eaux du ciel, je pris un habit d'été de rechange et une boussole de poche, et le 10 août je me mis à gravir les collines qui sont au nord Cincinnati; je traversai les petites villes de Réading et de Méchanicsburgh, et je terminai ma promenade à Lebanon, ayant parcouru trente-deux milles dans un pays ondulé, couvert de forêts et entremelé de champs de blé et de vergers, de sorte que je pus à loisir me rafraîchir avec des fruits.

« Lebanon est une ville florissante bâtie en briques sur le Deer-Creek près du petit Miami dont j'atteignis bientôt les bords; il n'a pas en cet endroit plus de vingt pas de large. Etant le seul étranger qui se disposât à passer, il n'y avait

Chilicothé et Zanesville. Indépendamment de sa situation sur le Scioto, sa position sur la grande route de Pittsbourg à Louisville, et la fertilité de son territoire, parlaient en sa faveur. Mais il régnait des doutes relativement au droit de propriété de ce canton, et pour éviter les difficultés, on préféra Columbus.

« On trouve ici des retranchemens et des monticules en terre; à trente milles plus haut le long du fleuve je vis des fortifications de forme circulaire. Une ville qui occupe aujourd'hui cet emplacement, en a pris le nom de Circleville.

« Ayant continué à marcher à l'est après avoir passé le Scioto, je quittai le chemin fréquenté, et j'en pris un autre, qui, ayant été tracé par le gouvernement de l'état, est qualifié de grande route, quoique pendant des milles entiers les broussailles et les grandes herbes la couvrent. La boussole me fut nécessaire, parce que ces cantons sont si faiblement peuplés, que l'on ne peut pas toujours adresser une question à une créature humaine, et si l'on rencontre quelqu'un, ses réponses sont rarement aussi claires que celles de l'aiguille aimantée. « Je crois que vous ne pouvez pas vous égarer, pourvu que vous ne quittiez pas le grand chemin. » Rien n'interrompait le silence qui régnait autour de moi, excepté de temps en temps un écureuil qui sautait de branche en branche,

ou bien un serpent qui glissait en rampant à terre.

« Le second jour depuis mon départ de Chilicothé, j'arrivai sur les bords du Racoon-Creek qui était trop gonflé par les pluies pour que je pusse le passer à gué, et l'arbre posé en guise de pont pour le traverser à la manière des Indiens, avait été emporté par la rivière. Il était trop tard pour rebrousser chemin jusqu'à la maison prochaine éloignée de huit milles; je me préparais donc à passer la nuit dans les bois à la belle étoile, lorsque je me souvins que j'avais vu à peu près à un demi mille en arrière, une cabane abandonnée: j'y retournai aussitôt, il n'y avait personne; j'en pris donc possession pour la nuit; je tins la porte fermée avec un gros billot, et je m'étendis sur un lit d'herbes sèches; les hurlemens des loups m'empêchèrent de goûter le repos dont j'avais besoin après mes fatigues. Le lendemain matin l'eau avait tellement baissé, que je pus passer à gué. Je fis un déjeûner un peu maigre dans une petite auberge, quelques milles plus loin, cependant il me donna la force d'arriver à Athènes sur le Hockhocking. Ce lieu étant destiné à égaler en renommée littéraire celui dont il porte le nom, on a bâti un beau collége sur une hauteur, et l'état d'Ohio à concédé un terrain pour son entretien. La rivière est navigable jusqu'à trente milles au-dessus de la ville; elle se jette dans l'Ohio.

« Je voyageai ensuite dans un pays montueux à travers des forêts, des ruisseaux et des marais; je vis plusieurs fermes; le terrain généralement médiocre et pierreux, ne produit guère que des broussailles et n'est pas très-peuplé; il s'améliore aux approches du Wolfs-Creek, affluent du Muskingum; j'aperçus des maisons et des campagnes qui offraient un contraste absolu avec celles des colons indolens placés entre ce canton et le Scioto. Quelques milles plus loin je me trouvai à Waterford, d'où je revis les eaux du Muskingum dont le cours est très-sinueux; l'ayant passé, j'arrivai à l'extrémité de grandes forêts dans une colonie anglaise sur l'Olive-Green-Creek. Comme je me dirigeais d'après les renseignemens que l'on me donnait, plutôt que d'après ma boussole, je parcourus quatorze milles au lieu de huit. La plupart de ces Anglais sont du Lancashire, et on les reconnaît à leur dialecte. J'étais un compatriote, je fus accueilli de la manière la plus cordiale. Leur terrain est fertile, il s'y trouve de la houille excellente, de la pierre calcaire et de l'argile, l'eau y est très-bonne. Ils ont fait du sucre d'érable en quantité suffisante pour leur consommation. Ils ne sont ici que depuis quatorze mois, et cependant ils ont déjà récolté assez de froment et d'autres denrées pour ne pas dépendre de leurs voisins; ils ont deux chevaux, des cochons, des

vaches et des poules. Toutefois la femme d'un des colons est mécontente, elle se plaint de ne pas aller, comme en Angleterre, une fois par semaine au marché, avec un panier plein de beurre et d'œufs, et après les avoir vendus, de ne pas pouvoir entrer chez un marchand pour y faire des achats. « Marguerite, lui répond ordinairement son mari, je ne sais ce que tu veux : tu oublies donc que nous n'avons ni redevances ni dîmes à payer, et que quant aux impôts, ils ne valent pas la peine que l'on en parle. »

« Le 27 août je dis adieu aux laborieux colons de l'Olive-Green-Creek, et je marchai au nord vers le Duck-Creek. La route est bonne, quelquefois escarpée ; je franchis des montagnes qui fourniront d'excellens pâturages pour les moutons quand elles auront été éclaircies. Quoique ce pays vaille à tous égards la peine d'être cultivé, et offre toutes sortes d'avantages par ses productions naturelles et par la navigation de l'Ohio, il pourra être négligé encore pendant long-temps, car le flot de l'émigration se porte toujours vers l'ouest.

« Je parcourus douze milles jusqu'à la maison où je déjeûnai, puis douze milles encore jusqu'à la plus prochaine, sans rencontrer personne que le courrier avec sa valise sur le dos. On commençait à bâtir ; je fis encore dix milles et j'arrivai à Zanesville qui est située à la chute du Muskingum ;

deux ponts la joignent à Putnam situé à la rive droite. On creusera un canal autour de ce Saut, et comme le cours du Muskingum est exempt d'écueils en le remontant plus haut, et que d'ailleurs il reçoit plusieurs rivières navigables, il en résultera de grands avantages pour Zanesville; ils seront encore augmentés par la réunion du Muskingum au Cayahoga qui se jette dans le lac Erié.

« Zanesville, placé sur la grande route de Pittsbourg à Louisville, fait un commerce de farines très-considérable. On a profité des chutes d'eau pour établir beaucoup de moulins dans les environs. Entre cette ville et Waterford, on a ouvert le long du Muskingum, plusieurs puits salans dont on a extrait beaucoup de sel de très-bonne qualité; en creusant à la profondeur de 180 à 450 pieds, on trouve constamment de l'eau fraîche.

« On conçoit aisément qu'après une marche de 38 milles par une journée très-chaude, l'aspect des clochers de New-Lancaster que j'aperçus du haut d'une montagne située à l'est, me fit très-grand plaisir. On rencontre sur le chemin trois villages qui portent le nom de ville. New-Lancaster est bâtie en briques près de la source du Hockhocking à 44 milles au-dessus d'Athènes. Elle a été fondée par des Allemands ou leurs descendans venus de Lancaster en Pennsylvanie; quoique placée à une certaine distance de toute rivière

navigable, l'industrie de ses habitans lui a donné de l'importance. A peu près à un demi-mille dans le nord-est, un rocher de granit haut d'environ 400 pieds qui s'élève isolément au milieu d'une grande plaine de terrain d'alluvion et de sable, forme un objet très-singulier. J'y gravis avec un peu de peine, et je trouvai à son sommet une chambre creusée dans l'épaisseur du roc, elle est éclairée par deux ouvertures supérieures ; on suppose que c'était un lieu de repos des Indiens dans leurs incursions de chasse. Cependant les traces des outils employés à ce travail peuvent faire douter de la justesse de cette opinion; car les Indiens ont une aversion extrême pour toute espèce d'ouvrage manuel qu'ils regardent comme indigne d'un homme. C'est cette idée qu'on leur inculque dès l'enfance, qui rend leur civilisation si difficile. Les succès à la chasse et à la guerre sont le seul but de leur ambition; pour les obtenir, il n'est pas de fatigues, de peines, de privations qu'ils n'endurent, pas de dangers qu'ils n'affrontent.

« Le 31 je m'acheminai au nord-ouest vers le Darby-Creek et le Walnut-Creek, et après une course de 28 milles j'arrivai à Columbus, capitale de l'état d'Ohio, située au-dessous du confluent du Whetstone et du Scioto. C'est une ville toute nouvelle ; en 1812, l'emplacement qu'elle occupe était encore couvert de forêts; elle est presque au

centre de l'état; elle a 1,600 habitans. Les édifices sont simples; quelques-uns, tels que le palais du gouvernement, la banque, les bureaux de l'administration et d'autres, ne manquent pas d'élégance.

« Impatient d'assister à une réunion qui devait avoir lieu au fort Sainte-Marie pour conclure une alliance avec les sauvages, je partis de Columbus le 2 septembre, et marchant au nord, je passai par plusieurs villes qui commençaient à s'élever, je traversai des forêts immenses, et je me trouvai sur les bords du grand Miami à Picqua, où l'on a découvert des antiquités semblables à celles dont j'ai parlé. Je rencontrai 18 milles plus loin, le fort Loramie sur la rivière du même nom qui forme un angle des dernières frontières des Indiens. Le fort Sainte-Marie est à 15 milles au-delà. Le pavillon américain flottait au-dessus de la salle du conseil, le son du tambour qui n'avait pas frappé mes oreilles depuis long-temps, se fit entendre.

« Le gouvernement a placé dans cet endroit deux compagnies de soldats, plus pour maintenir l'ordre parmi les blancs, et les empêcher de vendre du whisky aux Indiens, que pour tenir ceux-ci en bride; puisque leur nombre est si considérable dans l'occasion actuelle qu'ils n'auraient pas beaucoup de peine à vaincre cette poignée de monde, si la fantaisie leur en prenait. On supposait que plus de 8,000 étaient campés autour de

nous ; il y avait des Miamis, des Delavares, des Tavas, des Pottoouatomis, des Chavanéses, des Sioux, des Mingos, des Chipeouais, des Kikkapous, des Oneidas et des Viandots. Plusieurs n'avaient absolument aucun intérêt au terrain dont la cession était le but de l'assemblée actuelle ; ils n'étaient venus que dans l'espoir de faire bonne chère et d'échanger les objets de leur industrie contre des marchandises.

« Il survint le 10 un incident désagréable qui menaça la bonne intelligence, peut-être même la sûreté du toute la troupe. Deux chefs Chipeouais s'étant pris de querelle, se reprochèrent, avec une certaine amertume, le rôle que chacun avait joué dans la dernière guerre avec l'Angleterre. L'un d'eux irrité de voir son honneur attaqué, tira son couteau, et en frappa l'autre. Sachant que la blessure était mortelle, sa colère fut apaisée, et il se livra aux parens de l'homme assassiné, attendant tranquillement la mort qui était vraisemblablement nécessaire pour apaiser le désir de la vengeance. Sur ces entrefaites l'agent du gouvernement rassembla les chefs des tribus, ainsi que les parens du défunt, et offrit de couvrir le corps, c'est-à-dire, de faire des présens en draps et autres choses jusqu'à ce que l'on déclare qu'elles sont égales à la perte que l'on a éprouvée. Quand il eut terminé son discours qui fut prononcé par un

interprète, un Chavanése, homme robuste, de bonne mine et d'un visage expressif, parla ainsi :

« Mes frères rouges, car nous sommes frères, et comme il convient à des frères, nous voici en présence du Grand-Esprit auquel nous appartenons et que nous servons, rassemblés pour une circonstance douloureuse qui était bien propre à exciter notre courroux. Soyons froids, tranquilles et posés : soyez reconnaissans envers le Grand-Esprit de ce qu'il a inspiré à notre grand père (le président), l'idée d'accommoder notre difficulté, et de s'occuper de notre bien-être. Ecoutons-le, pesez bien le conseil qu'il veut vous donner, afin que s'il est compatible avec les principes de l'honneur que nous avons toujours maintenus si fièrement, le soleil puisse se coucher sans avoir vu nos mains se baigner dans le sang. »

« Un cri universel d'approbation de ses frères rouges, accueillit cette harangue dont je n'ai pu donner qu'une idée bien incomplète. D'autres orateurs parlèrent ensuite, et firent également preuve de talent. Enfin un chef Chipcouais se levant adressa ces mots à l'agent :

« Je crois exprimer les sentimens de ma nation, en faisant des remercîmens à notre grand père dont tu es le représentant ; nous le remercions de sa médiation ; le soleil est près de finir sa course ; sans toi, il se serait couché sur notre co-

lère ; la nuit n'aurait fait qu'enflammer davantage notre vengeance, au lieu de la calmer ; le soleil de demain se serait couché sur les meurtres que nos tomahâks auraient commis. Nous te sommes redevables de ce que aucun sang ne crie contre nous. Auparavant nos yeux étaient obscurcis par la colère ; nous ne pouvions pas voir ; nous étions incertains sur ce que notre honneur et nos droits comme hommes exigeaient : actuellement nous sommes mieux instruits, et nous te disons merci pour ton conseil amical et ton bon avis. »

« Un cri de yoh, yoh, yoh, du côté des guerriers, manifesta leur approbation du discours de remercîment. Une vieille femme fut introduite ; cette catastrophe l'avait privée d'un fils qui était en quelque sorte son unique soutien ; elle avait perdu son mari à la guerre ; elle se montra disposée à adopter le meurtrier pour remplacer son fils. Les signes de mort furent mis de côté, et prenant le tomahâk, l'arc et le scalpel du défunt, l'Indien entra dans sa nouvelle famille. L'agent fit apporter les présens, et un chef le pria de leur donner un peu de lait de leur grand-père (du whisky) pour se consoler, parce qu'ils passeraient la nuit à veiller sur le corps de leur frère défunt.

« Le fort Sainte-Marie situé à 120 milles au nord de Cincinnati, a été un poste important dans la guerre avec les Indiens ; actuellement il

tombe en ruines ; il est en bois, entouré de palissades. Durant la dernière guerre avec les Anglais, il servit de station aux troupes, actuellement c'est le dépôt des marchandises et des provisions nécessaires pour l'alliance qui se contracte. Le terrain des environs est fertile ; l'emplacement convient pour une ville qui ne tarderait pas à prospérer.

« La source de la rivière Sainte-Marie, sur laquelle est le fort, se trouve à huit milles à l'est de celle de l'Ouabache, et à peu près à la même distance de celle du Loramie's-Creek qui se jette dans le Grand-Miami, et peu éloignée de la source de l'Au-Glaise ; celle-ci, de même que la Sainte-Marie, tombe dans le Maumi qui se rend dans le lac Erié. Toutes ces rivières sont navigables, avantage inappréciable pour ces cantons. A quelques milles à l'est de Sainte-Marie, la jolie petite ville d'Ouapakanetta est habitée par des Chavanéses, qui, sous la direction d'un homme placé parmi eux par la société des Quakers, vivent en gens civilisés. Ils ont une scierie et un moulin à farine, enfin une auberge tenue par un vieil Indien pour la commodité des voyageurs. Les indigènes se sont réservé cette ville qui a un territoire de huit milles carrés.

« Je parcourus ensuite au nord et à l'ouest la portion de pays pour la cession de laquelle les Indiens avaient été appelés à Sainte-Marie ; puis

je revins à Picqua et à Lebanon où j'arrivai le 25 septembre. J'eus occasion d'assister aux cérémonies religieuses des Shakers ; elles me convainquirent de la faiblesse de l'esprit humain lorsqu'il se laisse entraîner à regarder comme des pratiques agréables à son créateur, les actions les plus indifférentes et les moins sérieuses. Je vis ces gens danser, cabrioler, battre des mains, et quand on fut bien las de part et d'autre, car des femmes s'étaient mises de la partie, mais d'un côté de la salle opposé à celui où étaient les hommes, chaque troupe se retira dans son manoir qui ne communique à celui du sexe différent que par une porte ; elle ne s'ouvre qu'au son de la cloche, à l'instant où les exercices commencent, et elle se ferme au moment où ils finissent. Si les Shakers prêtent au ridicule et au blâme par le mode qu'ils ont choisi pour honorer la divinité, ils ne méritent que des éloges pour le soin avec lequel ils cultivent leurs champs, et entretiennent leurs maisons et leurs jardins. Ils approvisionnent aussi les cantons voisins de chapeaux de paille, souliers, balais, paniers, barriques, ainsi que de froment, graines, fruits et autres denrées.

« Le 28 je revins à Cincinnati après une absence de sept semaines que j'avais employées à parcourir près de 900 milles. »

L'état d'Ohio est borné au nord par le territoire

de Michigan, à l'est par la Pennsylvanie, au sud par l'Ohio qui le sépare de la Virginie et du Kentucky, à l'ouest par l'Indiana; il a 72 lieues de long, sur une largeur égale, 39,126 milles carrés de surface et 581,434 habitans; il y a des nègres libres; on n'y voit pas un seul esclave. Dans l'intérieur et dans le nord, les bords du lac Erié sont plats et en quelques endroits marécageux; à peu près un tiers dans le sud et quelques cantons dans l'ouest sont montueux et coupés. Les rives de l'Ohio et de plusieurs de ses affluens, offrent des terrains gras et très-fertiles. On voit souvent, notamment aux sources du Muskingum et du Scioto, et entre cette rivière et les deux Miamis, de ces prairies naturelles couvertes d'une herbe grossière, haute de deux à cinq pieds; quelquefois le fond en est très-bon. Un fait digne de remarque, c'est que les terres les plus hautes sont les plus humides et les plus marécageuses, et celles qui bordent les rivières sont les plus sèches.

Le froment est la principale production; on y cultive les autres céréales ainsi que le chanvre, le lin. La houille abonde dans certaines parties; on y exploite des mines de fer et des sources salées.

Le climat n'y diffère pas beaucoup de celui des états baignés par l'Atlantique; les étés sont chauds, et assez sujets aux ouragans. Le printemps et l'automne sont agréables, et les hivers doux.

Cet état est agricole; la population est disséminée dans les campagnes. Cincinnati est la ville la plus considérable. Covington sur la rive gauche de l'Ohio, dans le Kentucky, semblé en faire partie; cette ville est à l'embouchure du Licking, de l'autre côté duquel est Newport où l'Union a un arsenal.

A 40 milles à l'ouest de Cincinnati, Harris arriva dans la vallée du Rig-Bone-River ou des grands ossemens. On y avait découvert quelques années auparavant une quantité prodigieuse d'os de mammouths et d'autres animaux monstrueux. Une partie fut transportée à Philadelphie, et l'on put, en rapprochant les diverses parties, former un squelette entier. Ces os étaient déposés à quatre milles de la rivière dans une couche d'argile tenace et bleue, à travers laquelle sortent plusieurs sources d'eau salée, cette vallée est dans le Kentucky. On en a rencontré dans plusieurs autres endroits des États-Unis.

Plus loin il visita Vevay dans l'état d'Indiana, elle est la capitale du comté de Suisse; des Vaudois s'y sont établis sur des terres qu'ils ont obtenues des États-Unis à des conditions avantageuses pour y cultiver la vigne. On faisait alors la vendange. Le vin ressemble au Bourgogne; si on le laissait vieillir, il se rapprocherait du vin de Porto. On le vend un dollar ou un dollar et demi

le gallon (5 fr. à 7 fr. 50 cent. les quatre bouteilles.) Ces Vaudois ont aussi de grands vergers de pêchers et de pommiers dont ils tirent beaucoup de cidre et de whisky. Leurs maisons sont, comme dans leur pays, entourées de jardins.

Le 12 octobre il attérit à Louisville dans le Kentucky au-dessus des rapides de l'Ohio ; ce qui rend cette ville l'entrepôt de toutes les marchandises qui descendent la rivière. On a le projet de creuser un canal pour éviter les cataractes. Actuellement les bateaux débarquent leur cargaison à Louisville, et la reprennent à Shipping-Port qui est à deux milles au-dessous du tourbillon. Il en résulte une grande activité dans cette partie du pays qui n'est connue que depuis peu de temps. Indépendamment d'un nombre considérable de bateaux et de barques qui occupent plusieurs centaines de bras, on y voit aussi des bâtimens à vapeur qui portent de 100 à 500 tonneaux, et qui pour la propreté et l'arrangement, rivalisent avec ceux des fleuves de l'Atlantique et des côtes. « On en construisait deux, dit Harris, on en radoubait trois, et il y en avait treize qui se disposaient à transporter des passagers et des marchandises à la Nouvelle-Orléans ; Louisville en est éloignée par eau de 1500 milles, et de Pittsbourg de 690. » C'est la seconde ville du Kentucky ; on y compte 4,000 habitans.

« J'allai ensuite à New-Albany dans l'Indiana. Deux milles plus loin je gravis avec mes compagnons de voyage une hauteur qui s'étend de Jeffersonville à l'Ouabache; de là nous planions sur la rivière, les rapides, les navires, Louisville et Jeffersonville. Malgré toutes les nouvelles défavorables des forêts lointaines, de leur isolement du monde, du manque total des commodités que l'habitude rend nécessaires, et qui forcent le colon qui s'établit dans ces solitudes à renoncer à tout, même aux plaisirs les plus innocens, et le condamnent probablement à voir mourir les uns après les autres, les membres de sa famille, sans ami, sans une seule âme sensible qui lui donne des consolations; malgré tous ces inconvéniens, les hommes ne s'effrayent pas. La route que nous suivons en ce moment en offre une preuve convaincante. Nous rencontrons sans cesse des gens qui vont à l'est chercher leurs familles pour les conduire à de nouveaux établissemens. On parle beaucoup de ces contrées sauvages et désertes; on dit qu'une forêt sans fin est l'unique perspective des colons de l'ouest, qu'elle les exclut de toute communication avec le monde civilisé, et dérobe pour ainsi dire la vue du ciel à ces malheureux bannis. Cependant j'ai vu les habitans de ce désert effroyable jouir de plus d'agrément de la vie, que la plupart de ceux de l'Angleterre.

« Le pays jusqu'à Paoli à 50 milles de New-Albany est inégal et bien peuplé ; on n'a cependant commencé à défricher ces cantons qu'en 1815. Nous ne faisons jamais beaucoup de chemin sans rencontrer une maison où nous pouvons être bien hébergés et bien nourris, quoiqu'elle soit récemment bâtie. A French-Lick, source salée sulfureuse, nous avons quitté le chemin ordinaire de Vincennes, et nous sommes allés à l'ouest entre le Patoka et le White-River, tous deux se jettent dans l'Ouabache. »

Harris et ses compagnons s'égarèrent au milieu de ces forêts éternelles ; enfin il retrouva son chemin à l'aide de sa boussole, et gagna Harmony. « C'est, dit-il, une colonie d'Allemands qui offre une preuve frappante du pouvoir de l'opinion sur l'esprit de l'homme. On voit un nombre considérable d'individus actifs, laborieux, industrieux, robustes, qui soumettent unanimement leurs facultés à la volonté d'un personnage dont les paroles et les signes mêmes sont aussi impérieux que ceux d'un déposte, et cependant il n'a ni gardes-du-corps, ni armée, ni prison d'état, pour faire exécuter ses ordres. Rapp, c'est ainsi qu'il se nomme, est le chef de cette colonie pour le spirituel, le civil, les affaires de commerce. La bonne santé et l'air de satisfaction de tout son monde, montre la sagesse avec laquelle il ordonne les tra-

vaux, le régime diététique, les unions. La quantité prodigieuse de productions et la diversité des objets manufacturés, annonce également son habileté à diriger les facultés physiques de sa communauté. Chaque membre a, ou du moins croit avoir, un intérêt égal à la terre et aux provisions communes auxquelles il a dans le principe contribué de ce qu'il possédait, et que chaque jour il augmente par son travail et son adresse. Leurs voisins américains les méprisent à cause de leur obéissance absolue et leur sujétion complète à leur chef; c'est en son nom que la terre a été achetée, et seul il peut vendre ce qui s'y trouve. Ces Allemands qui sont originaires du Wurtemberg, se fixèrent d'abord dans le voisinage de Pittsbourg. Leur propriété ayant augmenté de valeur à mesure que le pays devint plus peuplé, elle fut vendue avantageusement, et Rapp est venu avec tout son monde occuper dans l'Indiana un terrain plus vaste et plus fertile.

« La ville indique le bon goût et l'esprit de ce chef. Une église neuve avec un clocher, est à l'extrémité supérieure de la rue; la demeure de Rapp est à l'angle septentrional; elle est grande, bâtie en briques; un belvédère lui donne la facilité de tout embrasser d'un coup-d'œil. Chaque maison a devant la façade un parterre; la rue est bordée de chaque côté d'une rangée de peupliers

d'Italie. A l'angle méridional, il y a une auberge pourvue de tout ce qui est nécessaire pour recevoir les voyageurs que le commerce attire à la ville, et vis-à-vis, un grand bâtiment qui sert de magasin ; c'est là que tout s'achète, et que les ouvriers sont payés de leur ouvrage.

« Le 29 nous sommes allés jusqu'à l'Ouabache dont les rives sinueuses sont ombragées par de belles forêts, nous l'avons traversé et nous sommes entrés dans l'état d'Ilinois. »

L'Indiana, admis dans l'Union en 1816, est borné au nord par le lac et le territoire de Michigan ; à l'est par l'état d'Ohio, au sud par l'Ohio qui le sépare du Kentucky, à l'ouest par l'Ilinois. Sa longueur est de 95 lieues, sa largeur de 52, sa surface de 37,000 milles, sa population de 147,200 habitans. Le pays est montueux, surtout vers les bords de l'Ohio ; au nord des monts Knobs qui s'étendent de cette rivière à l'Ouabache, il est plat, quelquefois marécageux. Les sources des rivières sont généralement dans des marais ou des lacs, autour desquels le terrain est bas et trop humide pour être cultivé. Le climat est généralement salubre ; l'Ouabache gèle en hiver ; près de la moitié de la surface de cet état est encore entre les mains des Indiens.

Une caverne voisine du Big-Blue-River abonde

en sulfate de magnésie et salpêtre. On exploite ces substances avec un grand profit.

La portion du pays qui est cultivée produit toutes sortes de grains; on y élève des bœufs et des moutons; les denrées s'embarquent pour la Nouvelle-Orléans.

Le chef-lieu est Indianopolis, ville fondée en 1821 à 110 milles au nord-est de Louisville. Vincennes, Vevay, Madison et Brookville sont les lieux les plus considérables de cet état nouveau.

« En avançant dans l'Ilinois, dit Harris, je trouvai les forêts moins considérables et moins touffues. Je vis beaucoup de colons qui commençaient leurs établissemens; la plupart étaient des Anglais. La saison étant trop avancée pour me permettre d'aller à Saint-Louis sur le Mississipi, je marchai au sud à travers un pays inégal, entrecoupé de forêts et de prairies; je passai le petit Ouabache, et soixante milles plus loin, j'arrivai à Shawnee sur l'Ohio; quelques milles au-dessous de l'embouchure de l'Ouabache, je passai devant plusieurs grandes flaques d'eau occasionées par ses débordemens, et dont quelques-unes avaient un à deux milles de long et étaient couvertes de canards sauvages, d'oies et de cigognes.

« La position de Shaneetown peut faire supposer que ses habitans tiennent un peu de la nature des canards, puisqu'ils doivent tous les ans

s'attendre à être obligés de se réfugier dans la partie supérieure de leurs maisons, tout le pays à un mille à l'entour n'offrant pas le moindre espace qui soit assez élevé pour échapper à l'inondation. L'insalubrité qui en résulte se manifeste par la pâleur du visage des hommes qui, par amour pour le gain, se soumettent à de nombreuses privations, et hasardent leur vie et leur santé; effectivement on fait ici des affaires importantes, ce lieu étant situé sur la route de Saint-Louis et du Missouri; le bureau de vente des terres s'y trouve aussi. La quantité de voitures, de voyageurs à pied et à cheval qui vinrent ici pour passer l'Ohio, était si grande, que je perdis une grande partie de la matinée à attendre. Enfin, impatienté, je me mis dans un bateau, je tournai le dos à l'Ilinois et j'entrai dans le Kentucky. »

L'Ilinois, admis dans l'Union en 1818, est un pays récemment défriché. La capitale est Vandalia, dans le comté de Fayette, au centre de l'État. En 1822, on n'y comptait que 600 habitans, elle est sur le Kaskaskia à 100 milles au-dessus de sa jonction avec le Mississipi; Shawneetown, Edwardsville et Kaskaskia, sont les lieux principaux; tous sont encore peu considérables; la moitié des habitans du dernier est composée de Français. A l'exception de la partie du nord-ouest de cette contrée, qui est montueuse et coupée, tout le

reste est plat, le climat est doux; malsain dans le sud et les cantons humides. Les meilleures terres se trouvent le long des grandes rivières de l'intérieur; elles produisent tous les ans sans avoir besoin d'engrais. Au-dessus de ces terrains s'étendent les prairies, espaces immenses où l'on ne voit des arbres que dans les portions baignées par des ruisseaux; ils occupent les deux tiers du territoire; le sol en est excellent pour la culture.

L'on a découvert dans plusieurs endroits du cuivre, du fer, du plomb, de la houille. Les sources salées sont assez abondantes pour fournir une grande quantité de sel. Les principales salines appartiennent à l'Union, elles sont dans le voisinage de Shawneetown.

Les productions de l'Ilinois sont les grains, le tabac, le lin, le chanvre; le coton croît dans les parties méridionales.

Les rivières sont l'Ilinois et le Kaskaskia dans le centre; le Mississipi qui à l'ouest forme la limite avec l'état de Missouri; l'Ohio qui au sud sépare l'Ilinois du Kentucky; l'Ouabache qui sur une certaine étendue fait la borne avec l'Indiana à l'est; l'état touche au nord-est au lac Michigan, et au nord est contigu avec l'Ouisconsing ou territoire du nord-ouest; il a 115 lieues de long, 70 de large, 52,000 milles de surface, et 55,000 habitans.

Plusieurs voyageurs ont observé qu'il existe dans les États-Unis une race d'hommes qui semble n'avoir de plaisir qu'à défricher un terrain nouveau ; on les désigne par le nom de *First-settlers* (premiers colons). Sous le prétexte de trouver un climat plus sain et des terres meilleures, cette race vagabonde pousse toujours en avant, et se porte vers les points les plus éloignés de toute population d'origine européenne. Dès que ces hommes voyent celle-ci se multiplier autour d'eux, ils décampent et vont former un nouvel établissement à des centaines de milles plus loin. L'émigration devient une manie, et il est remarquable que ce sont les pays les plus récemment peuplés qui fournissent à proportion le plus grand nombre d'émigrans. L'habitude d'une vie errante ne leur permet pas de rester en place ; ils ont défriché le Kentucky et le Tenessé, ainsi que les pays au nord de l'Ohio ; aujourd'hui ils s'en éloignent et vont bien au-delà du Mississipi. D'autres colons plus portés pour une vie sédentaire, arrivent des états de l'est, profitent des premiers défrichemens, et étendent la culture. C'est par cette marche qu'elle est déjà parvenue avec la civilisation à l'ouest du Mississipi.

L'état de Missouri fait partie de la Haute-Louisiane, ainsi que les vastes terrains qui lui sont contigus au nord et à l'ouest. Il est borné à l'est par

le Mississipi, au sud par le territoire d'Arkansâs, au nord par la rivière des Moines; c'est aujourd'hui l'état le plus reculé dans l'ouest. Il a 95 lieues de long, 75 lieues de large, une surface de 63,000 milles carrés. En 1810 il avait 20,000 habitans, en 1820 on en a trouvé 66,586, dont 10,220 nègres esclaves.

Le lieu principal est Saint-Louis, situé sur le Mississipi à six lieues au-dessous de son confluent avec le Missouri. Cette ville très-commerçante est dans une situation extrêmement avantageuse, et très-saine. Elle a 5,000 habitans. La capitale est Jefferson, ville nouvelle sur la rive droite du Missouri un peu au-dessus de l'embouchure de l'Osage.

Les mines de plomb de cet état furent un des appâts qui dans le temps donnèrent lieu en France à la compagnie du Mississipi, origine du fameux système ruineux pour tant de particuliers. On y trouve aussi du fer et d'autres métaux, de la houille, du gypse, du sel.

L'on y voit des terres hautes et des collines dont la pente est tantôt très-douce, tantôt extrêmement brusque; de vastes prairies nues et de grandes forêts; beaucoup de rivières et de ruisseaux. Le terrain est très-gras sur les bords du Missouri et des autres courans d'eaux, et maigre dans les autres parties. Celles-ci renferment

les métaux. Le climat est sain; sujet à une chaleur et à un froid extrêmes. La culture est florissante.

Le pays compris entre l'état de Missouri et la Louisiane n'est pas encore assez peuplé pour être admis dans l'Union. Il forme le territoire d'Arkansâs, borné à l'est par le Mississipi qui le sépare de l'état de ce nom et du Kentucky, et à l'ouest et au sud-ouest par le Mexique. Il n'a que 15,000 habitans, sa longueur est de 170 lieues, sa largeur de 81, sa surface de 121,000 milles.

L'Arkansâs qui le traverse dans toute sa longueur, va se joindre au Mississipi. La Rivière-Rouge forme une partie de la limite méridionale, et celle du territoire Mexicain. Le pays à une distance de 50 lieues du Mississipi est plat, ensuite il s'élève et devient rocailleux et coupé. Le sol est fertile le long des rivières, maigre dans les autres parties jusqu'à 70 et 100 lieues des bords du Mississipi; au-delà il est excellent, et généralement meilleur dans le sud que dans le nord. Cette contrée est très-propre à l'éducation du bétail ainsi qu'à la culture du coton et des grains. Les bisons, les cerfs, les élans y abondent de même que les castors, les lapins, les ratons, les loups, les ours et autres bêtes sauvages. Il y a des sources salées et des eaux thermales. Dans l'été la chaleur est étouffante.

Les Osages, les Chérokis, les Quapas, les Chactâs, les Cadoes, les Camantchés et autres tribus indiennes occupent encore une portion du pays, mais leur sort est de reculer et de disparaître devant la population blanche.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

19

4-